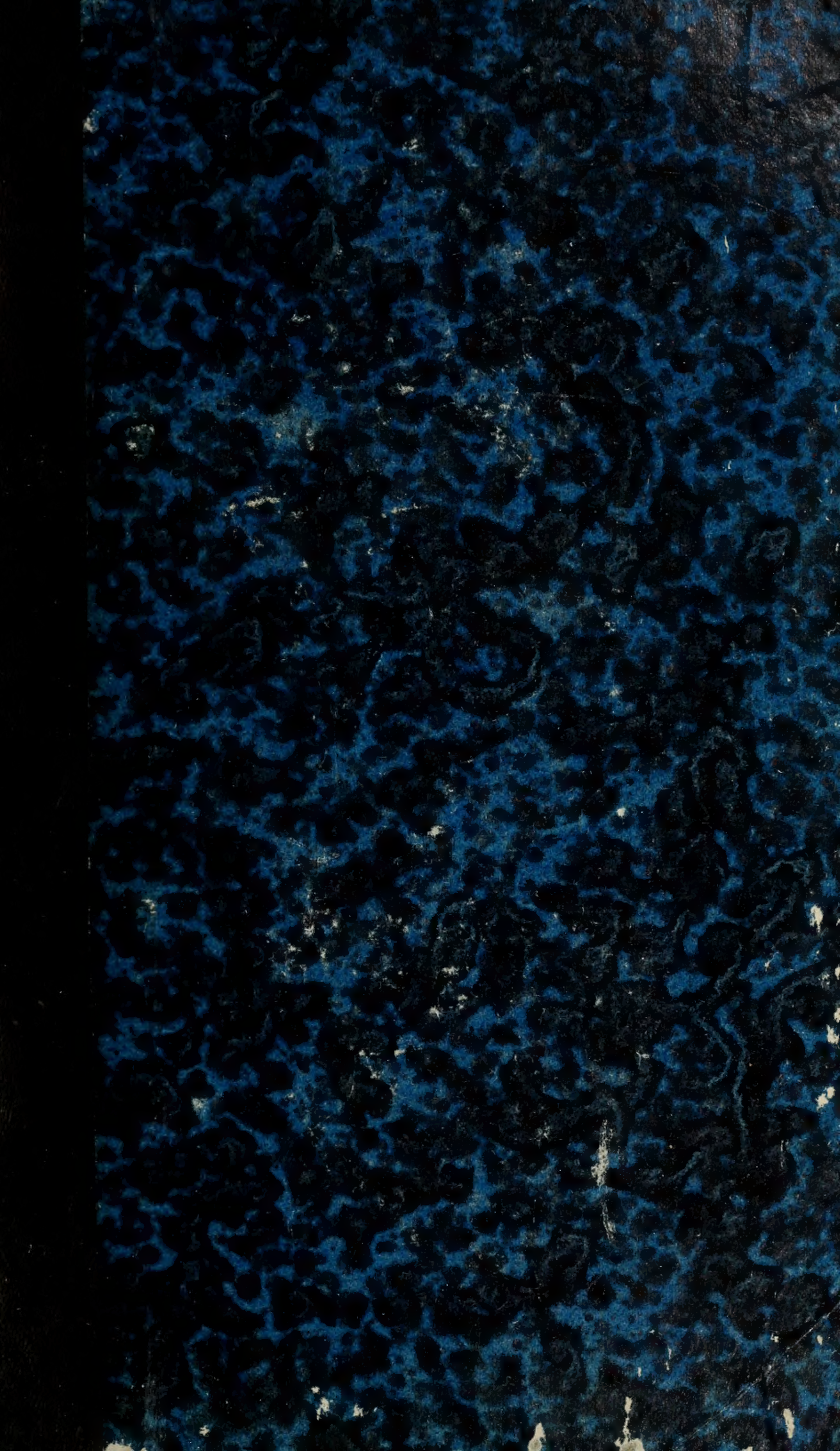
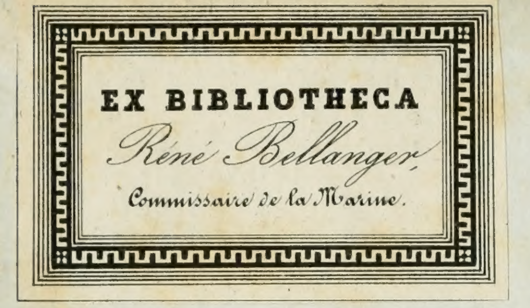



EX BIBLIOTHECA
Réné Bellanger,
Commissaire de la Marine.

OEUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XXXV.

Paris.— Imp. d'ALEXANDRE BAILLY, 16, rue N.-D. des Victoires.

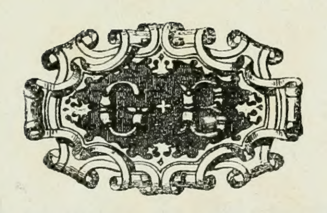
UN
TOURLOUROU,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Rose et Fabert ont ainsi commencé......

TOME PREMIER.



PARIS,
GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-EDITEUR,
34, RUE MAZARINE.
1845

UN

TOURLOUROU

CHAPITRE I.

LA CAMPAGNE ET LES PAYSANS.

—

On était au milieu de l'été; après une journée pendant laquelle la chaleur avait été accablante, on commençait à respirer plus librement; un peu de hâle s'était élevé, et les habitants de la campagne, que les travaux pénibles du jour avaient brûlés, venaient sur le seuil de

leur porte, ou sous le feuillage d'une tonnelle, se rafraîchir à la brise du soir.

Quelques paysans travaillaient encore, il restait des gerbes à rentrer, des voitures de foin à charger, des légumes à cueillir; puis l'heure était venue pour le bon jardinier d'arroser ses plantes desséchées par le soleil; et pour peu que le jardin soit grand, il faut retourner bien souvent au puits pour mouiller cette terre qui ne donne qu'à ceux qui ont soin d'elle. Beaucoup de cultivateurs emploient la soirée à tirer de l'eau et se couchent pour se relever au point du jour et arroser encore. La vie de l'homme des champs n'est pas celle d'un paresseux; elle est tout active, et le corps fatigue beaucoup; en revanche, il est vrai que l'esprit se repose : à la ville, c'est tout le contraire; c'est la tête qui travaille tandis que l'on y prend grand soin du reste de sa personne, et, comme au total, on se porte mieux aux champs qu'à la ville, je conclus de là que notre physique est plus robuste que notre moral.

C'est un beau spectacle que celui du coucher du soleil dans une campagne riante, sur le sommet d'une montagne d'où l'œil plonge

à plusieurs lieues aux environs. Le village de Vétheuil, situé sur la rive droite de la Seine, tout près de la Roche-Guyon, à deux lieues de Mantes, offre des sites charmants, des points de vue admirables; mais c'est surtout au moment où le soleil nous quitte qu'il faut aller se placer sur le sommet d'une colline pour jouir du spectacle ravissant de la campagne. Auprès de vous, des massifs de verdure auxquels la lumière rougeâtre du soir donne une teinte de feu; un peu plus loin, quelques arbres qui se détachent avec vigueur sur l'horizon, puis, au fond, des nuages pourpres qui se mêlent à ces lignes bleues formées par les montagnes, et qui, vues de loin, ressemblent à l'Océan; voilà ce que l'on peut admirer quand on habite la campagne, voilà ce que les Panorama, Diorama, Géorama et Néorama ne parviendront jamais à vous faire voir, malgré tout le talent de nos artistes, dont quelques-uns font une nature de convention au lieu de faire une nature toute naturelle.

Après cela, vous allez peut-être me dire qu'il y a mille choses que vous préférez au coucher du soleil, comme, par exemple, la vue d'une

jolie femme, ou une table somptueusement servie, ou une salle de spectacle bien garnie, une partie de bouillotte, ou je ne sais quoi encore. Je ne me permettrai pas de vous blâmer; d'ailleurs j'aime beaucoup aussi les femmes, la table, le spectacle et le jeu; mais, croyez-moi, un petit coucher du soleil a bien son charme, et les douces jouissances que l'on goûte aux champs nous font ensuite retrouver avec une nouvelle volupté les plaisirs de la ville.

Un jeune paysan montait lentement un sentier tracé à travers la luzerne, sentier qui, après avoir été une route sur laquelle pouvait passer une voiture, était devenu un chemin dans lequel un cheval seul pouvait avancer, puis enfin n'était plus qu'un étroit passage pour les piétons, grâce à la cupidité des paysans qui, pour gagner quelques pouces de plus, empiètent davantage chaque année sur la route que bordent leurs propriétés et qui souvent finissent par l'obstruer et la supprimer entièrement. Vous penserez sans doute, comme moi, que les maires devraient veiller à ce qu'on ne fermât pas ainsi les voies de communication et faire cesser les rapines de terrain qui ne prou-

vent nullement en faveur de la loyauté de l'homme des champs; mais les maires de villages sont presque toujours cultivateurs et propriétaires eux-mêmes : voilà pourquoi ils n'osent pas défendre ce qu'ils ont fait ou ce qu'ils feront à la première occasion.

Revenons à notre paysan ; il avait vingt ans : c'était un grand et beau garçon : ses cheveux noirs et bien plantés laissaient voir un front élevé, ce qui est fort rare chez les gens de la campagne dont les cheveux poussent ordinairement à deux pouces des sourcils. Le teint de ce jeune homme était brun et passablement brûlé par le soleil; mais les lignes de son visage avaient une élégance rare parmi nos villageois de France ; ses yeux, bien fendus, étaient à la fois fiers et doux, son nez régulièrement taillé aurait fait honneur à un profil grec, enfin sa bouche avait une expression sérieuse qui allait bien au reste de sa physionomie et qu'elle perdait rarement : ce jeune homme aurait pu figurer sans désavantage dans les beaux tableaux de l'Italie, et à côté des admirables *Moissonneurs* de Robert. En France, et surtout aux environs de Paris, ce genre de beauté est rare ; nos vil-

lageois qui sont bien, sont ordinairement trop joufflus, trop roses, trop poupards; puis leur beauté n'a pas d'élégance.

Pierre, c'est le nom du jeune paysan, suit l'étroit sentier tracé encore dans la luzerne, s'inquiétant peu s'il marche ou non sur la récolte. Mais, arrivé hors des champs, sur un chemin que bordent plusieurs habitations, Pierre s'arrête, se retourne, et regarde tristement au loin dans la vallée qu'il vient de traverser.

Et alors, le soleil couchant embellissait le tableau; mais ce n'était pas de cela que Pierre était frappé. Il y a des moments où l'on est fort indifférent à toutes les beautés de la nature. Il faut que l'esprit, que la tête soient libres pour bien voir, pour bien observer.

Plusieurs paysannes étaient devant leurs portes. Les unes lavaient du linge, et les autres écrémaient du lait; un grand nombre ne faisaient que se reposer et causer entre elles. Une foule d'enfants, dont quelques-uns n'avaient pour tout vêtement qu'une petite blouse sans chemise, ou une chemise sans blouse, couraient et se roulaient çà et là devant les habitations,

tenant à la main un morceau de pain bis qu'ils roulaient avec eux dans la poussière, et dans lequel ils mordaient ensuite avec délices ; puis des canards, des poules, des oies, barbottaient et se promenaient autour des enfants avec lesquels ils vivaient dans la plus grande intimité. Puis, enfin, de temps à autre, un âne ou un cheval en passant sur la route causait un *hourra* général parmi tout cela. Les enfants se sauvaient en marchant sur les canards, et les mères leur donnaient une petite tape pour les faire rentrer.

Mais en ce moment les paysannes s'occupaient moins de leurs marmots et de leurs volailles, que du jeune villageois qui s'était arrêté à peu de distance de leurs habitations. Le costume de Pierre n'avait rien qui le distinguât des autres paysans. Un pantalon et une veste de toile bleue, un gilet rayé à larges revers, et un chapeau rond, telle était la toilette du jeune paysan. Ce ne pouvait pas être pour cela que les yeux s'attachaient sur lui. Mais il était jeune, il était beau, et j'ai oublié de vous dire qu'autour de la forme de son chapeau étaient attachés plusieurs rubans de différentes couleurs,

enjolivement dont ne manquent point de se parer les jeunes gens qui viennent d'être de la conscription ; enfin, un grand numéro tracé sur un carré de papier blanc était attaché sur le devant de son chapeau : c'était le numéro 150.

« V'là Pierre !... V'là Pierre !... » se disaient plusieurs paysannes, en montrant du doigt le jeune villageois. « Eh ben! il a tiré, il était » conscrit de c't' année. — A-t-il eu un bon » numéro? — Ah! parguenne! je crois ben, il » a le 150, et on ne prend que jusqu'à quarante » hommes par ici!... — Ah! c'est-i heureux!... » Son oncle le meunier doit être ben con- » tent!

» — Ah! oui... son oncle le meunier! encore » une grosse brute!... il aime son neveu, mais » il n'aurait pas donné un sou pour le racheter » s'il était tombé... il ne pense qu'à compter ses » gros sous. — C'est égal, c'eût été dommage » que Pierre partît, c'est un bon garçon! — Ah! » dites donc, et le fils à Lucas qu'avait tant fait » de choses pour être réformé... ah ben! en » avait-il fait!... jusqu'à ne manger depuis un » mois que du lard et des cornichons pour se

» rendre poitrinaire!... eh ben! on l'a trouvé
» bon tout de même, et il faut qu'il parte. C'est
» ben fait, c'est un grand sournois. Et le petit à
» la Thomas, il s'était fait venir des *mals* partout
» le corps en se frottant avec des crapauds, que
» c'est très-*velimeux*, comme vous savez! si ben
» qu'il avait une taie sur le dos!... — Ah! que
» t'es bête! on n'a des taies que sur les yeux,
» demande plutôt à M. le médecin. — Je te dis
» que sa sœur lui a vu une taie sur le dos.
» Qu'elle a dit que son frère serait réformé tout
» de suite comme n'étant plus propre à rien du
» tout. Eh ben, qu'il a montré ça aux réforma-
» teurs, ils lui ont appliqué même trois ou qua-
» tre coups de pied dessus son mal. — V'là ce
» que c'est que de vouloir faire de la médecine,
» et d'écouter les enjôleurs qui vous vendent
» des moyens pour échapper à la conscription!
» — Mais dites donc... Pierre qui n'est pas tombé
» au sort n'a pas l'air gai du tout... — C'est
» vrai... il est planté là comme un terme... au
» lieu de rire et d'être allé boire avec les autres.
» Mon mari y est allé, lui, boire avec les cons-
» crits. — Ton mari, tiens; il n'est pourtant pas
» conscrit, lui. — Ah! c'est égal, ça n'empêche

» pas de boire, ça!... Dieu! queu pompeur que » ça fait!... Mais, regardez donc ce Pierre; il » ne bouge ni plus ni moins qu'une borne. »

Une jeune paysanne, qui n'avait pas été une des moins attentives à considérer Pierre, s'approche d'un groupe de femmes et dit en souriant avec un certain air de dépit :

« Ah! je sais ben, moi, pourquoi M. Pierre » a l'air chagrin... pardi!... c'est ben facile à » deviner. — Tu le sais, toi, Hélène; quoi donc » que c'est alors? — Est-ce que vous ne savez » pas qu'il est amoureux? — Bah! vraiment? » Pierre est amoureux?... et de qui donc? — » De qui! et mais de mamselle Marie, la ser- » vante du *Tourne-Bride*. — Ah bah!... — Eh » oui, d'où donc que tu viens, toi, que tu ne » sais pas ça?... tout le pays le sait... — Oh! » c'est que moi je ne m'occupe qu'à vendre » mon lait et à traire mes vaches, sans me mêler » des affaires des autres. — Oh! c'est ça que tu » n'as pas été encore avant-hier prévenir la » femme à Giroux que son mari avait dépensé » vingt-quatre sous au cabaret... si ben qu'ils » se sont disputés et se sont battus! — C'est pas » vrai, j'ai pas dit ça. »

Pendant que les villageoises se disputent, celle qui paraît très-préoccupée de Pierre se rapproche d'une jeune fille de son âge, et s'éloignant avec elle du groupe où l'on se querelle, elle lui dit en poussant un gros soupir :

« Ce M. Pierre!... il ne nous parle plus!....
» il ne s'occupe plus de nous depuis qu'il est
» entiché de sa mamzelle Marie!... — Ah dam!
» Hélène, s'il l'aime, c'te fille... elle est jolie
» mamselle Marie!... — Tu trouves?... Il me
» semble qu'elle n'a rien d'extraordinaire... —
» Est-ce qu'il faut de l'extraordinaire dans le
» visage pour être jolie? — Je ne dis pas.....
» mais... dans le pays, m'est avis qu'il y a ben
» des jeunes filles qui sont mieux que celle-là.
» — Ah bah! et qui donc? elles sont presque
» toutes laides, au contraire, par ici. »

Mademoiselle Hélène fait un léger haussement d'épaule et se pince les lèvres en murmurant : « Tu es encore étonnante, toi, de
» nous mépriser comme ça... Tu es jolie, toi...
» et moi... est-ce que je suis laide? Tous les
» garçons me disent que je suis gentille. — Ah!
» pardi! s'il fallait croire ce que disent tous les

»garçons!... ils nous trouvent toujours gen-
»tilles, pour rire... pour batifoler... Je sais ben
»comme je suis, moi. Toi, Hélène, tu es mieux
»que moi, mais tu n'es pas quoique ça aussi
»bien que Marie!... — Tu crois? — Oui, oui,
»elle est ben mieux que toi!... — Oh! parce
»qu'elle fait des mines; parce qu'elle est co-
»quette!... qu'elle cause avec tous les voya-
»geurs qui s'arrêtent au Tourne-Bride... qu'elle
»les écoute... avec tout ça... c'est toujours pas
»grand'chose!... Une servante d'auberge... ça
»ne devrait pas faire tant d'embarras... et puis
»une fille... que M. Gobinard a élevée... par
»charité!... qui n'a jamais eu ni père ni mère!
»— Oh! c'te bêtise!... Comme si on n'avait
»pas toujours une mère et au moins un père!
»— Je veux dire qu'on ne les a jamais vus;
»puisque sa mère l'a amenée soi-disant dans ce
»pays, qu'elle n'avait que quelques mois, et
»puis elle est morte la mère, et si madame Go-
»binard, qui était au monde alors, n'avait pas
»voulu prendre soin de l'enfant... qu'est-ce
»qu'elle serait devenue? on l'aurait mise je ne
»sais où... — Quoique ça fait tout ça?... ça
»empêche-t-il que Marie soit jolie?... est-ce

» que c'est un crime d'être pauvre et orpheline?
» mon Dieu, Hélène, tu fais ben ta fière à pré-
» sent... — Je ne fais pas ma fière, mais je dis
» quand on est l'enfant... de je ne sais qui, on
» ne devrait pas être si coquette... et se mettre
» un tas de rubans à ses bonnets comme les
» dames de la ville. — Ah! jarni! v'là ma vache
» qui court là-bas dans la pièce à Louis-le-
» Blond... c'est mon bête de frère qui l'aura lais-
» sée sortir... il n'est bon à rien ce benêt-là....
» hohé! hohé! arrêtez-la donc, vous autres... »

La jeune paysanne quitte mademoiselle Hélène pour courir après la vache qui se permettait de manger dans la propriété d'un voisin, et qui ne tarde pas à s'arrêter, docile à la voix de sa maîtresse.

Hélène, qui est restée seule, semble indécise et ne pas savoir si elle reviendra près des commères qui jasent et travaillent, ou si elle suivra son amie. Hélène est une jeune fille de dix-huit ans, grasse, fraîche et fortement colorée; ses traits ne sont pas distingués, sa démarche n'est pas élégante; mais c'est une grande fille bien faite, que l'on regarde avec plaisir, car sa bouche est riante, ses yeux très-gais, et son nez, lé-

gèrement retroussé, donne quelque chose d'original à sa physionomie, qui semble plutôt formée pour le rire que pour la tristesse.

Après avoir fait quelques pas à gauche, puis à droite, Hélène se décide à aller en avant, c'est-à-dire vers l'endroit où Pierre, le jeune conscrit, s'était arrêté et assis au pied d'un arbre.

Il y avait quelque chose qui poussait la grosse paysanne vers le beau garçon, et, quoique tout en marchant, et en roulant dans ses doigts un coin de son tablier, elle se dit : « Je n'irons pas » trouver M. Pierre... je ne veux pas qu'il croie » que je m'intéresse à lui, c'est un malhonnête, » il ne m'a pas fait danser dimanche ! »

Malgré cela, Hélène avançait toujours ; car son cœur parlait sans doute plus fort que sa raison, et à dix-huit ans il est plus naturel d'écouter l'un que l'autre ; et il serait bien agréable de pouvoir toute la vie agir comme à dix-huit ans.

Si bien que la grande Hélène se trouve tout à côté de Pierre en se répétant encore : Je n'irai pas le trouver ; et, arrivée là, comme le jeune homme, tout absorbé dans ses réflexions, ne

paraissait pas s'apercevoir de sa présence, elle tire son petit couteau de sa poche et le laisse tomber sur l'herbe ; puis après avoir fait encore quelques pas, elle s'arrête en s'écriant :

« Tiens ! j'ai perdu mon couteau ! »

Pierre lève les yeux, aperçoit Hélène, lui fait un petit salut de tête et ne bouge pas ; mais Hélène vient à lui en lui disant :

« Monsieur Pierre, avez-vous trouvé mon » couteau... queuquefois ?

» — Non, mamselle ; je n'ai rien trouvé.

» — C'est ben drôle... je dois l'avoir perdu » par ici... c'est que j'y tiens... il m'a coûté » quinze sous... Si vous vouliez m'aider... à le » chercher, si ça ne vous dérange pas... »

Pierre ne bougeait pas ; Hélène cherchait ou du moins avait l'air de chercher autour de lui, et, tout en tournant et retournant devant le beau conscrit, Hélène se baissait pour regarder dans l'herbe ; si bien que lorsqu'elle tournait le dos au jeune homme qui était assis contre un arbre, la paysanne, dont les jupons étaient aussi courts que ceux d'une danseuse de l'Opéra, faisait voir à celui qui était derrière elle une jambe un peu forte, mais bien prise, un

mollet musculeux, une petite jarretière de laine rouge, et encore quelque chose au-dessus, et, en vérité, si le jeune paysan y avait mis de la bonne volonté, je ne sais pas... ou plutôt je sais très-bien tout ce qu'il aurait pu voir. Mais Pierre ne pensait pas à la malice, et puis, vous connaissez les hommes; il suffit de leur donner la facilité de voir une chose pour qu'ils ne la regardent pas, ce sont des êtres essentiellement contrariants.

Mademoiselle Hélène, lasse de chercher en se baissant, ce qui devait lui faire porter le sang au visage, se releva, rouge comme une cerise, et s'assit près de Pierre en disant: « Si c'est » comme ça que vous m'aidez à trouver !... je » chercherai longtemps... A quoi donc que » vous pensez comme ça, que vous ne dites pas » un mot? est-ce que vous êtes malade? — » Non... je ne suis pas malade. — Ah!... et vous » n'êtes pas pus gai que ça après avoir eu un si » bon numéro?... le cent cinquante! ça ne part » pas celui-là !... — Non... en effet, mon nu- » méro ne sera pas appelé; on m'a dit que j'é- » tais libéré... — Et vous n'êtes pas plus en » train!... et vous n'allez pas boire... vous ré-

» jouir avec les autres!... Pourtant ceux qui » partent ont du chagrin!... mais c'est égal!... » ils se réjouissent tout de même! — Vous savez » bien que je n'aime pas boire, moi. Que les » autres aillent au cabaret... chacun son goût... » — Ah! c'est juste, ce n'est pas le vin que vous » aimez, vous, c'est autre chose... »

Pierre ne répond rien, il est retombé dans sa rêverie. Voyant qu'elle ne peut plus en tirer une parole, Hélène se lève, et recommence à chercher son couteau, en ayant toujours soin de se baisser devant Pierre. Mademoiselle Hélène avait un genre de séduction tout particulier; mais à la campagne on doit agir autrement qu'à la ville; on n'y connaît pas tous les raffinements de la coquetterie, et on va beaucoup plus vite en allant plus naturellement.

Un paysan arrive alors par un chemin de traverse; c'est un homme d'une quarantaine d'années, de taille moyenne, maigre, mais vigoureux; ses cheveux blonds, mal peignés, laissent voir un front un peu rouge; sa figure est allongée, son nez un peu fort, et ses yeux, d'un bleu clair, sont petits et ronds; tout cela forme une physionomie qui ne manque pas de

caractère. Il y a dans ses yeux vifs et animés de la gaîté et de la finesse ; c'est un homme dont la réponse ne doit jamais se faire attendre, et doit rarement se laisser attraper. Du reste, une grande négligence dans le costume : une blouse grise sale, qu'il laisse toute ouverte par devant, permet de voir sa poitrine qui est rouge comme son visage ; une cravate roulée et à peine attachée autour de son cou, des sabots, point de bas, un mauvais chapeau qui semble avoir appartenu à un bourgeois, mais qui est maintenant sale et déformé par le haut : voilà comment est vêtu le paysan qui porte un panier sous son bras, et s'avance en sifflant du côté où Pierre est assis et où mademoiselle Hélène s'obstine à chercher son couteau.

«Eh ben!... c'est donc bon!... t'en v'là donc » quitte Pierre, » dit le nouveau-venu en allant prendre et secouer le bras du jeune homme. « Je venons de savoir ça à la Roche-Guyon, où » j'étais allé vendre une paire de pigeons... On » m'a dit : Pierre a un bon numéro... il ne part » pas... Ah! jarni! j'ai été content, j'en avons » bu un litre de joie avec Maclou... dont sa » femme vient d'accoucher... ça lui en fait

» huit!... Il est content si on veut, celui-là...
» j'ai quasiment manqué d'être le parrain... le
» sien vient de se faire poser trente sangsues au
» fessier : ça n'est pas commode pour être par-
» rain. Mais moi je m'en suis esquivé en disant
» que j'avais déjà refusé la femme du maire de
» Haute-Ile, et que par ainsi ce serait malhon-
» nête à moi d'accepter avec un autre ; et qué-
» que j'ai besoin d'être parrain de ses mioches !
» C'est toujours de l'argent que ça coûte ; moi,
» j'en ai pas de trop pour moi!... J'aime mieux
» m'acheter des lapins!... dame! c'est clair, au
» moins je les aurai les lapins. »

Pendant que le paysan parle, Pierre s'est levé, et il répond :

« Oui, Gaspard, oui, j'ai eu un bon nu-
» méro... et pourtant, j'étais tout décidé à par-
» tir.

» — C'te bêtise! vaut bien mieux rester!
» Qu'est-ce que t'as besoin d'aller te faire casser
» une patte à l'armée... avec ça qu'on dit que
» maintenant c'est avec des Arabes qu'on se
» bat... des chiens qui sont mauvais comme
» des chenapans! qui mangent leurs prison-
» niers, à ce qu'on dit. D'ailleurs, vaut ben

» mieux ne pas nous quitter... et toi qui as dans
» le cœur une passion... toi qui es amoureux
» comme trente mille hommes, est-ce que tu
» aurais pu... Ah çà! Hélène, qu'est-ce que tu
» fais donc dans nos jambes?... tu tournes. .
» tu passes autour de nous comme un ballet.

» — Dame! je cherche mon couteau que j'ai
» perdu...

» — Eh ben! va donc le chercher plus loin,
» ton couteau... — Si je l'ai perdu ici... d'ail-
» leurs, est-ce que ça vous gêne que je sois là?
» — C'est possible... moi, quand je cause,
» j'aime pas qu'on tourne comme ça près de
» moi...—Est-il malhonnête, ce Gaspard!.....
» Mais je m'en irai si je veux. — Tiens, le v'là
» ton couteau... au bout de mon pied... Tu pas-
» ses à côté et tu fais semblant de ne pas le
» voir!... nous connaissons ça. »

La paysanne ramasse son couteau, puis, regardant Gaspard avec colère, dit : « Tu devrais
» bien faire raccommoder ta blouse, toi, au
» lieu de t'en aller tout débraillé, tout dépoi-
» traillé!... je ne sais pas, si ça continue, ce
» que tu finiras par nous montrer!

» — C'est bon; si tu ne regardais pas tous

» les hommes, tu ne verrais pas si bien ce qu'il » manque à leur toilette. — En tous cas, c'est » pas ceux qui sont faits comme toi, que je re- » garde!... — Ah! oui, mais t'en reluques qui » ne te regardent pas!... v'là le malheur...—Va » donc vendre tes prunes, ivrogne, au lieu de » t'arrêter tout le long de ton chemin. — Va » donc faire tes fromages, toi ; ta tante te don- » nera encore une pile comme l'autre jour, que » tu causais dans le bois avec le fils du garde... » et que tu oubliais ton ouvrage... et que t'as » même perdu ton étui... et peut-être ben au- » tre chose... »

La jeune paysanne n'en écoute pas davantage; elle s'éloigne en rougissant et en lançant à Gaspard des regards furibonds. Lorsqu'elle est éloignée, celui-ci se rapproche de Pierre et lui dit :

« Qu'est-ce que tu payes ce soir?

» — Ah! Gaspard!... je n'ai pas envie de » boire... j'ai du chagrin... — Ah! ouais... des » bêtises! des amourettes, n'est-ce pas?... est-ce » qu'il faut se tourmenter pour ça!

» — Tu ne sais pas, toi, combien j'aime Ma-

» rie!...—Je sais ben que tu l'aimes! pardi, ça » se voit assez... Tu soupires! tu deviens sec » comme un coucou. À quoi que ça sert de se » rendre malheureux comme ça pour une fem- » me?... est-ce que toutes les femmes ne sont » pas... des femmes?... Dieu merci, il n'en » manque pas. Tiens, si tu voulais d'Hélène, je » te réponds qu'elle ne demanderait pas mieux » que de t'écouter, celle-là!... — C'est Marie » seule que j'aime... je n'aimerai jamais que » Marie!...—Ah! ouiche! comme Cadet qui di- » sait qu'i n'aimerait jamais les huîtres, et qui » en avale à c' t'heure dix douzaines!... Mais » enfin, aime Marie si ça te convient : c'est pas » une raison pour te désoler... est-ce qu'elle ne » veut pas de toi?... — Elle ne me l'a pas dit, » car moi-même je n'ai pas osé lui déclarer po- » sitivement mon amour... mais je crains qu'elle » ne me reçoive mal.—Ah! bah!... tu sais ben » que les femmes sont coquettes... elles ont » l'air de nous rebuter, et c'est pour mieux nous » amorcer, et Marie l'est fièrement coquette!... » — Dame! elle est si jolie!—C'est pas une rai- » son pour faire tant la mijaurée; après tout, tu » serais bien son fait. Tu es le neveu du meu-

» nier, ton oncle te laissera queuque chose, et » en attendant, tu es un bon travailleur... pas » ribotteur, pas querelleur! Marie n'est qu'une » orpheline qui n'a rien... Je sais bien que le » père Gobinard, qui n'a ni enfants ni neveux, » a l'intention de laisser à Marie son auberge du » Tourne-Bride, mais d'abord il n'a pas l'air » d'avoir envie de mourir, c' t'homme; et puis » son auberge... c'est gentil, mais c'est pas un » royaume! on a comme ça, par-ci par-là, les » voyageurs qui vont à la Roche-Guyon, ou à » Mantes, ou dans les châteaux des environs... » mais c'est pas tous les jours, ça!...

» — Ah! il en vient encore trop souvent! » dit Pierre en poussant un gros soupir. « Ce sont » tous ces beaux messieurs de la ville... toutes » ces dames en belles toilettes, qui tournent la » tête à Marie... ces gens-là s'arrêtent au Tour- » ne-Bride : c'est la plus belle auberge... et puis » c'est la meilleure sur le chemin. On voit Ma- » rie, on lui fait des compliments; les femmes » lui donnent quelquefois des bonnets, des » chiffons, en lui apprenant à poser ça sur sa » tête; les hommes lui disent... un tas de cho- » ses!... que c'est un meurtre qu'elle vive dans

» un trou, dans un village!... qu'à Paris elle » ferait fortune... qu'elle aurait des bijoux, des » plumes!... enfin, Marie, qui est déjà coquette, » le devient encore plus en écoutant tout cela... » et quand j'arrive après, quand je lui dis qu'elle » est jolie... dame... tout simplement, parce » que je ne sais pas, moi, faire de belles phrases » comme les messieurs de la ville, alors on ne » m'écoute pas ou on me rit au nez!

» — Bah!.. tout ça s'arrangera! est-ce qu'on » sait jamais ce que les femmes pensent; elles » ne le savent queuquefois pas elles-mêmes... » C'est égal, j'vas toujours boire... tant pis, je » porterons mes prunes demain! viens-tu avec » moi?—Non... merci...—Comme tu voudras. » Au revoir. »

Gaspard avait déjà fait quelques pas, lorsque Pierre le rappelle.

« Où donc vas-tu boire, Gaspard?

» — Eh pardi! chez le père Gobinard, au » Tourne-Bride... son vin est bon et pas pus » cher qu'ailleurs.—Tu vas au Tourne-Bride... » oh! alors, c'est différent; je vais avec toi. —

» Ah! v'là que t'as donc soif à présent!.. allons,
» viens. »

Et les deux paysans descendent ensemble le sentier qui mène à l'auberge qui est située à deux portées de fusil du village de Vétheuil.

CHAPITRE II.

LE TOURNE-BRIDE. LE PROFESSEUR MARTINEAU.

—

Vous savez déjà que l'auberge du Tourne-Bride, dont il est ici question, est située près des villages de Vétheuil et de Haute-Ile, à une lieue environ de la Roche-Guyon, et par conséquent à seize lieues en approchant de Paris.

Cette auberge se trouvait à l'embranchement de deux routes, dont l'une conduisait à Mantes et l'autre à la Roche-Guyon; il y avait aussi dans les environs quelques anciens châteaux et plusieurs jolies maisons de campagne. Lors-

qu'on venait de Paris, on passait ordinairement devant l'auberge, et là il fallait tourner bride pour aller soit au château, soit à la ville ; de là était venu, dit-on, le nom de Tourne-Bride, donné à cette maison ; je ne vous garantirai pas pourtant cette étymologie, mais elle me semble assez croyable, et nous en avons adopté un grand nombre qui ne sont pas plus respectables.

L'aspect de l'auberge est modeste, c'est une maison carrée, composée d'un rez-de-chaussée, d'un premier et de greniers, à la suite, à droite et à gauche ; un mur de deux pieds, surmonté d'une grille en bois, ferme d'un côté le jardin et de l'autre les écuries et la basse-cour. Au-dessus de la porte d'entrée, est écrit en grosses lettres : *Au Tourne-Bride, Gobinard, restaurateur, à pied et à cheval, vend du vin sans eau;* puis entre les volets de chaque croisée du rez-de-chaussée, le *Teniers* de l'endroit a entassé volailles, poissons, gibiers, pâtés, fruits et légumes, avec tant d'art, que les paysans des environs s'arrêtent toujours et restent en admiration devant les peintures, en s'écriant que les pâtés sont parlants.

Quand on a tourné le bouton qui ferme la porte d'entrée, on se trouve dans une grande salle, dont le papier à nid d'amours est passablement enfumé; de chaque côté de la salle qui forme un carré long, sont des tables couvertes de serviettes que l'on ne change que lorsqu'elles ont servi. Sur chaque table un huilier et une carafe appellent un consommateur; enfin au fond de la salle est une vaste cheminée dans laquelle on ne fait jamais de feu, mais qui sert de passage au tuyau d'un poêle établi à peu de distance. Je ne dois pas oublier de vous dire que plusieurs gravures encadrées ornent la salle, et que si vous les aviez à Paris, vous n'en voudriez pas dans vos lieux à l'anglaise; mais les paysans ne sont pas connaisseurs.

En ce moment, deux hommes sont dans la salle basse que je viens de vous décrire. L'un est chauve, tellement chauve, que le derrière de sa tête est aussi frais, aussi rose que son front; mais je me hâte de vous dire qu'il porte presque continuellement un bonet de coton, qui tient lieu de perruque. C'est un homme qui n'a pas encore soixante ans, qui a l'œil vif et

la langue dégagée, mais dont toute la figure est d'un rouge tellement foncé qu'on tremble, en le regardant, qu'il ne tombe frappé d'un coup de sang. Le vin semble vouloir sortir de dessous cette peau violette, et on n'a pas de peine à croire que ce monsieur suit à la lettre ce qui est annoncé sur sa porte.

Ce personnage est M. Gobinard, propriéraire de l'auberge. Veuf depuis une dixaine d'années, bon homme dans le fond de l'âme, et qui n'a que le défaut d'être fort curieux, fort bavard, de faire des conjectures sur tout ce qu'il voit, de rapporter de travers tout ce qu'il entend, et de toujours brouiller les gens en voulant les raccommoder. C'est surtout depuis que sa femme est morte que M. Gobinard donne carrière à son penchant pour les propos; car tant que madame Gobinard vivait, il la craignait et et n'osait point devant elle faire des commentaires sur les histoires qu'il avait apprises. Madame Gobinard était une femme à caractère, qui inspirait du respect et même de la crainte à son mari; elle était maîtresse au logis, et devant elle il ne fallait pas que l'on se permît, un murmure, une réflexion. Mais elle n'était

plus, et M. Gobinard avait relevé la tête avec fierté. Le jour même de la mort de sa femme, on s'aperçut qu'il avait penché son bonnet de coton sur son oreille gauche, comme pour se donner déjà un air d'autorité; enfin, quoiqu'il eût regretté son épouse tout aussi décemment que puisse le faire un aubergiste de village, dès le lendemain il courait les environs pour savoir ce qui se passait chez ses voisins, et la semaine n'était pas écoulée que par ses propos il avait déjà fait battre cinq personnes.

Vous connaissez maintenant M. Gobinard qui, par état, autant que par goût, porte continuellement une veste et un pantalon en toile blanche, avec un tablier élégamment retroussé par un côté. Je pourrais vous dire encore que l'abus de la boisson a mis en fermentation certaine partie fort apparente de son visage, son nez est couvert de bourgeons et de petits rejetons qui menacent de vouloir envahir toute sa figure; mais cela n'inquiète aucunement le propriétaire de Tourne-Bride, et ne l'empêche pas de trinquer avec tous les paysans qui viennent boire chez lui.

Le second personnage qui est avec M. Gobi-

nard dans la grande salle du rez-de-chaussée, est un homme d'une cinquantaine d'années au plus, d'un extrême embonpoint, et dont la chevelure, qui commence à grisonner, frise naturellement et s'étend de tous côtés avec tant d'abondance que cela fait une tête énorme à celui qui en est pourvu. Son costume noir, son habit râpé, mais propre, sa culotte courte et ses boucles guillochées, vous annoncent déjà que ce n'est point à un paysan que vous avez affaire. Considérez cette figure calme, cet air de gravité qui tourne souvent au comique, l'importance avec laquelle on prend du tabac, la mesure de la précise avec laquelle on se mouche, cette façon de lever la tête en parlant, cette manière de prononcer et cette assurance dans l'emploi des plus-que-parfait d'un verbe, et vous devinerez sur-le-champ que vous avez devant vous un maître d'école ou tout au moins un maître d'écriture.

Telle était en effet la profession de M. Martineau. Il avait longtemps tenu une école dans le petit village de Vétheuil; il n'avait pour élèves que de petits villageois qui abandonnaient la classe dès qu'ils savaient un peu lire

et à peu près écrire. Cela désespérait M. Martineau qui est un savant, qui avait passé sa vie à étudier, et qui aurait désiré que les trésors de science qu'il avait amassés pussent être profitables à d'autres plus qu'ils ne l'avaient été à lui. Car M. Martineau était fort pauvre; il avait dépensé tout son argent à s'acheter des livres; il avait étudié pendant que les autres s'amusaient. Puis l'âge était venu sans qu'il s'en doutât, car le temps passe vite quand on est studieux. Enfin, pour vivre, M. Martineau s'était vu forcé de se faire maître d'école à Vétheuil.

Mais M. Martineau, qui était passablement orgueilleux de ses connaissances, s'était fait des illusions; les savants en ont comme les autres hommes; il s'était dit : « En me mettant » à la tête de l'école de Vétheuil, je vais, à force » de patience et de logique, faire des élèves » dont on parlera. Les habitants de ces campa- » gnes ne s'exprimeront plus aussi grossière- » ment que ceux des environs de Paris. On re- » marquera leur élocution facile; on voudra » savoir la cause de cette exception à la règle. » On remontera à la source, et bientôt on saura

» qu'il y a, dans ce pays, un savant, un héllé-
» niste, un homme lettré, très-fort sur l'instruc-
» tion publique. On viendra m'y voir ; on vien-
» dra m'y chercher ; on m'offrira des places, des
» emplois ; on me suppliera d'achever le *Dic-
» tionnaire de l'Académie :* j'y ajouterai quatorze
» cents mots de ma composition tirés de la lan-
» gue celtique. On me donnera des pensions,
» des décorations, et je ne vois pas trop où ma
» fortune s'arrêtera. »

L'homme propose..... proverbe fort sage. L'homme dispose bien aussi quelquefois, mais il est rare que ce soit comme il le voulait d'abord. Les choses ne tournèrent pas comme M. Martineau s'en était flatté ; ses élèves n'avaient point voulu mordre à la science ; quand il leur avait parlé de racines grecques, les paysans avaient cru qu'il s'agissait de carottes et de navets ; quand il avait voulu leur apprendre le latin, ils s'étaient mis à jouer aux billes ; enfin, quand il avait essayé de leur enseigner la mythologie, l'astronomie, la géométrie, les petits villageois s'étaient endormis. Bref, au bout de quelque temps, l'école de M. Martineau fut totalement déserte ; il avait voulu montrer trop

de choses. et il avait beau offrir même de prendre des élèves *gratis*, on ne lui confia plus personne; les villageois se défient de la science, on ne parviendra à les éclairer que petit à petit, si toutefois on y parvient, et au fait, si tous les paysans de Vétheuil et des environs eussent laissé faire M. Martineau, leurs enfants seraient tous devenus fort instruits, mais il est probable qu'aucun d'eux n'eût voulu ensuite cultiver des artichauts et planter des choux, ce qui aurait alors amené une disette de légumes dans le pays.

M. Martineau se décida à quitter son école, puisque ses élèves l'avaient quitté. Il ne voulut pas non plus rester dans un village dont les habitants avaient si mal reconnu ce qu'il voulait faire pour eux. Il alla se loger un peu plus loin au hameau de *Chantemerle*. Boileau l'a jadis habité, et c'était déjà un motif pour que M. Martineau le préférât. Dans son champêtre asile, se bornant maintenant à donner des leçons d'écritures dans les maisons bourgeoises des environs, le professeur Martineau regagnait, chaque jour, son gîte, en déclamant la sixième épître de Boileau, auquel probablement il se

comparait intérieurement ; et les villageois restaient la bouche béante, et regardaient avec curiosité le pauvre professeur qui s'écriait, tout en suivant son chemin :

« Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville ;
» Et contre eux la campagne est mon unique asile :
» Du lieu qui me retient veux-tu voir le tableau ?
» C'est un petit village ou plutôt un hameau
» Bâti sur le penchant d'un long rang de collines...

« Comment va la santé, monsieur Martineau ? » disait quelquefois un villageois, en arrêtant le professeur au milieu de sa tirade : celui-ci remerciait le paysan, lui offrait du tabac avec gravité, lui serrait la main, le saluait, puis poursuivait sa route en continuant :

« D'où l'œil s'égare au loin dans les plaines voisines ;
» La Seine au pied des monts que son flot vient laver,
» Voit du sein de ses eaux vingt îles s'élever
» Qui partageant son cours en diverses manières,
» D'une rivière seule y forment vingt rivières !...

« Monsieur Martineau, croyez-vous que nous » aurons beau temps demain ? » disait un laboureur en arrêtant le maître d'écriture, car pour les paysans quelqu'un qui est savant doit tout

prédire, et un homme qui sait parler plusieurs langues doit deviner le temps qu'il fera.

« — Mon ami, » disait Martineau en se-
» couant la tête, la triple Hécate a ce soir un cer-
» cle noir autour d'elle, les derniers rayons de
» Phébus n'ont pas fait chanter Philomèle,
» Clytie baisse la tête... la question sera résolue
» demain avant que l'oiseau de Mars ait
» chanté. »

A cela, le laboureur ôtant son chapeau et saluait en disant : « Ben obligé..... en vous re-
» merciant, monsieur Martineau. » Mais quand le professeur était éloigné, il jurait entre ses dents et se disait :

« Quoi qu'il m'a ragoté avec son oiseau de
» mars, son Phébus et sa triple.... chatte !.....
» c'est pas la peine d'être savant pour ne pas se
» faire comprendre par tout le monde. »

La réflexion du paysan était fort juste, et pourrait s'appliquer à tous les docteurs, à tous les avocats, à tous ces hommes bourrés de science qui croient devoir parsemer leurs discours de mots techniques que beaucoup de personnes ne sont pas obligées de comprendre, et qui pensent avec cela éblouir, étourdir, et

imposer à leurs auditeurs ; pauvre science que celle qui ne sait pas être claire et compréhensible ; et cache souvent plus de suffisance que de talent.

Je me suis un peu étendu sur le caractère de M. Martineau ; je ne vous ai pas dit encore qu'un penchant assez prononcé pour une table bien servie était le seul défaut que le professeur eût à se reprocher ; défaut bien excusable, et qui jusqu'alors s'était nourri d'illusions ; car les moyens de M. Martineau le forçaient à vivre très-frugalement ; mais parmi ses nombreux achats de livres il avait aussi fait emplette du *Cuisinier royal*, et c'était en le feuilletant que le professeur se donnait d'agréables distractions : ainsi, en lisant un conte de fées, les enfants croient être dans une grotte de cristal ou dans un palais de diamants ; de même en lisant quelques pages du *Cuisinier royal*, M. Martineau se figurait être à une table de cinquante couverts et goûter de tous les mets dont il lisait les noms.

M. Martineau était une ancienne connaissance de M. Gobinard, il entrait souvent au Tourne-Bride qui était sur la route, quand il

allait à la Roche-Guyon, ou dans quelques maisons bourgeoises des alentours. M. Martineau avait appris à écrire à Marie, la fille adoptive de l'aubergiste. En revanche, maître Gobinard le consultait lorsqu'il avait un grand dîner à faire, car le professeur savait par cœur beaucoup d'articles du *Cuisinier royal.* Enfin, une douce intimité régnait entre ces deux personnages; l'un respectant l'autre pour son savoir, l'autre étant bien aise de conserver des relations dans une maison où une fois dans la semaine, pour le moins, il faisait un dîner passable.

En ce moment, le professeur Martineau est assis devant une des tables dont on a enlevé la serviette et l'huilier. Il a devant lui du papier, de l'encre, des plumes et des canifs.

M. Gobinard se promène de long en large dans sa grande salle, s'arrêtant quelquefois pour placer un moutardier bien en face d'une salière, ou pour donner un coup de serviette à un verre dont le luisant lui paraissait terni; car il faut dire à la louange du maître du Tourne-Bride, que sa maison était tenue avec une extrême propreté.

« Votre jeune homme ne vient pas, » dit Martineau, en regardant avec impatience son papier et ses plumes.

« — Il va venir, mon cher monsieur Martineau, » il va arriver; ne vous impatientez pas... il est » à la cuisine, il vide une volaille que nous » mangerons au souper, auquel jespère que vous » me ferez l'honneur d'assister. »

La figure du professeur devient plus riante, et il répond d'un air aimable : « Je ne refuse » jamais l'invitation d'un ami... surtout lorsque » je suis en appétit.... Ah! Petit-Jean vide une » volaille... c'est différent !... Il ne faut pas le » troubler... chaque chose en son temps, c'est » ma maxime. Comment accommoderez-vous » cette volaille?...

» — A la marengo..... c'est une poularde, et » je sais que vous les aimez de cette façon.

» — Beaucoup, mon cher Gobinard, beau- » coup..... mais possédez-vous bien la façon de » l'accommoder?.... — Oh! soyez tranquille... » je connais mon affaire... j'ai été autrefois cui- » sinier d'un ministre... . et on en faisait des » dîners là!..... — Autrefois, c'est fort bien, » mais vous avez pu oublier..... on se rouille

» dans les villages!..... — Je me flatte que ma » maison a de la renommée : quand on veut » faire un bon repas, une jolie partie, on vient » ici de Mantes, de la Roche-Guyon et même » de plus loin!..... — C'est juste, mais ils ne » sont pas bien malins en cuisine par ici..... » c'est comme en littérature : ces gens-là sont » terriblement arriérés. Enfin, mon cher Gobi- » nard, comment procédez-vous pour une pou- » larde à la marengo?

Gobinard jette le haut de son corps en arrière, met sa main gauche sur sa hanche, relève la tête et répond :

« Pour faire une poularde à la marengo, ayez » d'abord une poularde...

» — Parbleu! mon cher Gobinard, tout le » monde sait cela!..... on débute de même » pour un civet. — Bah! on fait un civet avec » une poularde? — Non!..... mais il faut d'a- » bord avoir le sujet... cela va de source... en- » suite. — Videz, flambez votre poularde..... » c'est ce que fait Petit-Jean en ce moment; » coupez-la par membres, parez-la comme » pour une fricassée... c'est ce que je ferai tout- » à-l'heure... mettez de l'huile dans une casse-

»role, placez-y vos membres assaisonnés de »sel, gros poivre, muscade... champignons et »un peu d'ail; faites cuire jusqu'à ce que cela »prenne une couleur bien jaune... et allez »donc!..... on se mange les cinq doigts et le »pouce!....

« — Comment, et allez donc?.. mais ce n'est »pas tout!.... vous oubliez l'essentiel, mon »ami. — Je n'ai rien oublié. — Gobinard, vous »m'affligez en parlant ainsi!... Cette première »cuisson faite, égouttez l'huile, mettez une pin- »cée de persil haché, une cuillerée de sauce »tomate, deux cuillerées d'espagnole réduite, »gros comme une noix de glace; faites mijoter »avec quelques truffes coupées en lames, dres- »sez, ajoutez un jus de citron et servez chaud!.. »Voilà, mon cher Gobinard, voilà ce que c'est »qu'une poularde à la marengo. »

Gobinard semble un peu déconcerté, il se frotte la tête avec son bonnet de coton, tandis que le professeur, satisfait de l'explication qu'il vient de donner, tire sa tabatière et savoure une prise de tabac.

« Ma foi... c'est possible que tout ça rende »la chose meilleure, » répond enfin Gobinard ;

« mais, d'abord, je ne peux pas mettre de truf-
» fes ni d'espagnole, parce que je n'en ai
» pas.

» — Je ne vous oblige point à en mettre, mon
» cher ami, mais je vous explique la manière
» pour le principe... ensuite, maître Gobinard,
» ce que vous faites est toujours excellent, car
» chez vous l'intelligence supplée souvent au
» savoir.

» — Trop honnête, monsieur Martineau... A
» propos, pensez-vous que j'aie raison d'appren-
» dre à écrire à Petit-Jean?

» — Si vous avez raison! » s'écrie le profes-
seur, en s'animant; « mais il n'y a pas de
» doute, mon cher ami! est ce qu'il ne faut pas
» qu'un homme sache écrire... n'importe dans
» quelle position il doit se trouver! est-ce qu'on
» n'a pas à chaque instant besoin d'écrire!.. une
» belle main, mais c'est déjà une fortune... on
» fait bien plus vite son chemin quand on a une
» belle main!...

» — Moi, je me suis dit : Petit-Jean n'a que
» onze ans encore, mais ce petit bonhomme
» mord à la cuisine, il pourra m'être utile, et
» par la suite, s'il y a une carte à compter... un

» menu à écrire, il faut qu'il soit en état de le
» faire. — C'est très-sagement raisonné. — Je
» sais bien que j'ai Marie qui fait tout cela.....
» mais si elle venait à me quitter... non que
» j'aie envie de jamais la renvoyer!... Oh! j'ai
» promis à ma femme de l'adopter, et je regarde
» déjà Marie comme mon enfant. — Votre fem-
» me aimait beaucoup cette petite fille. — Beau-
» coup; ce n'est pas étonnant, n'ayant jamais
» eu d'enfant, madame Gobinard se prit de
» belle passion pour cette petite, que lui confia
» sa pauvre mère. — Qu'est-ce que c'était que la
» mère de Marie? — Ma foi, nous n'en savons
» rien... Malheureusement j'étais absent à cette
» époque... Oh! si j'avais été ici, vous pensez bien
» qu'on en aurait su plus long... moi qui suis
» adroit et qui devine ce que l'on veut me ca-
» cher, j'aurais fait jaser la mère de Marie.....
» j'aurais obtenu des renseignements, j'aurais
» eu quelque donnée certaine enfin... mais,
» comme je vous le disais, à cette epoque j'é-
» tais fort loin d'ici; un de mes parents éloi-
» gnés était mort à la Guadeloupe; j'étais son
» héritier, il me fallut faire le voyage pour re-
» cueillir la succession, et surtout pour la réali-

» ser... c'étaient des plantations, des cannes à
» sucre... cela fut très-long à se terminer, je fus
» absent deux ans et trois mois ; c'est pendant
» ce temps que la mère de Marie vint ici avec
» son enfant..... — Était-ce une paysanne? —
» Oui... c'est-à-dire, non, il paraît que ce n'é-
» tait pas une paysanne, c'était une dame.....
» Oh! si j'avais été là, j'aurais bien su au juste
» quelle femme c'était... mais je n'y étais pas!
» et madame Gobinard était d'une discrétion
» ridicule!..— Et cette femme pria votre épouse
» d'avoir soin de sa fille?— Oui, elle l'en pria...
» c'est-à-dire, non, elle ne l'en pria pas, mais
» elle partit le lendemain matin, laissant son
» enfant et un sac de six cents francs à côté. —
» Et pas un mot d'écrit, pas une lettre?..... —
» Non... c'est-à-dire... non, au fait elle ne lais-
» sa que les six cents francs en pièces de cent
» sous, à ce que ma femme me dit. —Et depuis
» ce temps point de nouvelles?— Pas la moindre
» nouvelle ; alors ma femme se dit : « Ma foi, je
» vais toujours prendre soin de la petite ; » elle
» la nomma Marie, elle s'y attacha... et, quand
» je revins, elle me conta tout cela ; je trouvai
» qu'elle avait bien fait. — C'est singulier.....

c'est fort singulier... mais d'après toutes les
» circonstances... le mystère, puis l'abandon,
» il y a tout lieu de croire que la petite est.....
» *adulterino sanguine natus.* — Qu'est-ce que
» cela veut dire... monsieur Martineau... oh!
» ne me le dites pas!... je parie que je devine,
» c'est un enfant de l'amour, n'est-ce pas que
» c'est cela que vous avez voulu dire?

» — Cela peut se traduire ainsi, » répond le
professeur en souriant, » et de cette façon c'est
» un peu plus honnête. »

En ce moment on tourne le bouton de la
porte : c'est Gaspard et Pierre qui entrent au
Tourne-Bride.

CHAPITRE III.

UNE LEÇON D'ÉCRITURE.

—

« Bonsoir, la compagnie, » dit Gaspard en faisant retentir ses gros sabots sur le carreau de la salle ; « père Gobinard, donnez-moi un » litre de piqueton... j'ai une soif que j'en » crève !...

» — Et combien de verres?... tu ne boiras » pas un litre à toi seul, » dit l'aubergiste.

« — Ah ! Pierre me tiendra compagnie... après » ça apportez encore un verre pour vous, si » vous voulez... j'y tiens pas, moi.

» — Mes compliments, mon cher Pierre, »

dit le professeur en tendant la main au jeune paysan. « J'ai appris que le sort vous avait été » favorable et que vous ne partiriez pas : c'est » fort heureux, mais je voudrais que cet événe- » ment vous engageât à poursuivre vos études ; » vous alliez bien, mon garçon, vous alliez fort » bien... votre main est belle, facile... vous en- » tendiez l'arithmétique... vous auriez fait quel- » que chose. . — Oh ! monsieur Martineau, j'en » sais assez pour ce que je veux faire.

» — Pardi ! » dit Gaspard en s'asseyant à une table et se versant à boire, « est-ce qu'il a be- » soin de faire des lettres moulées pour con- » duire un moulin.

» — On a toujours besoin d'être instruit, » répond M. Martineau en jetant sur Gaspard un » coup-d'œil de dédain ; « sait-on jamais au « juste dans quelle passe on se trouvera ?... — » Il sait bien qu'il se trouvera dans la farine, » lui, pisque son oncle est meunier. — Il peut » arriver des événements qui lui fassent quitter » l'état de son oncle ; il faut tout prévoir... et » avec une belle main on avance.

» — Une belle main ! m'est avis que Pierre a » la poigne assez forte ; quand il vous serre, il

» vous brise les doigts sans se gêner; qu'est-ce » que vous voulez donc de plus beau? »

Le professeur se contente de hausser les épaules en murmurant : *asinus... stupidus!.... ignarus...*

Gaspard regarde M. Martineau, puis porte son verre à sa bouche, en murmurant :

» Ah! tu peux ben me lâcher tous les *us* que » tu voudras! va!... toi!... ça ne te donnera » pas un habit neuf!... »

Un petit marmiton de dix à onze ans, à figure ronde et espiègle, entre dans la salle et accourt près de M. Martineau.

« Allons donc, Petit-Jean, mon garçon, al- » lons donc, mon garçon, » dit l'aubergiste; « ton professeur t'attend, tu as été bien long!

» — Dame, monsieur, fallait ben vider c'te » bête, elle avait des boyaux que ça n'en finis- » sait pas, et vous m'avez défendu de crever sa » mère...

» — De crever l'amer... c'est-à-dire le fiel... » *fellis,* » dit martineau en prenant une plume.

» — Et j'espère, Petit-Jean, que tu n'as pas » fait cette sottise?... — Non, non... d'ailleurs,

» elle n'en avait pas... je ne lui en ai pas trouvé.
» — La poularde n'avait pas de fiel?...

» — Il paraît que ça n'était pas une méchante » bête! » dit Gaspard en se versant à boire. « C'est » comme moi, je gage que je n'en ai pas du tout » de fiel!... Voyons, Pierre, viens donc trin- » quer, tu restes là dans un coin comme si t'a- » vais la colique!... »

Pierre, qui avait toujours les yeux tournés vers une porte qui donnait dans l'intérieur de la maison, se décide pourtant à aller s'asseoir en face de Gaspard, et boit le vin que celui-ci a versé.

« — Avancez, mon sujet, et prenons notre » leçon, » dit le professeur en faisant asseoir le » petit marmiton près de lui.

» — Tiens! est-ce que M. Martineau veut ap- » prendre à faire une omelette? » dit Gaspard.

« — Eh! non, Gaspard, » répond l'aubergiste; « tu ne vois pas que c'est au contraire M. Mar- » tineau qui apprend à écrire à Petit-Jean.

» — Ah! c'est différent..,. excusez!.... Et à » quoi donc que ça servira à Petit-Jean de sa- » voir écrire pour tourner sa sauce et plumer les » volailles?

» — Gaspard! » s'écrie le professeur avec un accent d'indignation, « encore une fois, taisez-
» vous... vous êtes un vandale, un barbare; ne
» vous mêlez pas de ce qui n'est point à votre
» portée! n'empêchez pas ce jeune garçon de
» prendre quelque teinture des belles-lettres...

» — Moi! oh! j'empêche personne!... c'est
» une réflexion que je faisais!... v'là tout! qu'il
» prenne sa teinture!...

» — Vous-même, Gaspard, qui ne savez ni
» lire, ni écrire, ne rougissez-vous point de res-
» ter encroûté dans l'ignorance? et ne feriez-
» vous pas bien mieux d'apprendre à écrire, au
» lieu de boire toute la journée!...

» — Tiens! si je ne buvais pas, j'aurais la
» pépie!...

» — Voyons, Gaspard... un bon mouvement,
» venez vous asseoir à côté de Petit-Jean, et
» profitez aussi de la leçon que je vais lui don-
» ner.

» — Ah ben! en v'là une bonne : moi, qui
» vais avoir trente-neuf ans aux cerneaux, je
» m'en vas aller apprendre à écrire! il serait un
» peu tard pour commencer à m'éduquer.

» — Il n'est jamais trop tard pour s'ins-

» truire : Caton apprenait le grec à quatre-vingts » ans.

» — Diable !... c'était déjà un vieux lapin » pourtant ; moi, merci, je trouve que j'en sais » assez pour cultiver mon champ, vendre mes » prunes et mon raisin, quand l'année est bon- » ne, et vider un litre avec les amis. A vot' santé, » monsieur Martineau. Eh ben, père Gobinard, » queu nouvelle, vous qui en savez tant, et qui » en faites quand vous n'en savez pas ?

» — J'en fais !... j'en fais !... il n'ont que cela » à dire... comme feu mon épouse, qui voulait » toujours m'imposer silence... qui ne voulait » jamais croire les petites aventures que je lui » rapportais. Cette pauvre madame Gobinard, » elle était tellement sévère sur l'article des » mœurs et de la vertu, qu'elle ne pouvait pas » croire aux faiblesses des autres...

» — Cela fait son éloge, » dit le professeur... « voyons, Petit-Jean, nous allons procéder au- » jourd'hui à la taille des plumes... y es-tu ?

» — Oui, monsieur, » répond le petit marmiton, en fixant son professeur.

« — Regarde-moi bien : tu prends une plu- » me de la droite, tu la fais passer dans la main

» gauche... suis-moi bien... tu la mets sur le » dos... pan ! tu attaques avec le canif, tu la re- » tournes, tu la mets sur le ventre... pan! autre » coup de canif..... tu la remets sur le dos..... » très-grand coup de canif... puis tu attaques » les côtés... une, deux... »

Pendant cette démonstration, Gaspard riait à se tenir les côtes; M. Martineau, que cette gaîté impatiente, s'écrie bientôt :

« Gaspard, pourriez-vous bien m'expliquer » ce que vous trouvez de risible dans ce que je » démontre en ce moment?

— Ah! dame!..,. c'est que je vous entends » dire : tu la mets sur le dos! tu la mets sur le » ventre... tu la remets sur le dos... queu farce » de leçon vous lui donnez donc là!...

» — Taisez-vous!... taisez-vous, je vous en » prie, » dit le professeur en se gonflant les joues et soufflant avec force, ce qui ne lui arrivait que lorsqu'il était tout-à-fait en colère, « sinon » je prierai mon ami Gobinard de me prêter » une chambre particulière lorsque j'aurai une » leçon à donner...

» — Eh! mon Dieu! je ne vous dis rien... » c'est vous qui voulez m'empêcher de rire!.. si

» je veux rire, moi... Allons, Pierre, bois donc; » tu ne bois pas.

» — Pour en revenir à mon épouse, » dit l'aubergiste, qui n'est pas fâché de rompre la conversation et de mettre fin à la querelle, « c'é» tait une bien digne femme!... oh! c'etait une » femme!... avec celle-là je puis me flatter de » n'avoir pas été... ce que sont la plupart des » maris... eh! eh!

» — Le voilà qui siffle à présent! » dit le professeur, en regardant du côté de Gaspard. « Quel méchant garnement que ce paysan!...

» — Gaspard, pourquoi donc siffles-tu? » dit maître Gobinard.

« — Eh ben, est-ce qu'on peut pas siffler à » présent?... queue sacrée chienne de maison » donc!.. bientôt on ne pourra pas y remuer!.. » Bois donc, Pierre, tu ne bois pas.

» — A ton tour, Petit-Jean... tiens bien ta » plume, et fais comme moi; chaque coup de » canif doit se donner avec précision... une, » deux, trois et quatre...

» — V'là qu'il lui montre l'exercice, à c't'heu» re! » murmure Gaspard, en portand son verre à ses lèvres.

« — Ma femme était pourtant très-bien.....
» oh ! elle était fort gracieuse ! » reprend maître Gobinard en se frottant les mains. « Belle tail-
» le!... un œil noir superbe!... bien faite....
» N'est-il pas vrai, Gaspard ? tu as connu ma-
» dame Gobinard, toi, tu venais déjà boire ici
» de son temps.

» — Pardi ! si je l'ai connue ! j'crois ben ;
» d'ailleurs est-ce que j'ai pas travaillé queuque
» temps ici à replanter, à rebousculer tout ton
» jardin pendant que tu étais en voyage !.....—
» Eh bien, Gaspard, n'est-ce pas que c'était une
» jolie brune que ma femme ? — Oh ! elle était
» même trop jolie pour toi !—Mon cher ami, elle
» m'adorait, j'étais sa coqueluche !.. Oh ! je sais
» bien que mon bonheur faisait des jaloux... il
» y avait entre autres, Guillaume... le vétéri-
» naire, qui était terriblement amoureux d'elle...
» il avait voulu me la souffler quand elle était
» fille ; mais j'avais été le préféré ! ça l'avait fait
» damner... Te rappelles-tu Guillaume, le vété-
» rinaire..... qui est mort il y a une douzaine
» d'années ?

» — Oui, oui, » dit Gaspard en se versant à
» boire, pardi! nous avons vidé plus d'une bou-

» teille ensemble! il buvait ferme, celui-là ! —
» C'est-à-dire que c'était un ivrogne dans ton
» genre!... et de plus un libertin... un mauvais
» sujet ! Ma femme m'a dit cent fois qu'elle re-
» merciait le ciel de m'avoir préféré à ce Guil-
» laume.

» — C'est possible, c'est possible, » répond Gaspard; « d'ailleurs les femmes disent tant de
» choses! il peut ben se trouver queuques vérités
» dans la quantité. Mais où donc est Marie?

» — Elle va venir, elle est occupée en haut. »

Au nom de Marie, Pierre a vivement levé la tête, et ses yeux ont brillé d'un éclat plus vif. Enfin il tâche de surmonter son émotion, et balbutie :

« Est-ce que vous avez du monde à loger ce
» soir, monsieur Gobinard?

» — Non, mon garçon, non, je n'ai personne.
» Il y a même assez longtemps qu'il ne m'es
» venu du monde de Paris. Oh! mais cela ne
peut tarder... nous voici dans la belle saison.
» On va venir voir madame de Stainville, qui a
» cette jolie maison... là-bas auprès de Vétheuil.
» Elle reçoit beaucoup de monde, cette dame,
» elle est riche, elle a beaucoup d'amis, et puis

» nous verrons sans doute quelques-uns de ces » gros bourgeois qui ont des campagnes à Haute-» Ile.

» — Haute-Ile, c'est aussi là que je me suis » retiré, » dit le professeur, « car Haute-Ile ou » Chantemerle ne font plus qu'une même com-» mune. C'est là que jadis habitait le célèbre » poète Boileau qui fit à ce sujet ces vers :

« Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville ;
» Et contre eux la campagne est mon unique asile :
» Du lieu qui m'y retient...

« — Dieu merci, nous les savons par cœur, vos vers, » s'écrie Gaspard; « vous les avez ré-» pétés au moins cent fois.

» — Il y a des choses qu'on n'entend jamais » trop! » répond M. Martineau avec humeur; puis, se tournant vers Petit-Jean, qui ne faisait rien, il lui met la main sur le papier, en lui disant :

« — Eh bien! sujet, à quoi pensez-vous » donc?... Écrivons, mon ami, écrivons... Ceci » est de la cursive, écriture qui tient le milieu » entre l'anglaise et la coulée... Allongez, mon » ami; une deux, allez toujours, vos jambages » plus écartés.

» — Madame de Stainville est une dame ri-
» che, une dame du grand monde, » reprend Gobinard; « aussi a-t-elle toujours une foule de » cavaliers à sa suite... des jeunes gens à la » mode, des hommes de la haute volée..... et, » dans leurs promenades aux environs, ces mes- » sieurs me font souvent l'honneur de s'arrêter » chez moi... L'année dernière il y avait le comte » de... ma foi, je ne sais plus son nom, mais il » buvait du champagne, ferme. »

Pierre pousse un gros soupir, Gaspard lui verse à boire en lui disant à demi-voix : « Mais » quoique t'a donc ce soir, Pierre? t'aurais at- » trapé le numéro 1 que tu ne serais pas plus » triste!.... Eh! mon Dieu! elle va venir ta » belle!... un peu de patience.

» — C'est très-bien, Petit-Jean... Voilà des » *o* qui feraient honneur à des maîtres... Tiens, » Gobinard, viens un peu voir ces *o* là.

» — Superbes! » dit l'aubergiste; « quand on » verra des *o* comme ça sur une carte, on payera » sans marchander; à présent si j'allais m'occu- » per de ma poularde à la marengo; qu'en pen- » sez-vous, monsieur Martineau?

» — Je pense que ce serait fort judicieux. Mais

» rappelez-vous ce que je vous ai dit pour l'ac-
» commodement.

» — Soyez tranquille, vous serez satisfait ; je
» veux me surpasser ! »

Maître Gobinard court à sa cuisine, en repoussant son bonnet de coton sur le côté, et Gaspard dit à Pierre : « Pour un savant, le pro-
» fesseur Martineau est fièrement sur sa bou-
» che ? »

Cependant le petit élève continuait d'écrire : après quelques instants, le professeur lui dit : « C'est assez, je suis satisfait pour ce soir.
» Voyons si tu te rappelles mes leçons pour tail-
» ler ta plume... Taille-m'en une. »

Petit-Jean prend hardiment le canif, met la plume sur le dos, fait : une, deux, puis se coupe le doigt, et reçoit un petit bout de plume dans l'œil.

Le petit garçon pousse des cris horribles, en secouant son doigt et frottant son œil de l'autre main. En ce moment, on ouvre une porte sur la gauche, et une jeune fille, tenant une lumière à la main, entre dans la salle, où l'on commençait à n'y plus voir que faiblement.

CHAPITRE IV.

MARIE.

—

C'était une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, fraîche, sans être rouge ; potelée sans être grasse, et très-brune de cheveux , sans être brune de peau.

C'était une figure charmante, à la fois piquante et gracieuse, modeste et coquette. Des traits fins, quoique irréguliers; une bouche petite et rose ; des dents éblouissantes de blancheur; un nez mignon, un menton bien arrondi, de petites oreilles bien bordées, et des yeux si bien fendus, si noirs, si expressifs, quoique

ombragés par de longs cils de jais, qu'il était bien difficile de les voir une fois sans éprouver le désir de les revoir encore.

Ajoutez à tout cela une taille moyenne, mais bien prise; des formes voluptueuses, un petit pied, une jambe parfaitement modelée, et convenez que c'était là une jolie fille quelle que fût sa condition.

Car ce n'est pas la condition qui fait la figure; vous me direz peut-être, ce qui fait souvent tort à une beauté de bas étage : C'est un air commun et une tournure sans élégance. Mais il est rare qu'une femme véritablement jolie ne puise pas dans les éloges qu'elle reçoit une nouvelle coquetterie qui lui fait apporter plus de soins dans sa toilette, dans sa tenue et dans toutes ses manières; vous trouverez, en général, bien plus de grossièreté, d'impolitesse chez une fille laide que chez celle qui sera jolie!

Revenons à Marie, car c'est de Marie que je viens de vous faire le portrait.

Son costume tenait le milieu entre celui de la paysanne et de la demoiselle. Elle avait une petite jupe blanche à mille raies roses, en étoffe

que les dames de la ville mettent quelquefois, et qu'on nomme, je crois, du guimgamp; un corsage orné de larges rubans de velours, qui se croisaient derrière son dos, serrait la taille svelte de Marie; un tablier en taffetas noir était attaché devant elle; enfin sur sa tête était un petit bonnet qui se rapprochait plus du costume villageois que le reste de sa toilette, mais qui, posé sur ses cheveux noirs avec une certaine coquetterie, semblait ajouter encore aux grâces de sa figure. Après cela, faut-il s'étonner que Pierre soit éperdument amoureux de Marie? Pierre, qui a vingt ans, et dont le cœur connaît l'amour pour la première fois. Bien différent en cela de nos jeunes gens d'aujourd'hui, qui, à vingt ans, sont déjà tellement blasés sur toutes les passions, qu'il ne leur reste plus qu'à se suicider, dans l'espérance d'éprouver une sensation nouvelle. Pauvres hommes que ceux-là! qui prennent l'abus des jouissances pour la jouissance même! l'énervement pour un spleen incurable! et leur épuisement pour une parfaite connaissance du monde! mais après tout, laissons-les se tuer; de tels êtres sont peu regrettables; et, quand ils seront bien convain-

cus que le ridicule et le mépris sont les seuls souvenir qu'ils laissent après eux, ils remettront bien vite leurs pistolets dans leurs poches.

Pierre n'avait pu voir Marie sans éprouver pour elle la passion la plus vive : cette passion, qu'il n'osait encore déclarer à celle qui l'avait fait naître, se décelait dans chacune de ses actions dans chacun de ses regards lorsqu'il était près de Marie; loin d'elle, il se taisait si l'on parlait d'un sujet qui n'eût point de rapport à l'objet de sa tendresse ; mais il s'animait et devenait tout de feu si l'on prononçait le nom de Marie. Aussi ses sentiments n'étaient un secret pour personne, excepté peut-être pour celle qui les inspirait. Mais une femme ignore-t-elle jamais l'amour qu'elle inspire? Non ; la plus innocente, la plus simple s'aperçoit du pouvoir de ses charmes, quelquefois même avant que celui qu'elle a subjugé se soit avoué sa défaite.

Pierre méritait bien d'être aimé ; chaque fille des environs était d'accord pour le trouver le plus beau garçon à quatre lieues à la ronde. Puis, ce n'était pas un sot, et il était bien gai, bien aimable avant d'être amoureux : c'était un

bon enfant, dansant bien, tirant adroitement de l'arc, et fort adroit au fusil; toujours avant d'être amoureux de Marie, car ce diable d'amour l'avait beaucoup attristé; mais il n'en était pas moins resté un bon sujet, grand travailleur, et ayant appris fort vite à lire et à écrire sous le professeur Martineau ; enfin Pierre n'était pas un parti que l'on pût dédaigner, et bien des jeunes filles de l'endroit, en commençant par mademoiselle Hélène, auraient voulu être courtisées par lui. Pourquoi donc la charmante Marie aurait-elle été insensible à l'amour de Pierre?

Pourquoi?... pourquoi! eh, mon Dieu! je ne sais plus dans quelle pièce j'ai entendu dire: est-ce qu'il y a des *pourquoi* en amour? J'ai trouvé cette réflexion parfaitement juste, et je la mets ici. D'ailleurs, nous avons encore dans la vie une foule de choses auxquelles il serait difficile de trouver des pourquoi.

Marie est entrée dans la salle, et sur-le-champ elle court près de Petit-Jean qui pleure et crie en même temps, quoique le professeur ne cesse de lui dire :

« C'est ta faute, petit; si tu avais bien fait

» comme je t'ai montré, tu n'aurais pas reçu » du canif dans le doigt, ni la surcoupe de ta » plume dans l'œil... en suivant mon exemple » il est impossible de se blesser. »

Marie n'avait pas lu les fables de La Fontaine, et pourtant elle pensa qu'il valait mieux essayer de soulager le petit garçon que de lui faire de la morale.

Elle commença par regarder dans l'œil du marmiton, puis, avec le bout de son doigt, enleva légèrement ce qui gênait sa vue ; ensuite elle entortilla de linge le doigt blessé, et le petit garçon se remit à sourire, et se sauva à la cuisine, en disant :

« Je ne pourrai pas écrire de huit jours au » moins. — Le petit drôle!... » dit M. Martineau, « il est enchanté maintenant de s'être » coupé le doigt... Il est même possible qu'il » l'ait fait exprès. Mais c'est affaire à vous, ma» demoiselle Marie ; comme vous avez parfaite» ment pansé le blessé !...

» — Elle serait bonne sœur-du-pot, » dit Gaspard, en servant à boire.

Pierre ne dit rien ; mais il s'est levé, et s'est doucement approché de la jeune fille, qui n'a

pas encore eu l'air de faire attention à lui. Cependant, après avoir fait un gracieux sourire au professeur et à Gaspard, Marie se tourne enfin du côté de Pierre, et lui dit :

« Bonsoir, monsieur Pierre. — Bonsoir, ma-
» demoiselle, — Eh bien, n'avez-vous pas tiré
» à la conscription aujourd'hui? — Oui, made-
» moiselle. — Êtes-vous tombé au sort? —
» Non... j'ai eu un numéro... qui n'est pas ap-
» pelé. — Tant mieux, j'en suis bien aise pour
» vous. »

Ces mots ont été dit sans effusion, sans attendrissement, et du ton dont on dit à quelqu'un : Vous vous portez bien... j'en suis charmé.

Pierre a senti cela, car un amoureux analyse tout ce qui vient de la personne qu'il aime : ses regards, ses mouvements, ses moindres paroles, et souvent aussi son silence ; il y a toujours quelque chose à observer pour celui qui aime avec passion ; c'est pour cela qu'un amoureux ne s'ennuie jamais : loin de sa belle, il vit de souvenirs ; près d'elle il étudie, il épie ce qui échappe aux yeux indifférents.

Le front de Pierre est devenu soucieux ; il

ne se sent plus le courage de continuer la conversation ; il va se rasseoir près d'une table, d'un air boudeur, et Marie ne semble pas s'en apercevoir ; ce qui augmente encore l'humeur du jeune paysan.

M. Martineau s'occupe de resserrer dans ses poches les plumes et le canif; la jeune fille va et vient dans la salle, essuyant, rangeant, et parfois fredonnant un refrain de chanson ; et tout cela était gracieux ; chacun des mouvements de Marie avait de la gentillesse, chaque chose qu'elle faisait semblait mieux faite que si toute autre l'eût accomplie ; peut-être est-ce parce qu'elle était jolie que cela produisait cet effet-là ?

Pierre, tout en ayant l'air de regarder à ses pieds, ne perdait pas de vue la jeune fille. Gaspard ne s'occupait que de boire. Cependant, comme Marie est venue ranger sur la table à laquelle il est assis, il lève les yeux sur elle, et lui dit :

« Diable!... comme t'es faraude, Marie! des » tabliers en soie!... c'est un fameux genre » tout de même!..... Qui donc qui t'a donné » ça ?... »

Marie fait une petite moue en répondant :

« — Est-il étonnant, ce Gaspard ! on ne » peut pas avoir la moindre chose sans qu'il le » trouve extraordinaire !... parce que j'ai un ta» blier de taffetas noir...

» — Ah, dame ! c'est que... c'est pas trop » l'uniforme d'une fille d'auberge. »

Le rouge monte au visage de la jeune fille, qui répond avec dépit :

« — Fille d'auberge !... il me semble qu'on » ne me regarde pas comme une servante ici... » M. Gobinard m'appelle sa fille... Mais vous » n'avez jamais que des méchancetés à me dire, » Gaspard !

» — Allons, allons, ne te fâche pas, Marie ; » écoute donc, si je te parle comme ça, c'est » par intérêt pour toi !... Je t'ai vue assez pe» tite pour être sans façon avec toi... ça t'of» fusque peut-être aussi que je te tutoie ; mais » j'en suis ben fâché, c'est une habitude dont il » me serait difficile de me défaire.

» — Je ne vous ai jamais dit que... je trou» vais cela mauvais. — C'est ben heureux !... » Mais queuquefois, vois-tu, tu fais un tantinet » trop la fière... tu te donnes des airs de prin-

» cesse... Moi, j'aime pas ça.... on doit être tout » rond... on doit être toujours soi-même!... » pas un jour blanc et un autre puce... et tou- » jours bonne enfant ; je ne connais que ça.

» — Mais qu'est-ce que vous avez donc à me » chercher querelle, Gaspard ? est-ce que je vous » dis quelque chose, moi ?... et tout cela parce » que j'ai un tablier de taffetas ; est-ce que cela » vous regarde?... Il me semble qu'il n'y a pas » de mal à se mettre à la mode...

» — Oh!... à la mode... Ah ben ! je savais » pas que les paysannes devaient se mettre à la » mode... Viens donc boire, Pierre.

» — Les paysannes... les paysannes.. Ap- » paremment que madame de Stainville ne » trouve pas que j'ai l'air d'une paysanne, car » c'est elle qui m'a donné ce tablier-là, et qui » me donne toujours mille choses de Paris, et » qui me dit que si j'étais mise comme une de- » moiselle, je serais très-bien. Et puis ces mes- » sieurs de Paris, qui viennent souvent chez » madame de Stainville, et qui trouvent toujours » ce pays charmant, m'ont dit que j'avais tout » ce qu'il fallait pour faire une..... une femme » du monde... ou ben encore que je ferais une

» petite lingère très... très... attendez-donc....
» très-confortable, c'est ça, voilà le mot ; et ça
» doit vouloir dire jolie, j'en suis sûre. »

Pierre ne peut s'empêcher de frapper avec colère son poing sur la table, en s'écriant :

« — Oh! ces gens de Paris!... c'est si vrai
» tout ce qu'ils disent, ils ne mentent jamais,
» ceux-là... parce qu'ils parlent avec élégance,
» avec des mots que nous ne connaissons pas
» au village.

» — *Ergo*! » dit M. Martineau, qui a fini de ranger ses plumes. « Je n'ai pas tort de conseil-
» ler aux habitants de la campagne de s'ins-
» truire, car alors ils seront en état de répondre
» aux citadins, et d'apprécier la véracité de leurs
» paroles. *Studia adolescentia malunt, senectutem*
» *oblectant*!

» — Ah ben! si vous nous parlez chinois! à
» présent, père Martineau, » dit Gaspard, « com-
» ment donc voulez vous que je nous enten-
» dions ! »

Pierre, fâché de s'être laissé aller à un mouvement de colère, s'est levé et se rapproche de Marie qui est en train de mettre le couvert pour le souper. Il rôde quelques moments autour

d'elle sans rien lui dire ; enfin il choisit un moment où elle passe contre lui, et, la retenant par sa robe, lui dit bien bas :

« Mamzelle Marie... ce que j'ai dit tout-à-» l'heure... ce n'était pas pour vous fâcher... » certainement, je suis bien de l'avis de ceux » qui disent que vous êtes jolie... et d'ailleurs; » qui donc pourrait penser le contraire?... Ah » ben ! si quelqu'un s'avisait de ne pas vous » trouver la plus gentille de tous les alentours, » il aurait affaire à moi ! »

La jeune fille sourit en répondant :

« Je ne suis pas fâchée, Pierre... Oh! je ne » vous en veux pas du tout, je vous l'assure... » pas du tout ! »

Elle l'a appelé Pierre sans y ajouter *monsieur*, et elle lui a fait un gracieux sourire : c'était plus qu'il n'en fallait pour transporter de joie le jeune paysan. Son visage n'est déjà plus le même, ses yeux brillent de plaisir, son front s'est éclairci, le bonheur anime tous ses traits, et il jette son chapeau en l'air, en s'écriant :

« J'ai faim, j'ai soif, à présent !... j'ai eu un » bon numéro !... je ne pars pas... faut nous

» réjouir !... Gaspard, je te paye tout ce que tu
» voudras !... »

Gaspard se contente de relever la tête pour regarder Pierre, qui saute et gambade dans la salle, et il murmure entre ses dents : « Il paraît » que le vent a changé, et v'là l'amour qui est » au beau. »

CHAPITRE V.

LE SOUPER.

—

«A table! à table! » crie maître Gobinard en entrant dans la salle, suivi de Petit-Jean qui porte un grand plat, dont le fumet chatouille agréablement l'odorat de la compagnie.

« — *Rectè dicis*, » dit le professeur en respirant de toute la force de ses voies nasales, et comme s'il eût voulu accaparer pour lui seul le parfum qui s'exhalait de la poularde à la marengo.

» Vous me direz des nouvelles de ce plat! »

dit l'aubergiste, « je n'y ai mis ni espagnole,
» ni truffes... parce que je n'en avais pas, mais
» je crois qu'il sera encore assez bien troussé !...

» — *Nemo dat qui non habet* ! nous allons lui
» livrer une terrible bataille !... »

Et M. Martineau a déjà été prendre place à table. L'aubergiste va à Pierre en lui disant :

« Vous allez souper avec nous, Pierre...
» aujourd'hui doit être un jour de fête pour vous,
» il faut le célébrer...

» — Oh ! bien volontiers, monsieur Gobi-
» nard, » répond le jeune paysan, dont le front est radieux depuis que Marie lui a fait un doux sourire. « J'accepte votre invitation... mais à
» condition que je payerai une bouteille de vo-
» tre vieux... du meilleur !

» — Tout ce que vous voudrez, Pierre... je
» ne suis pas homme à refuser cela... allons, à
» table ! »

Chacun est allé s'asseoir devant le souper. Gaspard seul est resté à la place qu'il occupe à l'autre bout de la salle. Mais l'aubergiste se tourne vers lui, en s'écriant :

« Eh ben, Gaspard, est-ce que tu ne viens
» pas manger un morceau avec nous ?

» — Ah, dame !... c'est que moi je ne payons
» rien !...

» — Eh ben, qu'est-ce qu'on te demande ?...
» est-ce que la vieille bouteille offerte par Pierre
» te fait peur ? — Oh ! les bouteilles ne me font
» pas peur à moi ! — Viens donc alors. — J'y
» vas... je mangerai et je boirai tout aussi bien
» que si je payais queuque chose ; je ne boude
» pas à table, moi ! »

Pierre n'a pas manqué de se placer à côté de Marie. Maître Gobinard est au milieu de la table en face du professeur.

Gaspard se place au bout, et Petit-Jean près de lui ; car à la campagne et dans une auberge les maîtres et les domestiques mangent ensemble : c'est aux champs que l'on retrouve un peu d'égalité. Il est vrai qu'aux champs les maîtres sont souvent aussi rustres que leurs valets : voilà ce qui rapproche les états et comble les distances.

Une omelette et une salade accompagnaient la poularde. Le professeur promène des regards caressants sur chaque plat, tout en attachant un coin de serviette à une boutonnière de son habit. Maître Gobinard sert avec cette

satisfaction de l'homme qui attend des compliments.

« Parfait !... c'est parfait !... » dit Martineau en se pâmant sur son assiette.

« — Oui, c'est pas mal fricassé ! » dit Gaspard.

« — Fricassé ! » réplique l'aubergiste en souriant d'un air digne ; « va donc à la Roche-» Guyon me trouver quelqu'un qui en fasse au-» tant ! et pourtant c'est un gros bourg bien » habité... où il y a des gens riches... et où il » vient souvent du monde de Paris pour voir le » château qu'est bâti sur un rocher.

» — C'est un séjour fort curieux, » dit le pro-» fesseur ; ce rocher fut, dit-on, le séjour de ces » petits tyrans... dans le temps de la féodalité. » La tour qui le surmonte est d'une construc-» tion fort ancienne ; la tradition en fait même » un ouvrage des Romains... Je vous redemande-» rai un peu de cette délicieuse volaille, maître » Gobinard... c'est parfait !... Mais on sait com-» bien de monuments du moyen-âge ont été » attribués aux Romains, quoique ce fût apo-» cryphe.

» — Allons ! le v'là enfoncé dans ses Romains

» et son moyen-âge! je ne pourrons pus l'en ti-» rer! » dit Gaspard en se penchant vers Pierre qui est à sa gauche. Mais celui-ci n'entend rien, ne voit rien que Marie, dont son genou frôle le genou, et qui n'a pas reculé le sien. Pierre n'est plus sur la terre, il est dans le séjour céleste, il n'y a point parmi les anges de joies plus pures que celles d'un premier amour, qui obtient une première faveur.

« Les amoureux sont sourds! » se dit Gaspard, « c'est drôle!... Moi, j'ai jamais été bête » comme ça!

» — A propos, » dit maître Gobinard, quand son appétit est un peu calmé, « savez-vous que » Jacques Leroux a été rencontré dans le bois » avec la femme de Blanchard?... Oh! oh!... » ce pauvre Blanchard... il a voulu avoir une » jolie femme, mais je crois qu'il en tient!... il » en porte!...

» — Est-ce qu'on ne peut pas aller dans le » bois innocemment? » dit Gaspard. « — Ah!... » oui... laisse-nous donc... sa femme a des » yeux qui... — Toutes les femmes ont des » yeux!... mais vous, père Gobinard, vous » voyez des cornards partout!... — Dieu merci,

» je n'en ai jamais vu chez moi quand ma femme vivait!... et celle-là aussi était jolie... je m'en flatte. — Tu, tu, tu... r'lututu... — » Qu'est-ce que tu chantes là, Gaspard? — » Ah! c'est rien... c'est un air que j'ai appris à » Paris.

» — Pour en revenir au château de la Roche, » dit le professeur, après avoir nettoyé parfaitement son assiette, « le premier seigneur » de ce lieu était un nommé Hugues, vicomte » de Mantes. Cet Hugues était de la maison des » comtes de Meulan; il eut pour fils Hilledoin, » qui fut père de Guyon... lequel laissa son » nom à la seigneurie... J'accepterai volontiers » un peu d'omelette... Mon ami Pierrre, je vous » demanderai à boire...

» — On te demande à boire, Pierre, » dit Gaspard en poussant le jeune paysan. Celui-ci, sortant de son extase amoureuse, s'empresse de saisir une carafe et emplit d'eau le verre que le professeur lui tendait tout en regardant l'omelette. Mais quand M. Martineau a porté son verre à ses lèvres, il s'arrête tout-à-coup en faisant la grimace, et Gaspard part d'un éclat de rire.

« Mon cher Pierre!... vous voulez donc me » noyer!... » s'écrie le professeur en arrosant la salle avec le contenu de son verre. « J'aime » beaucoup l'eau... mais elle m'est contraire... » si j'avais bu tout cela, j'aurais été fort indis- » posé.

» — Ah! pardon... excusez-moi, monsieur Martineau, » répond Pierre avec embarras, « c'est que je pensais... je ne voyais pas...

» — Oui... oui, je comprends... vous vous » êtes trompé... cela peut arriver à tout le mon- » de... *Errare humanum est.*

» — Pour réparer cela, » dit l'aubergiste, « je » vais aller chercher deux vieilles bouteilles au » lieu d'une... sous les fagots... Eh! eh!.. vous » m'en direz des nouvelles! »

Maître Gobinard prend une lumière et quitte la table. Marie mangeait de fort bon appétit, tout en écoutant les gros soupirs et les compliments de Pierre, qui n'était occupé que d'elle. Gaspard buvait et achevait son omelette. Mais le professeur Martineau qui n'avait plus un fétu sur son assiette, et ne voyait plus rien dans les plats, ne voulant pas demeurer oisif, juge convenable de reprendre la parole, et, comme il

n'y a que Petit-Jean qui paraisse disposé à l'écouter, c'est au marmiton que l'ex-maître d'école s'adresse :

« Je te disais donc, Petit-Jean, que Guyon, » fils d'Hilledoin, laissa son nom à la seig neu- » rie qui l'a toujours porté depuis, et l'a trans- » mis au village qui fut bâti autour de ses murs. » Alórs la demeure seigneuriale ne consistait » qu'en cette tour antique... dont je t'ai parlé » tout-à-l'heure...

» — De quoi? » dit Petit-Jean, tout en rongeant un os.

Le professeur va son train sans répondre à cette interruption. « Quelques habitations plus » considérables s'élevèrent avec le temps au bas » du rocher. Mais dans les moments de danger, » les habitants se réfugiaient dans la tour. Cette » tour garantissait Paris des attaques des Nor- » mands et des Anglais : telle était la Roche- » Guyon au onzième siècle... Tu comprends » combien il était important pour les faibles mo- » narques qui régnaient alors à Paris d'avoir des » vassaux fidèles... »

Petit-Jean, qui a la bouche pleine, se borne

à faire un signe de tête fort douteux. Le professeur s'en contente et reprend :

« Je vois avec plaisir, Petit-Jean, que tu »profites de ce que je te dis; et puisque tu es »sage, je vais te conter toute l'histoire de Guy, »premier seigneur de la Roche, qui fut assas»siné dans son château par son beau-père...

» — Ah ben!... nous en aurons pour queu»que temps! » murmure Gaspard en ricanant.

« — Ce n'est point à vous que je m'adresse!» dit le professeur avec dignité, « mais à cet en»fant qui m'écoute et profite; suis-moi, Petit»Jean : Guy Ier était un preux chevalier, mais »il avait un serouge traître et cauteleux... (se»rouge signifiait alors beau-père). Il advint »qu'un dimanche au soir, le serouge de Guy »arriva dans une église avec grand nombre de »gens à lui, armés de hauberts sous leurs vête»ments, et attendant le moment de se jeter sur »le seigneur de la Roche quand il arriverait. Le »pauvre Guy ne se doutait de rien .. et, après »avoir pris sa réfection, il venait de s'endor»mir. Le serouge saisit ce moment, il s'appro»cha de lui...

» — Ah! je la connais, celle-là!... je la con-
» nais! » s'écrie Petit-Jean en interrompant M. Martineau. « Il s'approche du seigneur qui » dort... et il lui prend ses bottes de sept » lieues... Pardi! on me l'a déjà contée!...

» — Oh! oh!... v'là l'autre qui croit qu'on » lui conte le *Petit Poucet*! » s'écrie Gaspard en riant, tandis que le professeer, mortifié d'avoir déployé inutilement son érudition, éloigne sa chaise de celle de son élève, en murmurant :

« Décidément, tu ne seras bon qu'à tourner » des sauces, toi. »

Le retour de maître Gobinard et la vue de deux bouteilles couvertes d'une respectable poussière remet bientôt tout le monde en belle humeur. L'aubergiste verse, et cette fois Pierre tend son verre et prend part anx libations des convives. Le vin est bon; il rend le professeur encore plus affectueux, l'aubergiste plus bavard, Gaspard plus gai, Pierre plus hardi, Marie même paraît plus tendre.

Maître Gobinard se remet à passer en revue toutes les personnes des alentours; il n'épargne ni la paysanne, ni la dame; il fait des commentaires sur les moindres événements, sur les

plus légers propos, et finit par affirmer qu'il n'y a pas une femme fidèle dans les environs. Pendant qu'il parle, Gaspard boit, et le professeur Martineau répète entre ses dents l'épître de Boileau. Quant à Pierre, les yeux fixés sur Marie, il lui dit de temps à autre :

« Que vous êtes donc jolie, mamselle!.....
» Mon Dieu!... que vous avez une figure qui
» me plaît! »

Et Marie se contente de sourire; car une femme peut toujours sourire à un compliment, cela ne la compromet pas; et celui qui lui fait la cour est libre de prendre cela pour une espérance.

Le souper s'est prolongé jusqu'à près de dix heures, et c'est tard pour la campagne. Comme les bouteilles sont vides, et qu'on ne parle pas d'en aller chercher d'autres, le professeur Martineau pense à retourner à son hameau. Maître Gobinard se rappelle qu'il a pour le lendemain matin un pâté à confectionner, et que par conséquent il ne lui reste que peu d'heures pour dormir. Il se lève; chacun en fait autant; on se dit bonsoir, et on se dispose à regagner son gîte.

Pierre aussi a dit bonsoir à Marie, et sa voix émue voudrait ajouter quelque chose à ce simple adieu; mais déjà la jeune fille a saisi son bougeoir, elle a salué chacun et va regagner sa chambre; il faut s'éloigner, Gaspard a pris le bras du jeune paysan, car tous deux demeurent à Vétheuil et vont cheminer ensemble, tandis que M. Martineau est obligé de regagner tout seul son modeste village; mais il s'en console en répétant tout haut ses vers favoris; et pendant assez longtemps, quoique se tournant le dos, Gaspard et Pierre entendent encore le professeur s'écrier :

« Oui, Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville, etc. »

Le temps était superbe. Quoiqu'il fût près de dix heures, il faisait encore un air tiède comme vers la fin de la soirée. Au village, après une journée brûlante, on aime souvent à veiller tard, dans l'espoir de respirer un peu de fraîcheur. Tous les habitants de la campagne ne se couchent pas avec le soleil : c'est surtout le soir que l'on se repose, que l'on jase, que l'on joue bien sur l'herbe. Les jeunes filles alors

aiment à causer entre elles, ou à comploter quelques niches qu'elles préparent à leurs amoureux.

Devant plusieurs maisonnettes, des paysannes causaient et jouaient encore; quelques-unes dansaient en rond, ne s'interrompant que pour rire aux éclats ou courir l'une après l'autre.

Pierre et Gaspard viennent de passer devant un groupe de paysannes, et ils ne sont pas arrêtés, quoiqu'on leur ait crié :

« Bonsoir, Gaspard! bonsoir, Pierre! » Ils se sont contentés de répondre : Bonsoir! et passent leur chemin, parce qu'alors Pierre est en train de parler de Marie, et que Gaspard lui conseille d'en finir de se déclarer.

Mais une jeune fille s'est détachée du groupe; elle se met à courir comme si une autre la poursuivait, et, après avoir décrit quelques détours et traversé le chemin, elle vient se jeter dans Pierre, après lequel elle s'accroche comme pour s'empêcher de tomber.

C'est mademoiselle Hélène qui a reconnu le beau conscrit, quoique la lune n'éclaire qu'à demi la campagne; mais il y a des gens que

l'on reconnaît toujours, alors même que l'on n'y voit pas. Ceux-là on les devine plutôt qu'on ne les aperçoit.

Hélène pousse un cri en saisissant le bras de Pierre.

« Ah!... mon Dieu! j'ai manqué de tom-
» ber... Tiens! c'est vous, monsieur Pierre?

» — Eh oui, sans doute, c'est nous, » répond Gaspard ; « pardi, tu le vois ben que c'est nous!
» quoique tu fasses l'étonnée... et que tu vien-
» nes te jeter exprès dans not' chemin.

» — C'est Jacqueline qui me poursuivait...
» et je me sauvais, et en courant j'ai manqué de
» tomber... Monsieur Pierre, venez donc un
» brin courir avec nous.

» — Oh! non, pas ce soir, » dit Pierre. « Il est
» tard... il faut que je rentre... —Qu'est-ce qui
» vous presse donc?... votre oncle est encore à
» boire au cabaret... — C'est égal... j'ai à tra-
» vailler de bonne heure demain...

» — Voyons, Hélène, laisse-nous donc tran-
» quilles, » dit Gaspard ; « tu vois ben que Pierre
» n'a pas envie d'aller courir dans les champs
» larirette avec toi... ainsi, laisse-nous en
» paix.

» — Est-ce que je vous parle à vous! » répond la jeune fille avec humeur; et, quittant à regret le bras de Pierre, elle fait quelques pas en s'éloignant; mais bientôt elle s'arrête en poussant un cri d'effroi et appelant Pierre à son secours.

Ses accents étaient si déchirants, elle semblait si effrayée, que le jeune paysan s'empresse de quitter son compagnon pour voler près d'elle.

« Qu'avez-vous, mamselle Hélène? que vous » est-il arrivé? » demande Pierre à la grosse fille qui est arrêtée contre une haie.

« — Ah! monsieur Pierre... ah!... je suis » perdue... ah! je suis ben sûre que c'en est » une... Oh!... je la sens... oh! là là!... oh! » moi qui en ai si peur!...

» — Peur de quoi?... qui est-ce qui vous ef- » fraye?...—Ah! c'est que j'ai... oh! oui... oh! » c'en est une... je la sens qui court!... oh! je » vous en prie, monsieur Pierre, ôtez-la-moi!... » ou je suis capable de mourir de peur...

» — Que je vous ôte, quoi?... — Une arai- » gnée... oh! une grosse araignée qui m'est en- » trée dans le dos... oh! je suis sûre que c'en est

» une... Tenez, tenez... fourrez vot' main par
» là... par en haut... Oh! je vous en prie, mon-
» sieur Pierre, ôtez-la-moi... fourrez vot' main...
» n'ayez pas peur. »

Pierre, sans trop comprendre comment une araignée a pu se glisser sous le fichu de la grosse fille, ne veut pas cependant refuser de lui rendre service ; elle lui a présenté son épaule découverte, et il glisse obligeamment sa main tout du long. Pierre ne trouvait rien que des formes charnues et fortement accusées ; il voulait retirer sa main ; mais Hélène, qui semblait toujours tremblante, lui disait : « Cherchez en-
» core... ne vous lassez pas, je vous assure que
» j'ai une arraignée qui me court dans le dos...
» fourrez vot' main... fourrez plus avant...
» n'ayez pas peur... »

Il y avait quelque temps que ce manége durait, lorsque Gaspard, qui s'était approché, s'écrie :

« Dis donc Hélène, fallait tout de suite dire
» à Pierre de te chatouiller le gras des reins,
» ç'aurait été plus tôt fait. »

Ces paroles mettent fin à la recherche de l'a-

raignée. Mademoiselle Hélène se sauve en pestant contre Gaspard ; et les deux paysans, après avoir ri de la grosse fille, continuent leur route, puis rentrent chacun chez eux.

CHAPITRE VI.

DÉCLARATION D'AMOUR AU VILLAGE.

—

Le lendemain du souper chez maître Gobinard, Pierre, qui a rêvé toute la nuit à Marie, Pierre qui voit encore la jolie fille du Tourne-Bride lui souriant et se laissant frôler le genou par le sien, ne se sent pas disposé à travailler au moulin de son oncle. Il faut qu'il revoie Marie, qu'il lui parle, qu'il lui déclare enfin toute sa tendresse, et lui dise que c'est elle qu'il veut épouser. Il y a trop longtemps qu'il hésite à faire cet aveu ; Gaspard lui a dit encore que sa timidité était ridicule ; Pierre se sent plus de

courage; d'ailleurs la soirée de la veille lui a donné de l'espérance, et il ne tremblera plus près de Marie.

Le jeune paysan se dirige dans la matinée vers le Tourne-Broche, mais il voudrait trouver Marie seule, car ce n'est jamais devant témoin que se fait une déclaration d'amour, et surtout lorsqu'on n'a pas l'habitude d'en faire. Pierre rôde autour de l'auberge. Il aperçoit celle qu'il aime occupée à ranger dans la salle où ils ont soupé la veille, mais l'aubergiste est là aussi, et puis dans cette salle il peut à chaque instant venir du monde. Pierre n'entre pas; il guette toujours; enfin, Marie va au jardin, c'est là ce qu'il espérait. Le jardin qui s'étend derrière la maison est grand et touffu; là du moins on peut être à l'abri des regards curieux. Le jeune paysan s'introduit dans le jardin par une petite porte qui donne sur la campagne, et que dans la journée on ne ferme jamais.

Pierre s'avance doucement, il voudrait surprendre Marie; il voudrait s'approcher d'elle sans qu'elle l'aperçût. Au milieu du jardin est une espèce de petit bassin, ou plutôt de mare,

dans laquelle on lave quelquefois le linge. Marie est accroupie sur le bord de cette mare, et elle rince dans l'eau quelques fichus de couleur. Pierre s'approche; il est derrière Marie, il la considère depuis longtemps sans que la jeune fille se doute encore que le beau conscrit est si près d'elle.

Mais Pierre se rappelle qu'il n'est pas venu rien que pour regarder Marie, il fait encore quelques pas ; la jeune fille pousse un cri :

« Ah! mon Dieu!... comment! vous êtes là,
» monsieur Pierre?... — Oui, mamselle... il y
» a déjà longtemps que je vous regarde!

» — Et pourquoi donc que vous ne disiez
» rien?...

» — Pourquoi... ah! dame, c'est que j'ai tout
» plein de choses à vous dire!...

» — Et c'est pour ça que vous ne parlez pas?

» — Ah! mamselle... c'est que... quand on
» à tant à dire, on ne sait par où commencer...
» on n'ose pas...... de peur de s'embrouil-
» ler...

» — Il est certain qu'en ne disant rien on ne
» s'embrouille pas!

» — C'est juste, mamselle!...

» — Mon Dieu! qu'il est bête! » se dit Marie en se remettant à rincer son linge; et pourtant elle jugeait mal Pierre; le pauvre garçon n'était pas bête, il ne manquait même pas de moyens, mais alors l'amour, la timidité engourdissaient toutes ses facultés et lui ôtaient presque toute son intelligence. Lorsque nous voyons dans le monde des gens de beaucoup d'esprit ne plus savoir se conduire quand ils sont amoureux, nous ne devons pas nous étonner qu'un simple villageois, puisse, en pareille circonstance, avoir l'air d'un imbécile.

Pierre est descendu tout au bord de la mare à côté de Marie, il s'amuse à lancer des petites pierres dans l'eau, et leur fait faire des ricochets. Cela dure cinq minutes environ. Au bout de ce temps, une de ces pierres, lancée avec trop de force, envoie de l'eau plein la figure de Marie.

« Mon Dieu!... voilà une jolie invention que » vous avez là! » s'écrie la jeune fille en s'essuyant le visage.

« — Ah! pardon, mamselle... je ne voulais

» pas vous en jeter... C'est sans le faire exprès
» mais ça se séchera !...

» — En attendant, je suis toute mouillée !...
» Est-ce que vous n'êtes venu ici que pour jeter
» des cailloux dans notre bassin?...

» — Oh ! si fait !... puisque j'ai tout plein de
» choses à vous dire...

» — Eh ben, dites-les donc vos choses...
» qu'est-ce qui vous en empêche ?...

» — Oh ! personne... c'est moi-même que je
» m'en empêche... parce que j'ai le cœur si....
» j'ai là comme ça quelque chose qui m'étouffe.
» — Est-ce que vous avez trop déjeuné ? — Non,
» non, ce n'est pas ça. Oh! depuis quelque temps
» je mange guère... je n'ai plus d'appétit... en-
» fin... c'est que... je suis amoureux, mam-
» selle... là... voilà le grand mot.

» — Ah ! vous êtes amoureux, monsieur
» Pierre ? — Oui, mamselle... et d'une fameuse
» force, allez !...

» — Ah ! vous êtes amoureux... et de qui
» donc, monsieur Pierre ?

» — De qui... vous me demandez de qui,
» mamselle... mon Dieu ! est-ce que je pour-
» rais l'être d'une autre que de vous?... »

Pierre a dit ces mots avec tant d'âme, qu'en cet instant il ne doit plus avoir l'air bête, et si la jeune fille le regardait, elle serait touchée de l'expression de son regard. Mais Marie est alors tout occupée à rattraper un de ses fichus qui lui est échappé des mains, et la crainte qu'elle a de le perdre l'empêche de prêter beaucoup d'attention à ce que lui dit Pierre.

Le jeune paysan, après avoir déclaré son amour, attend avec anxiété qu'on lui réponde. Marie, qui a plongé son bras jusqu'à l'épaule dans le bassin, retire enfin son fichu et s'écrie :

« Le voilà!... c'est bien heureux... c'est que » je ne voudrais pas le perdre, c'est mon plus » joli!... et cette mare fait l'entonnoir au mi» lieu. »

Le pauvre Pierre demeure triste et interdit. Il a déclaré sa flamme, et on ne lui a pas même répondu une parole ; il ne sait qu'augurer de la conduite de Marie ; il la regarde, mais il n'ose plus ajouter un mot. Enfin, au bout de quelques minutes, Marie tournant les yeux de son côté, se met à éclater de rire.

« Ah!... mon Dieu! monsieur Pierre, que » vous avez l'air drôle...

» — Drôle!... j'ai l'air drôle... Quoi, mam-» selle, est-ce là tout ce que vous avez à me » dire, lorsque je vous déclare, moi, que je vous » adore... que je vous aime comme un fou!... » que vous êtes la seule fille que je veuille » épouser?

» — Ah!... comment vous m'aimez... pour » tout de bon? — Marie... est-ce qu'il peut y » avoir deux manières de vous aimer? Oh! moi, » je n'en connais qu'une. Marie, n'êtes-vous » pas satisfaite que je vous préfère à toutes vos » compagnes, que je vous jure de n'en jamais ai-» mer d'autres que vous?

» — Mon Dieu, monsieur Pierre... si vous » voulez m'aimer... vous en êtes bien le maî-» tre... je ne peux pas vous en empêcher! mais » tous les garçons en disent autant... Moi, il y » en a déjà tout plein qui m'ont dit qu'ils m'ai-» maient!... ça m'a fait rire, et voilà tout!

» — Oh! moi, Marie, c'est bien réellement » que je vous aime; et d'ailleurs, mon seul es-» poir, mon unique désir, c'est de devenir votre » mari. Dites-moi que vous m'aimez aussi,

» mamselle Marie, dites-moi que vous voulez
» bien être ma femme, et je vas sur-le-champ
» courir demander le consentement de mon
» oncle. Il ne me refusera pas, j'en suis certain
» d'avance... M. Gobinard, votre père adoptif,
» est votre seul parent... Il ne sera pas fâché non
» plus de vous voir bien établie... Oh! Marie,
» répondez. N'est-ce pas que vous voulez bien
» être ma femme? »

Et Pierre, qui vient enfin de surmonter toute timidité, a pris la main de Marie, et la serre doucement dans les siennes. Mais la jeune fille la retire bientôt, en lui disant :

» — Non, monsieur Pierre, non... je ne veux
» pas être votre femme. »

Le pauvre garçon reste stupéfait, immobile, il regarde Marie en tremblant, il espère s'être trompé, et balbutie d'une voix que les sanglots étouffent déjà :

» — Vous ne voulez pas être ma femme !....
» Est-ce bien possible?... Comment, mamselle,
» est-ce que vous ne m'aimez pas?...

» — Dame, monsieur Pierre, j'ai de l'amitié
» pour vous... comme j'en ai pour toutes nos

» connaissances... mais je ne veux pas vous
» épouser.

» — Marie!... Marie! Ah! ne me refusez pas.
» Je vous aime tant, moi! et qui donc vous ren-
» dra plus heureuse que moi?... qui donc vous
» aimera autant?... Marie... c'est pour me faire
» endèver ce que vous dites cela... n'est-ce pas?
» Vous n'aimez pas un autre garçon dans
» le pays..... Ainsi vous voulez bien être ma
» femme?

» — Mais est-il entêté donc!... Quand je
» n'aimerais pas un autre garçon, ce n'est pas
» une raison pour que je vous aime et que je
» veuille de vous. Encore une fois, je ne veux
» pas vous épouser... Je ne suis pas du tout
» tentée de me marier au village, pour m'éta-
» blir au village, et passer toute ma vie dans le
» village!... Je veux aller à la ville, moi.... On
» m'a dit que j'avais tout ce qu'il fallait pour y
» briller...

» — Ah! Marie..... c'est bien vilain ce que
» vous dites là... Mais ceux qui vous ont dit cela
» se sont moqués de vous.

» — Pourquoi donc cela?... Est-ce qu'il n'y

» a pas bien des filles de la campagne qui font
» fortune à Paris?

» — Oui..... en cessant d'être honnêtes.....
» Est-ce donc comme cela que vous voulez
» faire?

» — Oh! je crois qu'on peut bien aller à la
» ville et rester honnête tout de même!... je ne
» suis pas si sotte que de me laisser attraper par
» de belles paroles... Mais, mon Dieu! on veut
» nous faire un crequemitaine de ce Paris. Il
» semblerait, à vous entendre, que c'est une
» caverne... qu'on n'y peut faire un pas sans
» tomber dans queuque chose... C'est vous qui
» dites ça!... mais celles qui ont été à Paris di-
» sent, au contraire, que c'est un endroit ben
» joli! ben beau!... où l'on s'amuse depuis
» le matin jusqu'au soir... et puis la nuit en-
» core... »

Le pauvre Pierre est atterré, il a écouté la jeune fille sans l'interrompre, ses yeux sont attachés sur les siens; il n'a pas perdu une de ses paroles, car il voudrait voir dans le fond du cœur de Marie, comme il voit sur son visage. Enfin, lorsqu'elle a tout dit, Pierre se rap-

proche d'elle, et, l'œil humide, la voix tremblante, lui dit d'un ton suppliant :

« — Oh! tout cela n'est pas vrai... tout cela » ne peut pas être... Ce serait trop affreux de » ne pas m'aimer... de refuser d'être ma femme... » après m'avoir laissé espérer... que j'étais payé » de retour...

» — Comment, monsieur Pierre, est-ce qu » je vous ai jamais dit un mot?... Est-ce que je » vous ai jamais fait une promesse?... par exem » ple?... cela n'est pas bien de dire ça...

» — Des mots... des promesses!... non, sans » doute, non, mamselle, vous ne m'en avez pas » donné... je n'ai pas le droit de dire ça... Mais » en amour... est-ce qu'il n'y a pas mille choses » qui valent des paroles? .. Est-ce qu'il n'y a pas » cent manières de s'entendre entre garçon et » fille? Encore hier, mamselle... hier au soir... » que j'étions à vous regarder tendrement et que » vous m'avez souri... oh! dame! comme une » fille qui veut tourner la tête à un homme; et » puis que je soupirais... et que vous aviez l'air » d'en être bien aise... et puis qu'à table j'avais » mon genou tout contre le vôtre... et que vous » vous ne m'avez pas repoussé le mien... et puis

» encore que je vous ai plus d'une fois pressé la
» main, et que vous m'avez laissé faire... Est-ce
» que ce ne sont pas des preuves d'amour tout
» ça? est-ce que ça ne vaut pas ben des paroles,
» des promesses?... Ah! mamselle! c'est ben
» vilain de se jouer ainsi du monde... et vous
» ne savez pas... oh! non, vous ne saurez ja-
» mais tout le mal que vous m'avez fait. »

Marie ne répond pas, mais elle continue de laver son linge. Quelques minutes s'écoulent encore, pendant lesquelles Pierre reste toujours à la même place, comprimant avec peine ses sanglots, et espérant toujours que la jeune fille lui répondra quelque chose, ou daignera du moins tourner ses yeux vers lui.

Fatigué d'attendre en vain, Pierre fait quelques pas autour du bassin, puis, revenant près de Marie, lui dit d'un ton plus ferme et avec un air plus résolu :

» — Marie... est-ce bien votre dernière vo-
» lonté... Vous ne voulez pas être ma femme?

» — Eh! non... non!... je ne le veux pas!...
» Combien faut-il vous le dire de fois?..

» — Il suffit... Oh! ne craignez pas que je

» vous ennuie encore avec mon amour... avec
» mes soupirs. Non!... non... Oh! j'ai du cœur
» aussi, et puisque vous ne voulez pas de moi,
» mamselle... je sais maintenant ce qui me reste
» à faire. Adieu. »

Pierre a dit ces mots d'une façon si énergique, avec un accent si profond, si vrai, que Marie en est toute troublée ; elle relève doucement la tête, et peut-être va-t-elle adresser à Pierre quelques mots d'espérance, mais le jeune paysan est déjà loin, il a quitté le jardin de l'auberge, il s'éloigne du Tourne-Bride à grands pas.

CHAPITRE VII.

GRANDE SOCIÉTÉ. UN DÉPART.

—

Deux jours étaient écoulés depuis cette conversation, et Pierre n'avait pas reparu au Tourne-Bride. Marie pensait-elle à lui?... désirait-elle son retour?... qui pourrait le deviner?... qui sait ce qu'une femme pense, puisque souvent elles-mêmes sont fort embarrassées pour le dire?

On était au milieu de la journée. Tout-à-coup le bruit d'une voiture se fait entendre ; cela vient du côté de Paris; les habitants de l'auberge sont déjà sur la porte, ils regardent

au loin : c'est une calèche élégante qui s'avance vers le Tourne-Bride.

« — C'est la voiture de madame de Stainville? » s'écrie bientôt maître Gobinard, « c'est » elle, avec de la société!

» — Ah! quel plaisir! » s'écrie Marie; « nous » allons voir du monde de Paris! »

La calèche approche et s'arrête en effet devant la porte de l'auberge, dont les habitants s'empressent d'aller recevoir les voyageurs.

La première personne qui descend de la voiture est un jeune homme en redingote de velours, pantalon écru, chapeau gris, cheveux blonds bouclés et séparés avec infiniment de soin; figure assez régulière, de beaux traits, mais un grand air de suffisance et une affectation de bon ton qui dénotent toujours une extrême petitesse de pensées.

C'est M. Daulay, jeune homme de vingt-huit ans, qui veut être gentilhomme parce que son père a été jadis fermier général et a mangé tout son bien avec des actrices, façon de vivre extrêmement noble, en effet, mais qui n'a laissé au jeune Daulay qu'un fort modeste héritage que celui-ci a lestement dissipé en voulant faire le

marquis et ne fréquentant que des gens au-dessus de lui; enfin, M. Daulay n'ayant plus que des dettes, mais ne voulant pas renoncer à la vie de grand seigneur qu'il s'était faite, a trouvé le moyen d'aller encore dans le grand monde, ou du moins dans le monde riche, sans être désormais l'amphytrion de personne. Pour cela, Daulay s'attache maintenant à courtiser ces dames qui ont passé la quarantaine et qui sont bien aises que l'on voie encore folâtrer autour d'elles quelques jeunes gens à la mode. Ne s'adressant naturellement qu'aux dames qui ont de la fortune, Daulay s'est fait le sigisbé de toutes les riches douairières; tour à tour empressé, complaisant, officieux, c'est lui qui parfois porte le petit chien de madame la comtesse, ou fait jouer le chat de madame la baronne; a-t-on besoin d'un cavalier pour aller à un concert, à une soirée, Daulay est toujours prêt, toujours aux ordres de ces dames : c'est lui qui fait les commissions délicates, qui arrange les affaires difficiles; mais aussi pour prix de ses complaisances, on le consulte sur la couleur d'une étoffe, sur la forme d'un chapeau, sur la façon d'une robe; et, enfin, ce qui est plus po-

sitif, on l'emmène l'été à la campagne, et, l'hiver, il n'y a point de réunion sans lui.

Voilà le rôle que jouait M. Daulay près de madame de Stainville. Cette dame était veuve, elle avait quarante-huit ans et vingt mille livres de rente ; de plus, une très-jolie maison de campagne aux environs de la Roche-Guyon. Madame de Stainville avait été fort jolie et fort sensible ; elle n'était plus aussi jolie, mais elle était toujours aussi sensible. Après avoir été encensée, adulée, adorée, il est bien cruel pour une femme de ne plus être que respectée ; chez les femmes coquettes, c'est un terrible passage que celui des amours à la froide raison, que le départ successif des regards tendres et intéressés, que remplace de paisibles hommages bien calmes, bien indifférents. Le cœur d'une femme a besoin d'être toujours occupé, et quand l'amour maternel n'est pas là pour tenir lieu d'autres amours, comment voulez-vous qu'on vive, qu'on respire, qu'on sente battre son cœur !

Il y a des femmes qui ne veulent jamais vieillir ; après tout, c'est une résolution comme une autre. Il y a même un certain courage à

combattre sans cesse contre les attaques du temps. Ordinairement, pour ne point vieillir, les dames ne connaissent qu'un moyen, c'est d'aimer toujours; comment voulez-vous que l'on soit vieille lorsqu'on a encore une passion dans le cœur? Les dames qui ont de la fortune peuvent se permettre ces fantaisies, elles trouvent toujours un être complaisant qui répond à leurs œillades; il n'y a que les pauvres rentières qui doivent redouter les passions malheureuses; et puis, lorsqu'une femme a été à la mode, lorsqu'elle a été citée pour sa beauté et ses conquêtes, on l'aime encore lontemps rien que pour sa réputation.

Madame de Stainville a donc accueilli les soins empressés de M. Daulay. Il est devenu son chevalier, son complaisant; la chronique assure même qu'il est encore autre chose, et que le jeune homme a toutes les charges de la place dont il a envié les bénéfices; mais on ne hasarde là-dessus que des conjectures, car entre gens bien appris tout se passe suivant les usages reçus, et jamais rien ne blesse les convenances; d'ailleurs madame de Stainville a trouvé un excellent moyen pour embarrasser

la médisance : c'est d'avoir toujours près d'elle plusieurs cavaliers, ce qui fait beaucoup moins jaser que si elle n'en avait qu'un, et il faut vivre tout-à-fait dans son intimité pour savoir auquel elle donne la préférence.

La seconde personne qui descend de la calèche est un homme à peu près du même âge que M. Daulay, c'est aussi un fashionnable et un joli garçon ; mais il n'est pas besoin de l'examiner longtemps pour juger qu'il y a entre lui et Daulay une grande différence d'humeur et de caractère.

Celui-ci est mis avec élégance ; mais aucun apprêt, aucune roideur ne gêne sa tournure leste, franche et hardie ; il y a dans tous ses mouvements, dans ses manières comme dans son langage, une aisance, une grâce et un abandon qui contrastent avec la prétention et les façons composées de M. Daulay. C'est un brun, au front haut, au teint légèrement basané ; ses grands yeux noirs sont à la fois hardis et doux, moqueurs et gais ; ses traits ont de la noblesse, sont front du génie, et le désordre de sa coiffure annonce qu'il passe fort peu de temps devant une glace. Ce jeune homme est

le comte d'Aubigny, que dans le monde on appelle roué, mauvais sujet, parce qu'il n'a jamais caché ses passions ni cherché à déguiser ses défauts. Grand amateur du beau sexe, bon vivant, aimant le jeu, les chevaux, la chasse, aimant le plaisir enfin, mais en ayant quelquefois outré la dose : tel était Alfred d'Aubigny, qui possédait une belle fortune qu'au milieu de ses folies il avait pourtant l'esprit de conserver.

Un troisième personnage vient de descendre de la calèche : celui-ci n'a point sauté lestement à terre comme les deux premiers ; son pied a longtemps cherché un point d'appui, et ce n'est qu'après l'avoir trouvé que le reste de son corps s'est décidé à toucher la terre.

Vous devinez déjà que ce n'est point un jeune homme qui vient de descendre en troisième. En effet, M. Bellepêche, c'est le nom de ce personnage, est un homme qui a bien la cinquantaine. Il est grand, gros, épais, et ne semble pas se bouger facilement. Une mise très-soignée, une perruque châtain fort bien faite et des souliers de daim gris cendré, annoncent un homme qui a soin de sa personne. Une figure

un peu rouge, de gros yeux clairs, un nez au vent, une bouche bête, et des favoris parfaitement teints en noir, ne donnent pas une idée bien avantageuse des capacités de ce personnage, et, en l'écoutant parler, on ne change pas d'opinion ; quoique depuis qu'il a fait un voyage en Suisse, M. Bellepêche ramène toujours ce sujet dans la conversation, afin de prouver qu'il a voyagé en observateur et avec fruit ; du reste, ce monsieur est garçon, son revenu est médiocre ; mais lorsqu'il était jeune, on lui a tant dit qu'il était bel homme, qu'il se croit toujours sur le point de trouver une femme qui fera sa fortune en devenant amoureuse de lui.

Ces messieurs sont descendus ; tandis que le comte d'Aubigny entre déjà dans l'auberge, Daulay et M. Bellepêche restent près de la voiture pour aider madame de Stainville à mettre pied à terre. Vous savez déjà que cette dame a quarante-huit ans et qu'elle a été fort jolie ; ajoutez à cela que sa toilette est toujours du meilleur goût, que sa tournure est élégante, ses manières gracieuses, et ne soyez point surpris si cette dame a constamment des cavaliers

à sa suite. L'élégance conserve longtemps son empire, comme je vous le disais tout-à-l'heure: dans une femme à la mode on courtise encore sa réputation, lorsque sa beauté n'est plus que de l'art, on veut être distingué par elle, parce que ses jugements ont fait longtemps l'opinion de la foule ; enfin c'est une fleur rare qui est fanée, mais dont on désire beaucoup obtenir de la graine.

» Allons, morbleu ! monsieur l'aubergiste, » une bouteille de votre meilleur vin..... du » champagne, si vous en avez .. et grand feu à » la cuisine pour préparer notre déjeuner....... » moi, j'ai une faim de chasseur... Ah! voilà la » jolie fille de l'année dernière, je la reconnais, » elle est, ma foi, encore mieux cette année.»

C'était le comte d'Aubigny qui venait d'entrer dans l'auberge et s'adressait alors à Marie. Celle-ci rougit de plaisir et fait une petite révérence en murmurant :

» — Vous êtes bien bon, monsieur ! »

Maître Gobinard ne sait plus où il en est : il court du comte à la voiture, puis revient dans la salle, donne des coups de serviette sur les tables, et s'écrie :

» — Monsieur le comte... certainement... car » je me rappelle que... J'ai l'honneur de saluer » monsieur le comte de... de... je ne sais plus » le nom de monsieur le comte...

» — Ne vous inquiétez pas de cela, maître » Gobinard, et pensez plutôt à notre déjeuner, » dîner... le nom n'y fait rien ; à la campagne, » on mange quand on a faim.

» — Ah! quelle chaleur étouffante!.... c'est » donc ici que nous nous arrêtons? » dit M. Daulay en entrant dans la salle. Il est bientôt suivi de madame de Stainville, à laquelle M. Bellepêche donne la main.

» — Bonjour, mes bons amis, » dit l'élégante Parisienne, en saluant avec affabilité les habitants de l'auberge. » Eh bien, comment se porte- » t-on à Vétheuil... et le commerce, les affai- » res? monsieur Gobinard, êtes-vous toujours » content?

» — Madame est bien bonne... moi, je ne » me plains pas... on ne fait pas fortune... mais » on boulotte!...

» — Ah! voilà ma jolie Marie... viens donc » m'embrasser, ma belle..... Quelle charmante » fille!.. J'ai là, dans mon carton, quelque chose

» pour toi... un bonnet qui te rendra encore
» plus séduisante.

» — Oh! madame a vraiment trop de bonté,
» de penser à moi! » dit Marie en saluant et baissant les yeux.

» — Oui, » s'écrie maître Gobinard, en roulant son bonnet de coton dans ses doigts « ma-
» dame a vraiment trop de bonté.... beaucoup
» trop...

» — Est-ce que vous ne mariez pas cette jolie
» enfant, monsieur Gobinard? je gage bien que
» les amoureux ne manquent pas...

» — Oh! madame, vous avez certainement
» trop de... Non, ils ne manquent pas... mais
» Marie n'est pas pressée de se marier.

» — Et elle a bien raison! » dit d'Aubigny en se jetant sur une chaise. « Quelle manie de vou-
» loir marier une jolie fille, dès qu'elle est en
» âge de plaire... Laissez-la donc jouir un peu
» de cet heureux temps... avant de l'enterrer
» dans un ménage, avec un lourdaud paysan, qui
» lui fera bien vite une trôlée d'enfants qu'il
» faudra qu'elle allaite... qu'elle habille, qu'elle
» débarbouille... Pauvre jeune femme! Soyez
» donc coquette en soignant votre marmite et

» donnant la bouillie à vos marmots ! Le ma-
» riage..... au village au moins, est le tombeau
» de la beauté.

» — Ah ! monsieur le comte... que dites-vous
» là !... » dit M. Bellepêche en s'essuyant le visage avec son mouchoir.

» — Ma foi, je dis ce que je pense... c'est assez mon habitude... — Et les mœurs... et les
» principes... et... — Ah ! j'aime beaucoup ce
» vieux garçon qui vient nous vanter le mariage.
» Et pourquoi donc n'en faites-vous pas usage,
» si vous trouvez la chose si bonne ! »

M. Bellepêche, qui a fait une grimace très-prononcée en s'entendant appeler vieux garçon, rajuste les bouts de son col en répondant :

» — Monsieur le comte... il me semble que
» j'ai bien le temps... un homme n'est pas une
» demoiselle, et d'ailleurs j'ai fait là-dessus des
» remarques..... que j'ai même poussées très-
» loin... et...

» — Et... dans ce moment, mon cher mon-
» sieur Bellepêche, il me semble qu'il vaut beau-
» coup mieux nous occuper de dîner que de vo-
» tre opinion sur le mariage... N'est-ce pas aussi
» l'avis de madame de Stainville ?

» — Moi!... eh! mon Dieu, d'Aubigny, vous » savez bien que je veux tout ce qu'on veut!...

» — Comment! est-ce que vraiment nous dî» nons ici? » dit M. Daulay en regardant avec dédain la grande salle du Tourne-Bride.

» — C'est le comte qui le veut, » répond madame de Stainville.

» — Et il me semble que j'ai raison. Nous » n'avons rien pris depuis notre départ de Pa» ris... et il y a déjà longtemps que nous rou» lons. Mais quand nous allons arriver là... y » trouverons-nous un repas tout prêt... pas du » tout. Nous serons reçus par un vieux jardi» nier, qui nous présentera un bouquet, et sa » femme qui nous offrira peut-être des cerises, » pensez-vous que ce soit bien restaurant? La » femme de chambre et le cocher seront obli» gés d'aller aux provisions!... mais avant qu'ils » soient revenus, nous serons morts d'inanition. » J'ai donc pensé qu'il était beaucoup plus sage » de faire halte ici et de nous y restaurer, afin » d'arriver chez madame en état d'attendre les » événements.

» — Je me range à l'avis de monsieur le » comte, » dit M. Bellepêche : « c'est très-sage-

» ment raisonner!... Je me souviens, lorsque
» je voyageais en Suisse, que je voulus faire
» un repas préparatoire. J'étais sur le haut d'une
» montagne... qu'on nommait... une très-haute
» montagne enfin... j'entrai dans un chalet...
» Les chalets sont fort singulièrement bâtis.....
» on y fait du fromage avec des herbes, je crois
» que ce sont des simples qu'on cueille..... en
» botanisant .. il y a de ces simples qui ont
» beaucoup de vertu!..

» — Allons, maître Gobinard, à vos four-
» neaux, et tout ce que vous aurez de mieux! »
dit le comte en frappant sur l'épaule de l'au-
bergiste, et laissant M. Bellepêche au milieu de
son discours. « Voici le cas de nous montrer
» votre savoir-faire.

» — Monsieur le comte... j'ose espérer que...
» Petit-Jean... suis-moi... appelle la grosse Ca-
» therine.. je n'aurai pas trop d'un aide... Toi,
» Marie, reste pour obéir aux moindres ordres
» de madame et de ces messieurs. »

Marie ne demande pas mieux que de rester avec le beau monde qui vient de Paris; car les messieurs lui disent qu'elle est gentille. Madame de Stainville daigne lui donner quelques

petites tapes sur les joues, et la moindre faveur, le plus simple compliment de la part des gens du grand monde, faisait bien plus de plaisir à la jeune fille que les éloges de ses compagnes et les phrases naïves des paysans.

Pendant que Marie va, vient et tourne autour de madame de Stainville qui vient de s'asseoir dans le seul fauteuil qui soit dans l'auberge, M. Bellepêche continue de s'essuyer le visage, le comte d'Aubigny suit en souriant tous les mouvements de la jeune fille, et M. Daulay, qui s'est promené de long en large dans la salle, s'arrête enfin près de madame de Stainville.

» — C'est vraiment fort drôle de dîner à l'au» berge!.. enfin à la campagne... et puisque » vous avez tant d'appétit... mais je crains que » nous fassions un bien mauvais repas ici...

» — Et c'est là ce qui vous inquiète le plus?» dit le comte en souriant...

« — Non pas pour moi, je vous assure, mais » pour madame de Stainville... dont la santé » délicate ne peut pas supporter toutes les cui» sines !...

» — Rassurez-vous, mon cher Daulay, » dit la dame en minaudant, « vous avez trop mau-

» vaise opinion de cette maison. La maître a
» été, je crois, maître d'hôtel chez un ministre,
» et il n'est pas aussi ignorant que vous le pen-
» sez... c'est lui que l'on envoie chercher, dans
» toutes les maisons des environs, lorsqu'on a
» du monde à traiter.

» — C'est différent... du reste, moi je suis
» facile à contenter... je mange si peu !

» — C'est comme moi, » dit M. Bellepêche,
» on croirait, parce que je suis grand et... par-
» faitement proportionné, que je dois manger
» beaucoup... eh bien, il n'en est rien... je con-
» somme fort peu ; mais, par exemple, je tiens
» à ce que ce soit bon... j'ai même poussé cela
» fort loin... et chez moi, je ne veux que des
» plats choisis...

» — Eh bien, ma petite Marie, » dit madame
de Stainville, en prenant la main de la jeune
fille, « depuis l'année dernière il n'y a pas eu de
» changement dans ta situation... tu n'as rien
» appris... rien su touchant tes parents?...

» — Oh ! non, madame, je n'en sais pas da-
» vantage ! » répond Marie en poussant un sou-
pir. Puis, au bout d'un moment, n'ayant plus

l'air de penser à ce qu'on vient de lui dire, elle s'écrie :

» — Madame, je vais dans le jardin vous » cueillir un beau bouquet ! — Va... va, mon » enfant. »

Marie a quitté la salle, et le comte, qui l'a suivie des yeux, dit alors :

» Que signifie ce que vous venez de demander » à cette jeune fille ?... Est-ce que sa naissance » est un mystère ?

» — Vraiment oui ; la petite Marie est un en- » fant touvé, recueilli jadis par la femme de » Gobinard, et on n'a jamais su qui étaient ses » parents. Voilà du moins ce que j'ai entendu » dire...

» — C'est quelque enfant de l'amonr !..... » dit Daulay. « — Oui, » dit Bellepêche en époussetant ses souliers, « c'est le fruit illicite de quel- » que commerce clandestin... Quelque servante » aura caché sa grossesse aux yeux de ses maî- » tres... comme cela se pratique trop souvent ! » Les mœurs sont tellement relâchées !.... puis » on expose son enfant à la charité publique... » Si j'étais maire d'une commune, je ferais fouet- » ter tout cela !..

» — Qu'est-ce que vous feriez fouetter, mon-»sieur Bellepêche? » dit le comte.

» — Les filles qui feraient des enfants en de-»hors du matrimonium. — Diable !... cela ne »propagerait pas la population. Mais je crois »que vous vous contenteriez de les fouetter vous-»même... Ah ! ah ! ah !

» — D'Aubigny, vous allez commencer vos »folies!... — Parbleu, belle dame, nous som-»mes à la campagne... je pense qu'il sera per-»mis d'y rire un peu... et M. Bellepêche m'en »donne toujours envie quand je le vois affecter »une si grande sévérité de mœurs...

» — Monsieur le comte, je n'affecte rien..... »j'ai des principes... et je les ai même poussés »assez loin...

» — Je ne sais pas qnels sont vos principes! »Je vous avoue, mon cher monsieur, que je »crois peu à la vertu et à l'austérité de ces gens »qui s'offensent d'un mot leste, et veulent tou-»jours se mettre en avant comme modèles de »bonne conduite; j'ai reconnu que ces airs pu-»dibonds et ces manières sévères cachaient les »goûts les plus libertins, quelquefois même les »vices les plus honteux...

» — Monsieur le comte!... — Oh! ce n'est » pas pour vous offenser que je dis cela; je ne » vous crois que des goûts fort naturels..... Je » vous ai vu plusieurs fois à Paris, le soir, sui- » vant de fort près de petites grisettes qui sor- » taient de leur magasin... Il n'y a aucun mal à » cela...

» — Monsieur le comte, ce n'était pas moi... » Vous vous êtes trompé... je n'ai jamais suivi » de grisettes. — Moi j'en ai suivi beaucoup, et » j'espère bien en suivre encore... Mais revenons » à cette jeune Marie; savez-vous bien, mes- » sieurs, que tout ceci la rend plus intéressan- » te : une jeune fille... déjà fort jolie... et qui » ne connaît pas ses parents... mais c'est une » héroïne de roman que cette petite!..

» — Je vous ai dit ce que c'était, » reprend M. Bellepêche, « je gage avoir deviné... enfant » de quelque servante... la servante trompée » par son amant... celui-ci refusant la pater- » nité...

» — Ma foi, » dit à son tour Daulay, « je ne » vois rien de bien curieux dans tout cela! et » je vous assure que je m'inquiète fort peu que » mademoiselle Marie ait ou non une famille! »

Comme Daulay achève de parler, la jeune fille revient tenant à sa main un gros bouquet. L'empressement qu'elle avait mis à cueillir des fleurs avait encore ajouté à l'éclat de son teint, et il eût été difficile de ne pas être frappé de sa gentillesse.

M. Bellepêche fait un mouvement de tête, en disant :

» Très-beau sang !.. superbe santé ! »

Le comte chante à demi-voix :

Le joli péché ! le joli péché d'amourettes !

Enfin M. Daulay, qui a jeté un regard sur Marie, daigne murmurer aussi : « Au fait, elle » est gentille. »

Marie va offrir son bouquet à madame de Stainville, qui le prend et embrasse la jeune fille, en lui disant : « J'ai apporté de Paris des » étoffes délicieuses... je te donnerai une robe » avec laquelle tu éclipseras toutes tes compa- » gnes...

» — Ah ! madame... que vous êtes bonne !..

» — Voilà comme on gâte ces petites villa- » geoises ! » murmure Bellepêche ; « madame de » Stainville a trop de générosité.

» — On ne vous reprochera pas cela à vous, » vieux garçon! » dit le comte en allant frapper sur l'épaule de M. Bellepêche : « je crois que » de votre vie vous n'avez jamais offert aux da- » mes qu'une prise de tabac... encore était-ce à » celles qui n'en usaient pas.

» — Monsieur le comte, c'est que pour plai- » re, je n'ai jamais eu besoin de faire de ca- » deaux!

» — Parfaitement répondu; mais soyez persuadé, mon cher monsieur, que cela n'aurait » pas nui!... Les manières généreuses vont fort » bien avec la galanterie... Un amant parcimo- » nieux ressemble beaucoup trop à un mari, et » les femmes veulent trouver de la différence. » Dites-moi, jolie Mrrie, met-on notre cou- » vert?...

» — Ah! mon Dieu, monsieur le comte..... » c'est vrai.... et moi qui ne pensais pas... Où » madame veut-elle dîner?... est-ce dans cette » salle... est-ce en haut?... — Demande à ces » messieurs, Marie...

» — Il sera plus convenable de dîner dans » une chambre où nous serons seuls, » dit Daulay.

« — Eh! pourquoi donc cela? » s'écrie le comte; « pourquoi nous retirer dans un cabinet » à papier à bouquets, où nous ne verrons rien » et serons gênés? qui nous empêche de rester » dans cette salle? C'est plus gai... nous avons » de l'air..... et nous pouvons jouir du jar- » din... »

Daulay n'ose pas insister, et déjà Marie commence à mettre le couvert, lorsque Gaspard tourne le bouton de la porte vitrée et entre dans la salle, avec ses gros sabots, un bonnet de coton à raies bleues sur la tête, et tenant une grosse botte d'herbes sur son bras.

La vue de la brillante société qui est au Tourne-Bride ne semble nullement intimider le paysan; il se contente de porter la main à son bonne en disant :

« — Salut, la compagnie... Marie, apporte- » moi un demi-setier de piqueton... j'ai le go- » sier sec comme not' four, »

La société de Paris se regarde. Madame de Stainville a eu presque un mouvement d'effroi ; M. Bellepêche ouvre ses yeux comme s'il voyait un phénomène ; Daulay prend un air de dédain ; le comte seul sourit

en considérant le paysan qui vient d'entrer.

Gaspard est allé s'asseoir devant une table, et, au bout d'un moment, voyant que Marie ne s'occupe pas de le servir, il frappe sur la table avec son poing en disant :

« Ah ça, Marie, est-ce que tu as fait murer » tes oreilles depuis hier... ou bien si tu deviens » trop grande dame pour me servir?...

» — Mon Dieu!.. j'y vais, Gaspard .. mais vous » voyez bien qu'en ce moment je suis occupée.

» — Pardi! il ne faut pas tant de simagrées » pour me servir un demi-setier; tu mettras ton » couvert après!

» — Et pourquoi donc quitterait-on ce que » l'on fait pour nous? dit Daulay en jetant sur Gaspard un regard méprisant. « Jeune fille, c'est » nous que vous devez servir avant tout... Je » pense que pour cet homme, vous ne manque- » rez pas à ce que vous devez à madame de » Stainville!... »

Marie reste interdite et ne sait plus ce qu'elle doit faire. Gaspard commence à fixer Daulay en disant :

« — Cet homme... cet homme... C'est-i de » moi que vous parlez?... »

Daulay ne juge pas convenable de répondre; il se retourne et va s'appuyer sur la chaise de madame Stainville ; mais Gaspard continue :

« Eh! dites donc!... l'homme au chapeau » gris... c'est à vous que je parle... c'est qu'il » faut pas avoir un air de me mépriser, voyez- » vous... parce que j'ai des sabots, et que je » porte, sous mon bras, de l'herbe pour mes la- » pins, ça ne ne m'empêche pas d'être bon là » tout de même... et d'en valoir un autre... et » peut-être deux autres comme vous!...

» — Cela devient vraiment insoutenable! » dit Daulay en s'adressant toujours à madame de Stainville et tournant le dos à Gaspard..... « Voilà à quoi l'on s'expose en voulant dîner » dans une salle d'auberge!...

» — Marie!.. » dit madame de Stainville, « ne » mets pas notre couvert ici... qu'on nous trouve » une chambre... un cabinet... où nous soyons » seuls enfin... va, va, ma petite... »

Marie ne demande pas mieux que de quitter ce qu'elle fait ; elle sort aussitôt de la salle en courant. Mais Gaspard se lève à son tour et s'approche de Daulay en continuant de lui parler.

» C'est que, voyez-vous, quoiqu'on soit un » paysan, on sait se faire respecter... et on ne » se laisse pas insulter... et faut pas avoir un » air et m'appeler cet homme... qu'est-ce que » ça veut dire, cet homme?... cet homme est » Gaspard, laboureur... qui ne doit rien à per- » sonne... je ne sais pas si vous pouvez en dire » autant... avec vos cheveux en dévidoir. »

Daulay s'éloignait toujours de Gaspard en lui tournant le dos. Le comte d'Aubigny semblait beaucoup s'amuser de cette scène qu'il regardait sans bouger de sa chaise. M. Bellepêche pense qu'avec quelques mots il mettra fin à tout cela ; et, se levant, il s'avance lourdement et va se poser devant le paysan qui marchait presque sur les talons de Daulay.

« Homme des champs... de quoi vous plai- » gnez-vous?... Est-ce que nous vous empê- » chons de boire?... nous venons dans cette au- » berge... où nous aurions pu ne pas nous ar- » rêter... mais monsieur le comte a un grand » appétit..... l'air plus vif de la campagne..... » ça se conçoit... quand je voyageais en Suisse... » sur les hautes montagnes... pas en voiture,

» alors, il y a beaucoup trop de neige... mais on » a des guides.... je ne conçois pas comment » ils s'y retrouvent... ils ont aussi des chiens!..

» — Ah çà! quoi donc que vous me chantez » depuis une heure? » dit Gaspard en toisant M. Bellepêche, « avec votre neige et vos chiens! » vous avez encore une drôle de boule, vous! »

M. Bellepêche se pince les lèvres, et d'Aubigny part d'un grand éclat de rire; en ce moment Gobinard entre dans la salle en s'écriant :

« Comment, on n'a pas fait monter madame » de Stainville et sa société... mais à quoi pense » donc Marie?... Ma belle chambre d'en haut » est disposée pour vous recevoir... si vous vou» liez me suivre...

» — Oh! tout de suite, monsieur Gobinard, » dit madame de Stainville en se levant, « car en » vérité, il n'y a pas moyen de rester dans cette » salle... » Venez, messieurs... venez, je vous » en prie... »

Daulay ne se fait pas attendre; il court, prend la main de la dame, et monte avec elle. Bellepêche les suit, et le comte en fait autant

en disant : « C'est dommage!... la société de
» M. Gaspard m'amusait beaucoup, moi!

» — Voyez-vous ça!... » s'écrie Gaspard en les regardant aller... puis, s'adressant à Gobinard, il lui dit : « Ah çà! v'là une heure que je
» demande à boire... est-ce qu'on ne peut plus
» être servi chez toi, parce que tu reçois du
» monde de Paris?... alors je vas m'en aller...

» — Mais non... non... reste donc... Petit-
» Jean, viens donner du vin... Mais tu vois bien,
» Gaspard, que je suis dans un coup de feu...
» ce sont des gens qui s'y connaissent ; je vou-
» drais me distinguer...

» — Je ne sais pas s'ils s'y connaissent, mais
» je sais qu'ils ont un air impertinent que je
» n'aime guère...

» — Allons! tu te fâches tout de suite, toi...
» Tiens, voilà du vin... — Ta madame de Stain-
» ville me fait l'effet d'une vieille chatte, qui
» traîne toujours cinq ou six matous à ses trous-
» ses. — Veux-tu te taire... mauvaise langue...
» Eh! eh!... il est certain que je crois bien que
» l'un de ces trois messieurs est son amant...—
» Et peut-être ben tous les trois, va! ces ci-de-
» vant jeunes femmes, quand ça s'y met!....

» c'est pis que les jeunes... En tout cas, j'ai joli-
» ment relevé son blondin qui avait l'air de me
» mépriser. — Je te prie, Gaspard, de ne point
» dire de gros mots aux gens de la ville qui
» viennent se restaurer chez moi... tu me ferais
» beaucoup de tort. —Pourquoi qu'i m'appelle :
» *cet homme!*... — En voilà assez... Je monte
» là-haut voir s'ils ne manquent de rien... Ah!
» mon Dieu! et ce père Martineau qui n'a pas
» l'esprit de venir quand on aurait besoin de
» lui. — Quoi que t'en veux donc faire du maî-
» tre d'écriture?.. Est-ce que ta belle société veut
» apprendre à tailler des plumes?..—Mais non...
» non... c'est moi qui... pour un plat que je
» fais très-bien certainement... Mais Martineau
» sait *le Cuisinier royal* par cœur... et cela aide
» quelquefois... Si tu le vois passer, fais-lui
» signe d'entrer... Je monte près de ma so-
» ciété. »

Maître Gobinard quitte Gaspard, et, après avoir donné un coup-d'œil à ses fourneaux, monte à son premier étage et entre dans une pièce assez propre, dans laquelle était un lit à baldaquin avec des rideaux en indienne. C'était dans cette chambre que l'on avait mis le

couvert, et que madame de Stainville était avec sa société.

« Cette pièce convient-elle à madame et à » ces messieurs? » dit l'aubergiste en saluant profondément.

« — Nous y serons toujours mieux que dans » votre salle, » dit Daulay, « où l'on est exposé » aux injures de vos ivrognes..... Si ce n'avait » été par respect pour madame... j'aurais jeté » ce drôle dehors!...

» — Je crois que vous auriez eu quelque » peine! » dit le comte.

» — Vous vous seriez compromis, » dit Bellepêche, « et il ne faut jamais se compromettre... » D'ailleurs, les paysans sont très-méchants!

» — Celui-ci n'est vraiment pas méchant, » dit Gobinard, « mais c'est une brute... Il dit » tout ce qui lui vient à la tête.

» — Je ne le crois pas si brute que vous le » faites, » reprend le comte. « Mais dites-nous, » maître Gobinard, que faites-vous de ce beau » lit à baldaquin?... C'est donc ici votre chambre à coucher?... ou bien est-ce seulement » pour l'agrément des voyageurs?...

» — Monsieur le comte, cette pièce étant la

plus belle de ma maison, je n'y couche pas...
»je la réserve, en effet, pour les voyageurs...
»mais encore ne la donnerais-je pas à tout le
»monde... surtout depuis que j'ai eu l'honneur
»de coucher ici une duchesse!...

» — Une duchesse! » dit madame de Stainville.

» — Oui, madame... oui, une vraie duchesse...
Attendez donc... c'était la duchesse de...
»un nom étranger... la duchesse de Valouski...
»C'est cela même.

» — La duchesse de Valouski! » dit madame de Stainville, « mais je l'ai beaucoup connue
»autrefois... C'était une femme charmante.....
»fort à la mode... pétillante d'esprit... Elle devait écrire ses mémoires.

» — C'est une femme fort riche, à ce que je
»crois? » dit Daulay. « —Oui... c'est-à-dire elle
»l'était peu autrefois, mais un héritage qu'elle
»a fait, il y a une quinzaine d'années, l'a rendue
»extrêmement riche, c'est alors qu'elle a pris
»le goût des voyages... Maintenant elle court
»sans cesse... tantôt en Angleterre, tantôt en
»Italie... en Russie; elle passe rarement deux
»années dans le même pays... Mais il y a fort

» longtemps qu'elle n'est revenue en France.
» Elle m'écrivit dans les premiers temps de ses voyages ; moi, je suis si paresseuse pour répondre, qu'elle se sera fâchée... Voilà fort longtemps que je n'ai eu de ses nouvelles. Et vous êtes certain, monsieur Gobinard, que madame la duchesse de Valouski a logé dans votre auberge !

» — Très-certain, madame... A cette époque, il est vrai que j'étais absent... J'étais à la Guadeloupe pour recueillir un héritage, et c'est ma femme... défunte mon épouse, qui a eu l'honneur de recevoir cette grande dame..... Son nom est parfaitement inscrit sur mes registres... La duchesse de Valouski... Elle est même restée cinq ou six jours ici... Elle se trouvait, m'a dit ma femme, un peu indisposée, et coucha dans cette chambre... dans ce même lit à baldaquin que vous voyez... Du reste, la duchesse laissa des marques de son passage... Elle paya fort généreusement... et fit même un cadeau à feu mon épouse... Elle lui donna dix écus et une bonbonnière en bergamotte.

» — Peste ! voilà qui est fort généreux ! » dit

le comte. « — Et combien y a-t-il de temps de » cela, monsieur Gobinard?

» — Madame... il y a... dix-sept ans... dix- » sept ans et demi approchant. — A cette épo- » que, je ne possédais pas encore ma maison de » campagne dans les environs, sans quoi il est » probable que la duchesse de Valouski serait » venue m'y voir. — Ce qu'il y a de certain, » dit d'Aubigny, « c'est qu'une duchesse a logé » ici, et que par conséquent nous ne pouvons » pas nous y trouver mal. Allons, maître Gobi- » nard, faites-nous servir, et traitez-nous aussi » bien que jadis votre femme traita la duchesse. » — Monsieur le comte, certainement .. Holà! » Petit-Jean.... le potage.... Allons, Marie.... » servez... surveillez... prévenez les désirs de la » société... »

Maître Gobinard redescend à sa cuisine, enchanté de traiter du beau monde, mais désolé de ne point voir arriver le professeur Martineau, parce qu'en ce moment il voudrait consulter *le Cuisinier royal.*

Gaspard était resté seul dans la grande salle, il buvait son *piqueton,* sifflait de temps à autre,

puis regardait sur la route à travers une fenêtre près de laquelle il était placé.

« — Il ne viendra pas! » dit l'aubergiste en entrant dans la salle, « c'est comme un fait ex-» près... parce que j'ai oublié les filets de soles » à la chevalière... C'est un plat délicieux et » très-fin, je voulais en régaler ma société... Je » les ferai au gratin, mais c'est plus com-» mun!...

» — Père Gobinard, » dit Gaspard, « donnez-» moi donc pour deux sous de pain et de fro-mage... je sens l'estomac qui me tire... Le » piqueton creuse à la longue...

» — Eh, mon Dieu! Gaspard!... tu me de-» mandes du fromage quand j'ai perdu ma re-» cette de soles à la chevalière. Tu ferais bien » mieux d'aller me chercher le professeur Mar-» tineau...

» — Est-ce que je sais où il est, moi, votre » professeur?.. D'ailleurs, c'est pour voir Pierre que je suis venu ici... Voilà trois jours que je ne l'ai pas seulement aperçu... j'ai pensé qu'i-» ci je le rencontrerais... Est-ce que vous ne l'a-» vez pas vu, vous autres, depuis trois jours?..

» — Je les tiens! je les tiens! » s'écrie Gobi-

nard en se frappant le front. « Vous levez vos
» filets... vous ôtez la peau... vous piquez une
» rosette sur le milieu de vos filets... Marinade
» au vin... écrevisses... sauce poivrade... C'est
» cela !... »

Et l'aubergiste retourne à sa cuisine en sautant de joie, tandis que Gaspard se dit :

« En voilà-t-il des embarras pour faire une
» fricassée ! et il ne m'a pas donné mon froma-
» ge, à moi !... Il ne sait plus ce qu'il fait !...
» Ah ! v'là Marie, c'est ben heureux ! »

Marie descendait un moment, après avoir laissé la société en train de goûter aux ragoûts de maître Gobinard ; elle allait presser le service, lorsque Gaspard l'appelle :

« Marie, donne-moi du pain et du fromage. »

La jeune fille fait un mouvement d'humeur et répond :

» — Est-ce que j'ai le temps, moi !... Vous
» savez bien que je sers là-haut... que madame
» de Stainville peut demander quelque chose...
» Appelez Petit-Jean...

» — Marie ! » reprend Gaspard d'une voix forte, et d'un ton qui fait presque trembler la jeune fille, « il faut prendre le temps de me

» servir quand je te demande quelque chose....
» et ne pas me répondre d'un air impertinent...
» Ça n'irait pas avec moi, petite, prends-y garde,
» je pourrais t'en faire repentir ! »

Marie ne souffle plus mot, elle court au buffet, y prend ce que Gaspard demande, et s'empresse de le lui porter, puis elle attend s'il veut encore quelque chose.

« C'est bien, » dit le paysan, « va-t'en main-
» tenant servir tes beaux messieurs...... j'avais
» aussi faim qu'eux, vois-tu... Et quoique je ne
» mange que du pain et du fromage, mon esto-
» mac crie comme si je mangeais des orto-
» lans! »

Marie ne demande pas mieux que de s'en aller, et elle va quitter la salle, lorsque l'on ouvre la porte qui donne sur la route, et Pierre entre dans l'auberge.

Mais le jeune paysan a sur la tête un chapeau de feutre, sur son dos un sac de cuir, le sac du soldat qui annonce sur-le-champ quel est le but du voyage; à sa main il tient un gros bâton, et ses beaux traits, l'expression de ses yeux, ont en ce moment quelque chose de si

triste et de si résigné, que le cœur se serre rien qu'en le regardant.

Marie s'est arrêtée frappée de l'aspect de Pierre, Gaspard a levé les yeux, et, les fixant sur celui qui vient d'entrer, ne songe plus ni à boire ni à manger.

Pierre fait quelques pas vers la jeune fille, et lui dit avec un accent de profonde tristesse :

« Mamselle Marie, je viens vous faire mes » adieux. — Vos adieux, monsieur Pierre, com» ment! qu'est-ce que cela veut dire?... Est-ce » que vous partez?

«— Oui, mamselle... oui.... je pars... sur» le-champ... je quitte le pays pour longtemps, » pour toujours peut-être... Enfin, je me suis » fait soldat...

» — Soldat!... vous êtes soldat.... monsieur » Pierre?... mais vous aviez eu un bon nu» méro... vous n'étiez pas tombé à la conscrip» tion.

» — C'est vrai, mamselle. D'abord j'en avais » été bien content... car je croyais que je pou» rais rester dans le pays... que j'y serais heu» reux... mais je me trompais... vous ne m'ai» mez pas, mamselle Marie, vous avez refusé

» d'être ma femme, alors j'ai senti que je n'a-
» vais plus qu'un parti à prendre... c'était de
» partir... de m'éloigner de vous... près de qui
» je serais mort de chagrin... parce que enfin,
» tout en ne m'aimant pas, vous finirez par en
» aimer un autre, et je n'aurais pu voir cela
» sans mourir. Je n'avais rien qui m'obligeât à
» rester dans mon village... Plus de mère, plus
» de père, à soigner, à soutenir... Mon oncle se
» passera bien de moi... Je me suis engagé.....
» c'est-à-dire que j'ai pris la place de Claudin...
» Ce pauvre garçon, il a une mère qui le chérit,
» une amoureuse que son départ désolait.... il
» valait bien mieux que ce fût moi qui partît...
» moi, dont le départ ne désolera personne....
» Je me suis offert pour remplacer Claudin, on
» m'a accepté, et je pars... je vais rejoindre mes
» nouveaux camarades... Adieu, donc, mam-
» selle... je ne vous demande pas de penser
» quelquefois à moi... je sais ben que ce n'est
» pas dans vos habitudes!... mais moi, je viens
» vous dire que je penserai toujours à vous! »

Pierre a cessé de parler, et Marie reste en silence devant lui; elle tient ses yeux baissés vers la terre; mais elle est émue, on s'en aper-

çoit aux mouvements précipités de son sein. Pierre la regarde, il fait encore un pas vers elle, il semble solliciter une faveur; un baiser sans doute qu'il voudrait obtenir avant de partir, et qu'il n'ose ni demander, ni se permettre de prendre.

Tout-à-coup des pas se font entendre; on entend la voix de maître Gobinard. L'aubergiste appelle à grands cris Marie; il arrive bientôt lui-même dans la salle en s'écriant :

« Marie!... Marie... eh bien!... que faites-» vous donc ici?.... Il y a deux heures que je » vous appelle..... Madame de Stainville a de-» mandé des cornichons, et vous n'allez pas lui » en porter?... A quoi pensez-vous?.... faire at-» tendre ma grande société quand elle désire » des cornichons!

» — Ah! mon Dieu!... vous avez raison, » monsieur Gobinard, » répond la jeune fille en reprenant son air dégagé, « j'avais oublié tout » le monde qui est là-haut. Ah! j'y cours bien » vite. Adieu, monsieur Pierre, bon voyage, je » m'en vais porter des cornichons à madame de » Stainville... Ah! mon Dieu! que c'est drôle... » avoir oublié tout le monde qui est là-haut. »

Et la jeune fille s'élance vers la porte du fond, puis remonte lestement l'escalier, sans plus songer à celui qui vient de s'engager, de se faire soldat, de se jeter dans une nouvelle carrière, et tout cela parce qu'elle ne l'aime pas.

M. Gobinard a jeté un coup-d'œil dans la salle en s'écriant : « Monsieur Martineau n'est » pas venu?... Enfin, n'importe, ce sera bon.... » je suis persuadé que ce sera excellent! »

Et l'aubergiste va retourner à sa cuisine sans même avoir remarqué Pierre qui est toujours là et qui est resté stupéfait, désolé de la manière brusque dont Marie vient de le quitter. Cependant le jeune paysan arrête maître Gobinard en lui tendant la main, et lui dit en cherchant à retenir les larmes qui roulent dans ses yeux :

« Adieu, monsieur Gobinard... je pars... je » me suis engagé... je suis soldat.

» — Bah!... pas possible! » s'écrie l'aubergiste en serrant la main de Pierre; « comment, » tu nous quittes, mon garçon?... Petit-Jean » veille bien aux fourneaux... C'est que, vois- » tu, aujourd'hui, mon ami, je fais des filets de » soles à la chevalière... J'ai là-haut une grande

» société. Madame de Stainville et des messieurs
» de sa compagnie... des comtes, des marquis.
» Comment, tu pars, mon pauvre Pierre? Moi
» qui croyais que.... Après tout, si c'est ton
» idée... Ah! mon Dieu! et mon coulis qui
» n'est pas versé et qui doit achever de couron-
» ner, de colorer mon plat... Petit-Jean ne saura
» pas le mettre! où diable ai-je la tête!... Adieu,
» Pierre, bonne chance, mon garçon. »

Et maître Gobinard retourne à sa cuisine après avoir secoué la main du jeune homme. Pierre est accablé de l'indifférence qu'on lui témoigne; il passe le revers de sa main sur ses yeux, et sort brusquement de l'auberge. Mais il n'a pas fait dix pas sur la route, qu'il se sent saisi, enlacé dans les bras de quelqu'un.

C'est Gaspard qui a tout écouté, tout regardé avec ce sentiment d'un homme qui ne peut en croire ni ses yeux, ni ses oreilles, et qui, ayant vu partir Pierre, a quitté le Tourne-Bride presque aussitôt que lui pour courir sur ses pas.

« Eh quoi! Pierre... c'est pas une frime!....
» c'est pour tout de bon que tu t'es engagé? »
dit Gaspard en étreignant le jeune conscrit dans ses bras.

« — Oui, Gaspard... c'est bien vrai, je me » suis fait soldat!

» — Tu t'es fait soldat!... parce qu'une fille » ne t'aimait pas.... ne voulait pas de toi.... ou » en faisait le semblant... Tu t'es fait soldat... » Quoi, Pierre! tu as pu faire une bêtise comme » ça, et sans me rien dire, sans consulter per- » sonne?

» — On aurait voulu m'empêcher de partir, » et moi, je voulais m'éloigner. — Mais je te dis » que ça n'a pas le sens commun....... Allons, » viens donc avec moi chez le maire...... chez » l'adjoint... chez le préfet, si c'est nécessaire; » je leur dirai que t'as fait un coup de tête par » amour. On déchirera ton engagement, et il » ne sera plus question de tout ça.

» — Non, Gaspard, cela ne se fait pas ainsi. » D'ailleurs je veux être soldat... je ne pouvais » pas rester au village, puisque Marie ne veut » plus de moi!

» — Mais elle en aurait voulu de toi, la petite » sournoise, elle aurait été trop heureuse de » t'épouser... elle!... refuser Pierre!.... refuser » celui que toutes les filles des environs auraient » préféré!..... Ah! elle s'en repentira!.... c'est

» une coquette... va!.... Ce qu'elle a fait là lui
» portera malheur!

» — Oh! non, Gaspard... je désire, au con-
» traire, qu'elle soit heureuse.... car enfin, elle
» n'était pas obligée de m'aimer.

» — Et toi, tu ne devais pas t'engager parce
» qu'elle te tenait rigueur... Faut-il se désespé-
» rer quand une fille gentille nous rebute!.....
» Eh, mon Dieu! il n'en manque pas de jolies
» filles, et les cruelles sont les plus rares... Vois
» si ta Marie mérite qu'on se désole de son in-
» différence... Tu viens lui faire tes adieux.....
» et elle te laisse là pour des cornichons... et à
» c't'heure elle ne pense déjà plus à toi! ah! mon
» pauvre Pierre t'as fait une sottise!

» — Il est inutile de revenir sur le passé.....
» je suis soldat maintenant. Adieu, Gaspard.

» — Et où vas-tu comme ça? — A Givet, re-
» joindre mon corps. — Ah! sapredié!... si je
» m'attendais à ça... ça m'a tout de suite donné
» un coup! — Mon pauvre Gaspard, tu m'ai-
» mes, toi... tu es le seul dans le pays qui pen-
» sera quelquefois à Pierre!

» — Le seul!... » dit une voix qui partait de

derrière une haie, « le seul! oh! non vraiment, » il ne sera pas le seul! »

Les deux hommes se retournent; ils aperçoivent une jeune paysanne qui sort du sentier et vient à eux. C'était Hélène qui pleurait de toutes ses forces; car elle avait appris que Pierre s'était fait soldat.

» — Oh! monsieur Pierre, c'est bien vilain » de vous en aller ainsi... de nous quitter nous » autres... nous vous aimons ben... hi hi hi!... » je vous aurais ben épousé, moi, si vous aviez » voulu.

» — Merci, Hélène, merci, » dit Pierre en pressant la main de la grosse fille, « mais je ne » pouvais pas rester au village. J'ai préféré » m'engager. Quelque jour peut-être vous me » reverrez... Adieu, Hélène.

» — Ah! embrassez-moi au moins, monsieur » Pierre... Oh! encore, et sur l'autre joue donc; » ah ben! et moi que je vous embrasse, et de » tout mon cœur, hi hi hi!... Plus fort que ça » donc... et à mon tour à c't'heure. »

Hélène ne finissait pas de se faire embrasser. Mais Gaspard la prend par la taille, et la retire des bras de Pierre en lui disant :

« — Je crois que tu l'as assez embrassé » comme ça, à moins que tu ne veuilles lui man- » ger les joues... Va, Hélène, va, Pierre se rap- » pellera qu'il a ici des amis. »

La grosse paysanne pousse un profond soupir, saute encore au cou de Pierre et se décide enfin à s'éloigner. Alors Gaspard et le jeune soldat se remettent en route, mais ils marchent en silence, car l'un et l'autre sont trop affectés pour pouvoir causer.

Après avoir fait ainsi près d'une demi-lieue, Pierre s'arrête, on était alors à l'embranchement d'une autre route.

« — Ne viens pas plus loin, » dit Pierre, en se tournant vers Gaspard, « il faudrait toujours » nous quitter... et pour toi, Gaspard, le che- » min paraîtra plus long lorsque tu seras seul... » Adieu, adieu.... Donne-moi la main et quit- » tons-nous. »

Gaspard n'a pas la force de répondre, il ne voudrait pas pleurer; il fait ce qu'il peut pour retenir ses larmes; il prend la main de Pierre, et la presse dans les siennes, en balbutiant :

« — Eh ben... adieu... puisque... sacredié, » c'est-i bête!... Si tu as besoin de moi.... faut

» m'écrire... entends-tu... Je ne sais pas lire...
» mais c'est égal.... . je saurai ben te faire ré-
» ponse... Allons... je m'en vas... Adieu! Oh!
» je ne t'oublierai pas, moi. »

Pierre ouvre ses bras à son ami, l'embrasse avec effusion, puis s'éloigne à grands pas. Alors Gaspard n'a plus la force de retenir ses larmes, et il retourne au village en disant entre ses dents :

« Ah! Marie!... Marie! c'est toi qui es cause
» du départ de Pierre! S'engager parce qu'une
» fille ne veut pas de lui... Ah! saprédié! c'est-
» i bête! »

CHAPITRE VIII.

LES FILETS DE SOLES. UNE PROPOSITION.

—

Laissons Pierre poursuivre sa route et se rendre à son corps, étouffant avec peine les sanglots qui l'oppressent, et se disant pour ranimer son courage :

« — Je suis homme... et je suis soldat! Si » je pleurais, que penserait-on de moi! »

Mais son courage ne tenait pas toujours contre ses peines, et quelquefois il s'enfonçait sous un bois touffu, il s'arrêtait derrière une vieille masure pour y donner un libre cours à ses larmes. On ne quitte pas impunément le lieu de

sa naissance et l'objet de son choix ; avant de s'étourdir sur ses chagrins, il faut éprouver encore bien des moments de faiblesse ; et puis, enfin, parce qu'on est homme, est-ce qu'il n'est plus permis d'écouter les mouvements de son cœur?

Laissons le jeune paysan faire l'apprentissage du soldat et s'habituer à la vie de caserne, aux plaisirs, aux flâneries du tourlourou. Revenons près de Marie, la jolie fille du Tourne-Bride, Marie, dont les beaux yeux semblent devoir faire tant de conquêtes, et qui a déjà oublié le mal que ses rigueurs ont fait à Pierre, quelle a quitté pour porter des cornichons à madame de Stainville.

La gaîté commençait à gagner la belle société qui se trouvait réunie au Tourne-Bride. Le comte d'Aubigny avait demandé les meilleurs vins, M. Bellepêche devenait à table d'une humeur très-joviale; Daulay lui-même, perdant un peu de son air prétentieux, était plus aimable en devenant plus naturel. Madame de Stainville savait soutenir la conversation sur le ton d'une gaîté convenable, et, après avoir goûté

de deux plats qu'on leur avait servi, Daulay s'écria :

« Ma foi, je commence à croire que l'on peut » dìner dans une auberge de village.

» — Ces messieurs ne sont donc pas mécon» tents? » dit Marie en plaçant des cornichons sur la table.

» — Jusqu'à présent tout ceci est convenable,» dit M. Bellepêche.

» — Et la jeune fille qui nous sert est surtout » charmante! » dit le comte, en entourant de son bras la taille de Marie.

« — Eh bien..... monsieur le comte..... que » faites-vous donc?... » dit madame de Stainville, en prenant un air demi-sévère.

« — Ma foi, madame, rien que de bien naturel, » il me semble... je dis que cette jolie enfant est » déplacée ici... c'est trop d'attraits pour un vil» lage... si elle veut, moi, je l'enlève!...

» — Oh! fi, fi! d'Aubigny? dire de telles » choses à ma petite Marie!

» — Ah! madame, je sais bien que c'est pour » s'amuser que monsieur me dit cela, » répond Marie en rougissant.

« — Mais il serait capable de le faire comme

» il le dit! » murmure Bellepêche, en jetant un regard en coulisse sur la jeune fille.

» — Oh! du reste, je suis tranquille pour » Marie, » reprend madame de Stainville, en souriant avec malice ; « d'Aubigny ne sera pas » ici sans occupation... ce n'est pas que pour » être avec nous qu'il nous a accompagnés à la » campagne.

» — Comment... comment... le comte a » quelque passion par ici ? » dit Daulay. « Oh! » contez-nous donc cela...

» — D'honneur, j'ignore ce que madame veut » dire, » répond le compte en cherchant toujours à attraper la main de Marie.

» — Vous ignorez!... eh bien, moi, je n'i- » gnore pas .. Ne croyez pas, après tout, mon » cher d'Aubigny, que ce soit un reproche que » je vous adresse... nous n'avons jamais eu la » prétention de penser que l'attrait de notre so- » ciété suffirait pour attirer à notre modeste » campagne l'homme le plus à la mode de Pa- » ris... mais nous sommes encore heureux » qu'un voisinage agréable nous procure le plai- » sir de vous posséder.

» — Un voisinage ! » dit le comte en conti-

nuant de jouer avec la main de Marie. « En vé-
» rité..... belle dame..... je n'y suis pas du
» tout!...

» — Et si je vous disais qu'à un quart de lieue
» de chez moi est la campagne de madame
» d'Armentière... me comprendriez-vous?... »

Le comte sourit, et Daulay s'écrie :

« Madame d'Armentière!... Oh! je com-
» prends à présent. Madame d'Armentière, fort
» jolie femme... veuve depuis deux ans... On la
» dit encore affligée de la perte de son mari,
» qu'elle aimait beaucoup ; mais si le comte
» entrepend de la consoler !... Ah! vous êtes
» amoureux de madame d'Armentière?... Eh
» bien, vous la verrez à la campagne de madame,
» elle y vient souvent!... — Oh! d'Aubigny le
» sait bien. »

Marie, sans trop savoir pourquoi, retire vive-
ment sa main qui était dans celle du comte,
et va se placer à l'autre bout de la chambre.

« Si cela peut vous faire plaisir, » répond le
comte, « je veux bien être amoureux de cette
» dame, mais je vous ferai seulement observer
» que je la connais à peine; je ne l'ai vue que
» deux fois dans le monde!...

» — N'est-ce pas assez pour devenir amou-
» reux?... oh! je m'y connais, mon cher d'Au-
» bigny, » dit madame de Stainville, « ce n'est
» pas moi que l'on trompera!

» — Ah ça, il me semble que nous ne man-
» geons plus, » dit M. Bellepêche en s'essuyant
la bouche. « Petite, est-ce qu'on n'a plus rien à
» nous offrir?

» — Oh! pardonnez-moi, monsieur. Je sais
» que l'on vous prépare quelque chose. M. Gobi-
» nard a dit qu'il voulait se surpasser.

» — Eh bien, qu'il arrive donc! — Le voici,
» monsieur. »

Maître Gobinard arrivait en effet avec un plat monté avec beaucoup de recherche et qu'il pose avec dignité sur la table.

« — Qu'est-ce que cela, mon cher Gobi-
» nard? dit madame de Stainville.

» — Filets de soles à la chevalière! » répond
l'aubergiste avec un sérieux comique.

» — Oh! mais alors nous sommes ici chez
» Véfour, chez Grignon! » dit le comte. « Maître
» Gobinard, jusqu'à présent tout était fort
» bon.

» — J'ose me flatter, monsieur le comte, que

» ceci ne vous déplaira pas, et vous donnera » bonne opinion de mes talents. »

Après avoir dit ces mots, Gobinard porte la main à son bonnet de coton, et s'éloigne comme un homme parfaitement content de lui, et qui par modestie ne veut pas assister à son triomphe.

Marie est restée, elle tourne autour de la table, elle épie dans les regards des convives si l'on a besoin d'elle. Le comte a tiré devant lui les filets de soles, il en sert à chacun, puis se sert lui-même ; on attaque de tous côtés le plat que maître Gobinard vient d'apporter avec tant de cérémonie.

M. Bellepêche commence à faire une grimace ; Daulay s'arrête après avoir une seconde fois porté à sa bouche des filets de soles ; madame de Stainville en fait autant, et le comte repousse son assiette, en s'écriant :

« Que Diable nous fait-on manger là ?...

» — Ce n'est pas bon !..... » dit Bellepêche.

« — Pas bon, » dit Daulauy, « vous êtes bien » honnête..... c'est-à-dire que c'est détesta- » ble....

» — Ah ! mon Dieu ! si nous étions empoi-
» sonnés !... » dit madame de Stainville, qui tremble déjà.

» — Oh ! madame, n'ayez donc pas peur ! » s'écrie Marie, « M. Gobinard a pu se tromper...
» en voulant faire trop bon... il aura mal réus-
» si ! mais certainement il n'y a rien là-dedans
» qui puisse vous faire du mal.

» — Nous plaisantons, ma belle enfant, » dit le comte ; « voyons, nous avons peut-être mal goûté, après tout... il y a de ces choses auxquelles il faut s'habituer. »

Et le comte porte de nouveau sa fourchette à sa bouche ; mais il ne continue pas, et se met à rire en disant :

» — Il n'y a pas moyen !... je ne sais pas où
» maître Gobinard a eu la recette de ceci.....
» mais je ne lui conseille pas d'en faire souvent,
» s'il veut attirer ici des voyageurs... Ah ! ah !
» ce pauvre M. Bellepêche, quelle grimace il a
» fait !... Allons, un verre de champagne, et en
» route ; je crois que nous nous en tiendrons là ;
» qu'en pense la société ?

» — Oh ! je ne mange plus rien ! » dit madame de Stainville.

» — Ni moi, » dit Daulay, « et j'en reviens à » ma première opinion sur les auberges de vil- » lage.

» — Que diable a-t-il pu mettre là-dedans?» dit M. Bellepêche ; « j'ai mangé quelquefois des » ragoûts étrangers, mais jamais de ce goût. A » Venise, j'ai voulu goûter d'un mets italien, les » Italiens ne sont pas forts sur la cuisine... C'est » comme les Turcs qui fument toujours, même en » dînant. Ce que c'est que l'habitude... je con- » naissais un Suisse qui fumait en dormant... » un jour il se brûla... non, c'était la nuit.

» — Si nous partions, » dit le comte en quittant la table. Chacun l'imite, et M. Bellepêche ne continue pas son histoire. Marie s'était retirée dans un coin de la chambre : la jeune fille était affligée du peu de succès que venait d'obtenir le dernier plat de maître Gobinard.

« Eh bien, belle enfant, vous semblez toute » triste maintenant, » dit le comte en allant cajoler Marie. « Mais en vérité si votre chef de » cuisine a manqué son dernier plat, il n'y a » pas de quoi vous rendre sérieuse... et vos » beaux yeux suffisent pour attirer ici les voya- » geurs! Je reviendrai vous voir, petite Marie,

» Oh! certainement, je reviendrai! car vous » êtes charmante, adorable! et je vous aime » déjà à la folie!... »

Et profitant d'un moment où la société descend l'escalier, le comte embrasse à plusieurs reprises la jolie fille ; celle-ci se laisse faire sans penser même à opposer de la résistance, car Marie croyait que le beau monsieur lui faisait beaucoup d'honneur.

Maître Gobinard était dans la salle en bas, il attendait le passage de la société, croyant recevoir des compliments pour ses filets de soles.

Mais chacun passe sans lui adresser un seul mot ; on semble, au contraire, avoir l'air mécontent. L'aubergiste n'y tient plus, et, après avoir reçu du comte le montant de sa carte, il ne peut s'empêcher de lui dire :

« Je pense que mon dernier plat aura aussi » obtenu les suffrages de la société ?...

» — Votre dernier plat! » dit d'Aubigny en souriant, « ah! mon cher hôte... pour votre » honneur, je vous conseille de ne jamais le re- » commencer... Il n'y avait pas moyen de le » manger... c'était une médecine...

» — Une médecine!... mes filets à la cheva-
» lière!... » murmure Gobinard en laissant retomber ses bras comme un homme atterré.

« — C'est dommage! » dit madame de Stainville, « car Gobinard avait bien commencé;
» mais enfin, il fera mieux une autre fois!...

» — C'était pitoyable!... détestable!. . » s'écrie Daulay en prenant la main de la dame, pour la conduire à sa calèche. « Il y avait de
» quoi nous empoisonner.

» — C'est-à-dire, » ajoute M. Bellepêche en s'arrêtant devant l'aubergiste, « que je crains
» fort d'en être indisposé... il me semble que
» cela me travaille déjà!... et aller en voiture,
» maintenant... je vais être fort embarrassé! »

La compagnie sort de l'auberge et monte dans la calèche qui est attelée. Marie seule a suivi tout le monde; elle fait encore la révérence, que déjà la voiture n'a plus laissé sur la route qu'un nuage de poussière... Alors la jeune fille pousse un long soupir et se décide à rentrer dans la maison, en se disant : « Quand
» reviendront-ils à présent? »

Mais dans l'auberge une scène nouvelle se prépare : maître Gobinard, qui est d'abord

resté comme frappé de la foudre en écoutant les reproches qu'on lui adresse, vient de sortir de sa léthargie et se promène à grands pas dans la salle, en s'ecriant :

« Ah! c'est trop fort... un plat que j'ai si » bien soigné... un plat dont j'étais si fier!..... » ce n'est pas possible!... rien n'était brûlé, » pourtant... je l'avais encore goûté avant qu'on » ne le colorât avec mon coulis réduit. Voyons » encore! »

Et l'aubergiste remonte l'escalier quatre à quatre ; il arrive dans la chambre où la compagnie a dîné. Le plat des filets est encore sur la table, Gobinard en prend une grosse cuillerée, et l'avale avec confiance; mais bientôt il fronce le sourcil, se frappe le front et se laisse aller sur une chaise en murmurant :

« Détestable!... ils avaient raison... Je suis » perdu, déshonoré! »

Et le malheureux cuisinier s'arrache son bonnet de coton et le foule à ses pieds; il essaye aussi de s'arracher les cheveux, mais, n'en trouvant pas, il prend le parti de remettre son bonnet sur sa tête, et, s'emparant du plat, cause

de son désespoir, descend à sa cuisine où il appelle tout son monde.

« — Marie, avez-vous mis quelque chose » dans ce mets avant de le servir?

» — Moi! monsieur, vous savez bien que je » ne me permettrais jamais cela.

» — C'est vrai, mon enfant... je vous sais » une fille respectueuse pour tout ce qui sort de » mes fourneaux... et puis vous n'avez point de » goût pour la cuisine. Est-ce vous, grosse Ca- » therine? »

La grosse Catherine était une fille que l'on employait aux gros ouvrages quand on avait besoin d'aide. Elle jure n'avoir pas approché des casseroles.

« Et toi, Petit-Jean? » dit maître Gobinard en s'adressant à son marmiton.

» — Moi, » répond le petit élève en se grattant l'oreille, « j'ai mis ce que vous m'avez dit, » le coulis... le réduit... pour donner de la cou- » leur... vous avez même trouvé la couleur su- » perbe...

» — C'est vrai... Mais où as-tu pris ce ré- » duit?..... — Pardi..... là..... tenez, dans ce » pot... »

Le marmiton va chercher un pot qu'il apporte à son maître ; celui-ci trempe son doigt, goûte, puis laisse tomber le pot en s'écriant :

« Ah ! misérable ! tu t'es trompé... au lieu » de coulis, tu as mis de la mélasse.... Ah ! je » ne m'étonne plus si cela avait un goût de mé- » decine !...

» — De la mélasse !... » répond Petit-Jean, en ouvrant de grands yeux.

« — Eh oui !... cuistre ! .. de la mélasse !...

» — Est-ce que cela les rendra malades ? » demande Marie.

« — Non !... mais je n'en suis pas moins » perdu de réputation !... un plat exquis est » devenu détestable, grâce à ce drôle qui y in- » troduit de la mélasse !... Petit Jean, je t'or- » donne de courir après la calèche de madame » Stainville, je t'ordonne de la rattraper, et dès » que tu en seras proche, de lui crier : Madame ! » c'était de la mélasse... c'est ma faute, c'est » moi qui me suis trompé !... Va, polisson, va, » et rattrape la calèche, ou ne rentre plus chez » moi ! »

Petit-Jean, qui n'a jamais vu son maître dans une telle colère, se hâte de sortir, et court

de toutes ses forces sur la route que la calèche a suivie, en criant :

« C'était de la mélasse ! mais ça ne vous ren» dra pas malades, c'est moi qui me suis trompé » de pot. »

Petit-Jean a disparu. M. Gobinard s'est laissé aller sur une chaise ; après toutes les secousses qu'il vient d'éprouver, l'aubergiste a besoin de repos. Mais de temps à autre il frappe de son poing une table qui est près de lui, et murmure :

« De la mélasse !... voyez pourtant à quoi » tiennent les réputations !... je vais peut-être » passer pour un gargotier dans l'esprit de ces » gens de Paris !... c'est désespérant ! c'est à » s'arracher les cheveux !... »

Marie s'est approchée de l'aubergiste : elle essaye de le consoler ; mais il la repousse brusquement en lui disant :

« Laisse-moi, Marie, laisse-moi... tu ne sais » pas ce que c'est qu'une réputation à conser» ver... tu ne sais pas ce qu'il faut de travail, » de temps pour l'acquérir !..... Va te reposer, » va te coucher... mais laisse-moi. »

La jeune fille obéit : d'ailleurs elle ne sera

pas fâchée d'être seule dans sa chambre pour y rêver tout à son aise. Vous croyez peut-être qu'elle va penser à ce pauvre Pierre, qui s'est fait soldat parce qu'elle n'a pas répondu à son amour..... oh! vous vous trompez... est-ce qu'une femme s'occupe de l'homme qui pleure pour elle? Non, vraiment, celui qui trouble son âme, qui lui revient sans cesse à l'esprit, celui auquel elle pense toujours, c'est le mauvais sujet qui veut la séduire, c'est le libertin qui la lutine et lui ravit des baisers que l'amoureux timide n'ose même pas demander! il est vrai que cet homme-là est beaucoup plus gai que celui qui soupire et pleure, et les femmes aiment surtout qu'on les fasse rire.

Marie s'est donc éloignée. Gobinard est resté seul dans la salle, où il continue de gémir en donnant de temps à autre un gros coup de poing sur la table, car, lorsqu'on est en colère, il semble que l'on se soulage en se faisant du mal.

Il y a assez longtemps que l'aubergiste est seul, lorsqu'on ouvre la porte d'entrée. C'est Gaspard qui, après avoir fait la conduite à Pierre, est revenu tristement au village, et,

suivant son habitude, s'arrête au Tourne-Bride.

Gobinard ne se dérange pas, il a reconnu Gaspard; il se contente de taper encore avec son poing, en murmurant : « Quel malheur... »

Gaspard s'approche alors de l'aubergiste, et, poussant un gros soupir, répète avec lui :

« Oh! oui, c'est un malheur!..... qui aurait » pensé ça ?

» — Personne ! » s'écrie Gobinard, « personne » n'aurait pu deviner cela!..... on ne peut pas » s'attendre à de tels événements !

» — C'est ben vrai!.... mais dame!.... dans » la vie..... il arrive des choses qu'on ne pré» voyait guère !...

» — Quant à moi, je déclare que c'est une » tuile qui vient de me tomber sur la tête! j'en » suis encore tout abasourdi !

» -- Bah? t'a pris la chose à cœur donc..... » ah ben, à la bonne heure... j'aime mieux ça... » et au fait... ce pauvre garçon, tu dois l'aimer, » tu l'as vu si jeune...

» — L'aimer! après ce qu'il a fait!.... le pe» tit misérable... s'il n'a pas rattrapé la calèche, » je le chasse... c'est décidé!...

» — Tu le chasses !.... la calèche.... de qui » diable parles-tu donc? — Eh ! morbleu ! de » Petit-Jean, qui a mis de la mélasse dans mes » filets de soles ?...

» — Des filets de soles !..... » dit Gaspard en allant s'asseoir dans un coin ; « et c'est pour » cela que tu te désespères !... — il me semble » qu'il y a de quoi !... — Moi, je croyais que tu » pensais à Pierre..... à ce pauvre garçon qui » vient de partir, qui s'est fait soldat !.... parce » que ta mamselle Marie n'a pas voulu l'épou- » ser..... je croyais que c'était pus intéressant » que tes fricassées...

» — Mes fricassées font ma gloire, à moi..... » tu ne comprends pas cela, toi, Gaspard ; tu ne » sais pas qu'avec une sauce... un ragoût nou- » veau, on peut aller à la postérité !..... — Et » quoi que t'y feras à la postérité..... des tour- » tes ?..... — Taisez-vous, Gaspard, ou je vais » vous dire comme le professeur Martineau, » vous êtes un *stupidus* !..... Certainement j'ai- » mais Pierre..... c'est un bon garçon..... mais » puisqu'il a voulu se faire soldat... que puis-je » à cela ?... Pourtant j'avoue que cela m'étonne » qu'il ait été rebuté par Marie... je croyais que

» ces jeunes gens s'aimaient..... et je ne me se-
» rais pas opposé à leur bonheur. — Pardi! je
» crois ben! Pierre était un assez bon parti
» pour Marie! — Et elle l'a refusé. .. c'est sin-
» gulier... De la mélasse... au lieu de réduit!...
» cela ne pouvait jamais aller!..... Ce pauvre
» Pierre!.... oui, c'était un fort bon garçon....
» Mais s'il n'a pas rattrapé la calèche, je l'as-
» somme de coups... je l'éreinte... je le dévi-
» sage!.... Et tu dis qu'il s'est fait soldat.... on
» peut parvenir.. Mais se tromper de pot! c'est
» impardonnable!

» — Vieille bourrique!... » murmure Gaspard en haussant les épaules, « cela n'a d'amitié que
» pour ses casseroles! »

En ce moment on ouvre encore la porte de la route; l'aubergiste lève vivement la tête, espérant voir revenir Petit-Jean; mais, au lieu du petit marmiton, c'est le maître d'écriture Martineau qui entre dans la salle. Gobinard lui tend la main, en poussant un profond gémissement.

« Qu'y a-t-il? que vous est-il arrivé? » demande le professeur, en secouant la main qu'on lui présente. « Jérusalem est-elle détruite?.....

» le feu du ciel est-il tombé sur vos four-
» neaux ?... je vois dans vos regards l'abomina-
» tion de la désolation !

» — C'est vrai qu'il m'est laid à faire peur
» quand il se désole ! » dit Gaspard à demi-voix.

« — Ce qui m'est arrivé, monsieur Martineau,
» une société superbe de Paris... Madame de
» Stainville !... des comtes ! une voiture !... de
» ces gens qui prennent du plus cher, et payent
» sans compter...

» — Je n'entrevois pas encore ce qu'il y a de
» désolant dans tout cela...

» — Ah ! mon cher Matineau, je suis un mi-
» sérable !... un gargotier !... je les ai tous em-
» poisonnés !

» — Empoisonnés !... » s'écrie le professeur
en faisant un saut en arrière. « Ah ! mon
» Dieu !... et je gage que c'est avec des cham-
» pignons..... vous aurez accommodé la fausse
» oronge, l'agaric vénéneux !..... Je vous avais
» prévenu que vous aviez trop de confiance dans
» votre savoir.

» — Eh ! non !..... ce n'est pas cela..... c'est
» avec de la mélasse que ce drôle de Petit-Jean
» a glissé dans un plat qui devait être exquis,

» délicieux..... des filets de soles à la cheva-
» lière!...

» — De la mélasse!... ce n'est pas mortel...
» beaucoup de personnes en font usage en guise
» de sucre. . Étant enfant, j'en achetais souvent
» des cornets que je suçotais en étudiant mon
» rudiment.... mais avec des filets de soles....
» cela s'harmonise peu.... *le Cuisinier royal*
» n'emploie jamais de mélasse... Après tout, ce
» n'est qu'une erreur... *errare humanum est!*

» — Si vous aviez été ici, monsieur Marti-
» neau, tout cela ne serait pas arrivé... Aidé de
» vos conseils, je n'aurais pas quitté mes four-
» neaux; mais je vous ai en vain cherché, fait
» demander...

» — Je donnais une leçon de cursive à un
» jeune menuisier qui aura une fort belle main...
» et je venais pour en donner une autre à mon
» élève Petit-Jean.

» — Votre élève Petit-Jean recevra tout-à-
» l'heure une leçon avec le bout de mes sou-
» liers, s'il n'a pas rattrapé la calèche.

» — La colère n'est bonne à rien, mon cher
» Gobinard, et elle nous descend au niveau
» des bêtes féroces.... Il faut savoir *comprimere*

» *iras*... J'ai très-chaud, je prendrais volontiers » un verre de vin... »

L'aubergiste se lève, va chercher du vin, et pose une bouteille devant le professeur, puis se rasseoit d'un air aussi triste ; alors Gaspard se lève à son tour, prend un verre sur une table, et allant près de Martineau, s'empare de la bouteille, se verse à pleins bords, boit d'un trait, et va reprendre sa place.

Le professsseur a ouvert de grands yeux, et regarde faire Gaspard. Puis il s'écrie : « Il paraît que la bouteille est pour nous deux!... »

S'empressant à son tour de verser, il présente ensuite un verre à l'aubergiste, en lui disant :

« Croyez-moi, faites comme nous!... *bonum vinum lætificat.* »

Mais l'aubergiste secoue la tête et murmure : « Il faut que je sache d'abord si mon polisson » a rattrapé la voiture ! »

Le professeur, voyant que ses instances sont inutiles, se décide à boire seul ; ensuite, comme Gobinard et Gaspard sont retombés dans un profond silence. M. Martineau tire de sa poche un paquet de plumes et un canif, et pour uti-

liser son temps, se met à tailler des plumes en se disant à lui même : « Une..... deux sur le » ventre... Crac !... sur le dos... Cric!... ça y est ! »

Il y a longtemps que le professeur taille ses plumes, qu'il essaye ensuite sur du papier, après avoir tiré d'une autre poche une petite écritoire portative, un maître d'écriture a toujours sur lui ce qu'il faut pour professer. Les deux voisins gardent le même silence, Gaspard ne se dérange que pour venir à la bouteille, se verser à boire ; alors le professeur s'empresse toujours de l'imiter. Mais après une troisième visite du paysan, la bouteille s'est trouvée vide, et M. Martineau dit entre ses dents : « Ce rus- » tre a été beaucoup plus vite que moi !... »

Tout-à-coup maître Gobinard, sortant de ses réflexions, relève la tête, se frappe le front et le ventre, regarde M. Martineau, et se met à rire en disant :

« Eh ! eh ! ce serait une fort bonne affaire ! »

Le maître d'écriture regarde l'aubergiste d'un air inquiet, en se disant : « Est-ce que la » mélasse lui fait perdre la tête ?

» — Mon cher monsieur Martineau, » reprend l'aubergiste, « il vient de me pousser une idée...

» — Cela n'est pas impossible.... Quelle est-
» elle?

» — D'abord, savez-vous que Pierre, le neveu
» du meunier, s'est engagé comme soldat, et a
» quitté le village ce matin ?

» — Je l'ai appris dans mes courses, et j'en
» ai été affligé; ce jeune homme avait de gran-
» des dispositions, et possédait déjà une fort belle
» main... Mais dans une caserne, il va oublier
» tout cela... à moins que son major n'ait l'es-
» prit de l'employer aux écritures. .

» — Il n'est pas question de la main de
» Pierre, écoutez-moi, monsieur Martineau.
» J'avais toujours pensé que ce garçon aimait
» Marie.... ma fille adoptive.... Comme Pierre
» est un bel homme, je pensais aussi que Marie
» ne le voyait pas d'un mauvais œil..... Enfin,
» je croyais que la chose se terminerait par leur
» mariage...

» — Comme la vigne avec l'ormeau : *Vites*
» *ulmis adjungere* !

» — Pas du tout!... Il paraît que Marie n'ai-
» mait pas Pierre, que le jeune homme s'en est
» fâché, et que c'est pour cela qu'il a pris le
» mousquet. Si bien donc que ma jolie Marie

» est libre... et que... Eh! eh!... je pense que
» je pourrions... Eh ! eh!...

» — Vous marier tous deux ensemble.... Je
» vous saisis!...

» Non !.... ce n'est pas ça du tout!.... Moi,
» épouser celle dont je me regarde comme le
» père!..... fi donc!..... Et d'ailleurs, avant de
» mourir, ma femme me l'a bien défendu.....
» Non.... j'ai une autre idée.... Mon cher mon-
» sieur Martineau, vous êtes garçon... vous avez
» cinquante ans... mais vous n'en paraissez
» guère que quarante-neuf... Si vous voulez, je
» vous donne ma petite Marie, alors nous de-
» meurons ensemble ; alors, lorsqu'il m'arrivera
» de belles sociétés, vous serez là..... et je vous
» consulterai comme *le Cuisinier royal* que vous
» savez par cœur ; alors tout marchera bien ici,
» et il n'y arrivera plus d'accidents comme au-
» jourd'hui... Voilà ma proposition, qu'en pen-
» sez-vous?... »

Le maître d'écriture pose à plusieurs reprises sa main sur son front. Il paraît réfléchir profondément ; mais bientôt prenant un air digne, il répond :

« Maître Gobinard, votre proposition ne me

» convient pas du tout. Vous m'offrez votre pe-
» tite Marie pour femme... Mais, mon cher mon-
» sieur, qu'est-ce que c'est que votre petite
» Marie?... je n'en sais rien, ni vous non plus...
» Un enfant abandonné par sa mère... Une
» mère... inconnue... que l'on n'a jamais revue...
» quelque drôlesse qui est peut-être maintenant
» dans un hôpital!.... Et vous voulez que moi.
» Martineau, je m'allie à... je ne sais quoi?...

» — Je ne sais quoi!..... je ne sais quoi! Et
» après tout, est-ce que vous êtes un pacha, un
» millionnaire, vous?... Parce que vous donnez
» des leçons d'écriture à six sous le cachet,
» faut-il faire tant d'embarras?

» — Maître Gobinard, je sais ce que je suis...
» Ma naissance est claire comme deux et deux
» font quatre. Ma famille était honorable. J'ai
» eu un oncle professeur de réthorique, et un
» cousin proviseur dans un lycée..... Sans un
» concours de circonstances malheureuses, j'au-
» rais occupé moi-même quelque poste émi-
» nent... mais je n'y renonce pas.., Je dois un
» jour être distingué... ça ne peut pas me man-
» quer, et je n'épouserai qu'une femme de mon

»rang..... que je pourrai présenter dans le
»monde.

»— Et moi je dis que ma petite Marie était
»un cadeau pour un maître d'école.

»— Maître d'école!..... je ne le suis plus,
»monsieur; d'ailleurs, c'est maître ès-arts qu'il
»faut dire..... Gardez votre cadeau, je n'en
»veux pas!...

»— Eh, mon Dieu!... ne vous échauffez pas
»tant! » dit Gaspard en allant se mettre entre
»les deux hommes, dont les yeux devenaient
»très-brillants. « Vous prenez là une peine bien
»inutile!.... Vous, père Martineau, qui refusez
»Marie, est-ce que vous croyez vraiment qu'elle
»aurait voulu vous épouser?.... qu'après avoir
»refusé un joli garçon comme Pierre, elle au-
»rait accepté un vieux cantaloup de voi' es-
»pèce?..... Il faut que Gobinard ait encore ses
»soles dans la tête pour vous avoir prononcé
»ça...

»— C'est juste, » dit l'aubergiste. « Gaspard
»a raison; Marie n'aurait jamais consenti à
»épouser le maître d'école.

»— Et moi je vous répète que je ne voudrais
»pas d'elle, reprend Martineau, « parce que

» je tiens avant tout à la naissance.... à la con-
» sidération. ».

La dispute allait s'échauffer de nouveau, lorsqu'on entend gratter à la porte. Il était nuit depuis quelque temps, et l'aubergiste crie :

« Qui est-ce qui est là? Entrez... Tournez le
» bouton. »

On entre pas, mais le bruit continue; Gaspard, qui est le plus près de la porte, va l'ouvrir; il aperçoit Petit-Jean blotti contre la porte de l'auberge. Le pauvre marmiton n'osait pas entrer; il était d'ailleurs dans un état pitoyable: couvert d'une crotte épaise et noire depuis les pieds jusqu'à la tête, il répandait une odeur nauséabonde.

« — C'est le marmiton! » dit Gaspard.

« — Petit-Jean! » dit l'aubergiste, « eh bien!
» pourquoi n'entre-t-il pas?..... Entre donc,
» drôle... viens me dire si tu as bien rempli ta
» commission. »

L'enfant se décide à entrer dans la salle. A l'aspect du petit bonhomme, dont le costume blanc était devenu noir, et dont la figure semblait cachée par un masque d'arlequin, Gaspard et le maître d'écriture ne peuvent garder

leur sérieux; maître Gobinard lui-même sent s'évanouir sa colère : cependant il dit d'un ton sévère :

« D'où viens-tu, polisson?..... c'est-à-dire » d'où sors-tu pour être dans cet état?..... Al- » lons, parle.

» — Je viens d'ousque vous m'avez envoyé, » not'maître... J'étais sorti en courant pour rat- » traper la calèche... elle avait beaucoup d'a- » vance sur moi; mais, comme je cours ben, » je l'aurais peut être rattrapée... même je la » voyais déjà à l'endroit où la route tourne.... » vous savez, contre la grosse borne... où il y » a des noyers...

» — Mais achève donc, imbécile. — Je criais » de toutes mes forces : c'était de la mélasse!.. » cocher! arrêtez.... je me suis trompé de pot! » Mais, bah! la voiture allait toujours... Moi, » qui la regardais en courant, ça fait que je ne » regardais pas à mes pieds... Vl'à que tout » d'un coup je me sens piquoter la jambe..... » j'étais au milieu d'un tas de canards et d'oies » qui se promenaient sur la route... Il paraît » qu'en courant j'avais écrasé deux ou trois pe- » tits canards... Vl'à un paysan qui me pour-

» suit avec un bâton, en me disant que j'allais » lui payer ses canards... Je cours pus fort... il » allait m'atteindre ; je me jette dans un côté » de la route... Oh! alors je ne peux pas courir » du tout... je m'étais enfoncé dans un bourbier » devant l'étable à Mathieu... j'en avais jus» qu'au menton, et, en voulant me retirer de » là, j'enfonçais toujours... Si on ne m'avait » pas tendu une perche, j'y serais encore... et » puis, quand je suis sorti de là, l'autre m'a » bâtonné à cause des canards... Vl'à comme » j'ai fait ma commission, not'maître!

» — C'est gentil! » dit l'aubergiste, « tu as fait » de jolies choses aujourd'hui ; misérable, tu » mériterais...

» — N'allez-vous pas encore gronder c't'en» fant? » dit Gaspard ; « il me semble qu'il a » son compte et qu'en vl'à ben assez pour un » méchant plat de poisson!

» — En effet, » dit le professeur, « si Petit-» Jean a mal fait, il a été puni... Je vous con» seille de l'envoyer se laver, et bien vite... car » il est tombé dans des choses... équivoques... » Moi, monsieur Gobinard, je me charge d'al» ler demain jusqu'à la demeure de madame

» de Stainville ; j'apprends à écrire à son jardi-
» nier... il veut être en état de mettre des éti-
» quettes sur ses oignons de tulipes. Alors je
» tâcherai de voir la maîtresse de la maison, et
» je lui dirai combien vous êtes innocent de la
» faute commise à votre cuisine. »

L'aubergiste est tellement touché de la proposition du professeur, qu'il tire son mouchoir et le passe sur ses yeux en répondant : « Monsieur Martineau... une telle preuve d'a-
» mitié... vous auriez la complaisance... Petit-
» Jean je te pardonne!... Va te laver.... vas-y
» tout de suite. Monsieur Martineau, votre
» main... qu'il n'y ait plus l'ombre d'un ressen-
» timent entre nous. — Tout est oublié, mon-
» sieur Gobinard.

« — Alors, » dit Gaspard, « i faut boire une
» bonne bouteille là-dessus pour sécher tout
» ça !

» — C'est trop juste, » dit l'aubergiste, « et je
» vais vous donner du vieux. »

La bouteille est apportée et vidée en deux tournées ; on en cherche une seconde, qui est traitée aussi lestement ; puis enfin une troisième, tant on a à cœur de prouver que l'on est

réconcilié. Alors M. Martineau et l'aubergiste se donnent de nouveau une poignée de main et se quittent très-bons amis.

Gaspard retourne à sa maisonnette, et le professeur, dont les jambes sont un peu chancelantes par suite des fréquentes rasades qu'il vient de boire, reprend le chemin de son hameau en se disant : « Le vin de maître Gobinard est fort » bon... mais épouser sa fille adoptive.... une » femme qui n'a pas de nom... c'est impossi- » ble... je dois garder mon rang... ma position » sociale... Quelque jour on saura qu'il y a un » homme du mérite, un savant, à Chante- » merle... village habité jadis par Boileau :

« O Lamoignon ! je fuis les chagrins de la ville...

une... deux... crac... Tenez votre plume avec trois doigts...

« Et contre eux la campagne est mon unique... chose...

« C'est singulier, ma mémoire s'embrouille » un peu. ! »

Heureusement pour le professeur que du Tourne-Bride à sa demeure il n'y avait ni ornières ni voitures dans le chemin.

CHAPITRE IX.

VIE DE CAMPAGNE.

—

Il s'est écoulé du temps depuis l'aventure des filets de soles, et personne de chez madame de Stainville n'est revenu au Tourne-Bride. Cependant M. Martineau a tenu la promesse qu'il avait faite à l'aubergiste : il est allé à la maison de campagne de la dame ; il a donné sa leçon d'écriture au jardinier, puis a demandé à voir madame de Stainville ; mais une petite-maîtresse sur le retour est rarement visible : il faut savoir prendre son temps, et le maître d'écriture venait ordinairement à l'heure

où madame faisait sa toilette, occupation d'une trop grande importance pour la quitter, surtout quand ce n'était que M. Martineau qui se présentait.

La femme de chambre répondait toujours au professeur : « Madame n'est pas visible mainte- » nant. » Et Martineau se disait : « C'est donc » une comète que cette femme-là ? » Ennuyé de recevoir sans cesse la même réponse, il renonça au projet de voir madame de Stainville, mais il raconta au jardinier toute l'histoire des filets de soles, et le pria de le rapporter à sa maîtresse quand elle serait visible.

Chaque jour qui s'écoulait sans lui ramener le beau monde augmentait la tristesse de Gobinard. Il passait une partie de ses journées devant sa porte, regardant sur la route qui menait à la demeure de madame de Stainville ; au moindre nuage de poussière, il s'écriait :

« Les voilà… ce sont eux… c'est la ca- » lèche… »

Mais la poussière faisait bientôt place à une voiture de foin ou à l'âne d'une laitière : alors Gobinard rentrait chez lui de mauvaise hu-

meur, il bougonnait tout le monde et faisait des yeux terribles à Petit-Jean.

Marie semblait partager l'impatience de son père adoptif; elle aussi regardait souvent sur la route; elle aussi était moins gaie; mais chez la jeune fille il y avait du dépit, de l'amour-propre froissé; ces messieurs qui lui avaient tant répété qu'elle était jolie, ce comte d'Aubigny surtout, qui l'avait embrassée sans même lui laisser le temps de se défendre, avait donc entièrement oublié la jeune fille du Tourne-Bride?

Depuis que Pierre avait quitté le pays, Gaspard continuait d'entrer presque tous les soirs chez maître Gobinard, mais le paysan n'adressait plus la parole à Marie; s'il se trouvait devant elle, ses regards sévères et scrutateurs imposaient à la jeune fille, qui baissait aussitôt les yeux. Gaspard, après l'avoir regardée quelque temps, s'éloignait d'elle sans lui dire un seul mot.

Pendant qu'au Tourne-Bride on pensait chaque jour à madame de Stainville et à sa société, celle-ci s'efforçait de rendre le séjour de sa campagne agréable à ses hôtes.

La maison que possédait madame de Stainville près de la Roche-Guyon offrait tout ce qui fait trouver du charme à la campagne. Jolie pelouse entourée de fleurs, petit bois bien touffu, grotte sombre, bassin, labyrinthe, rien ne manquait au jardin, qui était assez étendu pour qu'on pût y être seul, et pas assez pour s'y perdre. La maison n'était pas grande, mais son aspect avait de l'élégance, et dans l'intérieur, on trouvait tout ce qui fait passer le temps aux gens de la ville qui n'aiment pas la campagne pour elle-même : piano, billard, jeux de toute espèce ; crayons et pinceaux pour le peintre, bibliothèque pour le poète, fusils et chiens pour le chasseur, lignes et filets pour la pêche, et salle à manger pour tout le monde ; enfin, chez madame de Stainville, régnait la plus entière liberté ; chacun pouvait y suivre son goût, y prendre le plaisir qui lui convenait. La maîtresse du logis voulait qu'on se plût chez elle, et se conduisait en conséquence ; elle savait que plus on laisse de liberté aux gens, et moins ils en abusent.

Il y avait pourtant quelqu'un qui devait être là pour donner le bras à madame de Stain-

ville lorsqu'elle désirait se promener dans son bois, ou s'égarer dans son labyrinthe ; monsieur Daulay comprenait le regard de madame lorsqu'elle disait : « La promenade doit être » charmante ce matin !... Il doit faire bien bon » dans le jardin... à l'ombre !... »

Alors il s'avançait d'un air empressé, il réclamait l'avantage d'être le cavalier de la maîtresse du logis, avantage qui lui était rarement disputé ; mais lorsqu'on était dans le jardin, Daulay évitait les allées solitaires, les sentiers touffus ; il trouvait toujours quelque prétexte pour se diriger vers les endroits où il savait trouver du monde. Madame de Stainville poussait un soupir, en murmurant :

« C'est cruel !... on ne peut jamais jouir » d'un moment de solitude... Je ne sais pas » comment vous faites votre compte, Daulay, » mais vous me menez toujours près des per» sonnes qui sont dans le jardin ... Nous re» trouvons continuellement M. Bellepêche... ou » le comte..... et lorsqu'ils sont absents, c'est » près de mon jardinier ou de sa femme que » vous me conduisez... On ne peut jamais cau» ser... intimement !

» — Belle dame ! croyez bien que le hasard » seul... Vous ne pouvez douter du charme » que je goûte dans un doux tête-à-tête...... Ce » n'est pas ma faute si la société nous pour- » suit. »

Et tout en disant cela, Daulay, qui avait entendu un chien japper à sa gauche, dirigeait sa compagne de ce côté, bien certain que le chien annonçait une visite.

Il y avait dans les environs de la Roche-Guyon quelques maisons de campagne dont les habitants venaient rendre visite à madame de Stainville ; c'étaient de bons bourgeois campagnards qui passaient toute l'année dans leur propriété ; les uns avaient entièrement oublié les modes et les manières de Paris, les autres n'y avaient jamais été ; presque tous ces gens-là mettaient leur plus grand bonheur à parler de leurs plants d'asperges ou de leurs beaux pêchers ; à dire combien ils avaient récolté d'abricots, et le nombre de pots de confitures qu'ils en avaient tirés. Mais à la campagne, on est fort indulgent sur le choix de la société ; pourvu que les personnes soient à peu près présentables, on s'en contente, et on y passe des

journées près de gens avec lesquels, à Paris, on ne voudrait pas causer un quart-d'heure.

M. Daulay, qui craignait surtout de rester en tête-à-tête avec madame de Stainville, lui conseillait souvent d'inviter ses voisins à venir la voir ; car la compagnie de M. Bellepèche et et du comte d'Aubigny n'était pas suffisante pour garantir la jeune sigisbé des entretiens *intimes*. M. Bellepèche se levait tard ; il était fort longtemps à sa toilette, et quand il descendait, c'était pour déjeuner ; il remontait ensuite dans sa chambre pour desserrer la boucle de son pantalon et les cordons de son gilet ; cette opération terminée, il se regardait de nouveau dans une glace, se mirait de face, de profil, essayait même de voir son dos, puis redescendait, bien persuadé qu'il était toujours le plus bel homme de France et de Navarre.

Alors M. Bellepèche se rendait au salon ; il parcourait les journaux, les brochures, en ayant soin de s'asseoir toujours vis-à-vis d'une glace, de manière à pouvoir admirer son torse, ou sa figure, toutes les fois qu'il tournait un feuillet. Après une heure de lecture, le céliba-

taire allait faire une promenade dans le jardin ; mais il marchait à pas comptés, dans la crainte de s'échauffer; s'arrêtant dès qu'il croyait se sentir en sueur quelque part, il tirait son mouchoir, s'essuyait, s'éventait, s'asseyait, et très-souvent s'endormait pendant deux ou trois heures. Au réveil, se sentant plus léger, plus leste, parce que la digestion de son dîner était faite, M. Bellepêche remontait dans sa chambre, et là il resserrait les cordons de son gilet et la boucle de son pantalon. Puis il se mirait encore, se trouvait mince, svelte, et descendait au salon en faisant petit ventre. Au dîner, il s'abandonnait à son appétit, qui était toujours bon ; il mangeait beaucoup et longtemps, goûtait de tous les plats, et au dessert tâtait à tous les fruits. Après le dîner, on retournait au salon ; mais là M. Bellepêche s'apercevait qu'il ne respirait plus avec autant de facilité ; aussitôt après avoir pris le café, il remontait à sa chambre, relâchait la boucle de son pantalon, puis redescendait au salon, en se donnant de l'air avec son mouchoir. C'était à cette époque de la journée que M. Bellepêche s'appliquait à faire l'aimable, et qu'il

s'entortillait dans les histoires arrivées en Suisse, et dont la fin était entièrement étrangère au commencement. Cela durait jusqu'au moment où on se souhaitait le bonsoir. Monsieur Bellepêche retournait alors dans sa chambre, et là il commençait par lâcher tous les boutons de son pantalon et de son gilet ; mais cette fois c'était pour se mettre complètement à son aise. Les jours suivants, c'était exactement la même conduite.

Passons au comte d'Aubigny : madame de Stainville avait deviné qu'un motif étranger aux plaisirs de la campagne l'avait conduit chez elle ; il n'était pas probable, en effet, que l'homme le plus à la mode, le plus recherché, le plus aimé des belles, serait venu passer son temps chez une petite-maîtresse de quarante-huit-ans, dont aucun motif ne la forçait à être le complaisant, si quelques raisons secrètes ne l'avaient attiré là.

Mais à Paris, dans une réunion nombreuse, le comte avait rencontré une femme dont la beauté, la tournure noble et décente l'avaient frappé. C'était madame d'Armentière, jeune veuve qui regrettait beaucoup le mari qu'elle

avait perdu, et allait fort peu dans le monde, où elle portait toujours un air de réserve, un front sérieux qui donnait à sa beauté quelque chose de sévère, et faisait souvent expirer sur le bout des lèvres les galanteries qu'on aurait voulu lui adresser.

D'Aubigny avait remarqué madame d'Armentière (une femme qui regrette sincèrement son mari doit nécessairement être remarquée); il s'était approché d'elle, avait essayé de causer, de faire connaissance ; on lui avait répondu avec politesse, mais avec froideur, et le comte, qui était trop adroit pour s'imposer brusquement à quelqu'un, avait senti qu'il faudrait du temps pour se lier avec la belle veuve.

Mais bientôt le hasard lui fait découvrir que madame d'Armentière vient d'acheter une maison de campagne près de la Roche-Guyon; c'est aussi dans ces environs que madame de Stainville possède une propriété; d'Aubigny y a déjà été plusieurs fois ; mais il n'y passait que quelques jours. Il s'empresse alors d'aller demander à madame de Stainville si elle voit à la campagne une nommée madame d'Armentière ; on lui répond que pendant l'été on a fort

souvent le plaisir de la recevoir, parce que la belle veuve, qui va peu dans le grand monde, et que l'on voit rarement à Paris dans les réunions, se livre davantage à la campagne, où l'on vit en dehors de toute cérémonie, et qu'elle n'y fuit pas la société de ses voisins.

Ces renseignements avaient suffi pour donner à d'Aubigny le plus grand désir de retourner à la campagne de madame de Stainville, et c'est pourquoi nous l'avons vu arriver en calèche avec MM. Daulay et Bellepêche.

Dès le lendemain de son arrivée, le comte va se promener dans les environs, et cherche la propriété de madame d'Armentière; il n'a pas de peine à la trouver; aux champs on connaît ses voisins, et il serait difficile de s'y cacher, car les paysans sont généralement curieux.

D'Aubigny s'approche de la maison qu'on lui a indiquée; elle est petite, mais jolie; une grille placée devant, et fermant une cour plantée d'arbres, permet de voir dans une partie des jardins. D'Aubigny s'arrête, regarde; il voudrait apercevoir madame d'Armentière; il reste longtemps immobile devant la maison.

Au bout de quelque temps, un jardinier sort et vient à lui :

« Est-ce que monsieur demande quelqu'un?
» — Est-ce qu'il n'est pas permis de regarder
» ce jardin?...—Pardonnez-moi, monsieur. —
» Vous avez des fleurs superbes!—Monsieur est
» bien honnête. — Cette maison n'appartient-
» elle pas à madame d'Armentière?—Oui, mon-
» sieur. — Et... elle y est maintenant! — Non,
» monsieur, madame n'est pas encore arrivée
» de Paris; mais nous l'attendons, elle ne doit
» pas tarder à venir. »

Le comte s'éloigne en se disant : « Que les
» amoureux sont stupides!.. je restais là, planté
» devant cette grille.. j'y serais peut-être en-
» core si ce brave homme ne m'avait dit que sa
» maîtresse est à Paris... Après tout... n'ai-je
» pas le temps de voir cette dame!... je n'en
» suis certainement pas amoureux... à peine si
« je la connais... elle est fort bien... mais il y
» en a mille plus jolies... Je n'ai presque pas
» causé avec elle... à peine si elle m'a répondu
» quelques mots... il me serait difficile d'affir-
» mer si elle a de l'esprit... Elle doit en avoir...
» ses yeux en promettent... mais les yeux d'une

» femme promettent tant de choses!... Les
» femmes les moins spirituelles savent quelque-
» fois donner à leurs regards beaucoup d'expres-
» sion... on y est trompé bien souvent. »

D'Aubigny est obligé de se contenter encore de la société qui vient chez madame de Stainville; mais le temps lui semble long au milieu de ces bourgeois campagnards dont les femmes et les filles ne savent faire que de gauches révérences; Daulay fait ce qu'il peut pour s'attacher aux pas du comte: c'est un moyen de ne pas rester seul avec la tendre Stainville, qui voudrait toujours se promener dens les allées sombres et solitaires; et M. Bellepêche, quand il a convenablement desserré ou relâché la boucle de son pantalon, cherche le comte pour lui parler de ses voyages en Suisse; mais tout cela paraît fort monotone à d'Aubigny, qui serait déjà retourné à Paris, si chaque jour il n'avait l'espoir de voir arriver madame d'Armentière; quelquefois il a l'idée d'aller au Tourne-Bride lutiner la petite Marie, mais il y a cinq quarts de lieue pour arriver à l'auberge où est la jolie fille, et pendant qu'il irait là, une autre femme, moins jolie peut-être, mais dont

la conquête serait bien plus flatteuse, peut venir faire visite à madame de Stainville.

L'intérieur de la maison de campagne commençait à devenir assez triste; madame de Stainville boudait Daulay parce qu'il ne la menait ni dans le labyrinthe ni dans la grotte; Daulay avait de l'ennui d'être sans cesse obligé de promener une petite-maîtresse de quarante-huit ans, dont la sensibilité devenait très-exigeante. Bellepêche; après s'être miré dans toutes les glaces de la maison, et avoir marché en rentrant son ventre, aurait voulu que quelque femme fût là pour prendre garde à lui. Enfin, d'Aubigny, qui ne voyait pas arriver madame d'Armentière, était fort maussade, et ne prenait pas la moindre peine pour être aimable.

Mais ainsi qu'un rayon de soleil dissipe les nuages et fait oublier une triste journée, ainsi il ne faut souvent dans une société qu'une personne de plus pour y ramener la gaîté, les plaisirs et le bonheur.

CHAPITRE X.

MADAME D'ARMENTIÈRE.

—

Une après-midi, on était encore au salon, indécis sur ce qu'on ferait dans la journée. Madame de Stainville penchait pour la promenade ; Daulay trouvait qu'il faisait trop chaud ; M. Bellepêche était de l'avis de Daulay, et le comte, à demi-couché sur un divan, ne daignait pas même donner son avis.

Tout-à-coup la porte s'ouvre, une dame entre et va embrasser madame de Stainville ; mais ce n'est plus une lourde et empesée bourgeoise des environs, c'est une dame élégante, qui se

présente avec aisance, avec grâce, dontl a taille un peu élevée est parfaitement prise, dont la figure belle, mais sérieuse, a cependant un charme indéfinissable, et dont la toilette, sans être coquette, annonce une recherche qui fait honneur à son goût ; enfin c'est madame d'Armentière.

Il faut voir quel changement son arrivée opère dans le salon. En une seconde, d'Aubigny a quitté le divan ; il s'est levé et se tient respectueusement contre le piano, attendant qu'un regard tombe de son côté ; Daulay se ranime ; son air ennuyé et ennuyeux est remplacé par un sourire ; M. Bellepêche se redresse, rentre son ventre et prend une pose très-confortable ; enfin madame de Stainville va gracieusement au-devant de la nouvelle venue.

« C'est vous, ma chère madame d'Armen-
» tière... Ah ! il y a bien longtemps que l'on
» vous désire ici !

» — Je ne suis arrivée à ma campagne
» qu'hier, et, vous le voyez, ma première visite
» est pour vous.

» — Vous êtes bien gentille... mais pourtant

»je veux vous gronder de rester si longtemps à »Paris... Voilà quinze jours que nous sommes »arrivés, nous; permettez que je vous pré»sente treis messieurs qui ont bien voulu me »tenir fidèle compagnie... Monsieur le comte »d'Aubigny.

»—J'ai eu l'avantage de voir madame à Pa»ris... »répond le comte en saluant.

»— En effet, monsieur, je me le rappelle... »chez madame de Clarence.

»— Voici M. Daulay, » continue madame »de Stainville. « Oh! mais vous avez déjà fait »connaissance avec lui... l'été dernier.

»— Et ce sera un grand bonheur pour moi »de la renouveler! » dit Daulay en s'inclinant.

Ce compliment auquel madame d'Armentière ne répond que par un salut, fait faire une légère moue à la tendre Stainville, qui se remet bien vite et reprend : « Enfin voici monsieur »Bellepêche, que vous avez, je crois, vu chez »moi à Paris. »

Madame d'Armentière salue encore d'un air qui veut dire qu'elle ne se le rappelle pas, et Bellepêche prend la parole :

« Je n'affirmerai pas avoir eu le plaisir de » voir déjà madame ; sa figure ne m'aurait pas » échappé... madame a quelque chose d'helvé- » tique dans la taille... Quand je fus en Suisse, » j'admirai la taille des femmes... avec un petit » corset, c'est charmant !... et cela court sur les » montagnes les plus hautes... où il y a de la » neige... qui ne fond pas même l'été... c'est » fort dangereux, sans un bâton ferré !...

» — Que pensez-vous de moi, qui vis ici » avec trois hommes? » reprend madame de Stainville, en minaudant.

« — C'est moins dangereux, je crois, que si » vous n'étiez qu'avec un seul.

» — Mais votre arrivée va ranimer ces mes- » sieurs ; ils commençaient à devenir un peu » maussades !... — Ah ! madame... voilà qui est » méchant ! » dit Daulay.

« — Madame de Stainville nous en veut au- » jourd'hui parce que nous ne voulions pas nous » promener, » dit Bellepêche ; « mais la cha- » leur est si forte... ce n'est pas ici comme en » Suisse, où il y a un air vif... même dans la » canicule... j'ai monté sur le Righy en août...

» avec un guide... c'était un paysan indigène...
» il portait une singulière culotte !...

» — Enfin vous voilà ! » reprend madame de Stainville, qui ne semble pas curieuse de savoir quelle culotte portait le guide de M. Bellepêche. « J'espère que nous vous verrons souvent...
» vous nous donnerez tous les jours où vous se-
» rez libre...

» — Libre, mais je le suis entièrement ici ;
» vous êtes la seule personne des environs que
» je voie. . il m'était bien venu quelques voi-
» sins... quelques dames du pays, mais ces
» gens-là m'ennuyaient ; je ne leur ai pas rendu
» leur visite ; ils ne sont pas revenus, et c'est ce
» que je voulais. Je préfère la solitude à la so-
» ciété des sots !

» — Alors si vous ne venez pas nous voir,
» nous saurons à quoi nous en tenir.

» — Vous me verrez autant que vous le vou-
» drez. Je suis si près de cette maison .. en un
» quart d'heure on est chez moi...

» — Un quart d'heure ! » dit d'Aubigny ; « j'au-
» rais cru qu'il y avait beaucoup plus de che-
» min.

» — Est-ce que vous connaissez la maison

» de madame... comte? — On me l'a mon-
» trée... comme je me promenais dans les en-
» virons.

» — Mais alors, monsieur, on ne vous a pas
» montré un chemin de traverse qui con-
» duit chez moi et abrége de beaucoup la dis-
» tance.

» — Si j'étais votre cavalier, madame, » re-
prend le comte, « je ne voudrais pas prendre ce
» chemin-là.

» — Quand je le disais! » s'écrie madame de
» Stainville; « ils vont redevenir aimables.....
» Mais voyons, que ferons-nous pour vous amu-
» ser aujourd'hui?... J'aurais bien proposé une
» promenade... mais puisqu'il fait si chaud!...

» — Je crois qu'il y a de l'air maintenant, »
dit d'Aubigny en s'approchant d'une fenê-
tre.

« — Oui! .. » dit Daulay; « le temps est ra-
» fraichi...

» — En allant doucement on peut se prome-
» ner, » ajoute M. Bellepêche.

« — Eh bien, messieurs, puisque mainte-
» nant vous pouvez supporter la promenade...

» Partons... Madame d'Armentière est-elle de » cet avis?

» — Oh! volontiers! j'aime surtout à faire de » longues courses!... on découvre des sites... » des points de vue nouveaux... je suis très-» bonne marcheuse, moi. — La promenade est » aussi fort agréable en calèche, » dit Bellepêche qui déjà craint de se fatiguer. — « En calè-» che... y pensez-vous? » répond madame de Stainville; « c'est bon quand on veut rester sur » une grande route; mais si l'on a envie de » parcourir les bois et les champs; il faut se » résoudre à aller à pied. Allons, messieurs, la » main aux dames. »

Le comte a déjà offert son bras à madame d'Armentière, et Daulay, obligé de prendre celui de la personne qu'il promène tous les jours, s'ecrie:

« Surtout restons tous ensemble... pour » causer... c'est bien plus gai de ne pas se per-» dre!... de rire... de... »

Une douleur assez vive au bras empêche le jeune homme de continuer; sa compagne venait de le pincer très-fortement pour lui apprendre à moins aimer la société.

Le comte et madame d'Armentière marchent devant, Bellepêche, qui n'a point de dames sous le bras, va de l'un à l'autre couple, en faisant des remarques sur les points de vue qui se présentent, et ramenant toujours la conversation sur la Suisse qu'il est fier d'avoir visitée. On écoute peu ce que dit ce monsieur, car d'Aubigny, qui veut plaire à la jolie femme dont il tient le bras, fait en sorte d'être aimable, et est déjà parvenu plusieurs fois à faire rire madame d'Armentière. Chez le second couple, au contraire, c'est la dame qui fait les frais de la conversation; elle semble gronder son cavalier de ce qu'il la fait marcher trop vite, et du désir qu'il témoigne d'être toujours tout près de la jolie voisine. Daulay s'excuse et ralentit le pas; mais au bout d'un moment, il tire plus vivement le bras de sa compagne, en adressant la parole aux personnes qui sont devant lui.

La promenade se prolonge assez longtemps; elle n'a été agréable que pour le comte et madame d'Armentière, car le couple qui les suivait a passé presque tout son temps à se quereller; et Bellepêche, qui a continuellement

fait le manége d'un petit chien, en allant de l'un à l'autre sans que l'on ait fait attention à ses récits de voyages, est le premier à faire remarquer que l'heure du dîner approche et qu'il faut songer au retour.

« Il me semblait que nous ne faisions que » commencer notre promenade!... » dit d'Aubigny en jetant un tendre regard sur la personne qui lui donne le bras.

« — C'est que vous êtes un marcheur infa» tigable!.... » dit Bellepêche; « moi aussi, » j'ai beaucoup marché dans les montagnes, en » Suisse...

» — Nous sommes aux ordres de ces dames, » dit Daulay, qui est parvenu à faire avancer sa compagne près de la société.

« — Je suis un peu fatiguée, » dit madame de Stainville : « Ce M. Daulay me fait aller si » vite... Ne pourrions-nous pas nous reposer un » moment avant de retourner chez moi?

» — Très-volontiers! » dit madame d'Armentière en quittant aussitôt le bras de son cavalier. « Tenez, cet endroit me semble joli... De » la vue, de l'ombre, du gazon... voilà un sa» lon champêtre tout trouvé. »

La société s'assied sur l'herbe. Madame d'Armentière va se mettre à côté de madame de Stainville; le gros Bellepêche est le plus long à se placer; encore ne se décide-t-il à s'asseoir qu'après avoir secrètement lâché la boucle de de son pantalon.

« Combien j'aime la campagne! » dit madame d'Armentière en promenant autour d'elle des regards satisfaits. « Que l'on est bien ici!...
» quel beau site! quel air pur!... Ah! dites-moi
» si le plus beau salon de Paris vaut ce gazon
» émaillé de fleurs... ces arbres majestueux qui
» nous ombragent, et surtout cette douce li-
» berté que nous goûtons ici?...

» — Oui... j'aime beaucoup la campagne
» aussi, » dit madame de Stainville, « et pour-
» tant elle me porte à la rêverie, à la mélan-
» colie. »

Un long soupir accompagne ces paroles.

« — Il y a des rêveries bien douces, » dit d'Aubigny, « et dans lesquelles on se complaît
» longtemps! Ce sont presque toujours celles
» qui précèdent ou suivent un nouvel amour...

« — Il y a d'anciens sentiments qui nous
» font rêver plus que ne le ferait un nouveau! »

dit madame d'Armentière en détournant la tête d'un air attristé... « mais vous, messieurs, vous » ne comprenez pas cela!... vous ne placez le » bonheur que dans le changement. Aussi vos » rêveries se composent d'espérances, et pres- » que jamais de souvenirs.

» — Il faudrait ne pas vous connaître pour » penser ainsi, » murmure d'Aubigny à voix basse. La jolie femme n'a pas l'air d'avoir entendu. Bellepêche risque d'étendre ses jambes sur l'herbe, en disant :

« — Il a fait considérablement chaud au- » jourd'hui!

« — Oui, la campagne a beaucoup de charme, certainement, » dit à son tour Daulay, « c'est dommage que l'on y éprouve sou- » vent des privations; par exemple, en ce mo- » ment j'ai une soif ardente, et j'avoue que je » donnerais je ne sais quoi pour un verre » de bière ou de limonade... mais cherchez » donc un café par ici!... — A défaut de café, » monsieur, on trouve quelquefois des sources » où l'on peut se rafraîchir.

» — Voulez-vous que nous allions tous deux

» en chercher une? dit avec empressement ma-
» dame de Stainville.

» — Non, je vous remercie, » répondit Daulay, qui ne se soucie pas de s'aventurer seul avec son amie. « Vous êtes fatiguée... et puis
» il n'y a pas de sources dans ce pays-ci!...
» Mais j'aperçois un paysan qui vient de ce côté
» avec un panier à son bras... il a peut-être là-
» dedans des fruits, du raisin... Me permettez-
» vous de l'appeler, mesdames? — Certaine-
» ment, et nous goûterons volontiers à ces fruits,
» s'ils sont bons. — Holà! eh! l'homme... par
» ici!... »

Le paysan était Gaspard qui retournait à Vétheuil, suivi de son âne chargé d'herbes, tandis que lui portait dans un panier des prunes et du raisin qu'il venait de cueillir dans une petite pièce de terre qui composait tout son bien. Il a entendu les voix qui l'appellent, et, se détournant de son chemin, fait faire halte à son âne, s'avance sous les arbres, et s'approche de la société en disant :

« — C'est-i moi que vous appelez?

» — Sans doute. Avez-vous des fruits dans ce
» panier? — J'ai queuques prunes et du raisin.

» — Voulez-vous nous en vendre? — Pourquoi » pas? à vous ou à d'autres, quoi que ça me fait, » pourvu que je vende... »

Et Gaspard, ôtant les feuilles dont son panier est recouvert, présente ses fruits à la société.

« Ah! quelle horreur! » dit Daulay, « des » prunes de monsieur!... fi donc! est-ce que je » mange de cela?... — Pourquoi donc que vous » n'en mangeriez pas? » répond Gsspard, « est-» ce que vous croyez que mes prunes sont ve-» nues pour des chiens!... — Mon ami, tâchez » d'abord d'avoir un ton plus poli, et de faire » attention à qui vous parlez... vous n'êtes pas » en ce moment avec vos pareils. — Je ne suis » pas avec mes pareils .. ah ben! en v'là une » bonne à c't'heure... est-ce que vous n'avez » pas un nez, une bouche et des oreilles comme » moi?... est-ce que vous croyez que je suis » une grenouille, par hasard? — Ah! mon Dieu! » mais je reconnais ce rustre, » dit à demi-voix Daulay; « c'est celui que nous avons déjà ren-» contré au Tourne-Bride...

» — Oh! je vous reconnais ben aussi, moi, » dit Gaspard, qui avait entendu ce que le petit-

maître n'avait prononcé qu'à demi-voix ; « c'est » vous qui l'autre jour, m'aver appelé *cet* » *homme !* oh !... je vous ai ben remis tout de » suite... mais j'ai pas de rancune, allez, et je » vous vendrai des prunes tout de même qu'à » un autre ! »

Gaspard ajoute en lui-même : « Tu les paye- » ras double, par exemple.

» — En effet, » dit à son tour d'Aubigny, » c'est maître Gaspard que nous avons le plaisir » de retrouver.

» — Gaspard, comme vous dites... oh ! je » ne changeons pas de nom, nous autres !. . » c'est pas comme les gens de Paris, qui en ont » souvent un pour chaque quartier !

» — Toujours plaisant et caustique, maître » Gaspard !...

» — Allons, mesdames .. voici le panier... » voulez-vous vous risquer ?

» — Très-volontiers, » dit madame d'Armen- tière ; « d'ailleurs à la campagne il ne faut pas » être difficile .. Mais elles sont très-bonnes ces » prunes !...

» — Pardi ! j'crois ben, » dit Gaspard, c'est » de la reine-claude violette. — Alors il fallait

» donc me le dire, » reprend Daulay, « au lieu » de me parler de chiens et de grenouilles... » — Pourquoi avez-vous l'air de ravaler ma » marchandise? — Diable! il me paraît qu'il ne » faut rien vous dire à vous autres paysans! » Voyons donc ces prunes... — Je vous préviens » qu'elle vaut six liards la pièce, parce qu'il » n'y en a plus... la prune s'en va!... et celle- » ci est la dernière...

» — Est-ce que ça ne me fera pas mal à l'es- » tomac, vos reines-claudes violettes? » demande Bellepèche, en regardant Gaspard.

« — I m'semble que vous n'avez pas l'air » trop poumonique! » répond le paysan d'un air moqueur.

La société commence à s'amuser des saillies et de la brusque franchise de Gaspard, qui n'est pas plus embarrassé au milieu de gens du grand monde que s'il était au cabaret.

« Voyons le raisin maintenant, » dit le comte.

« — Ah, dame! le raisin n'est pas comme » la prune, il commence, lui... c'est pas en- » core tout miel, mais c'est déjà bon tout de » même...

» — Oh! non, ce n'est pas tout miel! » dit Daulay qui vient de goûter une grappe; « si » c'est avec cela qu'on fait du vin par ici, cela » doit être excellent pour accommoder une sa- » lade !

« — Oh! vous avez encore mangé queuque » chose de plus mauvais que ça! » répond Gaspard d'un air goguenard.

« — Non, certes, » dit Daulay, « je n'ai ja- » mais rien pris qui m'ait fait faire la grimace » à ce point...

» — Bah! bah!... cherchez ben... — Ah ça, » mais il est tout-à-fait plaisant ce paysan, qui » veut m'apprendre ce que j'ai fait...

» — Et moi je vous dis que vous avez fait » une ben autre grimace quand on vous a servi » au Tourne-Bride des soles avec de la mélasse, » et que vous avez eu peur d'être empoi- » sonné!...

» — Ma foi ce brave homme a raison, » dit d'Aubigny, « et je suis de son avis... Ce rai- » sin, tout vert qu'il soit, est encore préférable » aux filets de soles de maître Gobinard. Ah ça, » mais comment savez-vous cette aventure?...

» — Oh! pardi! c'est tout simple, puisque

» j'étais au Tourne-Bride pendant que vous dî-
» niez... Je vous ai entendu en sortant faire
» vos compliments à Gobinard... qui se serait
» arraché les cheveux s'il en avait eu. Enfin,
» j'ai appris comme ça toute l'affaire... C'était
» son marmiton qu'avait pris un pot pour un
» autre... de la mélasse pour du bouillon... du
» coulis, du réduit!... est-ce que je sais,
» moi!... si ben qu'on a envoyé le petit courir
» après votre calèche, pour vous apprendre ça,
» et que le marmiton, au lieu de rattraper vo-
» tre voiture, s'est laissé tomber dans le bour-
» bier, et est revenu tout couvert de vilaines
» ordures, sauf votre respect, et puis que le
» père Martineau, le professeur d'écriture, s'é-
» tait chargé de vous apprendre la chose, et qu'il
» s'est contenté de la dire au jardinier de ma-
» dame, qui, à ce que je vois, ne l'avait pas re-
» dite à sa maîtresse, et v'là toute l'histoire. »

La compagnie a écouté avec attention le récit de Gaspard, et M. Bellepêche s'écrie : « Voyez cependant à quoi tient notre exis-
» tence!.. Si ce petit marmiton avait aussi bien
» pris de l'eau de javelle, nous eussions été tous
» empoisonnés!...

» — Voilà ce que c'est que de manger chez un » traiteur de village !

» — A propos, » dit le comte, « et la jolie » Marie... la petite brune aux yeux si brillants, » est-elle toujours au Tourne-Bride ?

» — Tiens, sans doute ?... et où donc vou- » driez-vous qu'elle fût ?... Mais dites donc, je » n'ai pas le temps de rester là... j'ai de l'ou- » vrage encore... Prenez-vous mon raisin ? » —Non... il est trop vert!—Alors payez-moi » mes prunes et que ça finisse... Je ne peux pas » passer ma journée comme vous à me coucher » sur le dos... c'est bon pour les gens de Paris, » ça. — Vous croyez donc que les gens de Pa- » ris passent tout leur temps à se reposer ? » —Ah! dame, je sais ben qu'il y en a aussi » qui travaillent, qui font des ouvrages » avec des plumes, de l'encre... un tas de gri- » moire, où je ne connais goutte, et dont je me » passe ben! quoique le père Martineau dise » que je ne suis qu'un âne... Mais les ânes ga- » gnent leur vie tout de même... Qui est-ce » qui paye de vous tous ?...

» — Tenez, l'ami, voilà pour vous, » dit d'Aubigny en présentant une pièce de cinq

francs au paysan. Celui-ci la prend en s'écriant :

« — Ah ben, à la bonne heure! vous n'êtes » pas trop dur, vous!... Quand on est bon en» fant avec moi, je le suis tout de même!... Si » vous voulez mon âne pour vos dames, pour » vous en revenir, je vas vous le prêter, et vous » n'aurez rien de plus pour ça.

» — Ces dames veulent-elles accepter la » monture qu'on leur offre? — Non, pas moi, » dit madame de Stainville; « quand je suis sur » un âne, j'ai trop peur qu'il se couche!

» — Oh! le mien n'aura pas envie de se cou» cher avec vous! je vous en réponds, » dit Gaspard.

« — Moi, je préfère aller à pied, » dit madame d'Armentière. « A votre aise, alors je m'en » vas; salut, la compagnie! »

Gaspard porte la main à son bonnet, puis retourne à son âne qu'il pousse devant lui, et avec lequel il continue son chemin.

» — Ce rustre n'est pas sot! » dit d'Aubigny en regardant le paysan s'éloigner.

« — Je le trouve très-grossier! » dit Daulay. « et sans la présence de ces dames, je lui

» aurais donné une leçon de politesse. — Je » crois que vous auriez eu fort affaire, et que » vous y auriez perdu vos peines.

» — Quelle est donc cette jolie Marie dont » monsieur vient de demander des nouvelles? » dit d'un air indifférent madame d'Armentière.

» — C'est une jolie fille fort gentille, » répond madame de Stainville; « elle est servante au » Tourne-Bride, et en vérité elle mériterait » mieux... Elle a une figure tout-à-fait aimable, » et puis c'est un enfant qui a été abandonné et » dont l'aubergiste a pris soin... Elle n'a jamais » connu ses parents; tout cela la rend intéres- » sante...... Si j'y avais songé j'aurais dit à ce » paysan de me l'envoyer; car j'ai plusieurs » chiffons, quelques robes, dont je veux lui » faire présent.

» — Madame est vraiment trop bonne, » dit Daulay, « je trouve, moi, que cette jeune fille » n'a rien de remarquable. C'est une fille d'au- » berge. Jolie... comme peut l'être une fille » d'auberge! et voilà tout!

» — C'est la beauté du diable, et pas autre » chose! » dit Bellepèche en essayant de chan- ger de position. « Elle a de la fraîcheur, de la

» vivacité! mais ce n'est point là un vrai type » de beauté. Quelle différence avec les Suissesses! » Oh! les Suissesses sont de superbes femmes. » J'en ai connu deux entre autres... c'était aux » environs de Zurich, je venais de faire une » tournée, et l'on m'avait donné pour guide un » chien des montagnes... Bel animal! il avait le » poil comme de la soie, la queue longue et four- » nie comme celle d'un renard, et une tache de » feu sous le ventre... Je préfère cette espèce » aux chiens de Terre-Neuve...

» — Si nous rentrions, » dit madame de Stainville, « je crois que chacun doit être reposé....
» — Nous sommes à vos ordres, mesdames....
» — En route, alors; monsieur Daulay, donnez- » moi donc la main pour m'aider à me lever. — » Me voici, madame. »

Madame de Stainville a donné la main à Daulay pour quitter le gazon, mais une fois lèvée elle n'abandonne pas cette main sans reprendre aussitôt le bras du jeune homme, afin qu'il ne puisse aller s'offrir pour cavalier à madame d'Armentière. On revient donc dans le même ordre que l'on était parti; pourtant, cette fois, la jeune dame qui donne le bras au comte

s'obstine à mesurer son pas de manière à rester toujours près de madame de Stainville. Est-ce simple politesse de sa part? est-ce pour que d'Aubigny ne puisse pas avoir avec elle de conversation particulière? c'est ce que celui-ci se demande, tout en pestant contre ce caprice de madame d'Armentière.

On revient chez madame de Stainville. On dîne gaîment, et le soir, quelques voisins campagnards viennent, par leur présence, provoquer les saillies de Daubigny et les épigrammes de Daulay; enfin le temps s'écoule plus vite, parce qu'une jeune et jolie femme est là, qui écoute, qui répond, et qui, quelquefois, daigne sourire à un bon mot de ces messieurs.

Mais l'heure est venue de se retirer; madame d'Armentière remet son grand chapeau de paille, et se dispose à retourner chez elle. D'Aubigny attendait ce moment avec impatience; car il s'est bien promis de reconduire madame d'Armentière, déjà même il offre son bras; mais la jeune dame le remercie gracieusement disant :

« — Je vous suis obligée, monsieur, je ne » veux déranger personne... — Comment, ma-

» dame... déranger!... c'est un plaisir que vous » me procurez au contraire... A coup sûr, vous » ne pensez pas que nous vous laisserons en al- » ler seule... — Non, monsieur, mais comme » cela me gênerait pour venir chez mon aima- » ble voisine, si chaque soir on était obligé de » me reconduire, j'ai dit à mon jardinier de ve- » nir me chercher, et je suis certaine qu'il m'at- » tend.... N'est-il pas vrai, mademoiselle, que » mon jardinier est là?

La femme de chambre fait un signe affirmatif. Après avoir embrassé madame de Stainville, madame d'Armentière fait un aimable salut aux trois messieurs, et s'éloigne en déclarant qu'elle ne reviendrait plus si l'on s'obstinait à vouloir la reconduire.

Il faut donc laisser la jolie voisine regagner sa demeure dans la seule compagnie de son jardinier. Lorsqu'elle a quitté le salon, madame de Stainville part d'un éclat de rire, parce que les trois messieurs, et surtout d'Aubigny, semblent consternés de la sortie de madame d'Armentière.

« — Ah! messieurs!... madame d'Armen- » tière a de la fermeté dans le caractère, » dit

madame de Stainville qui semble charmée de ce que sa voisine n'a voulu lui enlever aucun de ses cavaliers...... « elle tient bon quand elle » veut quelque chose... ce ne sera pas une con- » quête facile.

» — Tant mieux, madame, tant mieux!... il » y aura plus de gloire à la faire, » répond le comte en se frottant les mains.

» — Eh mon Dieu! » répond Daulay, « la sé- » vérité dans les regards ne me prouve rien, à » moi. Toutes les femmes ont un côté faible, il » ne s'agit que de le trouver.

» — Certainement, certainement, » dit Belle-pêche en se regardant dans une glace, « une » conquête... parbleu, quand on voudra s'en » donner la peine... on sait bien comment il » faut s'y prendre... Et puis, pour peu que l'on » soit bel homme...... une femme n'est pas de » marbre... En Suisse, je me trouvai un soir à » table d'hôte, à côté d'une étrangère dont la » beauté noble et fière captivait tous les regards. » Je lui présentais de la venaison, c'étaient des » perdreaux accommodés avec une sauce noire, » ils ont une singulière façon d'accommoder les » perdreaux en Suisse, ils mettent des épices,

» entre autre une plante qu'ils cueillent dans les
» montagnes... »

Ici, monsieur Bellepêche se retournant, s'aperçoit qu'il est seul dans le salon. Tout le monde était allé se coucher. Il se décide alors à en faire autant, sauf à se conter à lui-même son histoire en se déshabillant.

CHAPITRE XI.

LETTRE MYSTÉRIEUSE. GRANDE DÉCOUVERTE.

—

Il y a quinze jours que madame d'Armentière habite sa campagne; elle a passé presque tout ce temps chez madame de Stainville; elle arrive après le déjeuner, toujours simple, mais belle, aimable, mais réservée; elle plaît à tout le monde, même aux femmes, parce qu'elle ne semble pas s'apercevoir des conquêtes que font ses charmes et son esprit, et surtout qu'elle n'en tire pas vanité.

Madame de Stainville a bien quelques moments d'humeur lorsque son sigisbé Daulay re-

garde trop longtemps la jolie voisine ; mais, comme celle-ci ne fait aucune attention aux regards qu'on lui lance, il y aurait injustice et maladresse à lui témoigner le moindre dépit.

Bellepêche prend plus soin que jamais à serrer la boucle de son pantalon ; il étudie devant une glace les poses qu'il adoptera lorsqu'il sera devant madame d'Armentière, car cette dame a de la fortune, elle est libre, et le vieux garçon, qui a toujours espéré que ses avantages physiques lui procureraient un bon mariage, commence à penser qu'il est temps que ce mariage arrive, et songe très-sérieusement à faire sa cour à madame d'Armentière.

D'Aubigny ne prend aucun ombrage des longues œillades de Daulay, ni des poses académiques de M. Bellepêche : de tels rivaux ne lui semblent pas redoutables. Mais ce dont il s'inquiète, c'est du peu de progrès que lui-même fait près de la belle veuve ; c'est de la tranquilité avec laquelle on reçoit ses soins ; de la gaité avec laquelle on reçoit ses soupirs ; c'est enfin de cette égalité d'humeur qui ne se dément pas chez madame d'Armentière, et la

rend aussi aimable le lendemain que la veille. Une telle femme désespère un amoureux ; on préférerait des caprices, des dédains, de la coquetterie, de la haine même..... car au moins on inspirerait quelque chose, et quand on aime, on est surtout désolé de ne rien inspirer.

Une après-dînée, la société de madame de Stainville était réunie dans le jardin. Les dames s'occupaient de broderies; d'Aubigny et Daulay d'amabilité, et Bellepêche cherchait de quelle manière il avancerait sa jambe gauche, lorsque le jardinier vint apporter à sa maîtresse une lettre qu'on lui apportait de Paris où elle lui avait été adressée.

Madame de Stainville regarde l'écriture, cherche à rappeler ses souvenirs ; puis, après en avoir demandé permission à la compagnie, brise le cachet et lit la lettre.

Par discrétion on s'était remis à causer pour laisser à la maîtresse du lieu tout le loisir de lire la missive qu'elle venait de recevoir ; mais bientôt madame de Stainville pousse une exclamation de surprise qui donne à chacun le droit de la questionner.

« Voici une lettre qui produit de l'effet, au

moins, » dit le comte en souriant. « Elle est » plus heureuse que beaucoup de gens.

» — C'est quelque déclaration d'amour, » dit Daulay en se pinçant les lèvres, pour faire semblant d'être jaloux.

« — Est-ce qu'il y a quelque maladie épidé» mique à Paris, » demande Bellepêche avec inquiétude.

« — En vérité messieurs, vous êtes très-curieux, » dit madame d'Armentière, « et notre » chère hôtesse aura bien de la bonté si elle ré» pond à toutes vos questions.

» — C'est ce que je vais faire, pourtant, » dit madame de Stainville, « et je ferai même mieux, » je vous communiquerai cette lettre que je » viens de recevoir, vous verrez si son contenu » singulier ne donne point champ aux plus » vastes conjectures. D'abord je vous dirai qu'elle » est d'une de mes anciennes connaissances, la » duchesse de Valousky. Je ne sais si vous m'en » avez déjà entendu parler.

» — N'est-ce pas celle qui a logé au Tourne» Bride, dans la chambre où nous avons dîné ? » dit Daulay.

« — Précisément. Je vous ai dit que ma-

» dame de Valousky était aussi spirituelle que » jolie ; qu'assez maltraitée d'abord par la for» tune, elle avait fait, il y a quinze ans, un » héritage considérable... et qu'alors elle prit le » goût des voyages...

» — Je me rappelle tout cela, » dit Belle» pêche..... « Cette duchesse est veuve?..... — » Oh ! il y a fort longtems ; elle perdit son » mari à vingt ans, et maintenant elle doit en » avoir un peu plus du double.

» — Ce peut être encore une femme fort » agréable ! » murmure Bellepêche en admirant sa rotule.

« — Maintenant écoutez ce qu'elle m'écrit. »

Chacun se rapproche de madame de Stainville, qui recommence, mais tout haut, cette fois, la lecture de la lettre qu'elle vient de recevoir.

« Ma chère amie, il y a bien longtemps que » vous n'avez eu de mes nouvelles, et peut-être » m'avez-vous crue morte ; ce qu'il y a de cer» tain, c'est qu'on ne doit plus penser à moi, » car à Paris comme partout on oublie vite les » absents. J'ai été un peu fâchée contre vous

» qui n'avez pas répondu à plusieurs de mes
» lettres; mais ma rancune ne tient pas contre
» mon désir de causer avec une ancienne amie.
» Je vous dirai donc que j'ai beaucoup voyagé,
» beaucoup parcouru le monde; que j'ai eu le
» talent de m'amuser en Angleterre, de rire en
» Allemagne et de me plaire en Rusie; mais que
» je songe cependant à revenir en France qui est
» ma patrie, quoique je porte un nom polonais.
» Encore quelques mois de séjour en Italie,
» quelques courses à Rome, à Gênes, à Florence,
» et je reviendrai à Paris, que probablement
» je ne quitterai plus, ma fortune me permet-
» tant maintenant d'y vivre selon mon goût. »

« — Nous voici au plus intéressant, » dit madame de Stainville en s'interrompant pour regarder ses auditeurs, qui jusqu'alors cherchaient ce qu'il y avait de singulier dans la lettre qu'on leur lisait.

« J'ai appris que vous possédiez une maison
» de campagne dans les environs de Mantes et
» de la Roche-Guyon. A mon retour en France,
» mon premier soin sera de me rendre de ces
» côtés où un motif plus important m'appelle.
» Il y a dix-sept à dix-huit ans, j'ai voyagé par

» là, et je me suis arrêtée au petit village de » Vétheuil ; j'ai logé dans une auberge qui avait » pour enseigne : *Au Tourne-Bride.*

» — Décidément, maître Gobinard ne nous » avait pas trompés, » s'écrie Daulay.

» — Attendez ! attendez, messieurs, ce n'est » pas tout ! je poursuis, » qui avait pour ensei- » gne : *Au Tourne-Bride.* C'est là, c'est à cette » auberge que je dois me rendre d'abord, car » j'y ai laissé l'objet de mes plus chères affec- » tions... et dont j'eus alors bien de la peine à » me séparer ! Le retrouverai-je encore à mon » arrivée en France?... c'est là ce que je me de- » mande chaque jour... c'est là ce qui fait sou- » vent battre mon cœur. Mais l'hôtesse qui te- » nait l'auberge du Tourne-Bride était une » digne femme ; j'aime à croire qu'elle méritait » la confiance que je lui ai alors témoignée, » qu'elle s'en sera toujours rendue digne, et » qu'à mon arrivée au Tourne-Bride tous mes » vœux seront satisfaits. Tout ceci, ma chère » amie, doit vous paraître inintelligible ; mais » dès que je serai près de vous, je vous expli- » querai ce mystère, et j'aime à croire que vous » approuverez la conduite prudente que j'ai

» tenue en cette occasion. Adieu, je vous em-
» brasse de nouveau; dans cinq ou six mois
» j'espère le faire plus réellement. Votre amie. »

» HERMINIE,

« Duchesse de Valousky. »

Tout le monde se regarde alors, et madame de Stainville s'écrie :

« Eh bien, messieurs... que pensez-vous de » la fin de cette lettre?

» — C'est assez singulier, » dit Daulay.

» — C'est fort mystérieux! » dit Bellepêche.

» — Ce qui me semble très-clair, » dit à son tour d'Aubigny, « c'est que madame de Valouski a laissé quelque chose à l'auberge du » Tourne-Bride.

» — Sans doute! mais quel est ce quelque » chose, *objet de ses plus chères affections*, dont » elle eut *tant de peine à se séparer*..... car voilà » bien les termes de la lettre.

» — Ces mots sont bien tendres en effet, » dit madame d'Armentière; cela semblerait annon- » cer qu'il sagit d'une personne qui la touche de » près... mais une personne... cela se sait...

» et cette femme qui tient l'auberge doit avoir » jasé depuis si longtemps.

» — Cette femme est morte ! » dit Daulay, » morte depuis bien des années ; c'est son mari » qui tient l'auberge, mais il était justement ab- » sent lorsque madame de Valouski s'est arrêtée » chez lui ; il nous a conté cela lui-même, il n'y » a pas longtemps.

» — Mais, » ajoute Bellepêche, « il n'a pas » dit que la duchesse eût laissé rien de mysté- » rieux chez lui, il n'en a pas soufllé mot...

» — C'est que probablement il n'en sait rien » non plus, car maître Gobinard n'est pas » homme à garder un secret ; qui sait si sa » femme lui a confié celui-là ?.... si, ayant » donné sa parole à la duchesse, elle n'a pas » cru devoir emporter ce mystère dans la » tombe ?

» — Cela devient excessivement compliqué ! » s'écrie Bellepêche en se caressant le menton.

« — Peut-être... peut-être... » dit madame de Stainville ; « *l'objet de ses plus chères affec-* » *tions*... qu'elle espère *retrouver à son arrivée*... » et c'est là *ce qui fait souvent battre son cœur*... » voilà bien ce qu'il y a... oh ! mais plus j'y

» réfléchis... Quelle lumière vient me frapper !

» — Je gage que je vous devine, » s'écrie Daulay, « et que nous avons la même pensée !...
» cette jeune fille abandonnée..... dont on n'a
» jamais vu les parents.... cette petite Marie....

» — Justement !...

» — Ma foi, cela m'est venu aussi à l'idée, » dit d'Aubigny ; « mais comment supposer que,
» pendant dix-sept ans une mère ait pu rester
» éloignée de son enfant...

» — Une mère.... son enfant.... je ne com-
» prends pas du tout, » dit Bellepêche.

« — Moi, je comprends fort bien, » dit madame d'Armentière ; mais, ainsi que M. d'Au-
» bigny, je ne puis concevoir que l'on se prive
» aussi longtemps des caresses de quelqu'un
» que l'on chérit...

» — Mais connaissons-nous les motifs de la
» duchesse ?.... peut-être des raisons de famille
» importantes, majeures.... Vous concevez que
» madame de Valousky étant alors veuve.... ne
» pouvait avouer sa faiblesse, d'ailleurs, voyez en-
» core les termes de sa lettre : *je vous expliquerai*
» *ce mystère et j'aime à croire que vous approuverez*
» *la conduite prudente que j'ai tenue en cette occa-*

» *sion*... la conduite prudente! il y avait donc » un grand motif.... voyez comme tout semble » s'accorder avec nos conjectures !

» — En effet, » dit le comte; « mais ce ne » sont encore que des probabilités...

» — Qui me semblent des preuves très claires, » à moi, » dit Daulay, « et d'ailleurs pour avoir » des renseignements plus certains, pour savoir » si les dates, les époques sont bien les mêmes, » il n'y a qu'à se rendre au Tourne-Bride et » et questionner maître Gobinard.

» — Oh! quant à moi, » dit madame de Stainville, « j'avoue que je brûle de tenir la » clé de ce mystère... Je ne dormirais pas de la » nuit, s'il me fallait rester dans cet état de » doute..... Marie serait l'enfant naturel de la » duchesse de Valousky, de mon ancienne » amie...

» — D'une femme qui a soixante mille livres » de rentes au moins! » dit Daulay.

» — Ah! c'est la petite Marie qui serait.... la » chose... l'objet... le paquet que la duchesse a » laissé au Tourne-Bride, » dit Bellepêche qui commence à comprendre.

« — Le paquet! » s'écrie madame de Stain-

» ville en haussant les épaules ; « mais, mon-
» sieur, relisez donc cette lettre, et voyez s'il
» est question *de paquet!* Il y a *l'objet de ses*
» *plus chères affections...*

» — C'est vrai, il y a cela. Au reste, la du-
» chesse pourra en dire plus à son retour de
» Suisse.... N'est-elle pas en Suisse en ce mo-
» ment ?... elle aura voulu monter sur le Rigby,
» comme moi... avec un bâton ferré...

» — Oh ! je n'y tiens plus ! » reprend ma-
dame de Stainville en se levant , « et si la so-
» ciété est assez aimable pour y consentir.... Il
» n'est pas tard encore ; le temps est superbe,
» on va mettre les chevaux à la calèche, et nous
» allons partir pour le Tourne-Bride...

» — Bravo! Idée charmante! » s'écrie Daulay.

» — Y consentez-vous , madame d'Armen-
» tière ? — Moi? mais très-volontiers ; vous
» savez bien que je fais tout ce qu'on veut.
» D'ailleurs, cela me procurera le plaisir de voir
» cette petite Marie, cette jeune fille dont j'ai
» déjà entendu parler, et j'avoue que je suis cu-
» rieuse de la connaître.

» — Vous verrez une bien jolie personne! »
dit madame de Stainville.

» — Une charmante figure! » s'écrie Daulay, « et puis de la grâce, de la fraîcheur... Quelque » chose enfin qui annonce qu'elle n'est point » née pour la situation où elle se trouve...

» — C'est une fort belle fille! » reprend Bellepèche, « un beau sang, superbe carnation..... » Quand je l'ai vue, elle m'a rappelé les paysan- » nes... je veux dire les demoiselles de Lu- » cerne... qui sont très-bien aussi!... »

Madame d'Armentière ne dit rien, mais ses yeux rencontrent alors ceux de d'Aubigny, et tous deux échangent un sourire qui prouve qu'ils ont en ce moment la même pensée.

Madame de Stainville a déjà quitté le jardin, elle va demander ses chevaux, elle presse ses domestiques, sa femme de chambre; en deux minutes elle a mis un chapeau et un châle : c'était la première fois de sa vie qu'elle passait aussi peu de temps à sa toilette; mais chez les femmes une passion en fait oublier une autre; ce n'est pas comme chez les hommes, qui en conservent facilement une grande quantité à la fois.

Chacune a vite fait ses dispositions pour ce petit voyage impromptu. Enfin la voiture est

prête ; on y monte, toujours en se pressant, et l'on donne l'ordre au cocher d'aller le plus vite possible, à condition pourtant qu'il ne versera point.

Pendant tout le trajet, on ne parle que de Marie et de la duchesse de Valousky. En rassemblant ses souvenirs, madame de Stainville se rappelle que son ancienne amie avait eu dans sa jeunesse une passion secrète, un amour malheureux.

« Toutes les femmes ont eu au moins une » passion secrète! » dit d'Aubigny en souriant ; « il eût été bien étonnant que cette belle du- » chesse fût restée en arrière.... D'après ce que » je vous ai entendu dire d'elle, je pensais mê- » me que madame de Valousky ne s'en était » pas tenue à un seul attachement...

» — Oh! mon cher comte, vous êtes tou- » jours méchant...... vous pensez beaucoup de » mal de notre sexe! » répond madame de Stainville en minaudant.

» — J'en pense beaucoup de bien, au con- » traire, et c'est pour cela que je ne doute pas » qu'une jolie femme n'ait inspiré plus d'une » passion.

» — Cela prouverait-il, monsieur, qu'elle ait » été sensible à toutes? » dit madame d'Armentière d'un air presque sévère.

« — Non, madame, non, sans doute..... — » Nous nous éloignons de la question, » dit Daulay ; « ce qu'il est important de savoir, » c'est si la duchesse de Valousky a eu des en» fants issus de son mariage.

» — Non, elle n'en a pas. — Alors, si elle » reconnaissait maintenant sa fille naturelle, » celle-ci hériterait de sa brillante fortune?— Il » n'y a pas de doute. — Quel changement de » situation pour cette jeune fille! — Et quel » bonheur qu'elle n'ait point épousé quelque » rustre, quelque paysan avec lequel il aurait » fallu qu'elle partageât ses richesses..... — Il » est probable que madame de Valousky avait » défendu de la marier avant son retour.... — » C'est ce que nous saurons tout-à-l'heure... — » Oh! que je voudrais être arrivée!... Mais allez » donc, Dupont, fouettez donc vos chevaux. .. » nous n'avançons pas... »

Maître C[illegible] était assis sur le pas de sa porte. En attendant l'arrivée de ses deux amis, Gaspard et Martineau, avec lesquels il vidait

tous les soirs quelques bouteilles, l'aubergiste prenait le frais tout en regardant sur la route.

A quelques pas de lui. Petit-Jean rinçait des bouteilles, qu'il rangeait ensuite symétriquement devant la maison, d'où l'on devait les transporter à la cave. De temps à autre, le petit marmiton, s'approchant de son maître, lui mettait une bouteille devant les yeux, en disant :

« J'espère que c'est propre!... Vous ne direz » pas cette fois que je laisse des araignées dans » le vin? »

Gobinard regardait, puis se contentait de faire un signe d'approbation en laissant le petit garçon continuer; car, depuis l'aventure de la mélasse, quoique l'aubergiste eût pardonné à son aide de cuisine, il l'avait toujours traité avec une froideur qui ne s'était pas démentie. C'est que, depuis cette aventure, personne de chez madame de Stainville n'était revenu au Tourne-Bride. Gobinard regardait en vain sur la route, et c'était toujours avec un sentiment de tristesse qu'il rentrait dans l'intérieur de son auberge.

Marie était dans la salle basse, étendant du linge qu'elle avait lavé le matin. La jeune fille semblait faire son ouvrage sans peine ni plaisir, sans goût ni ennui; ses joues étaient fraîches et roses, ses yeux doux, sa bouche gracieuse; pourtant, en examinant bien Marie, un observateur aurait découvert un sentiment de tristesse caché sous cet air calme et indifférent.

Tout-à-coup maître Gobinard pousse une exclamation de joie; Marie accourt sur la porte; Petit-Jean suspend son travail.

« C'est elle.... je la vois! je la reconnais! » s'écrie l'aubergiste en regardant au loin sur la route.

« — Quoi donc? » demande Marie en s'avançant.

» — Queu qu'il y a? dit le marmiton.

» — Oui... oui... c'est bien elle... la calèche » de madame de Stainville!... — La calèche... » serait-il vrai?... — Tiens, regarde toi-même, » Marie. — Oh! vous avez raison.... c'est la » même voiture que l'autre fois... et il y a beau- » coup de monde dedans! je distingue des da- » mes, des messieurs. — C'est toute la société

» de madame de Stainville qui vient ici... Ah!
» quel bonheur! quel honneur!... ils viennent
» souper chez moi! Petit-Jean, je te défends,
» sous peine de cent coups de pied où tu sais
» bien, de toucher à la moindre chose dans la
» cuisine. — Soyez tranquille! not' maître; je
» verrais brûler le rôti..... je verrais un poulet
» devenir en charbon, que je n'y toucherais pas.
» — A la bonne heure.

» — Mais pourvu qu'ils viennent en effet ici,»
dit Marie; « s'ils ne faisaient que passer... s'ils
» s'en retournaient à Paris... —Oh! non... cela
» n'est pas présumable..... Ce n'est pas encore
» le moment où l'on quitte la campagne! Je te
» dis qu'ils viennent souper ici... je vais me
» surpasser... Petit-Jean, vite à la cuisine; al-
» lume tous les fourneaux... — Vous me disiez
» de ne toucher à rien... — Du feu partout!...
» petit drôle... Ah! la voiture s'approche... je
» crois qu'on nous voit... Salue donc, Marie...
» Ah! mon Dieu! et ces bouteilles qui encom-
» brent l'entrée de mon auberge... Petit-Jean!
» Petit-Jean! »

Le marmiton vient avec un soufflet à la
main.

» Ote-moi toutes ces bouteilles... ces baquets, » cette eau..... Est-ce que le devant d'une mai» son doit être obstrué ainsi?... — C'est vous, » not' maître, qui m'avez dit de rincer les bou» teilles neuves là, afin que... — Point de rai» son! je ne veux pas que l'on me raisonne..... » Que tout cela disparaisse avant que cette belle » société ne descende chez moi! Toi, Marie, un » coup de plumeau dans la salle... Moi, je vais » mettre une veste blanche. »

Marie, avant de donner le coup de plumeau, est allée donner un coup-d'œil au miroir, et rajuste son petit bonnet. Quant au marmiton, il saisit autant de bouteilles qu'il peut en porter, les emporte en les cognant les unes contre les autres, et marmotte entre ses dents : « Si elles » sont étoilées, tant pis!... je n'en réponds plus; » pourquoi me presse-t-on comme ça? »

Marie a rajusté sa toilette, Gobinard a passé une veste blanche, les bouteilles sont ôtées; il ne reste plus qu'un baquet plein d'eau; mais la calèche a fait du chemin, elle s'approche de l'auberge, elle s'arrête devant, et, tout en se confondant en saluts, maître Gobinard lance

des regards furieux à son marmiton, en lui disant : « Ote-moi ce baquet. »

Cependant on ouvre la portière de la voiture. Le comte et Daulay sont bien vite à terre ; M. Bellepêche descend le troisième ; mais, au moment où il pose son second pied sur la route, Petit-Jean roule avec le baquet qu'il tenait de ses deux mains, et dont le poids venait de l'entraîner. Malheureusement pour M. Bellepêche, c'est de son côté que tombent baquet et marmiton, et le beau célibataire se trouve bientôt les pieds dans l'eau, éclaboussé jusqu'au menton, et ayant Petit-Jean entre les jambes.

» Ah! misérable ! » s'écrie l'aubergiste en courant tirer Petit-Jean par une jambe, « tu as donc » résolu de déshonorer ma maison... je vais te » casser les reins!..... Pardon! mille excuses, » mesdames et messieurs... une mare d'eau devant ma porte à présent!.. c'est désespérant. » Attendez, mesdames... attendez... je vais chercher une planche pour que vous puissiez passer à sec...

» — C'est inutile, maître Gobinard, » dit le comte, « nous porterons bien ces dames jusque » sur les marches de votre porte. »

Et déjà d'Aubigny s'est avancé et a pris dans ses bras madame d'Armentière, qui se disposait à descendre. Daulay en fait autant pour madame de Stainville, tandis que M. Bellepêche s'essuie la figure et le pantalon, en disant : « Je suis trempé... heureusement qu'il ne fait » pas froid... mais c'est toujours très-désagréa» ble. »

La société est entrée dans l'auberge, où c'est de Marie qu'elle s'occupe d'abord. Madame de Stainville court à la jeune servante ; elle lui prend la main, l'attire vers elle et l'embrasse, en s'écriant :

» Bonjour, Marie, bonjour, ma chère enfant, » ah! que je suis contente de te revoir... La » voilà, madame d'Armentière, cette charmante » fille dont je vous ai parlé si souvent... Trou» vez-vous maintenant que mes éloges aient été » exagérés ?

» — Mademoiselle est fort bien, » répond madame d'Armentière, en considérant la jeune fille.

« — Je présente mes salutations à mademoi» selle Marie, » dit Daulay en saluant d'un air gracieux la fille d'auberge.

» — Je prie mademoiselle Marie d'agréer » l'expression de mes hommages, » dit respectueusement Bellepêche, tout en continuant de se frotter les jambes avec son mouchoir.

La jeune fille est tout interdite, toute confuse de se voir l'objet des attentions, des politesses de toute la société ; elle n'y comprend rien ; elle salue à droite et à gauche, en regardant chacun, comme pour s'assurer si l'on se moque d'elle. Puis ses regards s'arrêtent sur d'Aubigny, qui seul a conservé avec elle le même ton qu'autrefois, et lui a dit seulement : » Bonjour, Marie, bonjour, ma belle enfant.

» — Mesdames et messieurs, » dit Gobinard en s'approchant, son bonnet de coton à la main, « je vais vous préparer un souper, qui, je » l'espère, vous fera oublier la bévue de mon » marmiton ; car on a dû vous dire que ce fut » par sa faute que mes filets de soles...

» — Oui, oui, Gobinard, nous savons tout » cela, et nous vous tenons pour un excellent » cuisinier, » dit madame de Stainville ; « mais » ce n'est pas de souper qu'il s'agit en ce mo» ment. Une affaire bien importante nous amène » ici... Conduisez-nous dans la chambre où nous

» avons dîné... Venez avec nous... nous vou-
» lons vous parler... à vous seul d'abord. Marie,
» reste là... ne t'éloigne pas, ma chère amie;
» nous reviendrons bientôt près de toi. »

Gobinard ouvre de grands yeux, il est tout aussi surpris que Marie, cependant il se hâte de monter l'escalier, fort curieux de savoir ce qu'on peut avoir à lui dire en secret. Quant à Marie, elle reste dans la salle, inquiète, interdite, et fort impatiente aussi de savoir ce que tout cela signifie.

Lorsque la société est dans la chambre du premier, les dames s'asseyent, et Gobinard attend qu'on lui dise de quoi il s'agit. C'est madame de Stainville qui porte la parole, et elle tient à sa main la lettre de la duchesse de Valousky.

» Mon cher Gobinard, vous avez eu l'hon-
» neur de loger ici... il y a dix-sept ans et de-
» mi, madame la duchesse de Valousky?... —
» Oui, madame je puis vous certifier que c'est
» la vérité. C'est dans cette chambre qu'elle
» coucha. — Nous savons parfaitement que vous
» ne nous en avez point imposé. Où étiez-vous
» à cette époque? — A la Guadeloupe, pour re-

» cueillir un héritage: c'est ma femme qui tenait
» mon auberge... — Et quand vous revîntes, en
» vous parlant de la duchesse, votre femme vous
» parla-t-elle d'un objet bien cher que celle-ci
» lui avait confié en secret? Répondez-nous avec
» franchise, Gobinard, vous allez voir bientôt
» par cette lettre que je viens de recevoir de mon
» amie Herminie de Valousky, que nous possé-
» dons toute sa confiance, et que vous n'avez
» rien à craindre en nous confiant tout.

» — Ma foi, madame, » dit Gobinard d'un air étonné, « je puis bien vous certifier que voilà
» la première fois que j'entends dire que cette
» duchesse a laissé quelque chose de précieux
» chez nous. Nous sommes d'honnêtes gens, je
» vous prie de le croire, et quand on laisse la
» moindre chose chez nous, on le retrouve.

» — Assez! mon cher Gobinard, nous ne
» doutons pas de votre probité... Vous n'étiez
» pas dans le secret, je le vois... Écoutez main-
» tenant cette lettre que m'écrit madame de
» Valousky, et pesez-en bien toutes les paro-
» les. »

Madame de Stainville lit à l'aubergiste la lettre de la duchesse. Gobinard est tout oreille;

mais quand la lecture est finie, il s'écrie : « J'ai
» beau me creuser la tête... je n'y comprends
» rien... Un objet ben cher... Ma femme, en
» qui on a eu confiance... Je me donne au dia-
» ble pour démêler tout ça...

» — Peut-être allez-vous bien vite compren-
» dre maintenant, » dit Daulay. « Quand vous
» revîntes de votre long voyage, que trouvâtes-
» vous de plus dans votre maison !...

» — Ce que je trouvai... mais dame, la mai-
» son était toujours la même... Ah ! si fait !
» tiens ! je n'y pensais plus, moi, je trouvai la
» petite Marie..... qui alors pouvait avoir un an
» au plus... et dont ma femme avait pris soin.

» — Et cette petite fille, comment... par qui
» avait-elle été confiée à votre femme?..

» — Par qui? Ma foi, ma femme me dit que. »

L'aubergiste s'arrête comme frappé d'une idée subite, et regarde tout le monde, en s'écriant :

» — Ah ! mon Dieu ! est-ce qu'il serait pos-
» sible... Marie... cet enfant inconnu... ce serait.

» — Ah ! vous nous comprenez à présent, » dit madame de Stainville. « — Ah ! mais !.. j'en re-
» viens pas, moi... Comment ! Marie... Ah ! je

» ne sais pas où j'en suis!..... — Allons, Gobi-
» nard, calmez-vous et rappelez-vous bien tout
» ce que votre femme vous dit alors... — Oui,
» madame... oui... Elle me dit qu'une pauvre
» femme était venue ici avec cet enfant... Ah!
» mon Dieu!.. puisqu'elle lui avait remis Marie,
» en lui laissant un sac de six cents francs.....

» — Six cents francs... une pauvre femme, »
dit Daulay, « voyez comme tout cela était peu
» vraisemblable... — Oh! certainement que ça
» n'était pas vraisemblable... et même j'avoue
» qu'alors ça me parut bien singulier aussi. —
» Vous dit-elle le nom de cette femme qui lui
» avait confié son enfant!... — Rien!.. elle ne
» le savait pas... et chaque fois que je revenais
» sur ce sujet, je me rappelle que ma femme
» devenait embarrassée, qu'elle changeait la
» conversation..... Du reste, elle eut toujours
» pour Marie la plus tendre amitié! Elle ne lui
» refusait rien, elle lui achetait tout ce que la
» petite paraissait désirer.

» — C'est qu'il est probable, » reprend Belle-
pêche, « que madame la duchesse de Val[illegible]ky
» avait laissé une forte somme à votre femme,
» pour qu'elle eût grand soin de la petite. On

» vous a dit à vous six cents francs pour ne pas
» vous donner de soupçons...

» — Comment ! il se pourrait, » s'écrie Gobinard, » Marie serait l'enfant d'une duchesse !...
» Ah, mon Dieu ! et moi qui lui ai fait éplucher
» de la salade et hacher du persil !...

» — Calmez-vous mon cher Gobinard ;
» voyons, maintenant, pour achever de lever
» tous nos doutes, n'auriez-vous pas encore ici
» quelque garçon... quelque servante qui étaient
» employés dans cette maison près de votre
» femme à l'époque où ces événements arrivè-
» rent... Si véritablement une autre femme que
» la duchesse de Valousky a amené ici la petite
» Marie, on l'aura vue, aperçue cette femme ;
» car enfin elle ne s'était pas rendue invisi-
» ble elle et son enfant !...

» — Attendez donc... il y a quelqu'un qui
» pourra nous dire comment tout cela s'est
» passé... car en fait de servantes alors, nous
» n'en avions qu'une qui est morte... Mais Gas-
» pard qui travaillait ici à mon jardin, et qui
» prenait tous ses repas chez nous, Gaspard
» est le seul qui puisse éclaircir cette histoire.

» — Gaspard... le marchand de prunes ? » dit

» le comte en souriant; « eh! mais, vraiment,
» nous avons l'honneur d'être de sa connais-
» sance.

« — Ah! dame, c'est un gaillard qui n'est
» pas bête! » reprend l'aubergiste; » mais il faut
» quelquefois lui arracher les paroles comme
» si c'était des sous.

» — Et cet homme, où est-il?... ne pour-
» rions-nous le voir? » demande madame de
Stainville.

« — Oh! mon Dieu, ça n'est pas difficile; il
» vient ici tous les soirs, peut-être maintenant
» est-il arrivé et se repose-t-il en bas... »

Maître Gobinard ouvre la porte, s'avance sur l'escalier et se met à crier d'une voix de stentor :

« Gaspard... es-tu là ?

« — Eh ben, oui, je suis là! » répond une voix rauque, que la société n'a pas de peine à reconnaître. « — Alors, monte ici... monte
» tout de suite... c'est pressé... on veut te
» parler. »

On ne tarde pas à entendre les sabots du paysan sur les marches de l'escalier. Gaspard monte sans presser son pas, et, arrivé devant la chambre, il s'écrie :

« — Eh ben, quoi que t'as donc, Gobinard? » est-ce que le feu est dans ta culotte?... c'est » pas moi qui l'éteindrai, d'abord.

» — Gaspard, prends donc garde... fais un » peu attention devant qui tu parles, ne vois- » tu pas qu'il y a ici des personnes... considé- » rables? — Oh! que si, oh! que si! Pardine! » je reconnais ben la société... je lui ai vendu » de la reine-claude violette, il y a pas ben » longtemps... Salut, messieurs, mesdames, la » compagnie.

» — Entrez... entrez donc, monsieur Gas- » pard, » dit Daulay en prenant pour la première fois un air poli avec le paysan.

« — Est-ce que vous avez besoin de moi? » dit Gaspard, en regardant tout le monde.

« — Oui, brave homme, » dit madame de Stainville; « nous désirons obtenir de vous des » renseignements bien importants.

» — Il s'agit de Marie! » s'écrie Gobinard, « de cette pauvre Marie... qui se trouve être » une grande dame... nous avons découvert ce » secret!...

» — Que diable me chantes-tu là? » répond

Gaspard en regardant l'aubergiste avec surprise.

« — Maître Gobinard, laissez-moi expliquer
» l'affaire à ce brave homme, » reprend madame
de Stainville, « je ne lui demande qu'un peu
» d'attention,

» — Oh! de l'attention tant que vous vou-
» drez! ça coûte pas cher ça. — N'avez-vous
» pas travaillé dans cette maison à l'époque où
» M. Gobinard était en voyage?...

» Oui... j'ai travaillé au jardin pendant un
» mois, six semaines, tous les jours. — Étiez-
» vous ici lorsqu'une dame, que l'on nommait
» madame la duchesse de Valousky, vint y lo-
» ger quelque temps?... — Oui... oui... c'est
» justement alors que j'y étais; je me la rap-
» pelle aussi vot' duchesse! c'était une dame
» qu'était toute parée, toute faraude, quoi...
» et ben jolie tout de même!... — Fort bien.
» La duchesse fut malade ici, dit-on... quelle
» était sa maladie?... — Ah! j'en sais rien!...
» je ne suis pas médecin, moi. — La duchesse
» resta ici quelques jours? — Dame, oui...
» — Qui est-ce qui la soigna? — La maîtresse
» de l'auberge, madame Gobinard entrait

» seule dans sa chambre... Oh! elle avait ben
» soin d'elle. — Et la petite Marie, cet enfant
» que l'on déposa ici... on ne sait comment,
» avait-elle été amenée ici avant l'arrivée de la
» duchesse ?... Rappellez-vous bien : ce point
» est décisif. »

Gaspard regarde avec étonnement madame de Stainville, il est quelque temps sans répondre, et dit enfin :

« Non... non... alors... on n'avait pas en-
» core la petite Marie !...

» — Plus de doute ! » s'écrie Daulay, « c'est la
» fille de la duchesse !

» — C'est une duchesse !... Marie est une
» princesse ! » s'écrie Gobinard en jetant son
» bonnet au plafond.

» — Comment !... Marie ?... je ne vous com-
» prends pas, » dit Gaspard ; « qui peut vous
» faire penser que l'enfant dont on ne connait
» pas les parents soit fille de cette grande
» dame?

» — Cette lettre, » dit madame de Stainville,
« cette lettre que m'écrit la duchesse de Va-
» lousky... tenez... tenez... lisez... de là...

» — Oh ! pas pus de là que d'ailleurs, vu

» que je ne sais pas lire. — Eh bien écoutez, » alors... écoutez bien. »

Madame de Stainville fait encore une fois la lecture de la lettre de la duchesse. Gaspard écoute avec beaucoup d'attention; et, pendant cette lecture, l'expression de sa physionomie annonce tout l'intérêt qu'il y prend.

Lorsque madame de Stainville a cessé de lire, Daulay va frapper sur l'épaule de Gaspard en lui disant : « Eh bien!... pouvons-nous » douter à présent que cet objet si cher... cet » objet des plus tendres affections de la du- » chesse, ne soit l'enfant qu'elle a laissé en » ces lieux?... »

Gaspard semble réfléchir; il garde longtemps le silence; enfin il s'écrie : « C'est drôle » tout de même!...

» — Mais, » dit d'Aubigny, « vous avez ou- » blié de faire à maître Gaspard la question » la plus essentielle : c'est de savoir s'il a vu » cette autre femme qui a soi-disant apporté ici » la petite Marie... et si ce personnage n'est » point simplement inventé pour cacher la vé- » rité.

» — Ah! oui, » dit l'aubergiste, « l'autre

» femme... enfin, celle qui a soi-disant confié
» son enfant à ma défunte, avec un sac d'écus
» de six cents francs, et dont je ne sais ni le
» nom ni l'adresse... dont on n'a jamais enten-
» du reparler depuis?.... Voyons, Gaspard, toi
» qui travaillais ici, toi qui, depuis que je tiens
» cette auberge, n'as point passé un seul jour
» sans y entrer, tu as dû voir cette femme qui
» se disait la mère de Marie?

» — Je n'ai jamais aperçu la femme aux six
» cents francs! » répond Gaspard, « et personne
» dans le village ne l'a vue plus que moi.

» — Oh! maintenant, » dit madame de
Stainville, » je n'ai plus le moindre doute, Ma-
» rie est la fille de la duchesse.

» — Ce qu'il y a de sûr, » dit Gaspard, c'est
» qu'il faut ben que c'te jeune fille soit l'enfant
» de quelqu'un. Mais c'te duchesse qui vous a
» écrit... où est-elle, à c't'heure?

» — Encore en Italie; mais dans quelques
» mois elle reviendra, elle sera de retour..... il
» lui tarde de voir, d'embrasser son enfant.....
» Oh! mais moi aussi il me tarde d'embrasser
» Marie, maintenant que je n'ai plus de dou-
» tes... que je suis certaine qu'elle est la fille de

» mon amie..... Venez, messieurs, retournons
» près de cette chère enfant, que nous allons
» sur-le-champ emmener avec nous...

» — Bah! vous voulez emmener Marie? » dit Gaspard.

« — Si je veux! » s'écrie madame de Stainville; « la fille de mon amie, l'enfant de la du-
» chesse de Valousky resterait plus longtemps
» servante d'auberge, lorsque moi je connais sa
» naissance!... Ah! pouvez-vous le penser.....

» — Non! non! cela ne se peut plus! » dit
» Daulay..... Cette aimable enfant ne doit plus
» habiter ici.

» — Cela n'aurait pas le sens commun de l'y
» laisser, » reprend Bellepêche en essuyant encore son pantalon.

« — Ma foi! au fait, emmenez-la..... vous
» avez raison, » dit Gaspard. « Je suis ben
» sûr qu'elle ne demandera pas mieux d'a-
» bord!

» — Ce n'est pas, mon cher Gobinard, que
» je ne rende pleine justice à tous les soins que
» vous avez eus pour Marie, » reprend madame de Stainville. « Oh! vous vous êtes parfaite-
» ment conduit, et même, ignorant sa naissan-

» ce, il y a eu de votre part noblesse et généro-
» sité...

» — Oui! il y eut tout cela ! » dit Bellepêche.
« Vous êtes un généreux traiteur.

» — Croyez bien aussi, Gobinard, que la du-
» chesse saura tout cela.... qu'elle connaîtra ce
» qu'elle vous doit ; et attendez-vous à rece-
» voir à son retour une récompense magnifi-
» que.

» — Oh! oh! » dit maître Gobinard, dont les narines se gonflent de plaisir et d'orgueil... « vous croyez... j'aurai une magnifique récom-
» pense de cette duchesse.... que je ne connais
» pas?

» — Oui... ça pourra ben te venir!... » dit Gaspard. « Dame! on ne sait pas!.... on a vu
» des choses pus extraordinaires.

» — Voilà déjà une aventure qui l'est diable-
» ment! » dit le comte en riant. « Qu'en pen-
» sez-vous, madame? »

Cette question s'adressait à madame d'Armentière, qui avait pris peu de part à toute la discussion et s'était jusqu'alors contentée d'écouter.

« — Ce que je pense, monsieur? » répond-

elle ; « en vérité, je trouve, comme vous, que
» tout ceci a l'air d'un roman. Certainement je
» ne puis qu'approuver tout le bien que mada-
» me de Stainville prétend faire à la jeune Ma-
» rie ; cependant, il me semble que si la du-
» chesse de Valousky laisse son enfant... (dans
» le cas toujours où ce serait son enfant), si,
» dis-je, elle la laisse dans cette auberge, c'est
» que probablement elle pense qu'elle y est
bien !

» — Mais, ma chère amie, » dit madame de
Stainville, « ne voyez-vous pas que des circons-
» tances graves, impérieuses, ont forcé la du-
» chesse à ce mystère... Elle-même nous le dit
» dans sa lettre..... Voulez-vous que je vous la
» relise.... — Oh ! je vous remercie, je la sais
» par cœur. — Moi, je ne doute pas que Marie
» ne soit un enfant naturel de mon amie... en-
» fant qu'elle reconnaîtra ou adoptera à son re-
» tour.... Ces mots de sa lettre : « *objet de mes*
» *plus chères affections.* » — Je me rappelle par-
» faitement toutes ces expressions. — D'après
» cela, je suis sûre d'être tendrement remerciée
» par la duchesse, lorsqu'elle saura que j'ai pris
» sa chère Marie avec moi, et que je me suis

» appliquée à la rendre digne de figurer dans le » monde nouveau qui l'attend. Certainement je » ne vais pas, de moi-même et sans y être au» torisée, présenter Marie dans le monde com» me la fille de madame de Valousky.... ce se» rait une grande indiscrétion de ma part... ce » secret restera entre nous..... et je compte sur » le silence de ces messieurs.

» — Nous serons muets ! » dit Daulay.

» — Moi, je ne me suis jamais compromis » en parlant, » dit Bellepêche, « j'ai même poussé » cela très-loin. — Monsieur Gobinard, je vous » engage aussi à être discret, jusqu'au retour » de la duchesse !

» — Soyez tranquille, madame... je com» prends l'importance... l'urgence... d'ailleurs » Gaspard me connaît, et...

» — Lui ! » dit Gaspard. « Oh ! pardi, c'est le » tambour du pays !..... Il remplace la petite » poste.

» — Mais c'est assez discourir, messieurs ; » alons retrouver cette chère Marie. »

Madame de Stainville et sa société redescendent vivement dans la grande salle où Marie était restée seule, cherchant à deviner ce

que l'on pouvait avoir à dire à M. Gobinard, et pourquoi on lui avait fait tant de caresses.

L'étonnement de la jeune fille redouble lorsque, au retour de la société, elle voit madame de Stainville accourir à elle, la presser dans ses bras en lui donnant les noms les plus doux ; M. Daulay rester en extase en la regardant ; M. Bellepêche tirer son mouchoir d'un air attendri, et maître Gobinard l'aborder avec respect, son bonnet de coton à la main.

« Mais qu'ai-je donc fait ?... que signifie » tout cela ?... » demanda Marie tout émue.

« — Ma chère enfant, » dit madame de Stain- » ville, « j'ai découvert le secret de ta nais- » sance... je connais ta mère...

» — Il se pourrait !..... Ah ! madame..... » daignez me dire...

» — Je ne puis encore te la nommer. Qu'il » te suffise maintenant de savoir qu'elle a un » grand nom, de la fortune... que tu es ap- » pelée à goûter dans le monde l'existence » la plus heureuse, et qu'en attendant le retour » de ta mère... qui n'est point en ce pays, je » je vais t'emmener, te garder avec moi, te

» traiter comme ma fille... comme mon amie, » veux-je te dire, et te rendre enfin digne du » sort qui t'attend.

» — Ah! madame!... comment! je vais al- » ler avec vous... aller dans le beau monde.... » il serait possible!...

» — Tu es une duchesse!... » dit à demi-voix Gobinard, en tortillant son bonnet de coton dans ses doigts.

» — Je suis... comment avez-vous dit?...— » Rien, rien, » reprend madame de Stainville, en jetant sur l'aubergiste un regard sévère. « Tu es l'enfant de quelqu'un que j'aime, et, » je te le répète, tu ne me quitteras plus jus- » qu'à ce que tes parents viennent te récla- » mer... — Ah! madame, que je suis heu- » reuse!... Aller avec vous... Que je suis con- » tente!

» — J'étais ben sûr qu'elle ne tiendrait pas » à l'auberge! » dit Gaspard en allant s'asseoir devant une table.

» — Allons, Marie, fais tes adieux à ce bon » M. Gobinard, qui a eu bien soin de toi, sans » savoir le secret de ta naissance, et viens avec » nous ..

» — Comment, madame... est-ce que vous
» m'emmenez tout de suite?... — Oui, Marie,
» sur-le-champ..... dans ma voiture..... Nous
» nous serrerons un peu... Mais où je serai il
» y aura toujours une place pour toi.

» — Ah! madame! que vous êtes bonne.....
» mais c'est que... je n'avais pas préparé mes
» effets... permettez-moi d'aller faire un petit
» paquet... je vais me dépêcher.

» — Cela est inutile, ma chère enfant; à
» quoi bon emporter des effets que tu ne dois
» plus porter!..... Crois-tu donc que chez moi
» tu garderas ce costume?... Tu vas vivre dans
» le monde... dans le grand monde même; il
» faut que ta toilette réponde à la nouvelle po-
» sition : mais, sois tranquille, j'ai chez moi de
» quoi faire de toi une charmante demoi-
» selle...

» — Quoi! je vais avoir de belles robes aus-
» si!... Ah! quel plaisir!... Quand vous vou-
» drez partir alors... je suis toute prête, ma-
» dame.... »

Et la jeune fille court déjà vers la porte, elle va s'élancer dans la voiture sans dire adieu à

Gobinard, qui, le bonnet à la main, semble attendre d'elle une parole d'amitié.

« Eh bien, Marie, dis donc adieu à ce bon » M. Gobinard, » reprend madame de Stainville en arrêtant la jeune fille.

« — Oh ! elle est reconnaissante comme un » vrai chat ! » murmure Gaspard en jouant avec un couteau.

« — Ah! pardon, madame... c'est vrai... » c'est que je suis si troublée..... Adieu, mon- » sieur Gobinard....

» — Ma chère Marie... mademoiselle, veux- » je dire... certainement... je suis bien flatté... » Si je vous ai employée quelquefois à de gros » ouvrages, c'est que je ne savais pas... car, si » je l'avais su... Enfin, mamselle Marie, j'es- » père que vous n'oublierez pas tout-à-fait cette » maison... et ceux qui l'habitent. »

L'aubergiste fait alors un mouvement pour embrasser la jeune fille ; mais, se reprenant, il se contente de lui prendre la main qu'il porte humblement à ses lèvres, et Marie lui abandonne sa main, comme si elle était accoutumée à ces marques de respect.

« Comme cette jeune fille sent déjà sa di-

» gnité ! » dit Daulay. « Oh ! elle prendra vite » les manières de la bonne compagnie !...

» — Cela fera une bien jolie petite du-» chesse ! » murmura Bellepêche. — Allons, » messieurs, partons. »

A ces mots madame de Stainville, d'Aubigny et madame d'Armentière se dirigent vers la voiture ; Daulay et Bellepêche voudraient offrir la main à Marie ; mais sa nouvelle protectrice leur épargne ce soin en emmenant elle-même la jeune fille. Celle-ci fait encore un signe d'adieu à Gobinard, puis elle aperçoit Gaspard dont les yeux sont attachés sur elle ; mais alors elle détourne bien vite la tête et double le pas, car les regards du paysan sont, comme de coutume, malins et railleurs, et Marie éprouve un secret dépit de n'y voir aucun respect pour sa nouvelle fortune.

On remonte en voiture : Marie est placée entre les deux dames ; les trois messieurs sont en face d'elle ; le cocher fouette ses chevaux, on part, et la jeune fille a peine à supporter la joie qu'elle éprouve d'aller en calèche avec des gens du grand monde qui la traitent comme leur égale.

L'aubergiste a regardé rouler la voiture tant qu'il a pu l'apercevoir ; puis alors il rentre dans la salle et se jette sur une chaise en s'écriant :

» Ah ! mon Dieu !... qu'est-ce qui aurait dit » cela ?... Ah !... ouf ! Ah ! mon Dieu !

» — Eh ben ! est-ce que tu vas te trouver » mal, toi ? » dit Gaspard.

» — Non... mais j'avoue que cette aventure » m'a tout remué... tout bouleversé... Et puis » enfin... cette jeune fille... .. que je regardais » comme mon enfant... que j'avais vue grandir » sous mes yeux..... la voir partir si vite..... ça » me... »

Gobinard tire son mouchoir et le passe sur ses yeux.

« — Eh ben... eh ben, ne vas-tu pas pleu- » rer, toi ?... Est-ce que Marie a pleuré en te » quittant ?... est-ce qu'elle a témoigné le moin- » dre regret de s'en aller ?..... — Non, c'est » vrai... mais écoute donc, passer de l'état de » servante d'auberge à celui de grande dame. . » il y a bien de quoi tourner la tête à une » jeune fille... — Quand la tête tourne si vite, » c'est que le cœur n'est pas ben lourd ! Moi .

» je crois qu'il y a des jeunes filles qui, pour » des toilettes et de beaux affiquets, n'auraient » pas quitté comme ça leur père adoptif... tan- » dis que celle-ci t'a planté là comme un pa- » quet. Je ne suis qu'un paysan... un grand » bèta, à ce que dit Martineau, mais je pense » que, dans ce monde, il ne faut aimer que » ceux qui nous aiment... ça n'est pas encore » bien fatigant, vois-tu. Buvons une bouteille, » ça dissipera les nuages !...

» — Tu as raison... Petit-Jean, va nous » chercher du vin... Et puis après tout... c'est » très-flatteur pour moi d'avoir élevé une pe- » tite duchesse .. Et peut-être bien... comme » a dit madame de Stainville, que j'en serai » grassement récompensé. »

L'aubergiste allait déboucher la bouteille que son garçon venait d'apporter, lorsque le professeur d'écriture entre dans la salle.

« *Salutem omnibus!* » dit Martineau. « Ah! » venez donc! arrivez donc! » s'écrie Gobinard. « Ah! mon cher monsieur Martineau! » nous avons bien du nouveau ici!... »

Le professeur tourne la tête, regarde de tous

côtés et répond : « *Quid novi*? Je ne vois pas le
» moindre changement dans cette salle.

» — Il ne s'agit pas de cette salle! c'est Ma-
» rie... Vous savez bien, ma servante... je veux
» dire cet enfant sans père... c'est la fille d'une
» duchesse.... c'est l'enfant de cette grande
» dame de Valouski, qui a logé ici jadis... ma-
» dame de Stainville a découvert le mystère de
» sa naissance...

» — Il me semble aussi qu'elle t'avait dit de
» garder le secret là-dessus? » dit Gaspard.

» — Le secret? pour des étrangers, bon,
» mais avec M. Martineau, c'est bien diffé-
» rent... Oui, mon ami, Marie est partie.....
» Madame de Stainville l'a emmenée... il n'y a
» qu'un moment .. et dans sa calèche, à côté
» d'elle... et de sa belle société... Ah! Marti-
» neau, quel événement!...

» — Ah çà, comment?.... Est-ce que vous
» parlez sérieusement? » dit le professeur;
« quoi.... Marie.... votre servante..... Allons,
» vous voulez rire? »

Gobinard s'empresse de raconter tout ce qui
vient de se passer, en lui rapportant les ter-
mes de la lettre de madame de Valousky, et il

termine son récit en assurant que Marie doit avoir un jour un million de revenus.

M. Martineau a écouté avec la plus grande attention, et lorsqu'il voit que tout est bien réel, lorsqu'il entend dire que la jeune Marie sera bientôt reconnue par sa mère, la duchesse de Valousky, le professeur frappe des pieds avec désespoir, et fait mine de s'arracher les cheveux, en s'écriant :

« Ah ! malheureux !.... sot que je suis !.....
» Une duchesse !... et moi qui ai refusé de l'é-
» pouser !

» — C'est ma foi vrai ! » dit Gaspard en riant aux éclats ; « vous auriez été duc ni plus ni
» moins ! ça vous apprendra à faire tant vot'
» renchéri !

» — Oh ! que c'est heureux ! » dit à son tour Gobinard, « que c'est heureux que vous ayez
» refusé !.!. Je vous aurais donné la fille de la
» duchesse de Valousky ; quand sa noble mère
» serait venue la réclamer, elle l'aurait trouvée
» maîtresse d'école !..... Je m'en serais pendu
» de désespoir !. — Qu'est-ce à dire, maître
» Gobinard ?..... Je vous trouve plaisant !....
» Est-ce que mon alliance est à mépriser ? —

» Votre alliance !... parbleu ! vous êtes un hon-
» nête homme, je le sais bien, mais vous ne
» valez pas la duchesse. — Je vaux... je vaux...
» Vous êtes un impertinent, vous m'insul-
» sultez !... — Vous êtes fou !... vous ne savez
» ce que vous dites ! — C'est vous qui ne savez
» ce que vous faites! Quand on a une duchesse
» chez soi, on doit s'en apercevoir, et on ne lui
» fait pas laver la vaisselle !... — Taisez-vous!...
» monsieur Martineau, ou je vais vous manquer
» de respect !...

« — Allons ! allons ! » dit Gaspard en se mettant entre les deux hommes... « est-ce que
» ce n'est pas fini?... Vous avez manqué de vous
» battre une fois pour Marie... que vous refu-
» siez, vous, Martineau ; vous voulez vous battre
» maintenant de colère de l'avoir refusée... Com-
» ment ! deux anciens amis... se quereller pour
» une petite fille qui ne pense déjà plus à ce vil-
» lage !... Qu'elle soit duchesse, princesse ou
» servante d'auberge... laissez-la faire son che-
» min !... elle n'aurait pas voulu voyager avec
» aucun de nous !... eh bien, adieu, bonne
» chance !... nous verrons la suite !... Voilà trois
» verres pleins, buvons... et trinquez ensem-

» ble... Allons, sacrebleu ! je veux qu'on trinque,
» ou je me fâche aussi! »

L'aubergiste et le professeur qui se sont calmés, avancent doucement la main près du verre qu'on leur présente; ils le prennent, et trinquent avec Gaspard, mais sans lever les yeux.

» A la santé de Marie! » dit maître Gobinard, d'une voix émue.

» — Non, à la santé de Pierre! d'abord, » s'écrie Gaspard en élevant son verre, « à la » santé de ce pauvre garçon qui aimait Marie, » et qui s'est fait soldat parce qu'elle n'a pas » voulu de lui...

» C'est encore fort heureux, » murmure l'aubergiste ; mais cette fois il fait cette réflexion si bas, que personne ne peut l'entendre. Après plusieurs rasades, la querelle semble entièrement terminée, et le professeur choque son verre contre celui de Gobinard. Cependant la réunion ne se prolonge pas longtemps, car chacun des trois hommes était trop préoccupé des événements de la soirée, pour être en train de causer.

Gaspard est retourné chez lui, et M. Martineau se dirige aussi vers sa modeste retraite ;

mais cette fois c'est en soupirant. Il murmure de temps à autre, le long de son chemin :

« O Lamoignon, je fuis les chagrins de la ville !

Mais il s'interrompt en se disant : « Quel » dommage ! j'aurais eu pour femme une petite » duchesse ! »

CHAPITRE II.

NOUVELLE POSITION. NOUVELLES SÉDUCTIONS.

—

Marie est arrivée chez madame de Stainville; la soirée étant déjà avancée, on ne s'occupe que de la loger convenablement, et ce n'est que le lendemain qu'elle changera de toilette. Marie voudrait déjà être à ce moment, car, pour une jeune fille, le plus grand avantage de la fortune est de pouvoir porter de belles robes.

Madame de Stainville fait disposer une jolie chambre pour sa nouvelle locataire, et elle choisit cette pièce tout contre son appartement; en femme qui a de l'expérience, elle sent

qu'une jeune et charmante fille ne doit pas occuper un appartement isolé, surtout dans une maison habitée souvent par des hommes. Madame de Stainville veillera sur Marie, d'abord parce qu'elle veut la présenter pure à la duchesse de Valousky, ensuite parce qu'elle ne se soucie pas qu'elle lui enlève ses conquêtes.

Marie est donc installée dans une jolie chambre, où une dame du monde ne trouverait que le nécessaire, mais qui semble à la jeune fille un palais somptueux. Son changement de situation a été si vif, si prompt, qu'en se déshabillant, pour se mettre dans un lit moelleux, entouré de mousseline et de soie, Marie s'écrie : « Ah ! si c'est un rêve que je fais, puissé-je ne »jamais me réveiller !... »

Mais au réveil, la nouvelle fortune est restée, et Marie aperçoit sur une causeuse, devant son lit, plusieurs robes et tout ce qu'il faut pour sa toilette. La veille au soir, madame de Stainville avait choisi dans sa garde-robe ce qu'elle pourrait donner à Marie, avant qu'une couturière s'occupât d'elle. La taille de cette dame était à peu près la même que celle de la jeune fille ; d'ailleurs, sa femme de chambre, fort in-

telligente, pouvait corriger ce qui n'allait pas.

En voyant les robes qui lui sont destinées, Marie pousse un cri de joie ; elle saute dans son lit, puis de son lit saute dans la chambre, va tout examiner, et se met à danser en chemise avec les robes sur ses bras, en s'écriant : « Ah ! » que c'est joli ! ah ! que je vais être belle avec » cela !... ah ! que je suis contente !... »

Tout-à-coup elle entend du bruit dans l'escalier. Honteuse de ce qu'elle vient de faire et craignant d'avoir été vue dansant en chemise dans la chambre, Marie rejette les robes sur un meuble et court se refourrer dans son lit, en faisant monter la couverture jusque sur son nez.

On ouvre doucement la porte. C'est la femme de chambre qui se présente, en disant à demi-voix : « Mademoiselle est-elle éveillée?... veut- » elle que je l'habille ? »

Marie sort son nez de dessous la couverture et répond :

« Vous êtes bien bonne, mademoiselle, mais » je m'habillerai bien toute seule... — Oh ! non, » mademoiselle, pas aujourd'hui, car il faut que » je voie comment ces robes vont vous aller, et

» ce qu'il faudra y changer. — Alors, je me lève...
» nous allons voir cela tout de suite. »

Et Marie saute de nouveau hors de son lit. La femme de chambre l'habille, en faisant ses remarques et plaçant des épingles.

« Ce côté ne va pas, mademoiselle... cela
» plisse trop du devant... c'est guindé par der-
» rière... cette manche est trop large...

» — Mais non! je vous assure que cela va très-bien! » s'écrie Marie en se regardant dans une glace. « — Oh! non, mademoiselle... je
» ne veux pas que vous soyez mal habillée... ce
» serait dommage, vous êtes si bien faite. —
» Vous me flattez, mademoiselle! — Je ne dis
» que la vérité..... Essayons une autre robe.....
» Demain celle-ci ira, je ferai les petits change-
» ments nécessaires, ce n'est rien ; et puis, les
» personnes bien faites sont beaucoup plus fa-
» ciles à habiller... au moins il ne vous faut pas
» de triples ouates de coton sur les hanches...
» et dix aunes d'étoffe dans votre jupon de des-
» sous pour vous faire une tournure...— Com-
» ment, est-ce qu'il y a des femmes qui portent
» des jupons de dix aunes?... — Ah! je crois

» bien! et autre chose encore... Attendez, en » voici une qui va mieux. »

Marie trouve toujours que la robe va bien, car elle voudrait déjà que sa toilette fût terminée, afin de pouvoir descendre et paraître devant la société dans sa nouvelle tenue. Au milieu des événements de la veille et du trouble de ses esprits, il y a pourtant un secret sentiment qui a doublé la joie qu'elle éprouvait de son changement de position : c'est ce sentiment qui la faisait regarder tristement sur la route, pour voir si la calèche de madame de Stainville se montrait, et qui l'a fait rougir de plaisir la veille en l'apercevant; c'est encore lui qui faisait que, dans la voiture, Marie baissait souvent les yeux de crainte de rencontrer ceux du comte d'Aubigny. Pourtant le comte est celui qui lui a témoigné le moins d'empressement en sachant qu'elle n'était plus servante d'auberge ; tout occupé de madame d'Armentière, dont les regards semblent moins froids depuis que la jolie Marie fait partie de la société, d'Aubigny n'a point imité Daulay et Bellepêche, il n'est point allé encenser la nouvelle idole ; mais Marie était trop troublée, trop émue pour

remarquer tout cela. Ce qu'elle se rappelle, c'est que d'Aubigny l'a trouvée charmante et l'a embrassée fort tendrement, alors qu'elle n'était que simple fille d'auberge ; d'après cela, elle pense qu'il la trouvera encore bien plus jolie lorsqu'elle sera mise comme une demoiselle de la ville. Pense-t-elle aussi qu'il l'embrassera comme auparavant ? l'imagination d'une jeune fille va si vite !

« Je suis bien ! je suis très-bien. » disait Marie; cependant ce n'était pas tout que la robe, il faillait encore se laisser arranger les cheveux; ceux de Marie étaient très-beaux, et la femme de chambre, qui coiffait fort bien, se plaisait à les tresser, à les lisser, tout en s'écriant : « Quel » plaisir de coiffer quelqu'un qui a de si beaux » cheveux!... si longs... si épais... au moins on » peut les arranger de mille manières... ce n'est » pas comme quand on a que sept ou huit poils » dans la main... et qui vous y restent souvent. » Tenez, mademoiselle, comment vous trou- » vez-vous ?

Marie se regarde : elle est à la grecque. Son cœur bondit de plaisir, elle embrasserait de bon cœur la femme de chambre ; elle ne sait com-

ment la remercier, lorsque madame de Stainville entre dans la chambre et va embrasser sa nouvelle protégée.

« Oh! madame! que vous avez de bontés! » de si belles parures sont pour moi! » s'écrie Marie en baisant la main de madame de Stainville; celle-ci l'arrête en lui disant :

« Que fais-tu là, Marie? des marques de res» pect! je ne veux pas. C'est de l'amitié, de la » confiance, que je demande. Tu porteras ces » robes en attendant que ma couturière ait le » temps de t'en faire d'autres... Mais tu es bien, » très-bien dans cette toilette avec cette coiffure; » il ne te manque qu'un peu d'habitude, cela » te viendra vite ; dans huit jours je gage que » tu auras toute l'aisance, toutes les manières de » ta nouvelle position. Mais viens, que je te pré» sente à ces messieurs, ils vont te trouver char» mante, j'en suis sûre. »

Marie l'espérait bien aussi; elle suit madame de Stainville qui descend au salon. Daulay et Bellepèche y étaient déjà, car tous deux avaient rêvé à la jeune fille, à celle qui serait probablement un jour l'héritière de la duchesse de Valousky, et déjà leur imagination travaillait,

leur esprit enfantait mille projets, leur cœur se livrait aux plus vastes espérances.

A l'aspect de Marie, ces messieurs poussent un cri d'admiration : « Adorable! divine ! » s'écrie Bellepêche.

« — Mademoiselle est charmante dans sa nouvelle toilette! » dit Daulay en modérant les élans de son admiration, parce qu'il s'aperçoit que madame de Stainville l'observe.

« Charmante! dites donc ravissante, » reprend le vieux garçon; « et, en honneur, on » croirait que mademoiselle a porté de sembla- » bles toilettes toute sa vie, elle a une grâce, » une aisance... »

En ce moment Marie se sentait au contraire fort gauche, elle ne savait que faire de ses bras.

« Allons, mon cher Bellepêche, vous êtes in- » dulgent pour notre jeune amie, » dit madame de Stainville; « mais d'ici à quelques jours, je » veux qu'elle ait toutes les manières d'une de- » moiselle de bonne compagnie.

» — Avec vos leçons, » dit Daulay, « made- » moiselle Marie ne peut manquer de devenir » parfaite... — Hum!... flatteur!

« — Moi, » reprend Bellepêche, « je soutiens » que mademoiselle a dans les traits, dans le » regard, dans le nez, quelque chose qui dénote » son illustre origine, la noblesse est dans le » sang... ça ne se perd pas... J'ai poussé mes » observations très-loin là-dessus !... »

Marie se contente de saluer un peu gauchement, sans répondre autre chose aux compliments qu'on lui adresse. Ses yeux, en entrant dans le salon, y avaient cherché quelqu'un qui n'y était pas et devant qui elle brûlait de paraître avec sa nouvelle toilette.

« A propos, ma petite Marie, » dit madame de Stainville en faisant asseoir la jeune fille à côté d'elle, « que sais-tu faire?... ton éducation » a dû être bien négligée... il faudra remédier » à cela .. la mise ne suffit pas, il faut encore » savoir parler dans le monde.... Voyons, que » sais-tu, conte-nous cela. — Madame, je sais » bien lire, et j'écris aussi passablement..... — » C'est déjà quelque chose que je n'espérais pas; » et l'orthographe? — M. Martineau a dit aussi » que je n'allais pas mal... — Allons! de mieux » en mieux!... Ensuite? — Je ne calcule pas » très-bien, mais je sais coudre, blanchir, sa-

» vonner, repasser... — Chut ! chut !.... assez,
» assez ! voilà de ces choses qu'il ne faut pas sa-
» voir, fi donc !... tu oublieras tout cela ; mais
» tu apprendras à broder... à dessiner... à dan-
» ser et peut-être un peu de musique.

« — Je m'offre volontiers pour donner à ma-
» demoiselle des leçons de géographie, » dit
Bellepêche... « je la ferai voyager sur la carte...
» Je connais beaucoup la Suisse... ses monta-
» gnes... ses glaciers... J'ai monté sur le Righy
» avec un bâton ferré...

» — Bien, bien, mon cher Bellepêche, nous
» verrons cela, après mille autres choses plus
» nécessaires à une demoiselle du monde !

» — Oh ! moi, je sais bien ce que je voudrais
» lui apprendre, » dit Daulay, en faisant une pi-
rouette dans le salon.

L'arrivée de Daubigny interrompt cette con-
versation. Il s'approche de Marie, l'examine, et
s'écrie :

« Très-bien, d'honneur, qui diable reconnaî-
» trait la petite servante d'auberge ?

» — Ah ! mon cher comte, voilà de ces
» choses..... qu'il est inutile de rappeler à Ma-
» rie !

» — C'est même inconvenant, » dit tout bas Bellepêche.

« — Et pourquoi donc,» reprend Daubigny. « Est-ce de la faute de Marie.... de mademoi» selle, dis-je, si ses parents l'ont laissée jusqu'à » présent dans une auberge de village? En sera» t-elle à présent moins jolie, moins gracieuse? » Quant à moi, j'avoue que je suis un grand » égoïste, car en voyant tant de charmes, je re» grette parfois ces douces libertés que l'on pou» vait se permettre avec la simple paysanne.... » et qui doivent faire place au respect pour la » demoiselle.

» — Taisez-vous, Daubigny, vous ne pensez » que de vilaines choses!... » dit madame de Stainville en souriant. « — Mais j'en imagine » de fort jolies au contraire! »

Pendant ce dialogue les regards de Marie étaient modestement baissés, mais lorsqu'elle les portait sur le comte, la douceur de leur expression semblait lui dire que la demoiselle était assez disposée à tolérer les mêmes libertés que la paysanne.

Pendant les premières journées, on est tout à Marie; madame de Stainville s'attache à lui

enseigner comment il faut se tenir, se conduire, parler et répondre dans un salon; au lieu de s'appliquer à connaître les qualités ou les défauts de la jeune fille, et de chercher à élever son âme en lui inspirant de nobles sentiments, on ne songe qu'à lui donner des leçons de coquetterie : c'est de son extérieur, de sa tournure, de ses manières, que l'on s'occupe, comme de ce qui est le plus essentiel pour aller dans le monde, où le fond est souvent bien peu de choses! où les dehors sont tout.

Marie apprend vite tous ces riens importants : chercher à plaire, se corriger de ce qui serait ridicule, voilà de ces leçons dans lesquelles une jeune fille, déjà passablement coquette, doit faire de rapides progrès. Le pronostic de madame de Stainville s'est réalisé, il ne s'est pas écoulé huit jours depuis que Marie est auprès d'elle, et déjà celle-ci sait parfaitement se tenir, saluer, s'asseoir, entrer et sortir dans un salon.

Bellepêche ne tarit point dans ses éloges et ses compliments; depuis que Marie fait partie de la société, le vieux célibataire augmente ses frais de toilette; il passe sa matinée à essayer

des pantalons qu'il a fait venir de Paris, et avec lesquels son tailleur lui a promis qu'on ne lui verrait plus le ventre ; la boucle et les bretelles subissent de fréquentes corrections ; enfin, ce monsieur, qui a passé sa vie dans l'attente d'une riche conquête, est maintenant résolu à tout tenter pour faire celle de Marie, car la fille naturelle de la duchesse de Valouski doit être un jour un parti excellent. Dans cet espoir, Bellepêche se fait autant qu'il le peut le cavalier de Marie. Dans le salon, c'est à côté d'elle qu'il s'assied, c'est avec elle qu'il cause ; dans le jardin, c'est toujours de son côté qu'il va ; à la promenade, il lui offre le bras ou marche près d'elle, et tout en lui lançant des regards dont il croit l'effet prodigieux, lui parle de son voyage en Suisse et de son pélerinage au mont Righy.

Les assiduités, les soins empressés de Bellepêche, produisent sur la jeune fille l'effet contraire à celui que son courtisan espérait : Marie est fatiguée de la conversation de M. Bellepêche ; sa présence continuelle l'obsède ; quand elle le voit s'asseoir près d'elle, son cœur est prêt à faillir ; mais cette émotion n'est nulle-

ment favorable à celui qui la fait naître. Marie se dépite lorsque ce monsieur lui offre son bras, car elle n'ose le refuser, et ce n'est point le sien qu'elle désirerait prendre. Enfin, la jeune fille éprouve presque de l'aversion pour Bellepêche, et elle trouve que ses conversations éternelles lui font payer bien cher les avantages de sa nouvelle position.

Daulay est bien moins souvent près de Marie ; dès le commencement du séjour de la jeune fille chez madame de Stainville, il s'est aperçu que des yeux scrutateurs suivaient les siens, observaient ses moindres démarches, épiaient toutes ses actions. Une femme qui n'est plus jeune doit plus qu'une autre craindre de perdre son amant, car, après celui-là, rien ne lui assure qu'on viendra la consoler encore. Mais, tout en cherchant à endormir la jalousie de madame de Stainville, Daulay est loin de renoncer à l'espoir de plaire à Marie ; déjà, au contraire, son imagination a formé un plan qu'il est décidé à mettre à exécution. Posséder la jeune fille, devenir l'époux d'une jeune héritière, et par là secouer un joug pesant, changer une vie ennuyeuse et monotone contre une

existence riante et fortunée, voilà quel est le but auquel Daulay s'est promis d'arriver; mais pour cela, il a compris qu'il fallait agir avec prudence, et surtout ne rien laisser paraître de ses desseins.

Les assiduités de Bellepêche ne portent point ombrage à Daulay; d'ailleurs, il est bien facile de voir que Marie s'ennuie des éternels discours de cet amoureux suranné : celui-ci est le seul qui se fasse illusion sur l'effet qu'il produit. Lorsque Daulay s'approche de Marie, lorsqu'il lui adresse la parole, les yeux de la petite semblent le remercier de ce qu'il vient la délivrer de l'importunité de M. Bellepêche; elle l'accueille toujours avec un aimable sourire, et le jeune homme pourrait se flatter de plaire à Marie, s'il n'avait point remarqué le trouble, la rougeur de la jeune fille, lorsque d'Aubigny s'approche d'elle.

Daulay, qui observe tout en silence, n'a point de peine à lire dans le cœur de Marie; car celle-ci, malgré les leçons de madame de Stainville, ne sait point encore déguiser ses secrets sentiments.

« Cette petite fille a du penchant pour le

» comte, » se dit Daulay ; « mais fort heureuse-
» ment d'Aubigny, toujours amoureux de ma-
» dame d'Armentière, ne fait pas attention aux
» regards, au trouble de Marie. J'aurais beau-
» coup à craindre s'il lui faisait la cour ; mais il
» est occupé d'une autre, et d'ailleurs le riche
» comte d'Aubigny ne songe nullement à épou-
» ser la fille légitime ou naturelle de la duchesse
» de Valousky. Cependant je ferai bien d'agir le
» plus tôt que je pourrai ; car il ne faut pas
» compter sur la constance des hommes Quant
» à Marie, son penchant pour d'Aubigny ne
» peut être qu'un caprice de jeune fille !... une
» idée romanesque de cette jeune tête, à qui le
» titre de comte a semblé séduisant ; mais que
» je l'éloigne de lui, et elle l'aura bien vite ou-
» blié ! C'est ce dont je tâcherai de faire naître
» l'occasion. Je commence à me lasser de pro-
» mener la tendre Stainville ; et dussé-je y dé-
» penser le peu qui me reste, je tenterai tout
» pour épouser l'héritière de madame de Va-
» louski. »

Marie était loin de se douter des projets qui se tramaient autour d'elle ; enchantée d'avoir de belles robes, d'être coiffée à la grecque ou à

la Clotilde, de passer des heures à sa toilette, et de singer dans le salon les manières de sa protectrice, Marie se serait trouvée bien heureuse si d'Aubigny se fût plus occupé d'elle ; s'il lui eût parlé plus tendrement, et peut-être s'il l'eût encore traitée comme la petite servante du Tourne-Bride. Le comte, gai, aimable, mais indifférent près de Marie, ne témoignait jamais le désir de causer un moment seul avec elle, quoique plus d'une fois celle-ci eût, comme par hasard, fait en sorte d'en avoir l'occasion.

« Que lui ai-je donc fait ? » pensait Marie ; « il me disait que j'étais gentille... il m'embrassait... me serrait dans ses bras lorsque je » n'étais qu'une pauvre paysanne, et maintenant que je suis une demoiselle... fille d'une » duchesse même... car ils m'ont tous dit en » secret que ma mère est une duchesse, eh » bien, M. le comte ne fait pas attention à moi... » Il me parle... comme à tout le monde ; il ne » cherche jamais à rester près de moi... Ah ! » certainement cela n'est pas naturel... Il me » semble pourtant que je suis encore plus jolie » dans mes nouvelles toilettes... Madame de

» Stainville m'assure que j'ai de la grâce ; cet
» ennuyeux M. Bellepêche me répète sans cesse
» que je suis ravissante... Quelquefois M. Dau-
» lay me dit tout bas qu'il me trouve adorable...
» Il n'y a que M. d'Aubigny qui ne me dise
» rien... et c'est par lui surtout que j'aurais
» voulu m'entendre faire des compliments. »

Marie ne tarde pas à comprendre pourquoi le comte ne s'occupe pas d'elle ; la raison en était bien simple, c'est qu'il était continuellement occupé d'une autre. A la vérité, un homme à bonnes fortunes comme d'Aubigny aurait pu facilement mener deux intrigues à la fois, et peut-être aurait-il remarqué les tendres regards de Marie, si madame d'Armentière eût déjà cédé à ses désirs ; mais la belle veuve, tout en montrant au comte un peu moins d'indifférence, ne lui accorde aucune faveur, et celui-ci, tout étonné de la résistance qu'on lui oppose, et à laquelle il n'est pas habitué, est plus amoureux qu'il ne l'a jamais été, par la raison, sans doute, que jusque-là les dames auxquelles il avait adressé ses hommages ne lui avaient pas laissé le temps de devenir très-amoureux.

Marie s'aperçoit que le brillant d'Aubigny recherche sans cesse la compagnie de madame d'Armentière , et elle éprouve un sentiment dont elle ne peut se rendre compte, lorsqu'elle se trouve près de cette dame, qui, de son côté, ne lui a jamais témoigné qu'une politesse froide, bien éloignée de l'engoûment dont la jeune fille s'est vue l'objet dans la maison de madame de Stainville.

Il semblerait qu'au premier coup-d'œil les femmes devinent celles qui sont ou qui seront leur rivale : cette pénétration, cette espèce de seconde vue, est due sans doute à la finesse de leur esprit, à leur parfaite connaissance du caractère et des goûts de celui qu'elles aiment, et peut-être aussi à cette puissance de coquetterie dont elles savent que sont douées les personnes de leur sexe quand elles veulent faire la conquête d'un homme.

Dès le premier jour où elle avait vu Marie, madame d'Armentière, tout en rendant justice à ses attraits, à sa fraîcheur, n'avait point cependant paru enthousiasmée de la nouvelle protégée de madame de Stainville; quelquefois un sourire un peu moqueur errait sur ses lèvres

lorsqu'il échappait à la jeune fille une parole ou un mouvement qui rappelaient la servante d'auberge ; alors elle regardait d'Aubigny, et semblait satisfaite lorsqu'il avait compris l'expression de son sourire.

Marie examinait en silence madame d'Armentière ; elle la trouvait belle, et pourtant elle cherchait des défauts à ses traits ; puis elle soupirait en voyant les grâces de ses manières, en l'écoutant parler, chanter au piano, et elle se disait : « Hélas! je suis encore bien loin » d'elle ! »

Il y avait déjà six semaines que Marie habitait chez madame de Stainville ; l'amitié de celle-ci ne s'était point démentie ; la conduite de Daulay ayant dissipé les craintes que pouvait faire naître le voisinage d'une jeune et jolie personne, la nouvelle protectrice de Marie formait déjà ses projets pour l'hiver.

« Je veux, » disait-elle à Marie, « te donner » à Paris tous les maîtres qui te seront nécessai» res ; tu es intelligente, en peu de temps tu en » sauras suffisamment pour aller dans le mon» de. Je te présenterai comme une parente qui » m'est confiée, je te mènerai aux spectacles,

» aux concerts, aux bals... Puis, dans quelques » mois, lorsque ta mère reviendra à Paris, au » lieu d'une petite paysanne qu'elle s'attend à » trouver, elle embrassera une jeune fille rem- » plie de grâces!... Oh! combien elle sera con- » tente!... et combien elle me remerciera de ce » que j'aurai fait pour toi!

» — Que vous êtes bonne, madame! » s'écriait la jeune fille. « Ah! puisse ma mère m'aimer » autant que vous!...... — Ta mère te chérira, » j'en suis sûre, surtout en te trouvant si jolie; » la beauté flatte toujours... Elle a été forcée de » se séparer de toi, de cacher qu'elle avait une » fille. Sans doute, des raisons puissantes l'y » obligeaient! Mais en revenant en France, son » plus grand désir est de te revoir... Ton souve- » nir fait battre son cœur; tu es l'objet de ses » plus chères affections... Je te cite les paroles » de sa lettre. — Oh! tant mieux... Et ma mère » est une duchesse?..... — Chut!.... il ne faut » pas dire cela tout haut.. C'est encore un » mystère... Mais je t'aime tant, que je n'ai pas » eu la force de te le cacher! — Je ne dirai » rien, je vous le promets ... Une duchesse!... » quel bonheur! Je serai donc duchesse aussi,

» moi? — Je le présume... à moins... car tu es
» un enfant de l'amour... que la duchesse n'ose
» avouer... Mais alors même qu'elle n'avouerait
» point que tu es sa fille, elle peut t'adopter, et
» comme cela te donner toute sa fortune.... et
» elle est considérable ; plus de soixante mille
» francs de rente !...... — Oh ! c'est bien beau
» cela !... Est-ce que madame d'Armentière est
» plus riche que cela ?— Madame d'Armentière ?
» non, vraiment! Elle a, je crois, douze ou quinze
» mille francs de revenu, pas davantage. — Et
» elle n'est pas duchesse, n'est-ce pas ? — Non,
» sans doute ; sa famille est noble , mais son
» mari ne l'était pas... Pourquoi me demandes-
» tu cela ? — Oh ! pour rien, madame...... Et
» vous aurez la bonté de m'emmener avec vous
» à Paris ? — Cela va sans dire ! Crois-tu donc
» que maintenant je veuille me séparer de toi ?
» — Ah ! que je suis contente ! »

Et Marie, après avoir embrassé sa protectrice, va se promener dans le jardin en se disant : « Je serai duchesse, je serai très-riche...
» plus que cette dame d'Armentière...... Il me
» semble alors que monsieur le comte pourrait
» bien me parler autant qu'à elle ! »

Et la jeune fille se hâte de s'enfoncer sous une allée couverte, car elle vient d'apercevoir Bellepêche dans le jardin, et elle ne se soucie pas d'entendre parler de la Suisse, ni d'écouter les gros soupirs de ce monsieur.

Marie marchait vite; le jardin était grand, coupé d'allées sombres, de bosquets touffus; on pouvait facilement s'y dérober aux regards des fâcheux. Mais tout-à-coup la jeune fille s'arrête, car elle vient d'apercevoir d'Aubigny assis sous un bosquet de lilas, et tenant des tablettes sur lesquelles il écrit avec tant d'attention qu'il n'a pas entendu venir Marie.

Il y a déjà quelques minutes que le comte écrit avec son crayon, lorsqu'en levant les yeux il aperçoit devant lui la jolie figure de Marie. D'Aubigny fait un mouvement de surprise, et se hâte de remettre ses tablettes dans sa poche, en s'écriant :

« Comment!... vous étiez là, mademoiselle » Marie?. . — Oui, monsieur. — Depuis long- » temps?... — Mais... oui... — Et que faisiez- » vous là?... — Mais... rien... je vous regardais » écrire... — Par quel hasard, seule?.... Votre » fidèle Bellepêche aurait-il la goutte? — Oh!

» non, monsieur..... je viens de le voir dans le
» jardin, et c'est pour l'éviter que je me suis
» sauvée par ici...... Il m'ennuie beaucoup, ce
» monsieur-là. — Ah! il vous ennuie... Cependant
» il vous dit que vous êtes charmante, et
» une femme aime toujours à s'entendre dire
» cela. — Oh! c'est selon par qui... — Au fait,
» elle a raison, cette petite.... Ah! pardon.....
» mademoiselle Marie... j'oublie sans cesse votre
» changement de situation...Je crois encore
» parler à la jeune fille du Tourne-Bride.......
» Excusez-moi! je suis extrêmement distrait...
» — Oh! cela ne me fâche pas, monsieur, au
» contraire.... je voudrais.... qu'on se rappelât
» plus souvent..... tout cela. — C'est très-bien
» de penser ainsi, cela prouve que vous ne rougissez
» pas de ce que vous avez été... que vous
» ne tirez point trop vanité de votre nouvelle
» position...... — Mais ce n'est pas cela que je
» voulais dire, monsieur.... Je voulais que.....
» vous... seulement.... car vous étiez bien plus
» aimable avec moi..... quand je n'étais qu'une
» paysanne. »

Ces mots sont accompagnés de soupirs; d'Aubigny lève les yeux sur Marie; sa rougeur,

son émotion, le frappent; pour la première fois, il se rappelle mille circonstances qui s'accordent avec ce qu'il croit deviner en ce moment, et, prenant la main de la jeune fille, il l'attire sur le banc, près de lui, en lui disant avec l'accent de l'intérêt :

« Qu'avez-vous, Marie? vous tremblez près » de moi... Vous aurais-je fait du chagrin?..... » Peut-être vous rappelez-vous encore les pro- » pos un peu légers que je vous tins lorsque je » ne vous croyais que fille d'auberge, et c'est là » ce qui vous fâche contre moi... Allons, Ma- » rie... oubliez tout cela... comme je l'ai ou- » blié moi-même .... N'en conservez aucune » rancune, et croyez bien que, malgré le ton » familier que j'ai encore quelquefois en vous » parlant, je saurai toujours respecter la proté- » gée de madame de Stainville. »

Marie s'est assise près du comte, elle a laissé sa main dans la sienne; son cœur bat avec force, et elle n'ose lever les yeux. D'Aubigny attendait ce qu'elle allait lui répondre; mais Marie ne répondait pas, ne bougeait pas, car elle se trouvait si bien, qu'elle aurait voulu passer la journée dans cette position.

« Eh bien ! Marie ?... » dit enfin d'Aubigny, qui craint que l'émotion de la jeune fille ne le gagne, « vous ne m'en voulez plus, n'est-ce » pas? »

Marie balbutie d'une voix tremblante : « Ah ! » j aimais bien mieux quand vous me parliez » comme autrefois... quand vous me disiez... » que... vous m'aimiez à la folie...

» — Pauvre petite !... Comment, vous vous » souvenez de cela ?... Mais songez donc que » vous êtes... une grande dame à présent !...
» — C'est pour cela que je pensais... que je » croyais... Un comte et une duchesse, est-ce » que ce n'est pas la même chose ?...

» — Pas tout-à-fait ! » répond d'Aubigny en riant. « Mais cela se rapproche très-souvent... » Ah ! Marie ! Marie !... vous êtes bien jolie !... » Mais si vous saviez ce qui se passe dans mon » cœur !...

» —Dites-le-moi... Ah ! parlez-moi... comme » au Tourne-Bride !—Non, vraiment !... car je » pouvais ne pas craindre de tromper une jeune » fille d'auberge, mais je dois me conduire au- » trement avec la protégée de madame de Stain- » ville.—Pourquoi donc vouloir vous conduire

» autrement, puisque je vous permets de me
» dire la même chose. Ah!... mais, je sais
» bien, moi, quelle est votre raison... Je sais
» bien pourquoi vous ne me parlez jamais ici!
» — Ah! vous savez tant de choses... Eh bien,
» voyons, petite Marie, que savez-vous? »

D'Aubigny tenait toujours la main de la jeune fille; qu'il serrait assez tendrement dans la sienne, et, soit habitude, soit distraction, il avait passé un bras autour de la taille de Marie, qu'il tenait à peu près aussi cavalièrement que si elle eût été encore servante d'auberge.

Quelqu'un qui parut tout-à-coup devant le bosquet fit changer subitement la position des personnages.

C'était madame d'Armentière : elle venait d'arriver chez madame de Stainville, et elle était allée se promener seule au jardin. A son aspect, le comte a brusquement quitté Marie, il se lève et va au-devant de la jolie voisine.

« Pourquoi donc vous déranger, monsieur?» dit madame d'Armentière d'un air ironique. « Vous étiez si bien auprès de mademoiselle...
» je serais désolée de troubler votre entre-
» tien.

» — Ah! madame, » dit d'Aubigny un peu confus, « j'espère que vous ne pensez pas... » vous savez bien que vous n'êtes jamais de » trop !...

» — Je pense, monsieur, que vous aviez sans » doute une conversation bien intéressante avec » mademoiselle... car vous vous parliez de très-» près... Vous lui donniez, peut-être, quelque » leçon de bienséance... de bonnes manières... » oh! je suis certaine que mademoiselle se for-» mera très-vite avec vous. — Et pourquoi donc » monsieur ne me parlerait-il pas, madame? » répond Marie en tremblant de dépit et de jalousie; « puisque je suis .. duchesse, il me » semble que l'on ne doit pas rougir de causer » avec moi... Et vous, madame, qui semblez si » fière... qui me regardez à peine... vous n'êtes » pas duchesse pourtant...

» — Ah! ah! c'est trop plaisant! en vérité! » dit madame d'Armentière en riant. « Mademoi-» selle va me donner des leçons de savoir-vivre... » Il est fâcheux que le ton et le langage sentent » encore la petite servante.

» — C'est bien malhonnête, ce que vous di-

» tes là... madame! » répond la jeune fille qui suffoque de colère.

« — Chut! chut! Marie, » dit le comte, « vous offensez madame... Et vous, madame, » excusez cette petite... elle ne sait pas encore » s'exprimer.

» — Oh! je lui pardonne de grand cœur! » dit madame d'Armentière, « pauvre fille! on » lui a tournée la tète ici... Je désire qu'elle ne » regrette jamais le séjour tranquille d'où on l'a » tirée. »

En disant ces mots, madame d'Armentière s'éloigne; mais d'Aubigny se hâte de la suivre, sans même jeter un regard sur Marie.

La jeune fille est restée dans le bosquet, attristée, confuse, fâchée de ce qu'elle a dit à madame d'Armentière, et pourtant plus irritée que jamais contre cette dame, pour qui le comte vient de la quitter.

« Quel dommage! » se dit Marie; M. d'Au» bigny me tenait la main... il pressait ma » taille... il allait redevenir avec moi aussi ai» mable qu'autrefois... C'est l'arrivée de cette » dame qui a tout changé! Mais patience; à Paris, » cette dame ne demeurera pas avec nous... on

» ne la verra pas tous les jours... Quand je cau-
» serai avec M. le comte, elle ne viendra pas
» nous déranger, et puis à Paris, j'achéverai de
» prendre les manières, la tournure du beau
» monde... Ah! je voudrais déjà y être... mais
» la saison s'avance heureusement. Encore
» quelques semaines, a dit madame de Stain-
» ville, et nous quitterons la campagne! Ah!
» qu'il me tarde d'être dans cette grande ville...
» où l'on dit que l'on s'amuse tant!... Cette
» madame d'Armentière... ah! je la déteste. »

Marie est retournée au salon. Là elle apprend par madame de Stainville que Daulay est allé à la chasse dans la propriété de l'un de ses amis, et qu'il doit être huit ou dix jours absent.

« Mais, » ajoute madame de Stainville, « ce
» qui me contrarie, c'est que, depuis son ab-
» sence, j'ai reçu une invitation pour aller à
» une fête que donne une de nos amies à son
» château, ici près, à une lieue au-dessus de
» Mantes. Cette fète doit durer cinq ou six jours.
» Madame d'Armentière n'ira que si j'accepte...
» Le comte nous presse d'y aller, et doit être
» notre cavalier ainsi que M. Bellepêche; mais
» toi, ma petite Marie, que feras-tu pendant ce

» temps?... il faudra donc que tu restes seule
» ici?... Je t'aurais bien emmenée, mais je
» crains que les robes que j'ai fait arranger
» pour toi ne soient point assez fraîches, assez
» élégantes.

» — Oh! je vous en prie, madame, » dit Marie, « ne vous gênez en rien pour moi... je res-
» terai ici... je ne m'ennuierai pas... j'étudierai
» toutes ces choses que vous m'avez dit d'ap-
» prendre. D'ailleurs, est-ce que votre femme
» de chambre ne me tiendra pas compagnie?
» — Non, il faut bien que je l'emmène pour
» m'habiller. Mais le jardinier et sa femme se-
» ront là pour te garder. Ainsi, Marie, tu n'es
» pas trop fâchée que je te laisse? — Ah! ma-
» dame, vous êtes trop bonne de me demander
» cela. — J'avais pourtant bien envie de laisser
» d'Aubigny et madame d'Armentière aller sans
» moi à cette fête. Bellepêche y tient fort peu,
» il serait resté aussi. — Oh! non, madame,
» non... il ne faut pas les laisser aller tous les
» deux... sans vous... Oh! je vous en prie, ma-
» dame, accompagnez-les, ça me ferait bien de
» la peine si vous refusiez pour moi cette partie
» de plaisir. — Allons, j'irai alors... D'ailleurs,

» une fois à Paris, j'espère que tu ne pourras » plus t'ennuyer. »

Madame de Stainville embrasse Marie, et fait ses apprêts pour se rendre à l'invitation de son amie. Le lendemain, dans la journée, on met les chevaux à la calèche ; madame d'Armentière est arrivée depuis longtemps avec un arsenal de cartons ; Bellepêche est habillé, serré, bouclé et sanglé comme un âne qui doit servir de cheval ; le comte est prêt, et ses yeux annoncent tout le plaisir qu'il se promet en accompagnant la jolie veuve, qui ne semble pas lui garder rancune de son entretien au jardin avec Marie. Tous deux montent en voiture avec madame de Stainville et Bellepêche ; ceux-ci font des signes d'adieu à Marie, que le comte a saluée lestement, et à qui madame d'Armentière n'a pas dit un seul mot.

Marie est seule dans la maison, car le jardinier et sa femme logent dans un pavillon séparé. Marie ne sait que faire, elle s'ennuie au milieu de ces beaux appartements ; elle soupire sur ces divans où l'on peut mollement s'étendre ; elle regarde le piano et les crayons, mais elle ne sait pas s'en servir. Elle veut prendre un livre,

mais elle est trop distraite pour porter attention à ce qu'elle lit. Elle va devant les glaces, se mire, se regarde marcher et s'étudie à se donner des grâces et un maintien distingué.

Malgré l'attention qu'elle donne à cette grave occupation, Marie trouve que le temps ne marche pas ; et le soir en se couchant elle se dit : « C'est singulier comme la journée m'a semblé »longue... elles passaient si vite... au Tourne-»Bride!... Oh! mais à Paris ce sera différent... »j'aurai tant de choses à voir là!...»

Le lendemain s'écoule aussi tristement et semble encore plus long. Le jour suivant Marie était dans le jardin, assise sous le bosquet où elle avait causé avec d'Aubigny, lorsque tout-à-coup Daulay paraît devant elle en costume de voyage.

« Ah! je vous trouve enfin, mademoiselle,» dit le jeune homme en s'approchant de Marie avec empressement. « Je vous cherchais par toute la »maison!..— Vous êtes donc déjà revenu de »la chasse, monsieur? — Oh! bien mieux que »cela... Figurez-vous qu'en chassant je suis »entré dans la propriété de cette dame chez »laquelle madame de Stainville est en ce mo-

» ment avec toute notre société. — Et vous
» n'êtes pas resté avec eux? — Je compte re-
» tourner les joindre, mais auparavant il faut
» que je m'acquitte d'une commission dont ma-
» dame de Stainville m'a chargé, et cette com-
» mission vous concerne... — Qu'est-ce donc?
» — D'abord vous saurez que la fête que ces
» dames sont allées embellir de leur présence
» doit se prolonger beaucoup : on parle d'un
» théâtre de société, bâti dans le parc... d'une
» pièce dans laquelle nous jouerons tous... bref,
» si madame de Stainville revient de là dans
» quinze jours, ce sera très-prompt!... — Ah!
» mon Dieu! vais-je m'ennuyer pendant tout
» ce temps-là! — C'est justement ce que ma-
» dame de Stainville a pensé... car elle est si
» bonne et vous aime tant!... — Oh oui! — Elle
» a dit : Je ne veux pas que ma chère Marie
» reste seule à la campagne, où elle mourrait
» d'ennui ; il vaut bien mieux qu'elle soit chez
» moi, à Paris, où j'irai la retrouver; là, du
» moins, elle aura mille distractions!... — Oh!
» quel bonheur... Quoi, madame a dit... — Elle
» m'a chargé de revenir bien vite ici... de vous
» conduire chez elle, à Paris, puis de retourner

» la joindre au château où l'on m'attend.— » Comment, monsieur Daulay, vous aurez la » bonté...— Trop heureux, mademoiselle, de » pouvoir vous être agréable. — Oh! que je suis » contente!... certainement, j'aime bien mieux » être à Paris qu'ici... — En ce cas, mademoi- » selle, partons tout de suite... au château on » m'a prêté un cabriolet... il nous attend. Il » est maintenant près de onze heures, et nous » avons dix-huit lieues à faire; mais le cheval » est bon, et en six heures nous serons arrivés... » — Mais il faut que je rentre à la maison pour » prendre...— Rien, rien. Madame de Stainville » ne veut pas que vous emportiez la moindre » chose d'ici. A Paris, chez elle, vous trouverez » tout ce qu'il vous faudra en robes... en bon- » nets... en chapeaux... vous y aurez une pe- » tite servante fort intelligente qui saura vous » habiller... Mais venez, dépêchons... je n'ai » pas de temps à perdre, j'ai promis d'être de » retour au château cette nuit. — Eh bien, me » voilà... Oh! je ne demande pas mieux que » d'aller à Paris... »

Daulay prend la main de Marie et la fait marcher vers une petite porte qui est à l'ex-

trémité des jardins, du côté opposé à la maison, et donne sur un chemin de traverse.

« Par où donc allons-nous ? » dit Marie. » — Soyez tranquille, nous prenons le bon che- » min. C'est par-là que je suis venu. . C'est là » que le cabriolet nous attend ; et le chemin de » traverse est beaucoup plus court pour aller à » Paris. »

Marie suit Daulay avec confiance, car elle n'a aucune raison pour se défier de lui. Arrivés à la petite porte, Daulay, qui a la clé, ouvre et fait sortir la jeune fille en ayant soin de refermer la porte après lui. Un cabriolet était arrêté à quelques pas, le jeune homme y fait monter Marie, s'y place près d'elle et fouette son cheval qui part comme le vent.

Les bois, les prairies, les villages fuient derrière nos voyageurs. Pendant quelques temps, Daulay évite la grande route, mais après avoir fait trois lieues, il y revient, et Marie traverse plusieurs bourgs populeux. Au milieu de leur voyage, Daulay est obligé d'arrêter pour laisser prendre quelque repos à son cheval, mais il fait entrer Marie dans une chambre d'auberge, de-

mande quelques rafraîchissements qu'il prend avec elle, et ne la quitte pas une minute.

« Sommes-nous bientôt arrivés ? » dit Marie.
» — Nous avons fait la moitié du chemin, et vous
» voyez que je vous mène grand train... — Mais
» j'y songe... monsieur Daulay... est-ce que je
» vais me trouver toute seule chez madame de
» Stainville ; moi qui ne connais pas Paris, je
» serais bien embarrassé. — Rassurez-vous, ma-
» demoiselle, vous trouverez, chez votre protec-
» trice, une domestique pour vous servir. C'est
» une jeune fille que madame de Stainville avait
» prise fort peu de temps avant de partir pour la
» campagne, elle est très-intelligente, elle vous
» servira avec zèle... elle vous dira aussi les usa-
» ges de Paris. Par exemple, vous comprenez
» que, dans une grande ville, une jeune demoi-
» selle... comme vous ne doit pas sortir seule,
» c'est inconvenant et quelquefois dangereux.
» — Oh ! je ne sortirai pas ! — Avec votre bonne,
» vous le pourrez quelquefois... au reste, si je
» puis m'échapper encore de ce château, où je
» ne retourne que par complaisance, je ne man-
» querai pas d'aller vous voir. — Vous êtes bien
» bon. Mais il ne faudrait pas quitter la société

»pour moi.— Le cheval doit être reposé, nous »pouvons repartir.— Oh! je le veux bien. »

Les voyageurs remontent et se remettent en route. Marie est si contente d'aller à Paris, qu'elle ne se plaint pas de la fatigue que l'on ressent en faisant dix-huit lieues presque tout d'une traite. Enfin on aperçoit les édifices de la grande ville ; on arrive ; on passe la barrière, et Daulay dit à sa compagne de voyage : « Nous »sommes dans Paris ! »

Et Marie regarde de tous côtés pour apercevoir les merveilles qu'on lui a promises, et elle ne les aperçoit pas encore, parce qu'on n'a pas l'habitude de les placer dans les faubourgs, et que Daulay n'a pas voulu prendre par la belle entrée de la barrière de l'Étoile. Mais en pénétrant dans l'intérieur de la ville, et surtout en suivant les boulevards, la jeune fille ne sait comment exprimer son étonnement et son admiration.

Daulay arrête son cabriolet sur le boulevard Saint-Martin, dans une belle maison en face du Château d'Eau. Il fait descendre Marie qui est toute étourdie par le mouvement des passants et le bruit des voitures. Il la fait monter

trois étages, sonne à une porte, et une jeune bonne, à la mise coquette, à l'air déluré, ne tarde pas à ouvrir.

« Félicité, » dit Daulay, « voici une demoi-
» selle que madame de Stainville vous envoie..
» vous aurez pour elle tous les soins, tous les
» égards ; vous ne la quitterez pas une minute :
» c'est l'ordre de votre maîtresse, et elle atten-
» dra ici le retour de madame de Stainville. »

Mademoiselle Félicité fait une gracieuse révérence à Marie, en disant :

« Ça suffit, monsieur, oh ! certainement, je
» servirai mademoiselle avec le plus grand plai-
» sir..... je vous promets qu'elle ne manquera
» de rien. »

Daulay fait entrer Marie dans l'intérieur de l'appartement : c'était un petit logement composé de quatre pièces, dont deux donnaient sur le boulevard, il était meublé avec goût, et tout à neuf.

Marie promène ses regards autour d'elle, et s'écrie :

« Comment ! c'est ici le logement de ma-
» dame de Stainville ?..... ah ! c'est singulier,

» c'est plus petit qu'à la campagne... A Paris, » on est donc les uns sur les autres ?

» — Ah! je vais vous expliquer cela, » répond Daulay, « ceci n'est encore qu'un pied-à-terre, » parce qu'en partant pour la campagne, ma- » dame de Stainville a vendu son hôtel du fau- » bourg Saint-Germain, elle a pris ce petit ap- » partement.. seulement pour mettre quelques » meubles qu'elle avait conservés ; mais lors- » qu'elle sera revenue, son intention est bien » de louer un autre appartement... oh ! elle » en aura un magnifique. — Au reste, mon- » sieur, si je dis cela, ce n'est pas que je ne me » trouve pas bien ici, au contraire... c'est bien » joli... et cette vue... ah ! mon Dieu, que c'est » gai ! que de monde !... la belle promenade ! » — Ce sont les boulevards !... j'ai bien pensé » que cette vue vous plairait, et que c'est pour » cela que j'ai..... que madame de Stainville » vous a envoyée en avant ; mais il faut que je » reparte sur-le-champ : au revoir, mademoi- » selle Marie ; ne sortez pas seule; suivez les » avis de Félicité. Vous trouverez dans un de » ces meubles des robes, des châles... tout ce » qui est nécessaire, et votre bonne a de l'ar-

»gent pour vous acheter ce dont vous aurez
»besoin. J'espère, d'ailleurs, revenir bientôt
»à Paris. — Adieu, monsieur Daulay, je vous
»suis bien obligée de la peine que vous avez
»prise en me conduisant ici. Dites à madame
»de Stainville que je serai bien sage, que je
»la prie de ne pas m'oublier... et que je la
»remercie de m'avoir envoyée à Paris. «

Daulay prend la main de Marie, qu'il porte respectueusement à ses lèvres, et sort accompagné de la jeune bonne qui le suit jusque dans l'escalier. Là, Daulay dit tout bas à mademoiselle Félicité :

« Tu as de l'argent, tu as mes instruc-
»tions!.... ne t'en écarte pas!..... ne quitte
»pas cette jeune fille..... Si elle veut sortir,
»accompagne-la. Ne la fais jamais aller du côté
»du faubourg Saint-Germain : fais-lui porter
»un grand chapeau avec un demi-voile, en lui
»disant que c'est le bon genre ; songe, enfin,
»que je récompense comme on me sert.

»Oh! soyez donc tranquille, monsieur, je
»ne suis pas faite d'hier au soir!

»— Je retourne près de madame de Stain-
»ville, afin que l'on ne puisse me soupçon-

» ner lorsqu'on apprendra la fuite de Marie ;
» mais je reviendrai le plus tôt possible faire
» ma cour à ma charmante petite duchesse..
» car elle est à moi maintenant !..... et je ne
» crains plus que d'autres m'enlèvent ce pré-
» cieux trésor ! »

Daulay descend précipitamment l'escalier, remonte en cabriolet, va chez son loueur de chevaux, y laisse sa voiture, prend un cheval de selle et repart pour la Roche-Guyon.

CHAPITRE XIII.

LES BOULEVARDS.

—

Conduisez à Paris, sur les boulevards, une jeune fille qui ne serait jamais sortie de son village, et voyez quel étonnement, quelle admiration exprime son visage à l'aspect de ce panorama vivant, si gai, si animé, si varié. La jeune fille n'aura pas assez de ses yeux pour voir, de ses oreilles pour écouter. Telle est à peu près Marie, placée à sa fenêtre presque toute la journée depuis son arrivée à Paris.

Mademoiselle Félicité est souvent à côté de

sa jeune maîtresse, et lui explique le tableau qui est devant leurs yeux. La petite bonne parle très-volontiers et très-facilement. Elle est moins causeuse lorsque Marie lui adresse quelques questions sur madame de Stainville. Alors Félicité se contente de répondre :

« Ah ! dame, mademoiselle, je ne connais
» presque pas madame de Stainville, je ne suis
» entrée à son service qu'au moment où elle
» partait pour la campagne ; elle m'a laissée
» ici pour avoir soin de ses meubles et garder
» son petit pied-à-terre. Mais, par exemple, je
» connais bien Paris... ô Paris !... je le sais sur
» le bout de mon doigt ; je pourrais être cocher
» de fiacre. J'ai servi dans tous les quartiers :
» ça fait du bien, ça forme. J'ai été femme de
» chambre à la Chaussée-d'Antin, chez une pe-
» tite-maîtresse chez laquelle il ne faisait jamais
» jour avant trois heures de l'après-midi. Elle
» m'a renvoyée parce qu'une fois j'eus le mal-
» heur d'ouvrir les persiennes pendant que son
» amoureux était là, et qu'il s'aperçut alors
» qu'elle était criblée de taches de rousseur.
» J'ai servi au faubourg Saint-Honoré des gens
» qui affichaient du luxe, un grand ton ; mais

» c'étaient des riches malaisés ; ils avaient voi-
» ture, livrée, et on mourait de faim à l'office.
» J'ai été au faubourg Saint-Germain..... oh !
» là ! on était bien nourri ; mais, un matin,
» madame me donna mon compte, parce
» qu'elle me trouva lisant le *National*, qu'un
» de mes cousins m'avaient prêté. J'ai été
» bonne d'enfants au Marais ; mais comme
» on ne voulait me laisser aller promener les
» marmots que sur la place Royale, j'ai bien
» vite quitté, et je suis entrée chez de bons
» bourgeois du faubourg Saint-Marceau..... Je
» n'y suis restée que trois jours ! La dame avait
» toujours les clés de tout sur elle. Fi donc !
» c'est petit, c'est humiliant !... je ne veux pas
» qu'on se défie de moi. Enfin j'ai servi bien
» des maitresses, et j'ai vu bien des choses !...
» Si je savais l'orthographe, j'écrirais mes mé-
» moires ; mais j'ai un cousin qui me l'appren-
» dra dès qu'il sera établi bottier.

» — Et ici, Félicité, dans quel quartier som-
» mes-nous ?

» — Ici, mademoiselle..... dame ! c'est la
» lisière du Marais... mais le boulevard est tou-
» jours un beau quartier. Celui-ci est superbe,

» et ce château d'eau l'embellit encore. Venez » donc à la fenêtre, voir passer le monde, ma- » demoiselle..... je vais vous expliquer tout ça » comme une lanterne magique. »

Marie ne demande pas mieux, car elle ne peut se lasser de regarder sur les boulevards; Félicité se met à côté d'elle, et, en lui dési- » gnant du doigt les objets, commence ses » explications :

» — Là-bas, mademoiselle, c'est un café!... » puis encore un là... puis là. Il y a beaucoup » de cafés, à Paris, et tous les jours ils devien- » nent plus brillants, plus élégants; si ça con- » tinue, on n'osera plus y entrer pour prendre » un petit verre ou de la bière, et une mise dé- » cente sera de rigueur. C'est les garçons de » café surtout qui sont beaux! Ah! mamselle, » si vous saviez comme il sont tous bien coiffés, » bien bichonnés!.... ils ont des raies, des » touffes, des frisures! c'est magnifique! Aussi » quand je vois passer dans la rue un monsieur » parfaitement bouclé et frisé, je dis : Voilà un » homme qui serait digne d'être garçon limo- » nadier.

» Là-bas, mademoiselle, ce sont de petites

» boutiques de marchands qui viennent étaler
» sur le boulevard : ils vous vendront de la por-
» celaine, des théières, des assiettes, des tasses,
» des vases, et toujours à très-bon marché, à
» ce qu'ils diront ; mais je vous préviens que
» toutes ces pièces sont de rebut et ont quelques
» défauts.

» Ah ! voilà les marchands à treize sous, à
» dix-sept sous, à trois sous et demi. C'est à qui
» criera le plus fort pour attirer l'attention des
» passants ; voilà une boutique de gilets, de
» pantalons tout faits, tout *confectionnés*, comme
» ils disent ; c'est au rabais, c'est à soixante
» pour cent de perte, et c'est toujours le restant
» de la vente. Tout cela, mamselle, pour attirer
» les badauds et les chalands ; mais, quand on
» s'arrête devant ces boutiques-là, il faut bien
» prendre garde à son sac et à son mouchoir.
» La société des badauds est très-mêlée à Paris.

» Voyez, mademoiselle, que de monde, que
» de promeneurs ! on voit de bien drôles de
» tournures !..... Voilà de jolies dames qui sont
» très-élégantes.... elle ont des robes neuves...
» ça se voit, et elles sortent pour les montrer :
» c'est bien naturel ! Auprès d'elles passe une

»pauvre femme qui s'entortille avec peine
»dans un vieux tartan tout passé, dont on ne
»voit plus les couleurs... C'est quelque rentière
»qui ne peut pas se consoler de ce qu'on ait
»supprimé la loterie. Au fait, j'ai connu une ou-
»vreuse de loges qui avait vendu tous ses effets
»et même le pantalon de son mari pour suivre
»un terne sec. Quand on a supprimé la loterie,
»son terne était justement au moment de sor-
»tir... la pauvre femme! elle a fait une pétition
»à son commissaire de police, pour avoir un
»dédommagement; on ne lui a pas seulement
»répondu.

»Ce beau monsieur qui descend de cabriolet
»est un tailleur : il porte un habit enveloppé
»avec soin dans un beau foulard. Cet homme
»qui passe avec toute une défroque sur son
»dos est un marchand d'abits.... mais de vieux
»habits alors. L'un porte à un petit-maître des
»vêtements à la mode; l'autre achète à un do-
»mestique les effets dont il ne veut plus. Avec
»le vieil habit le fripier ambulant fera une
»veste neuve, et un ouvrier s'en parera les di-
»manches et les fêtes; avec le bel habit le petit-
»maître ira se montrer aux spectacles, aux

» concerts, aux promenades ; ensuite il le don-
» nera à son domestique qui, après l'avoir porté
» quelque temps, le revendra au marchand
» ambulant, qui le revendra à l'ouvrier ; vous
» voyez, mademoiselle, qu'un habit va sur bien
» des dos, passe par bien des mains et doit voir
» bien des choses.

» Tenez, mademoiselle, regardez cette énorme
» dame qui se carre en donnant le bras à ce pe-
» tit monsieur. La dame a sur son bonnet des
» plumes, des fleurs et de la dentelle, elle porte
» un cachemire, des diamants Le monsieur a
» un chapeau en vrai castor, un habit en lou-
» vier superfin, une canne à pomme d'or et un
» gros cachet à sa chaîne de montre ; ce n'est
» plus la mode, mais il y a des gens qui veulent
» toujours faire prendre l'air à leurs bijoux.
» Voyez comme ce couple marche à pas comp-
» tés ; on dirait une patrouille ! La dame affecte
» un air dédaigneux en passant devant les fem-
» mes mises simplement ; le monsieur souffle en
» marchant comme un cheval poussif ; il a l'air
» de dire : Faites de la place à mon épouse ! Ces
» gens-là, mademoiselle, sont d'anciens bou-
» chers retirés du commerce, avec vingt mille

» francs de rente. Certainement ce n'est pas un » crime d'avoir vendu des côtelettes, bien au » contraire ; mais il ne faut pas ensuite singer » les grands seigneurs et souffler avec un air » d'importance au nez des passants.

» Cet homme que vous voyez de l'autre côté » du boulevard, portant sur son dos une petite » fontaine de fer-blanc avec une foule de son- » nettes, de gobelets, des rubans, ayant tou- » jours avec cela un tablier blanc et un nez » rouge, c'est un marchand de coco : un homme » qui donne à boire depuis un liard jusqu'à » deux. Vous verrez toujours autour de lui des » enfants, des gamins, des bonnes et des tour- » lourous...

» — Qu'est-ce que c'est qu'un tourlourou, » Félicité ?

» — Mademoiselle, c'est un petit nom d'a- » mitié que nous donnons en général aux jeunes » soldats de la ligne, cela remplace le *Jean-* » *Jean*, et c'est approchant le même person- » nage. Les tourlourous sont les nouveaux en- » rôlés, ceux qui n'ont pas encore de vieilles » moustaches et qui flânent sur les boulevards

» en regardant les images, les paillasses et en » cherchant des payses.

» — Mon Dieu, Félicité, comment pouvez- » vous savoir tant de choses? — Dame ! made- » moiselle, je n'ai pas habité tous les quartiers de » Paris sans y avoir puisé quelque instruction ; » D'ailleurs les bonnes, les femmes de chambre » ont presque toujours un parent ou deux dans » les tourlourous ; mais regardons encore, ma- » demoiselle.

» — Voilà un jeune homme qui fait semblant » de lire en marchant ; je dis qu'il ne fait que » *semblant*, parce que sur le boule[illegible] au mi- » lieu de la journée, il es[illegible]le de lire, » vu qu'il faut à chaque ins[illegible]éranger, se » garer pour ne pas se jeter dans quelqu'un.

« — Quelles sont ces grandes voitures, Fé- » licité?... Je les vois s'arrêter souvent, et il y » entre toujours du monde.

» — Mademoiselle, ce sont des *Omnibus*, ça » veut dire des voitures où tout le monde est » libre de monter pour six sous ; ça vous con- » duit dans tous les quartiers par correspon- » dance... Par exemple, d'ici voulez-vous aller » au Pont-Neuf ; vous montez dans une voiture

» qui vous conduit à Tivoli, et puis là, vous at-
» tendez une correspondance : c'est bien gentil,
» c'est dommage pourtant que les cochers ne
» jouent plus de la trompette... c'était bien
» plus militaire!... et j'aime beaucoup ce qui
» est militaire, moi.

» — Quelle est cette musique que j'entends,
» où court tout ce monde?

» — Ce n'est rien, mademoiselle, c'est la
» musique d'un marchand d'eau de Cologne....
» qui vend en même temps de la pommade pour
» les lèvres et pour les cors aux pieds. Pour at-
[illegible] monde le marchand a deux domesti-
» ques h[illegible] Turcs, qui jouent des cim-
» bales et d[illegible] tandis que lui, avec une
» perruque [illegible]ndent et un habit de mar-
» quis, fait des [illegible]iscours au public et vante les
» merveilleux effets de sa pommade et de son
» eau de Cologne. On appelle cela un charla-
» tan; il n'en manque pas à Paris! Tenez, ma-
» demoiselle, examinez ce grand homme en ha-
» bit râpé et taché qui a un jabot et des bas
» bleus, un lorgnon et des mains sales, des
» bouchons de carafe montés en épingles et des
» souliers éculés; regardez-le... il se promène

» une grande partie de la journée sur les bou-
» levards; il s'arrête devant les boutiques, il a
» toujours l'air de marchander quelque chose,
» et pourtant il n'achète rien. Cet homme-là est
» un *compère*, souvent d'ici je l'ai vu travail-
» ler.

» — Qu'est-ce que c'est qu'un compère, Fé-
» licité?

» — C'est un homme qui s'entend avec d'au-
» tres pour attraper le monde... et pas autre
» chose, mamselle, car je soutiens, moi, que
» les marchands qui vendent de bonnes mar-
» chandises n'ont pas besoin de compère. Te-
» nez, regardez là, presqu'au dessous de nous...
» cet homme qui a devant lui une petite table
» couverte de savon à détacher; il s'égosille à
» vanter le mérite de sa marchandise, et per-
» sonne ne lui achète; on passe devant sa bou-
» tique sans s'arrêter; mais voilà le compère qui
» arrive... il a toujours des taches à son habit,
» il s'arrête... Voyez-vous, le marchand le prend
» au collet, le frotte avec son savon, le tourne
» et le retourne en s'écriant :

» Voyez, messieurs et dames; monsieur était
» plein de taches..... il était dégoûtant!... on

» n'osait pas le regarder! Eh bien! qu'ai-je fait? » je l'ai frotté avec du savon... tout a disparu! » monsieur est propre, monsieur est présenta- » ble , monsieur n'est plus reconnaissable. — » — C'est vrai, répond le monsieur en regar- » dant autour de lui d'un air de bonhomie : » c'est vrai, j'étais couvert de taches! mais ce » savon m'a complètement nettoyé. Donnez- » moi six tablettes de votre excellent savon..... » donnez-m'en dix, on en a toujours besoin. » Tenez, payez-vous, six sous le morceau, c'est » pour rien.... donnez-m'en douze! Ensuite le » monsieur est une heure pour fouiller à sa po- » che, une heure pour payer et choisir ses sa- » vons, et dans cinq minutes il viendra recom- » mencer la même scène.

» — Qu'est-ce qu'on fait donc là-bas, près » du Château-d'Eau; je vois beaucoup de monde » arrêté? » dit Marie.

» — Là, mademoiselle , c'est un faiseur de » tours, avec sa famille; c'est à qui sera le plus » fort dans cette famille-là. Le petit garçon , » qui n'a que six ans, marche sur sa tête, fait la » roue et tourne pendant une heure sans s'ar- » rêter. Le père avale des sabres, des serins, des

» couteaux et de la filasse allumée; mais c'est » la mère qui est bien plus extraordinaire ! elle » se couche sur le dos, entre deux chaises, la » tête sur l'une les pieds sur l'autre, et, dans » cette position, on lui place sur le ventre des » poids de cent livres que son mari se met à » frapper avec un marteau, et pendant qu'on se » sert de son ventre comme d'une enclume, cette » femme s'écrie : « Plus fort!... frappez donc! » Encore plus fort. »

» — Ah! mon Dieu! quel vilain spectacle! et » on s'arrête pour voir de ces choses-là!

» — A Paris, mademoiselle, on s'arrête pour » tout : quand vous êtes dans la rue, levez les » yeux en l'air, fixez-les longtemps sur une fe- » nêtre, bientôt on s'arrêtera près de vous, on » regardera où vous regardez; chacun se de- » mandera : Qu'est-ce que c'est? Personne ne » pourra répondre; mais c'est égal, on conti- » nuera de regarder Si vous causez avec quel- » qu'un, et si en parlant vous semblez animé, » on s'arrête encore, pour entendre ce que vous » dites, et dans l'espoir que vous vous dispute- » rez. Les Parisiens sont extrêmement curieux; » ils voient beaucoup de choses et à les obser-

» ver, on croirait qu'ils n'ont jamais rien vu.

» — Comme tout ce monde semble gai, sa-» tisfait ! Les habitants de Paris ont l'air bien » aimables et bien heureux !

» — Ah ! mademoiselle, il ne faut pas se fier » aux apparences ; dans une grande ville on ne » veut jamais avoir l'air malheureux ou mécon-» tent, parce que ça ôte le crédit et la confiance. » Il passe devant nous bien des gens en voiture, » qui doivent leur toilette, leur carosse , leurs » chevaux et leurs valets. Celui-ci qui se pavane » dans son tilbury , n'oserait peut-être pas aller » à pied, de crainte d'être arrêté par ses créan-» ciers, tandis qu'en tilbury il passe vite et se » contente de les éclabousser. Ce qu'il faut , » avant tout, à Paris, c'est faire figure!.... Ah! » dame !... quand on fait figure, on est suscep-» tible d'aller loin, et d'obtenir les plus belles » récompenses.

» — Attendez , Félicité, il me semble que » j'entends chanter.

» — Oui, mademoiselle; c'est une femme qui » joue du violon et chante, tandis que l'homme » qui est avec elle l'accompagne avec un orgue » et un tambour de basque. On aime beaucoup

» la musique, à Paris ; cependant les chanteurs
» ambulants sont plus rares qu'autrefois ; mais
» en revanche, il y a tant de concerts..... Oh!
» vous verrez tout cela, mademoiselle. Mon-
» sieur Daulay, je veux dire madame de Stain-
» ville, vous mènera aux spectacles, aux bals,
» aux concerts...

» — Et M. Daubigny, » dit Marie, « vient-il
» chez madame de Stainville aussi souvent ici
» qu'à la campagne ?

» — Le comte d'Aubigny..... qu'est-ce que
» ce monsieur-là? — Mais c'est un ami de votre
» maîtresse.... de ma protectrice... Est-ce que
» vous ne le connaissez pas ? — Non, made-
» moiselle... ah! ce n'est pas étonnant, j'ai été
» si peu de temps avec madame... — Mais vous
» avez dû voir le comte quand votre maîtresse
» est partie, il était en voiture avec elle..... et
» puis M. Bellepêche... — Ah! oui... mademoi-
» selle, oui, un monsieur. — Bien joli garçon...
» n'est-ce pas? — Oh! oui, mademoiselle, très-
» joli garçon.... une taille assez gentille.... —
» Comment, gentille! mais il est fort bel homme.
» — C'est ce que je voulais dire, mademoiselle.
» — Et un air si aimable, si doux. — Oh! oui, ma-

» demoiselle, il a l'air doux comme un mouton! »

Mademoiselle Félicité détourne la tête en se pinçant les lèvres pour ne pas rire, et se dit en elle-même : « Je ne sais pas ce que c'est que ce » comte d'Aubigny, mais il me semble que ma- » demoiselle Marie y pense beaucoup plus qu'à » M. Daulay. »

Et pour changer la conversation, la petite bonne tâche de ramener l'attention de Marie sur les boulevards en lui disant :

« Ce que vous voyez, mademoiselle, vous » donne bien une légère idée des habitants, du » mouvement de Paris; mais ceci n'est rien en- » core !... et quand vous connaîtrez le Palais- » Royal, les Tuileries, et l'Ermitage donc, joli » endroit, où l'on danse trois fois la semaine; un » orchestre délicieux, et des danseurs si galants! » Après chaque quadrille ils veulent toujours » mener leur danseuse dans un bosquet pour » prendre quelque chose... Ah! les demoiselles » ont bien de l'agrément à Paris! Il y a encore » une foule de récréations dont je ne vous ai » pas parlé... Mais vous ne m'écoutez pas, ma- » demoiselle, est-ce que vous avez vu passer » quelque chose de curieux?... »

Depuis quelques instants, en effet, Marie avait les regards attachés sur le même objet : elle considérait plusieurs soldats arrêtés sur le boulevard devant un faiseur de tours. Les traits de l'un d'eux lui rappelaient Pierre, ce jeune paysan qui s'était engagé par désespoir de ce qu'elle ne l'aimait pas. Marie a senti son cœur battre plus vite, elle dit d'une voix émue à sa jeune bonne :

« Ces hommes... arrêtés là-bas... ces sol-» dats en pantalons garance... — Ce sont des » tourlourous... comme je vous le disais tout-à-» l'heure, mademoiselle... Est-ce que vous avez » aussi quelque connaissance parmi ces mili-» taires? — Non... mais il me semblait... je me » trompe peut-être... »

Les soldats se sont éloignés; Marie les a suivis des yeux, et Félicité se dit : « C'est singu-» lier!... Cette jeune fille, qui est, dit-on, » une petite innocente, paraît avoir des con-» naissances intimes parmi les comtes et les » tourlourous. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

Pages.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

CH. PAUL DE KOCK.

XXXVI.

Paris.— Imp. d'Alexandre Bailly, 16, rue N.-D. des Victoires.

UN

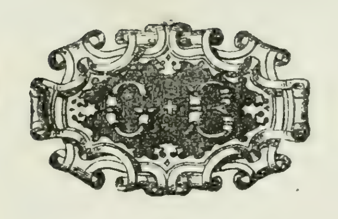
TOURLOUROU,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Rose et Fabert ont ainsi commencé.... .

TOME SECOND.



PARIS,

GUSTAVE BARBA, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

34, RUE MAZARINE.

1845

UN
TOURLOUROU

CHAPITRE XIV.

LES BONNES ET LES TOURLOUROUS.

—

C'était par une riante journée d'automne ; les boulevards étaient couverts de promeneurs, car on voulait profiter encore des derniers beaux jours de la saison, et trois jeunes soldats causaient, tout en flânant, sur le boulevard du Temple.

L'un d'eux, gros réjoui, à figure ronde et colorée, aux yeux brillants et à fleur de tête, semble aussi content de sa personne que de son esprit; c'est lui qui parle presque toujours, accompagnant ses discours de sourires et de tours de cou; il rit le premier des plaisanteries ou des gaudrioles qu'il débite avec assurance à ses camarades.

« Pour lors, voilà ! voyez-vous, vous autres, » quand vous aurez mon aplomb et mon éloquence, vous *voirez* que ça n'est pas difficile » de s'attacher des femmes, vu que la femme » aime le militaire en général et en particulier!... Voilà déjà dix-sept mois que je suis » sous les armes... si j'avais autant de chevrons » que j'ai enflammé de cœurs depuis ce temps, » j'aurais l'air d'un zèbre... Oh ! oh ! oh ! elle est » bonne celle-là !... pas vrai, Carabine? »

Carabine était un garçon mince, élancé; avec son nez retroussé, sa bouche toujours ouverte et ses yeux très-ronds, il avait constamment l'air étonné; et en effet, son esprit étroit et borné comprenait difficilement ce qu'on lui disait; mais, pour cacher son peu de sagacité et se donner quelque importance, il affectait,

en parlant, de traîner sur les mots et de faire sonner les *r*. Il s'empresse de répondre à son camarade :

« Ah! oui!... qu'elle est bonne... la plai- » santerie!... Mais de quoi que c'est qu'un zè- » brrre?... où prrrends-tu ces gens-là? n'est-ce » pas des sauvages? »

» — Oh! fameux!... fameux!... Carabine » qui croit que les zèbres sont des hommes » étrangers!... Oh! oh! es-tu en retard!... Tu » ne connais donc pas l'histoire surnaturelle des » animaux domestiques? Tu n'as donc pas été » te promener au jardin des bêtes, après le » pont d'Austerlitz? — Au jardin des bêtes?... et » pourquoi donc, Fleur-d'Amour, veux-tu que » j'eusse été là?... on ne m'aurrait peut-être pas » laissé entrrer? — Oh! que si! oh! tu serais » passé de droit, au contraire... Oh! oh! fa- » meux, le calembour!... — De quoi que tu dis! » — Tiens, pour en revenir au zèbre, figure- » toi un animal entre l'âne et le cheval, et qui » aurait tout le corps enjolivé de rubans; l'air » farouche et goguenard, et la malice peinte » jusque sur sa queue, voilà le zèbre; n'est-ce » pas, Pierre?... Allons, il ne m'entend pas...

» le voilà encore retombé dans ses rêvasseries » noires, qui lui feront venir des plis au front » au lieu des ris que l'on voit sur le mien... et » que toutes les femmes reluquent en passant. » Pas vrai, Carabine, que mon air farceur et sé- » ducteur captive les cœurs?—Oh! oui, t'es un » farrceur, toi; mais Pierre, il est trrrop en de- » dans. — Allons, camarade, » reprend Fleur-d'Amour, « égaye-toi donc un brin! Comme » dit le tambour-maître, la vie est un verre » d'absinthe qu'il faut avaler sans faire la gri- » mace. Tu es bien bâti, tu as une figure qui » n'est pas trop mouchetée, et tu serais en état » de marcher sur mes traces, si tu voulais seu- » lement faire ton profit de ma *bonne* exemple. »

C'était à Pierre que s'adressaient ces paroles, et le jeune soldat qui portait ce nom, et que nous retrouvons se promenant à Paris, sur le boulevard du Temple, était bien le même que nous avons vu en quittant son village pour se rendre à Givet, où était son régiment. Pierre avait passé trois mois à Givet; au bout de ce temps, le régiment était venu en garnison à Paris, et, depuis six semaines, Pierre était dans la grande ville.

Au régiment, la conduite de Pierre avait toujours été digne d'éloges ; ponctuel à ses devoirs, brave, sans être tapageur, soumis à ses chefs, doux et bon avec ses camarades, le jeune soldat était cité comme un modèle à suivre. Quelques mauvaises têtes avaient voulu le tâter pour s'assurer si sa douceur n'était point un manque de courage ; mais Pierre s'était tiré de ces essais avec honneur ; il s'était battu bravement, et, depuis ce temps, les anciens du régiment étaient forcés de convenir qu'on peut être brave sans être crâne, et bon tireur sans être querelleur.

En apprenant que leur régiment allait prendre garnison à Paris, tous les soldats avaient montré la joie la plus vive ; Pierre seul était resté le même, toujours triste et silencieux ; car, au milieu de ses camarades, à la caserne ou en faction, Pierre pensait sans cesse à Marie ; son seul bonheur était de se rappeler la jolie servante du Tourne-Bride et les moments qu'il avait passés près d'elle. Loin de chercher à se distraire de son amour, il fuyait, au contraire, toutes les occasions de plaisir, il refusait les parties dans lesquelles ses camarades cher-

chaient souvent à l'entraîner, et, lorsque Fleur-d'Amour lui faisait remarquer un joli minois, Pierre soupirait en se disant :

» Ah ! ce n'est pas là Marie !

» Que me demandais-tu ? » dit enfin Pierre en sortant de sa rêverie et en regardant Fleur-d'Amour.

» — Ah ! voilà.... il n'y est jamais.... on lui » parle blanc, il vous répond jaune ! Je te dis » que c'est bête de te laisser aller comme ça au » courant de la tristesse... T'as laissé une bonne » amie au pays !..... parbleu ! nous en avons » laissé tous... pour mon compte, moi, j'en ai » abandonné quatre qui étaient un peu chouet- » tes ; mais, dame ! faut ben se consoler Le mi- » litaire soldat se doit à la société et aux bonnes » d'enfants..... ou même aux bonnes sans » enfants ; j'aime encore mieux ça, vu que le » moutard est souvent susceptible de nous met- » tre du raisiné sur le pantalon, ou des confi- » tures sur la buffleterie.

» — D'ailleurs, celles qu'on laisse, » dit Carabine, « on les retrrrouve quand on revient » au pays.... elles nous attendent, et puis elles

» sont bien contentes d'avoir un marrri qui a
» été au feu.

» — Mais moi on ne m'attend pas, » répond Pierre en soupirant ; « on ne pense pas à moi...
» on m'a déjà oublié, j'en suis sûr!... et, quand
» je reviendrai au pays... si jamais j'y retourne...
» celle que j'aime sera la femme d'un autre.

» — Ah ben! pour lors, t'es encore bien plus
» bonasse de te chagriner et de te plisser le front
» comme un *vieillard* infirme. Amuse-toi donc!...
» fais donc des conquêtes!..... des malheu-
» reuses!.... imite-moi.... Il n'y a rien de plus
» attrayant que la bonne, la femme de chambre
» et la cuisinière...

» — Oh! oui! » dit Carabine, « la cuisi-
» nièrrre!... c'est là une conquête bonne pour
» l'estomac, j'en sais à quoi m'en tenirrr! »

» — Toi, Carabine, tu fais ton fendant!.....
» mais tu n'es pas encore bien madré!..... Fi-
» gure-toi, Pierre, que ce pauvre Carabine ne
» sait pas seulement faire un cœur enflammé sur
» un arbre.... ce qui est l'enfance de la galante-
rie.

» — Ah! par exemple, Fleur-d'Amour, je te
» dis...

» — Non, tu ne sais pas faire les cœurs en-
» flammés. Enfin, l'autre jour nous allons pro-
» mener du côté de Vincennes, Carabine et
» moi, avec deux jeunesses dont que j'avais fait
» la conquête, mais que je voulais bien en céder
» une à Carabine, moyennant qu'il payerait les
» rafraîchissements pour la société...

» — Oui, mais vous avez voulu vous rafrrraî-
» chir avec du veau rôti!

» — Ça ne fait rien! raison de plus! ça ne de-
» vait te rendre que plus aimable... Nous voilà
» dans le bois de Vincennes, bon; nous nous
» promenons sous les bocages en roucoulant de
» nos amours. Ma jeunesse me dit: Gravez-moi
» deux cœurs enflammés sur un arbre, comme
» preuve que votre amour durera autant que le
» gland de ce chêne. » Bon. Voilà que je lui
» grave des cœurs tant qu'elle en veut! avec des
» flammes incendiaires. La jeunesse qui était
» sous le bras de Carabine veut être aimée tout
» de même, et elle dit au camarade : « Gravez-
» moi donc aussi deux cœurs avec une flamme
» au milieu, ça me fera bien plaisir. » Le v'là,
» lui, qui quitte le bras de sa belle, en lui disant :
« Attendez-moi là... je vas vous graver ça, mais

» je n'aime pas qu'on me regarde écrire. » Il » s'en va. Nous l'attendons... nous droguons un » bon quart d'heure..... Je me dis à part moi : « Carabine est allé faire autre chose que des » cœurs ! » Impatienté, je vas le chercher... je » le trouve enfin devant un gros arbre, travail- » lant tant qu'il pouvait avec la pointe de son » sabre. J'approche... Sais-tu ce qu'il était par- » venu à faire?... deux demi-lunes qui se tour- » naient le dos!... si bien que ça ressemblait à » queuque chose qui n'est pas en cœur... et en- » core, voilà qu'il tâchait de faire une petite » flamme dans le milieu. Moi, je me mets à » rire. Nos jeunesses arrivent ; en voyant ce » qu'il a fait sur l'arbre, la belle de Carabine » devient furieuse ; elle pense qu'il a voulu se » moquer d'elle, et elle s'en va sans vouloir l'é- » couter. Oh ! oh ! oh !.... fameux les cœurs de » Carabine !

» — Eh ben ! de quoi que ça prouve tout » ça ?.... que c'te jeunesse était une vertu far- » rouche, qui ne voulait pas s'apprrrivoiser, et » qu'elle a saisi le moment de fuir, parce qu'elle » a craint pour son innocence.

» — Son innocence !..... Oh ! oh ! oh ! Cara-

» bine, tu m'affliges... tu n'as pas pour six » liards d'usage du monde!... Apprends que » cette jeunesse, dont que je t'avais cédé la con- » quête, a déjà eu plusieurs liaisons de tendresse » avec des militaires.... et entre autres, qu'elle » a connu un joli pompier de mes amis... avec » qui elle a eu une conversation de laquelle est » résulté un durillon de neuf mois!

» — Je ne crrrois pas les pompiers, moi, et » puis... la petit ne me plaisait déjà pas tant! je » ferrrai une autrrre connaissance quand je le » voudrrrai.

» — Et ben tiens, voilà une occasion.... des » petites bonnes là-bas..... Venez donc, cama- » rades... Justement il y en a une que je recon- » nais, et à laquelle j'ai offert du coco l'autre » jour; elle n'a pas accepté, mais je gage qu'elle » vient se promener dans l'idée de me rencon- » trer... Viens donc, Pierre...

» — Oh! moi, je ne veux pas faire de con- » naissance..... je n'ai rien à dire aux jeunes » filles!

» — Qu'est-ce que ça fait! on cause tout de » même... Faut pas être ours quand on a l'hon- » neur de servir son pays... Voyez-vous les fines

» matoises.... elle approchent de nous insensi-
» blement. »

Deux jeunes bonnes s'avançaient sur le boulevard : l'une tenait par la main un petit garçon, l'autre deux petites filles. Mais elles ne tardent pas, en apercevant les soldats, à lâcher la main aux enfants, pour que ceux-ci puissent aller jouer et courir plus loin.

Les deux petites filles, fraîches et roses, sautent, bondissent et jettent sur le boulevard une balle qu'elles cherchent ensuite à rattraper ; le petit garçon a un cerceau qu'il veut faire manœuvrer à travers les promeneurs. Les bonnes ont été s'asseoir sur un banc de pierre, et s'occupent à regarder toute autre chose que les enfants confiés à leur surveillance,

Fleur-d'Amour et Carabine s'approchent du banc, en ayant l'air de chercher des étoiles au ciel, quoi qu'on soit en plein midi. Puis, d'un air indifférent, et sans regarder les jeunes bonnes, Fleur-d'Amour dit à son camarade :

» — Si nous nous assisions sur ce banc, pour jouir du spectacle de porichinel qui est en face? — Mais je crrrois que c'est *faisible*! »

répond Carabine, en tâchant d'imiter la gentillesse de son camarade.

Alors seulement Fleur-d'Amour regarde les jeunes bonnes et dit :

« Ah! pardon, mesdemoiselles, est-ce que » ça vous gênerait-il que nous nous assisions à » côté de vous?

» — Pourquoi donc ça, monsieur? le banc » est à tout le monde : d'ailleurs, il y a de la » place.

« — Tiens!.... Ah! ben, mais il me semble » que je vous reconnais, mamselle, c'est à vous » que j'ai offert du coco l'autre jour..... devant » *Francheconi*. — Ah! je crois que oui, mon- » sieur....... je vous remets aussi. — Et même » que vous vous appelez Joséphine..... — C'est » vrai. — Comme on se retrouve, pourtant!.. » Est-ce que vot' santé est bonne, mamselle?— » Oui, monsieur, vous êtes ben honnête. — » Moi, je me porte bien aussi. »

Carabine n'est pas aussi avancé que son camarade; il s'est assis près de l'autre bonne, et ne sait comment entamer la conversation. Il tousse, siffle, chantonne, et lance des œillades à sa voisine, qui est une grosse paysanne,

et n'a pas encore le ton dégagé de sa compagne.

« Il fait bien beau, tout de même! » dit enfin Carabine, après avoir fait un grand effort pour trouver une phrase.

» — Ah! oui, » répond la grosse bonne; « mais le temps pourrait ben se gâter ce soir... » et que nous ayons de l'eau.

» — Vous croyez?..... Ma foi, ça serait ben » possible encorrre..... Si le temps se met à la » pluie, je crrrois aussi que ça nous amènerrra » de l'eau.

» — Voilà un joli petit spectacle devant » nous, » dit Fleur-d'Amour en regardant les marionnettes; « faut convenir que Paris c'est » le séjour de tous les genres d'agréments....... » Êtes-vous de Paris, mamselle?...... — Non, » monsieur, je suis Bourguignonne. — Ah ben! » et moi qui suis Normand!... je crois que ça se » touche; nous sommes presque pays. — Vous » croyez, monsieur? — Oui, mamselle... D'ail- » leurs, un jeune homme et une jeune fille...... » comme dit c't' autre, c'est presque toujours » cousin..... Eh! eh! eh!...... — Ah! ah! ah! » cousins!... — Hu! hu! hu!... » s'écrie Cara-

bine, qui ne sait pas de quoi on rit, mais qui rit toujours de confiance.

« — Oh! oh! oh! » fait la grosse bonne en se tordant la bouche pour faire la gentille, ce qui la rend encore plus laide, parce que ses lèvres forment deux bourrelets qui ressemblent à des saucisses.

Fleur-d'Amour, satisfait du succès de sa plaisanterie, se rapproche de la petite bonne qui est assez gentille et paraît fort délurée :

« Je vous ai offert du coco, l'autre jour, » mamselle, mais aujourd'hui je vous en offre » encore...... et même, si vous étiez sensible à » quelques pommes..... — Oh! vous êtes bien » honnête, monsieur... mais je ne suis pas al- » térée... — Si vous étiez libre... et qu'un verre » de vin.... sans conséquence..... chez le mar- » chand de vin... histoire de vous faire une po- » litesse, voilà tout. — Je vous remercie, mais » je ne suis pas ma maîtresse... je garde les en- » fants... J'ai deux petites filles que je ne peux » pas quitter d'une minute!.. C'est même bien » triste de passer sa jeunesse à être esclave chez » les autres, sans avoir jamais un moment de » liberté.

» — Ah! vous gardez deux petites filles, » répond Fleur-d'Amour, en cherchant de tous côtés les enfants qu'il ne voit pas. « C'est dom-» mage!... C'est vrai que le sort d'une bonne » d'enfant, c'est sans comparaison comme celui » d'un soldat; faut toujours être au poste et » rentrer à la retraite.... — Je vous assure que » ça m'ennuie bien de faire ce métier-là...d'au-» tant plus que je suis chez des gens qui ne » sont pas généreux du tout!... des parvenus! » des liardeurs!... On me coupe mon pain pour » mon dîner. — On vous le coupe? .... ah! fi! » quelle petitesse! il y a des bourgeois qui sont » de grands pékins!

» — Je crrrois que j'ai senti une goutte » d'eau, » dit Carabine en tenant la main en avant.

« — Oh! qu'non... c'est le serin qui vole, » répond la grosse bonne. « — Comment que » vous vous appelez, mamselle? » reprend Carabine en se donnant de l'assurance.

« — Je m'appelle Adélaïde. — C'est un ben » joli nom. — Et vous, monsieur? — Moi, je » m'appelle Carabine. — Oh! oh! Carabine.... » quel drôle de nom! — Oui, il est facétieux.

» — I' m' semble que je l'ai déjà entendu... — » Ah! c'est qu'il y a une chanson où l'on parle » de mon nom, où l'on dit :

Il était un petit homme
Qui s'appelait Toto Carabo;
Il allait à la chasse,
A la chasse aux perdrix,
Carabine!.....

» — Eh non! » dit Fleur-d'Amour, » c'est pas » Carabine, c'est *Carabi* dans la chanson. — Tu » crrrois que c'est Carabi?.... c'est possible..... » c'est pas moi qui *l'a* faite.

» — Ohé! Pierre!....... ohé! viens donc » avec nous... il y a encore de la place sur no- » tre banc. »

C'est Fleur-d'Amour qui fait des signes au jeune soldat qui se promène lentement, seul, dans une contre-allée.

« C'est un de vos camarades que vous appe- » lez? » dit mademoiselle Joséphine en regardant Fleur-d'Amour.

« — Oui, mamselle; c'est parce qu'il était » avec nous tout-à-l'heure que je l'appelle. — » Pourquoi donc reste-t-il tout seul, alors? — » Ah! je vas vous dire.... c'est que le camarade

» que vous voyez là-bas..... il aime l'isolement » de la solitude... parce que son cœur a de la » tristesse pour de l'amour au sujet d'une fem- » me... qu'il a laissée au pays.... — Ce pauvre » garçon!... il pense à sa bonne amie!..... ah! » c'est bien joli d'être fidèle comme ça!..... — » C'est-à-dire que c'est bien bête, puisque la » celle qu'il aimait ne l'aimait pas, et qu'elle » ne pense pas du tout à lui, tandis qu'il se » chagrine à cause d'elle. — Ah! si elle ne l'ai- » mait pas, il est sûr que ce n'est pas trop la » peine de se gonfler les yeux pour des indiffé- » rentes... — Oh! mamselle, je parie que vous » ne seriez pas indifférente, vous, si vous aimiez » quelqu'un? je lis ça dans vos petits yeux..... » Ah! queux petits yeux! c'est comme des » boutons d'acier; eh! eh! eh!— Oh! oh! oh! » farceur que vous faites!» répond mademoiselle Joséphine. « — Ah! ah! ah! » dit la grosse bonne. « — Hu! hu! hu! » fait Carabine.

« — Avez-vous été queuquefois voir les po- » lichinelles? » reprend Fleur-d'Amour quand on a cessé de rire.

« — Non. Oh! je n'aime pas les marionnet- » tes, moi!... c'est bon pour les enfants. Quand

» madame m'ordonne de mener les petits chez » Séraphin, il n'y a pas de danger que j'y » aille, mais je dis aux petits : « Vous » direz à votre maman que vous avez été chez » Séraphin, ou sans cela je vous fouetterai; » » et les petites disent tout ce que je veux.

» — C'est juste, et voilà comme on doit élever » les enfants; ça leur *z'y* apprend la discipline.

» — Voilà le temps qui se remet à présent, » dit Carabine en levant le nez en l'air.

« — Oh! oui... je crois bien que nous n'au- » rons pas d'eau, » répond la grosse bonne.

« — Ce que j'aime beaucoup, moi, » reprend l'autre bonne en s'adressant à Fleur-d'Amour, « c'est la comédie...... Oh! la comédie, je me » passerais de manger pour y aller.

» — Moi, je préfère le spectacle, » répond Fleur-d'Amour.

« — Mais c'est la même chose, monsieur. — » Vous croyez, mamselle? Au fait, c'est possi- » ble; je n'y suis encore allé qu'une fois que » j'avais une permission de neuf heures, que je » suis rentré à minuit, où l'on m'a mis à la » salle de police. Mais c'est égal, j'ai vu une » bien belle pièce, la *Tour des Nèfles*.

» — Ah! oui, j'en ai entendu parler; on dit » que c'est superbe... Ah! si vous vouliez me la » raconter, ça me ferait bien plaisir.

» — Je vous raconterai tout ce que vous vou» drez, mamselle; je me nomme *Fleur d'Amour*, » c'est vous dire que je suis galant près du » sexe. »

En disant ces mots, Fleur-d'Amour passe ses doigts sur ses lèvres, où il cherche en vain des moustaches; il lance une œillade, puis commence son récit.

« Car d'abord faut vous dire qu'on est chez » un marchand de vin de l'antiquité; que ce sont » des bons enfants qui viennent là s'amuser.... » jouer à la drogue et autres récréations; pour » lors il vient aussi du grand monde, des offi» ciers, qui boivent. Moi, je disais : si on m'en » offrait, je boirais tout de même... mais on ne » m'en a pas offert. Alors voilà que les officiers » causent entre eux de leurs affaires, vous pensez » bien que je n'ai pas eu l'insubordination de » les écouter. Je me suis même retourné par » honnêteté; pendant ce temps-là, on a baissé » un rideau. Vous comprenez?

» — Oui, monsieur.

» — Je persévère! Le rideau se relève. On
» voit l'intérieur de *la Tour des Nèfles.* Voilà
» qu'il revient un officier avec une dame... Oh!
» une belle dame! soignée, c'est dommage qu'on
» ne voyait pas sa figure, qui avait un petit mas-
» que d'arlequin; malgré ça, l'officier avait l'air
» de la chauffer ferme; il la serrait de près, et
» il la batifolait gentiment!... mais voilà qu'en
» jouant, il l'attrape avec une épingle, que ça
» fait à la belle dame une égratignure au visage.
» Elle se fâche tout rouge... c'est-à-dire on ne
» voit pas si elle est rouge, vu qu'elle a toujours
» son petit masque; mais c'est égal, elle se fâ-
» che... Moi, j'ai dit qu'elle avait raison : on ne
» doit pas égratigner le beau sexe. Elle s'en va
» en disant à son amoureux : *Je ne t'en dis pas*
» *plus!* Bon, voilà qu'on amène un autre officier
» qui est malade, qui a reçu un mauvais coup.
» Il vient dire à l'autre qui est son ami : Adieu,
» je meurs, tu retourneras au pays sans moi....
» ou autre chose, mais ça doit être à peu près
» ça. Bien, là-dessus, l'autre se jette par la fe-
» nêtre dans la rue, vu que, sachant nager, il
» ne se blessera point. On baisse encore le ri-
» deau. On voit ensuite un palais, tout plein de

» princes et de princesses qui ont des queues...
» à leurs robes, s'entend. Ils parlent encore de
» leurs affaires; moi, je mange des noix jusqu'à
» ce qu'ils aient fini. On voit après un vieux pa-
» lais... au bord de l'eau... un vieux quartier,
» un quartier où il ne doit pas faire bon la nuit.
» Il vient un grand maigre qui dit à ses soldats:
» Arrêtez-moi c't' homme-là!... Bon, il est ar-
» rêté : mais il en vient un autre qui dit au
» grand maigre : Je t'arrête! Le v'là arrêté aussi,
» si ben qu'ils s'en vont en s'arrêtant tous. Et
» comme je riais tout haut, moi, en voyant ça,
» il y a des gens qui m'ont dit : Si vous ne vous
» taisez pas, on va vous arrêter aussi, vous. Alors
» je me suis tait tout de suite. On voit après ça
» une prison... Ah! une belle prison!... avec
» de gros piliers comme vous et moi! Le grand,
» qu'on avait arrêté, est là, attaché et ficelé
» comme un saucisson! Mais la belle dame ar-
» rive, sans masque, cette fois; et comme elle
» ne veut pas que son amant reste ficelé, elle le
» détache, et ils s'en vont très-bons amis.....
» Moi, j'ai été boire alors. Quand je suis revenu,
» ils étaient encore dans leur *Tour des Nèfles*, et
» ils se disputaient! ils se disaient des choses

»féroces... Puis, j'en entends un, en dehors, »qui crie qu'on l'assassine... et voilà ceux-ci »qui veulent aller à son secours, et qui ne peu- »vent pas enfoncer leur porte. Moi, là dessus, »je n'en fais ni une ni deux, j'enjambe les ban- »quettes, je veux grimper sur le théâtre, je leur »crie : Attendez! j'vas vous donner un coup de »main, j'vas vous enfoncer ça!... Mais pas du »tout, cinq ou six escogriffes me saisissent, »m'empoignent, et on me met dehors... C'est »égal, je me suis bien amusé. Voilà ce que c'est, »mamselle, c'est comme si que vous l'eussiez »vue, maintenant.

» — Je vous suis très-obligée, monsieur.

» — Comme il raconte bien! » dit Carabine en regardant la grosse fille. « Il peut se flatter »de manier la parole, celui-là!

» — Oh! oui... Il parle ben longtemps sans »s'arrêter!

» — La seule chose qui me surprenne dans »cette pièce-là, c'est que ça s'appelle *la Tour »des Nèfles,* et je n'en ai pas vu..... personne »n'en a mangé! Mais est-il drôle, ce Pierre, de »rester là-bas, et de ne pas vouloir venir avec »nous.

» — C'est peut-être nous qui faisons peur à » votre camarade, » dit mademoiselle Joséphine en se rengorgeant.

« — Peur! ah! par exemple... il doit en avoir » vu de plus laides que vous!

» — Oh! que oui, » dit à son tour Carabine, « qu'il en a vu d'aussi laides... je veux dire de » plus laides... V'là le temps qui se soutient, » quoique ça... »

En ce moment on aperçoit beaucoup de monde courir vers le même point.

« — C'est peut-être des individus qui se bat- » tent! » dit Fleur-d'Amour; « Carabine, va donc » un peu voir ça. »

Carabine se lève, et va lentement vers l'endroit où le monde est rassemblé : pendant ce temps, son camarade continue de faire les yeux doux à mademoiselle Joséphine, qui n'y semble pas indifférente.

Carabine revient en se dandinant se placer près de la grosse bonne.

« — Qu'est-ce qu'ils ont là-bas? » demande Fleur-d'Amour.

« — C'est rien!... c'est deux enfants qu'ont

» manqué d'être tués... par la chute d'un éven-
» taire... près duquel ils jouaient.

» — Deux enfants, » dit Joséphine en regardant autour d'elle. « Ah! mon Dieu, mais si » c'était mes mioches. Est-ce deux petites filles? » — Justement. — Ah! mon Dieu! c'est ça. — » Ah ben, soyez calme... elles n'ont que deux » grosses bosses à la tête... qui ont saigné un » brin... — Ces maudits enfants... Il faut tou- » jours que ça vous cause du tourment. »

Mademoiselle Joséphine se lève, et, suivie de Fleur-d'Amour, va dans le groupe de monde, où elle trouve les deux petites filles, confiées à sa surveillance, pleurant à chaudes larmes, et ayant chacune la figure toute meurtrie. Quelques personnes cherchaient à consoler les enfants, et leur demandaient déjà leur adresse.

« Ah! vous voilà, mesdemoiselles..... c'est » bien heureux... depuis le temps que je vous » cherche! » dit la bonne en prenant avec colère chaque petite fille par la main. « Vous êtes dans » un joli état!... vos robes salies, chiffon- » nées!

» — Ce n'est pas à leurs robes qu'il faut faire » attention maintenant, » dit un vieux mon-

sieur, « c'est à leur tête..... elles ont chacune
» une forte bosse...

» — Cela vous apprendra, mesdemoiselles, à
» faire le diable... à jouer comme des polisson-
» nes... Hom! fi! les vilaines!...

» — Si vous ne les aviez pas quittées, cet ac-
» cident ne leur serait pas arrivé, » reprend le
même monsieur.

» — Ah çà, et de quoi donc vous mêlez-vous,
» monsieur? » répond mademoiselle Joséphine,
en regardant d'un air furibond la personne qui
vient de parler... « Je vous trouve encore plai-
» sant avec vos avis! Êtes-vous le père et la mère
» de ces petites pour me parler ainsi? — Si j'é-
» tais leur parent, » répond le monsieur, « je
» vous promets que vous ne resteriez pas long-
» temps leur bonne. — Voyez-vous ça! vieux
» singe!... Vous les feriez promener sur des
» chameaux, peut-être... Allez donc râper vot'
» tabac... vieux cornac...

» — C'est vrai! » dit Fleur-d'Amour, en s'a-
vançant d'un air menaçant; « je voudrais bien
» savoir qui vous a donné le droit de parler
» à mamselle... vieil infirme. »

Ce mot fait beaucoup rire les badauds ras-

semblés là, et le vieux monsieur s'éloigne, hué par la multitude, pour avoir voulu prendre le parti de deux enfants que leur bonne gronde au lieu de les secourir. Mais c'est presque toujours ainsi que la multitude fait justice.

Joséphine est revenue à son banc avec les deux petites filles auxquelles elle dit :

» — Voulez-vous bien ne pas pleurer comme » ça, braillardes!..... et ne vous avisez pas de » dire que je vous ai quittées ou je vous fiche » le fouet à toutes les deux, quand vos parents » seront sortis. — Oui, ma bonne... hi, hi, hi. » — Nous dirons que c'est un ivrogne qui s'est » jeté sur nous, et nous a fait tomber, entendez-vous? — Oui, ma bonne, hi, hi, hi... — » Allons, taisez-vous donc, pleurardes, je vais » vous acheter du pain d'épice.

» — Ah! oui, » dit Fleur-d'Amour, le pain » d'épice, il n'y a rien de bon comme ça pour » les bosses à la tête. »

La bonne achète du pain d'épice qu'elle donne aux deux petites filles, et celles-ci le mangent, tout en poussant des gros soupirs, et portant leurs petites mains à leur tête. La conversation s'est renouée entre les bonnes et les

soldats, lorsque tout-à-coup mademoiselle Joséphine s'écrie :

« Tiens, voilà Félicité qui passe, Félicité. . .
» viens donc nous dire bonjour. »

Ces mots s'adressaient à la jeune bonne que M. Daulay avait placé près de Marie : c'était elle qui passait alors seule sur le boulevard.

Félicité a reconnu la voix de son amie, elle s'approche du banc de pierre.

« — Tiens, bonjour... C'est toi, Joséphine?
» Est-ce que tu es en maison par ici, mainte-
» nant? — Oui, je suis rue Charlot... bonne
» d'enfant, mais je n'y resterai pas... je suis
» dans une baraque... des gens qui sont gênés,
» du petit monde, ça ne me convient pas; j'ai
» pris ça en attendant. D'ailleurs, tu sais que je
» suis comme toi, je n'aime pas à moisir dans
» une condition. — Oh! c'est vrai que t'es pas mal
» changeuse. — Et toi, Félicité, chez qui que
» t'es? — Moi... ah! ma foi, je suis joliment
» bien, va!.... et je t'assure que je n'ai pas en-
» vie de quitter d'où que je suis. — C'est ben
» étonnant... Est-ce que tu sers chez un Grand
» Turc? — Oh! mieux que ça, je sers chez une
» jeune personne qui arrive de son village.......

» qui ne connaît rien de rien... qui me laisse » faire tout ce que je veux, et qui ne fait rien » sans me consulter. Si bien que c'est absolu- » ment comme si c'était moi qui était la maî- » tresse. — Es-tu heureuse..... où donc as-tu » trouvé une si bonne place? — Ah! dame..... » c'est tout une histoire!... aussi je n'ai qu'une » crainte, c'est que ça ne dure pas longtemps, » parce que quand la jeune fille découvrira ce » qu'il en est, ah! dame... elle se fâchera peut- » être. — Bah... il y a donc du mystère dans ta » maîtresse? — Puisque je te dis que c'est toute » une histoire; je te conterai cela un jour que » j'aurai le temps... mais aujourd'hui je ne peux » pas rester, je crains que le monsieur ne vienne, » et j'aurais un savon s'il savait que je laisse » mamselle seule. — Ah! il y a un monsieur, » bon, je commence à comprendre. — Oui, et » un monsieur qui a diablement peur qu'on ne » lui enlève sa belle, car il me défend de la quit- » ter d'une minute! mais tu entends bien que je » brûle l'ordre, quelquefois. — Pardi! ils sont » étonnants! il faudrait pour les satisfaire, s'at- » tacher sur une chaise avec des épingles. »

Pendant cette conversation, Fleur-d'Amour

s'est levé, il a été rejoindre Pierre, et, passant son bras sous le sien, il parvient à l'amener près du banc et à le faire asseoir au bout près de lui.

Mademoiselle Félicité, qui a regardé venir les deux soldats, dit à son amie :

« Tu es avec ces militaires? — Oui.... nous » causions, il y en a un qui est presque mon » pays. »

Eélicité se met à rire, et répond : « Oui, nous » connaissons ça! et lequel qui est ton amou- » reux? — Que t'es bête, mon amoureux, nous » venons seulement de jaser pour la première » fois. — Enfin, s'il te parle, on sait ben, où il » veut en venir, est-ce le brun? — Non, c'est » l'autre, le gros blond, il a l'air bien gai, n'est- » ce pas? — Oui... mais moi, j'aimerais mieux » le brun. . Quelle belle figure, ah! ma chère, » quel beau tambour-major ça ferait. — Je lui » trouve l'air trop triste, et puis il ne parle pas, » il ne veut pas venir causer comme ses cama- » rades... parce qu'il regrette une bonne amie » qu'il a laissée au pays. — C'est égal, il me » plairait bien à moi. »

Et mademoiselle Félicité toussait, chantait, se retournait, et faisait son possible pour attirer les regards de Pierre, qui avait ses yeux baissés et ne les levait pas.

« Oh! c'est comme si tu te mouchais, » dit » Joséphine en riant. « — Tu crois... peut-être, » et si j'avais le temps, écoute, Joséphine, viens » t'asseoir et te promener les matins autour du » Château-d'Eau .. là-bas sur le boulevard...tu » sais! — Ah! pardi! je connais bien le Châ- » teau-d'Eau et même le Vauxhall, j'y ai dansé. » — Je demeure en face, j'irai y causer avec toi, » tâche que ton amoureux amène son cama- » rade. — Lequel?... celui-là, ou celui-ci? — » Ah! fi donc, celui-ci! je n'en voudrais pas » pour mon chat! il ressemble aux têtes de Cur- » tius... C'est du beau brun que je parle, c'est » étonnant comme il me plairait, celui-là!.. ah! » ma chère, quel bouillon je lui offrirais! — » Tu es bien heureuse de pouvoir offrir du bouil- » lon, toi, où je suis on ne mange que de la » soupe aux herbes...... monsieur et madame » sont trop échauffés apparemment! ils veulent » se rafraîchir! — Adieu, Joséphine, il faut que » je rentre, mais tu viendras où je t'ai dit, n'est-

» ce pas? — Sois tranquille, et on tâchera de » l'amener, le bel indifférent. »

Mademoiselle Félicité s'éloigne, mais non sans avoir fait une gracieuse révérence aux militaires, accompagnée d'un regard très-tendre à Pierre.

« C'est une de vos amies que vous connais» sez? » dit Fleur-d'Amour à Joséphine. « — » Oui, c'est une bien bonne enfant. »

Et la jeune bonne se penchant vers le jeune soldat, avec lequel elle semble déjà aussi sans façon que si c'était un de ses parents, lui parle bas, et rit en lui montrant son camarade Pierre.

« Voyez-vous ça! » s'écrie Fleur-d'Amour, » voilà un être susceptible de faire des passions » et qui ne veut pas seulement lacher un souris » au beau sexe, mais patience faudra ben que » je le forme! Votre amie est gentille à votre » égal! elle offre du bouillon, nous ne serons » pas assez malhonnêtes pour le refuser. »

Après s'être donné rendez-vous pour se revoir, Joséphine se lève et dit à sa compagne :

« Adélaïde, il est temps de rentrer.

» — Ah! oui, faut rentrer! » dit la grosse bonne en jetant un regard sur Carabine.

» — Tiens, vous rentrrrez déjà... » dit Cara-
» bine en se levant aussi ; « mais de quoi qui
» vous prrresse ? »

» — Ah ben ! et les maîtres... qui grondent
» toujours.... Nous nous reverrons... quand il
» fera beau. — Je l'espère, mamselle. »

Joséphine a pris les deux petites filles par la main, elle dit à sa compagne : « Est-ce que tu
» n'avais pas un petit garçon, toi ?

» — Ah! c'est vrai... tiens, j'y pensais pus
» du tout !..... L'avais - je vraiment em-
» mené ?

» — Je crois ben que je vous ai vu un petit
» garrrrçon ! dit Carabine.

» — Oui, oui, elle l'avait, » dit Joséphine,
« voyons, il faut le trouver... appelle - le...
» Comment se nomme-t-il ?

» — Auguste.

» — Auguste !... Auguste !... eh ! petit Au-
» guste ! »

Les soldats font chorus avec les bonnes pour appeler l'enfant ; mais le petit Auguste ne paraît ni ne répond.

» — Comme c'est embêtant !» dit la grosse Adélaïde ; « où se sera-t-il donc fourré, ce pe-

» tit vaurien-là... il est méchant comme une
» gale ! il ne m'en fait jamais d'autres ! il se
» perd au moins trois fois par semaine.

» — Si on le sifflait, » dit Fleur-d'Amour, « en-
» tendrait-il ?

» — Ah! la bonne farce! » dit Joséphine,
« le siffler comme un caniche... ah! ah! ah!
» farceur, allez !...

» — Oh! oh! oh!... — Eh ! eh! eh!.....—
» Oh ! oui, nous sommes des farceurs!.... hu!
» hu ! hu !...

» — Voyons, il faut retrouver le moutard
» pourtant... » dit Joséphine ; « toi, Adélaide,
» tu ne te remues pas, tu ne bouges pas plus
» que si ça ne te regardait pas. — Dame !.....
» quoi que tu veux donc que je remue ?— Mais
» il faut s'informer... demander aux marchan-
» des ; il ne peut pas être fondu, ce petit ! »

Les bonnes et les soldats courent de divers côtés, s'informant si l'on a vu un petit garçon dont ils donnent le signalement. Les recherches sont longtemps infructueuses, et la grosse bonne n'en est pas plus alarmée ; elle répète toujours :

« Oh ! je suis tranquille sur le petit Au-

» guste ; il a une langue celui-là !..... et quoi-
» qu'il n'ait que six ans, c'est un petit gaillard
» qui sait joliment se faire servir. Je gage qu'il
» est queuque part à s'amuser, le vagabond ! »

Enfin une marchande d'oranges dit à Joséphine : « J'ai vu un petit garçon comme celui
» que vous cherchez..... il avait cassé un car-
» reau avec son cerceau..... on l'a mené au
» corps - de - garde là-bas..... parce qu'il a dit
» qu'il n'avait pas d'argent, mais qu'on vien-
» drait le réclamer.

» — Voyez-vous le petit malfaisant ! » s'écrie la grosse bonne ; « faut que j'aille le chercher
» au corps-de-garde à c't'heure..... et ce car-
» reau... s'il faut que je le paye... j'ai pas d'ar-
» gent, moi... — Va toujours, on te le rendra
» peut-être sans argent... »

Adélaïde va au corps-de-garde du Château-d'Eau, escortée par Carabine, et elle revient bientôt tenant par la main le petit garçon, l'officier de la garde nationale ayant payé les verres cassés par l'enfant qui semble fort gai, et crie à tue-tête :

« J'ai bu de l'eau-de-vie, moi ! on m'a fait

» boire la goutte !... . ils sont bien gentils les » soldats ! C'est bon la goutte !...

« — Oh ! fameux, l'enfant ! » dit Fleur-d'Amour. « Ce sera un luron fini !... Au revoir, » mesdemoiselles..... à celui d'une autre ren- » contre.

« — Au plaisir, monsieur Fleur-d'Amour, » répond mademoiselle Joséphine en lançant au militaire un regard d'intelligence.

« — A l'agrrrément de vous retrrrouver, » mademoiselle Adélaïde, » dit Carabine à la grosse bonne, qui lui répond en souriant :

« — Oui, monsieur le militaire, j'y viens » queuques fois.

Alors les trois soldats retournent du côté de de leur caserne.

La grosse bonne s'en va avec le petit garçon en lui disant : « Si tu as le malheur d'avouer » que tu as bu de l'eau-de-vie, je te rosserai » ferme.... — Et si je ne le dis pas, m'en don- » neras-tu, ma bonne ! — Oui, je t'en donne- » rai. — Ah ! je ne dirai rien alors... je veux » encore boire la petite goutte, moi ; c'est bien » bon... la petite goutte, »

Quant à mademoiselle Joséphine, elle ren-

tre de son côté avec les deux petites filles, auxquelles elle répète tout du long du chemin :

« Qu'on n'ait pas le malheur de dire que » j'ai causé avec des soldats, ou je donne une » fessée soignée. — Oh! nous ne dirons » rien, ma bonne. — A la bonne heure.... et » pour les bosses à la tête, vous vous rappe- » lez l'histoire que j'ai faite! — Oui, ma » bonne. — C'est bien... Alors, quand on est » sage, on a du nanan. »

C'est ainsi que les bonnes font l'éducation des enfants qu'on leur confie.

CHAPITRE XV.

UN AMI.

—

« Viens donc promener avec moi, Pierre, » dit Fleur-d'Amour à son camarade, quelques jours après sa conversation avec les bonnes, sur le boulevard du Temple. « Viens donc.... » je dois rencontrer ma payse, et elle aura avec » elle une de ses amies... ben gentille, ben » tournée et bonne enfant !

« — Qu'est-ce que cela me fait, à moi, que » ta payse amène une de ses amies ?... » répond Pierre en croisant ses bras.

« — Tu ne comprends donc pas ?... Oh !

» es-tu en retard ! Quand un séducteur comme » moi va causer avec une particulière, s'il a » avec lui son camarade, et que la particu- » lière ait une amie, alors ceux-là causent de » leur côté, tandis que ceux-ci jasent d'un » autre. Et finalement, l'amie de Joséphine » serait parfaitement ton affaire. Et nous irions » promener hors barrière... parce que le vin y » est meilleur marché.

« — Je t'ai déjà dit, Fleur-d'Amour, que » j'aimais quelqu'un... Tu vois bien que je ne » puis pas faire une autre maîtresse.

« — Et moi, je t'ai répondu que le mili- » taire devait avoir au moins une passion dans » chaque garnison... on est Français, on se » doit à l'amour comme à la patrie... et puis » l'amie de Joséphine a une cuisine à sa dispo- » sition... et le maniement des légumes et de » la viande avec indiscrétion.—Eh! que m'im- » porte tout cela ?...

« On ne fera jamais rien de lui, » se dit Fleur-d'Amour en s'éloignant ; « il monte sa » faction proprement, c'est vrai! mais après ça, » il ne monte plus rien du tout!... ça me vexe » pour l'amitié... Au reste, si mamselle Félicité

» voulait, je m'en arrangerais également avec son
» amie, vu que je suis un gaillard à poils!.!...
» que j'en prendrais des sentiments sans comp-
» ter. »

Pierre a laissé Fleur-d'Amour s'éloigner, il préfère la solitude aux promenades sur les boulevards. Il refuse souvent les parties que lui proposent ses camarades, afin de pouvoir à son aise penser à celle qui a tout son amour.

Pierre se promenait devant sa caserne, lorsque tout-à-coup il se sent frappé à l'épaule; il se retourne... deux bras l'entourent, le pressent : c'était Gaspard qui embrassait le jeune soldat.

« C'est toi! mon cher Gaspard! » s'écrie Pierre avec un sentiment de joie. Et depuis qu'il avait quitté son pays, c'était la première fois que le plaisir animait ses yeux.

« — Eh oui, sacredié, c'est moi!... Il y a
» assez longtemps que j'avons envie de t'embras-
» ser! ma fine, je m'sommes dit : Je serais ben
» bète de ne pas contenter notre envie... Pierre,
» j'en suis sûr, ne sera pas non plus fâché de
» me voir!... Tu m'avais écrit... il y a déjà
» queuque temps que t'étais en garnison à Pa-

» ris... C'est le père Martineau qui m'a lu ta
» lettre... alors je suis parti, et me v'là!

» — Ce bon Gaspard!... Oh! oui, je suis bien
» content de te voir... Et c'est pour moi seul
» que tu as fait ce voyage? — Ah! j'avions
» aussi queuques commissions que j'aurions pu
» donner à faire à d'autres, mais j'ai dit : J'vas
» y aller moi-même, comme ça je verrons not'
» pauvre Pierre... Ah! ouf!... j'en peux plus,
» je meurs de soif... Viens donc là-bas boire un
» coup... moi, je peux pas parler quand j'ai le
» gosier sec. »

Pierre suit le paysan dans un cabaret. Il n'a pas encore osé le questionner sur ce qui l'intéresse le plus, car il sait que ce n'est qu'en buvant que Gaspard aime à causer.

Le paysan s'assied à une table en face de Pierre, et, après avoir bu et trinqué, lui dit :

« Eh ben, sacrebleu, voyons!... Comment
» que ça va l'état militaire?... Es-tu officier,
» major, colonel?... Te pousses-tu un brin?...
» L'uniforme ne te va pas mal!... ça te donne
» un air... une mine... Oh! t'es fièrement bien,
» tout de même!

» — Mon cher Gaspard, avant tout, je t'en

» prie, donne-moi des nouvelles du pays..,.. de
» tout le monde... de tous ceux que j'aime.

» — Ah! ma fine, au pays tout le monde se
» porte bien... excepté Jacques qui est mort,
» et Françoise qui a une fluxion de poitrine,
» tout ça va ben... Ton oncle boit et se grise
» comme à son ordinaire... Le père Martineau
» lâche toujours des mots hébreux en parlant...
» mais ça l'amuse, c't'homme!... Gobinard se
» dispute avec lui pour des sauces, mais le soir
» on boit un coup et on n'y pense plus!... A ta
» santé, Pierre.

» — Et... et Marie!... tu ne m'en parles pas,
» Gaspard, Marie... Ah! tu sais bien, pourtant,
» que c'est d'elle surtout que je désire entendre
» parler...

» — Marie... dame.., je ne savais pas si tu
» pensais encore à elle. Depuis que tu es parti
» est-ce que tu n'aurais pas pu l'avoir oubliée...
» elle qui ne t'aimait pas... qui a refusé ta main?
» une coquette, une mijaurée!... Si tu l'avais
» oubliée, t'aurais ben fait, vois-tu, Pierre, car
» elle ne méritait que ça.

» — Non, Gaspard, non, je n'ai pas oublié
» Marie... car je l'aime toujours... je l'aime

» peut-être plus encore depuis que je suis loin » d'elle..... ici, c'est sans cesse à Marie que je » pense..... Tiens, vois-tu... ce n'est pas mon » pays que je regrette... c'est Marie... et en te » voyant... si j'ai eu tant de plaisir... Ah! Gas- » pard! pardonne-moi! mais j'ai pensé seule- » ment que tu me parlerais de Marie.

» — Ça tombe toujours comme ça! » s'écrie Gaspard, « il n'y a qu'un homme fidèle, et c'est » celui-là qui est rebuté..... Que les femmes » viennent donc encore me dire : Ah! les hom- » mes sont des si, des ça!... je leur répondrai : » Ils font bien. Quand par hasard il s'en pré- » sente un qui est sage et fidèle, on est ben sûr » que vous n'en voulez pas.

» — Voyons, Gaspard, réponds-moi... Que » fait Marie... sans doute elle est toujours aussi » jolie... aussi avenante?... et... a-t-elle..... » a-t-elle un amoureux?...

» — Un amoureux!.. ah! morgué, elle a ben » autre chose, va!... Tu veux des nouvelles, » j'vas t'en donner... C'est que depuis que t'as » quitté le pays, il est arrivé ben du change- » ment!...

» — Oh! mon Dieu, tu me fais trembler.....

» — Oh ! faut pas trembler pour ça..... est-ce
» qu'un soldat tremble... ça serait du joli... —
» Mais parle donc!.. Marie serait-elle mariée?..
» — Eh non ! c'est ben autre chose... Figure-
» toi que Marie n'est plus Marie... c'est-à-dire
» n'est plus une paysanne servante d'auberge..,
» c'est une grande dame à présent... c'est la
» fille d'une duchesse... d'une princesse ! ...
» c'est peut-être une reine! que sait-on? — Je
» ne te comprends pas, Gaspard. — Pardi, je
» crois ben... c'est emberlificoté qu'on n'y re-
» connaît pas grand'chose... enfin, v'là le fait.
» Madame de Stainville avec sa société est venue
» chez Gobinard... La dame avait une lettre
» d'une duchesse de ses amies, qui lui disait
» que jadis elle avait logé au Tourne-Bride, et
» qu'elle y avait laissé queuque chose à quoi
» elle tenait beaucoup. Là-dessus, comme les
» dates, comme les époques correspondaient, et
» puis, comme on n'a jamais pu découvrir les
» parents de Marie, ils ont dit tous que, ben
» sûr, c'était elle qui était le queuque chose
» que la grande dame a laissé au Tourne-Bride ;
» donc, que Marie doit être la fille de la du-
» chesse de... de Férousky... Tapouski, un nom

» comme ça; et comme madame de Stainville
» est très-amie avec cette duchesse, elle a com-
» mencé par emmener Marie avec elle... et je te
» réponds que celle-ci n'a pas mieux demandé
» que de s'en aller... et qu'elle a tout de suite pris
» des airs de princesse, que c'était à se crever
» de rire !...

» — Marie une grande dame ! Marie fille d'une
» duchesse !..... serait-il possible! et moi qui
» voulais l'épouser...

» — Eh ben... quèque ça fait... on a vu des
» rois épouser des bergères !... — Ah ! Gaspard...
» c'est bien maintenant qu'il faut que je l'ou-
» blie pour jamais. ... Marie est riche... Marie
» épousera un grand seigneur. — Une minute ..
» faut d'abord voir ce que dira cette duchesse
» de Taposky quand elle reviendra de ses voya-
» ges... et elle doit revenir dans queuques mois.
» Mais d'ailleurs, c'est pas encore tout... v'là
» qu'il est arrivé ben autre chose... — Autre
» chose à Marie? — Eh! oui, à Marie... . Ah!
» vois-tu, quand une jeune fille est riche, il lui
» arrive ben pus de choses qu'à une petite ser-
» vante d'auberge... Nous ne sommes pas au
» bout, va! — Eh bien que lui est-il donc arrivé

» encore?..... — A ta santé... Marie était chez
» madame de Stainville déjà depuis quelques
» temps... elle était là dans du coton!..... ha-
» billée en belle dame, se donnant de grands
» airs toute la journée..... ça devait être drôle!
» Mais il y a un mois à peu près, Marie a disparu
» pendant que madame de Stainville était à une
» campagne voisine. — Disparu..... Marie... ô
» mon Dieu!... — Allons, te v'là encore avec tes
» crispations... Bois donc un coup. — Mais où
» est-elle? qui donc l'a enlevée?... — Ah! voilà
» le hic!... Quand elle est revenue cheux elle
» et qu'elle n'a plus retrouvé Marie, madame de
» Stainville a jeté les hauts cris ; tout son monde
» s'est mis en campagne ; on est venu tout de
» suite au Tourne-Bride, croyant que la jeune
» fille y était retournée pour revoir le séjour de
» son enfance. Ah ben oui! le plus souvent que
» celle-là aura des souvenirs d'enfance! Le père
» Gobinard n'avait pas vu Marie ; si ben que
» madame de Stainville s'en est allée désolée,
» et promettant une récompense honnête à celui
» qui retrouvera mamselle Marie...

» — Elle n'est donc pas retrouvée?... » s'é-
crie Pierre en se levant à demi sur sa chaise.

« — Pas jusqu'à présent. — Et tu me dis cela
» aussi froidement... Ah! Gaspard! peut-on
» montrer tant d'indifférence pour Marie... pour
» Marie si belle!... si jeune!... Oh! mais je la
» trouverai, moi.. je saurai ce qu'elle est de-
» venue... qui est son ravisseur... je la venge-
» rai!... »

Pierre s'est levé, il va s'élancer hors du cabaret; Gaspard le retient par le bras, en lui disant :

« Où vas-tu?... oublies-tu que tu es soldat...
» que tu n'es plus libre de tes actions?... vas-
» tu déserter... te perdre? .. Après avoir sacri-
» fié à Marie ta liberté, veux-tu encore lui sa-
» crifier ton honneur? »

Pierre retombe sur sa chaise, il semble anéanti... mais bientôt il cache sa figure dans ses mains, en murmurant :

« Hélas! oui... je suis soldat... et c'est pour
» elle!... j'ai tout quitté pour elle .. mais pour
» la retrouver... pour la sauver... je donnerais
» tout de suite ma vie!... Marie!... Marie!...
» que j'aime tant!... »

Deux ruisseaux de larmes s'échappent des yeux de Pierre qui, pour cacher ses pleurs,

tient sa tête dans ses mains. Gaspard, ému de la douleur du jeune soldat, fait mille grimaces pour cacher son attendrissement, tout en s'écriant :

« Sapredié! que c'est bête de se désoler » comme ça... un soldat, pleurer!... Si on te » voyait! tous tes camarades se moqueraient de » toi... Si je t'avais cru si faible, je ne t'aurais » rien dit... Voyons!... calme-toi!... Eh! mon » Dieu! sois donc tranquille, on la retrouvera, » ta Marie ; une femme ça ne se perd pas comme » un couteau!... et puis... veux-tu que je te » dise mon idée à moi?... car j'ai des idées en » moi-même...—Ah! parle, Gaspard, que sais- » tu?... que penses-tu?—Eh ben, je pense que » Marie aura disparu exprès, c'est-à-dire qu'elle » aura été enlevée par queuqu'un de ces beaux » messieurs qui vont chez madame de Stain- » ville... ils se seront dit : Pisque c'est une ri- » che héritière, faut tâcher de l'avoir pour nous » et ne pas la laisser aux autres...—Comment... » tu penserais!... — Ce qu'il y a de ben sûr, » c'est que tant quelle ne fut que servante d'au- » berge, personne n'a essayé à l'enlever, et » pourtant elle était tout aussi jolie alors qu'à

» présent. Mais la v'là duchesse! crac!... en-
» levée, dénichée!... ça n'a pas été long... oh!
» c'est queuque finot qui a fait le coup... mais
» sois tranquille, il n'a pas emporté la petite
» pour la cacher toujours; quand la mère Bam-
» bocheky reviendra, l'enleveur ira lui présen-
» ter Marie en lui disant : V'là vot'enfant; nous
» nous sommes épousés sans vot' permission; à
» présent, ce que vous avez de mieux à faire,
» c'est de nous la donner, et voilà. Reste à sa-
» voir ensuite ce que la mère aux écus répon-
» dra. — Marie enlevée!... Marie au pouvoir
» d'un autre! — Après ça, tu comprends ben
» que ce ne sont que des conjectures... chacun
» se fait son idée... mais le fait est qu'on ne
» sait pas ce que Marie est devenue Quant à
» madame de Stainville, depuis quinze jours
» elle est revenue à Paris... — Si Marie était re-
» tournée près d'elle... — Non... j'ai été m'en
» informer... j'ai été voir cette dame... je suis
» pas fier, moi.... j'vas partout... elle m'a ben
» reçu... elle m'a fait rafraîchir. Mais pas pus
» de Marie que dans mon chapeau. Cette dame
» m'a encore prié, si je la retrouvais, de la lui
» ramener ben vite... elle est vraiment peinée

» de cet événement-là... — Et on ne sait rien?..
» on n'a aucun indice? — Rien du tout. Marie
» était à la maison de campagne avec le jardi-
» nier et sa femme. Un beau matin elle est des-
» cendue déjeuner... elle est allée au jardin...
» et puis bonsoir, pus personne... et ils assu-
» rent qu'ils ne l'ont pas vue sortir... — C'est
» incompréhensible... — Mais moi... je me suis
» rappelé, ce même matin où Marie a disparu,
» avoir rencontré un cabriolet qui allait comme
» le vent et qui suivait la route de Paris par la
» traverse... — Un cabriolet... et Marie était de-
» dans?... — Pour ça, je ne peux pas te l'affir-
» mer... ça allait si vite; je n'ai pu rien distin-
» guer... — Oh! n'importe... cette voiture em-
» menait Marie, cela est certain... — C'est ben
» présumable. Voilà tout ce que je sais, Pierre,
» et maintenant que je t'ai vu... que je t'ai em-
» brassé, je vas reprendre le chemin de cheux
» nous. — Quoi! Gaspard... tu vas déjà repartir.
» — Il le faut ben... j'ai de l'ouvrage là-bas, et
» ici on dépense vite et on ne gagne rien. — Et
» sans avoir de nouvelles de Marie?... — Si tu
» en apprends toi, tu me les écriras,.. je me fe-
» rai lire ça par Martineau... — Oh! oui... si je

» la retrouvais, tu le saurais sur-le-champ! De » ton côté, Gaspard, si tu apprends quelque » chose... jure-moi de me le faire savoir aussi» tôt... —C'est convenu...—Mais déjà me quit» ter... et pour longtemps peut-être!—Oh! que » non; je reviendrai; je ne suis pas chiche de » mes pas, moi; je fais dix-huit lieues comme » un autre tousse... je pars à deux heures du » matin et j'arrive à midi. . et je bois plus d'une » fois en route encore. Adieu, Pierre; je te le » répète, ne te désole pas... ça ne mène à rien. » Marie se retrouvera!... et d'ailleurs rappelle» toi qu'elle a repoussé ton amour... qu'elle a » ri de tes larmes... et tu trouveras, comme » moi, qu'elle ne vaut pas la peine qu'on s'in» quiète d'elle. »

Gaspard vide son verre, embrasse Pierre, lui serre cordialement la main, puis reprend le chemin de son village en sifflant un air du pays.

Quant à Pierre, il retourne à la caserne où son devoir l'appelle; mais il est encore plus triste que de coutume, et la pensée que Marie a été enlevée ne lui laisse pas un moment de repos et le rend plus que jamais inaccessible aux propositions de Fleur-d'Amour.

CHAPITRE XVI.

PARTIE CARRÉE.

—

Pierre se promenait un matin sur les bords du canal. Le temps était beau, mais froid. Le jeune soldat rêvait sans cesse à Marie ; son esprit enfantait mille projets auxquels il lui fallait bientôt renoncer, en regardant son uniforme ; puis il se disait : « Mais quand même je » la retrouverais, elle ne serait pas à moi..... » D'abord elle ne m'a jamais aimé. Ensuite, » puisqu'elle est fille d'une grande dame, elle » ne voudra plus me regarder !... Oh ! n'im» porte, si je la savais heureuse... j'aurais du » courage, et je ne me plaindrais plus !...

» — Tiens!... de quoi donc que tu fais par » ici isolément? » dit à Pierre une voix bien connue. Il se retourne, et aperçoit son camarade Fleur-d'Amour marchant près de mesdemoiselles Joséphine et Félicité.

Pierre voudrait éviter cette rencontre, mais déjà son camarade est à côté de lui, et les deux bonnes lui font la révérence.

« Ça n'est pas bien de s'amuser sans les au- » tres! « dit Fleur-d'Amour; « moi, je me pro- » mène avec ces demoiselles...... on cause, on » batifole... on mange des noix... C'est ben pus » divertissant à quatre.... d'autant plus que ce » matin on s'est débarrassé des mioches... nous » sommes libres comme l'air. Viens donc avec » nous. »

N'osant pas refuser, Pierre se contente de marcher à côté de son camarade sans rien dire, et sans répondre aux œillades de mademoiselle Félicité.

« Monsieur a peut-être du noir dans » l'âme? » dit la petite bonne en faisant sonner les gros sous qu'elle a dans les poches de son tablier.

» — Oui, » dit Fleur-d'Amour, « c'est une

» passion qu'il a dans le cœur, et de laquelle il » n'a point eu d'agrément !

» — Monsieur n'aurait pas dû avoir à se » plaindre du beau sexe !... » reprend Félicité, « car il n'est pas d'un physique à repousser » l'amour. »

Pierre fait semblant de ne pas comprendre ce compliment, et Fleur-d'Amour dit tout bas à Joséphine : « Je crois décidément que le ca- » marade a un cœur en papier mâché, rien ne » prend dessus !... »

On se promène depuis quelque temps, lorsque Joséphine dit à son amie :

« Comment as-tu fait pour laisser ta maî- » tresse seule ce matin ?

» — Oh ! je suis bien plus libre à présent. Le » monsieur est de retour à Paris, il vient tous » les jours voir mademoiselle Marie...

» — Marie ! » s'écrie Pierre. « Votre maîtresse s'appelle Marie, mademoiselle ? — Oui, mon- » sieur. — Et... elle habite Paris depuis long- » temps ? — Non... depuis un mois seulement. » On l'a enlevée de son village..... Oh ! c'est » toute une histoire...—Enlevée !... Comment ! » votre maîtresse ?..... Si vous vouliez accepter

mon bras, mademoiselle? — Avec beaucoup de plaisir, monsieur. »

Mademoiselle Félicité s'empresse de passer son bras sous celui du beau soldat, et Fleur-l'Amour dit tout bas à Joséphine : « Tiens.... tiens... on dirait que ça veut prendre..... Oh! fameux! si nous enflammons Pierre.

» — Tu m'avais toujours promis de me conter ce qui regarde ta maîtresse, » dit Joséhine à son amie. « Pendant que nous avons le temps, dis-nous ça, faut ben causer... Moi, quand je sais une histoire sur mes maîtres, je vous réponds qu'elle ne moisit pas sur ma langue.

» — Je vais vous dire ce que j'ai appris touchant ma nouvelle maîtresse. Dame, c'est un secret..... mais je sais que les militaires sont gens d'honneur...

» — Vous pouvez vous fier à nous, » dit 'leur-d'Amour, « nous sommes des muets du sérail. — Parlez... parlez... mademoiselle, » prend Pierre en s'efforçant de cacher son gitation, « dites-nous tout ce que vous savez!...

» — Eh ben, vous saurez que la jeune per-

» sonne, chez qui je sers, est, à ce qu'il paraît, » fille d'une grande dame.... mais elle ne con- » naît pas ses parents...

» — C'est comme moi, » dit Fleur-d'Amour, « je n'ai jamais connu mes parents.... — Elle » a été, à ce que je crois, élevée dans un villa- » ge... dans une auberge.

» — Dans une auberge?... » dit Pierre, dont l'espoir augmente à chaque mot.

« — Oui. Puis une dame riche, connaissant » sa famille, l'a prise avec elle depuis peu. Cette » dame habitait une maison de campagne... — » De quel côté, mademoiselle? — Aux environs » de la Roche-Guyon...

» — C'est elle! c'est Marie! » se dit Pierre, et, dans son trouble, il serre avec tant de force le bras de Félicité, que celle-ci pousse un petit cri qui fait dire à Fleur-d'Amour :

« — Quoi donc? est-ce que vous avez mar- » ché sur un crapaud?

» — Ce n'est rien! » répond la jeune bonne, qui pense avoir fait la conquête de Pierre, « ce » n'est rien..... — Continuez donc, mademoi- » selle. — Chez cette dame, un jeune homme » de Paris est devenu amoureux de mademoi-

» selle Marie... mais je suppose que celle-ci ne » l'écoutait guère. Alors, savez-vous ce qu'il a » fait? Profitant d'un moment où la dame était » à une fête, il a été chercher la demoiselle ; et, » lui faisant croire qu'il venait de la part de ma» dame de Stainville..... c'est le nom de la da» me, il a conduit mamselle Marie à Paris, dans » un petit logement qu'il avait loué. Il m'a mise » près d'elle, et la jeune personne se croit ici » chez sa protectrice, dont elle attend chaque » jour l'arrivée.

» — Ah ! elle est bonne, là frime.... elle est » bien bonne! » dit Fleur-d'Amour.

« — Le misérable ! » se dit Pierre. « — Com» ment avez-vous dit, monsieur Pierre? — Rien, » mademoiselle... Mais ce monsieur n'est donc » pas resté... près de cette demoiselle? — Non ; » pour qu'on ne devinât pas qu'il était l'auteur » de l'enlèvement, il est resté près de madame » de Stainville : ce n'est que depuis une quin» zaine de jours qu'il est revenu à Paris, et de» puis ce temps, vous pensez bien qu'il vient » tous les jours voir mademoiselle. Il lui a fait » accroire que madame de Stainville faisait un » voyage, qu'elle l'avait chargé de veiller sur la

» fille de son amie. Mademoiselle Marie donne » là-dedans.... Pendant ce temps, vous concevez que le jeune homme fait sa cour... et tâche d'enjôler la demoiselle...

» — Oh! fameux!... Oh! c'est un séducteur » fini, celui-là!... » dit Fleur-d'Amour.

« — Et votre maîtresse l'écoute-t-elle avec » plaisir? » dit Pierre en serrant convulsivement le bras de mademoiselle Félicité. Celle-ci lui fait un doux sourire, en murmurant :

« — Mais je ne crois pas... Comme vous me » serrez.... Elle pense, je crois, à un autre..... » Aye! vous me faites des bleus!

» — A un autre?... Vous croyez qu'elle songe » à un autre...? — Dame, je le suppose, parce » qu'elle n'a pas du tout l'air de s'amuser près » de M. Daulay... — Ah! c'est M. Daulay qui a » enlevé... cette jeune personne? — Oui... Est-» ce que vous le connaissez? — Moi?... pas du » tout. — Je suis une bavarde, j'aurais pas dû » dire les noms... mais j'adore les militaires, et » je ne peux jamais avoir rien de caché pour eux.

» — Ils vous le rendent avec mesure, mam-» selle, » dit Fleur-d'Amour, en passant le bout de sa langue sur ses lèvres.

« — Pour en revenir, ce M. Daulay fait tout
» son possible pour plaire à mamselle Marie, et
» lui procurer de l'agrément... Par exemple, il
» ne veut pas qu'elle sorte sans lui!... mais
» il la fait promener en voiture, et ce soir,
» il me paraît qu'il doit la mener au spec-
» tacle...

» — Ce soir? » s'écrie Pierre. « Et auquel? —
» Ah! dame, je ne sais pas... mais ils ne choi-
» siront pas le plus mauvais, allez! Par exem-
» ple, mamselle mettra un chapeau et un voile.
» Oh! elle ne sort pas sans ça.

» — Comme tu es heureuse, Félicité! » dit la
grande Joséphine; « ce soir, tu pourras encore
» faire tout ce que tu voudras.

» — Ah! mon Dieu, oui... je puis même re-
» cevoir qui bon me semble... D'abord, la por-
» tière est mon amie... ensuite, j'ai tout à ma
» disposition chez nous.... les comestibles, le
» vin... les liqueurs... car M. Daulay a fait des
» provisions, pour que mamselle ne manque de
» rien, et moi, je nage là-dedans à pleine eau...
» et je fais les mémoires aussi gros que je
» veux!...

» — C'est ça qui est une condition sédui-

»sante!..... — C'est-à-dire, » reprend Fleur-d'Amour, « que la vie de mademoiselle doit »s'écouler dans des divertissoirs de toutes les »espèces.

» — Oh! je ne m'amuse pas tant que vous »croyez! » dit Félicité; « quand on est seule... »que voulez-vous qu'on fasse?

» — Mais vous ne devez pas manquer d'occa-»sions pour vous accoupler, » dit Fleur-d'A-mour.

Pierre ne disait rien, il semblait réfléchir, mais il serrait toujours le bras de Félicité, et celle-ci se disait : « Il n'a pas envie que je le »quitte, toujours! » Tout-à-coup le jeune soldat se tourne vers la petite bonne, et lui dit d'une voix tremblante : « Mademoiselle..... ce »soir... il faut absolument que vous me rece-»viez chez vous... »

Félicité fait une petite mine en affectant un air timide, et Fleur-d'Amour s'écrie :

« — Voyez-vous comme il y va, le cama-»rade!... il paraît qu'il ne faut que le mettre »en train; et puis il fait l'amour comme sur »des roulettes... Ah! scélérat de Pierre!... va-»t-il droit à la chose!..

» — Mais qu'ai-je donc dit à mademoiselle, » pour que vous ayez de telles pensées? demande Pierre; « j'avais cru... j'avais seulement le dé- » sir...

» — Eh! mon Dieu! ne prends pas tant de » détours! t'as des désirs, c'est tout simple..... » mamselle a les yeux assez noirs pour ça! gnia » pas de quoi se mordre la langue!... le mili- » taire n'est pas *faignant*, d'ailleurs...

» — Oh! mon Dieu! je ne me fâche pas, » moi, » dit Félicité en reprenant son air dé- luré; « au contraire, j'aime bien les gens sans » façon. Et, tenez, si vous le voulez, je vais » vous faire une proposition...

» — Voyons votre proposition, fille des » amours... Joséphine, je vous range dans la » même famille... — Je l'espère bien! Parle, Fé- » licité.

» — Écoutez-moi. Ce soir ma jeune demoi- » selle sort, elle va au spectacle avec M. Daulay, » elle ne refusera certainement pas, elle n'a pas » encore été au spectacle de sa vie. Par ainsi, » je serai seule et libre depuis sept heures jus- » qu'à onze heures au moins : eh bien, si vous » voulez venir tous, je vous préparerai une col-

» lation soignée... de la charcuterie avec du » punch, des gâteaux, des liqueurs ; nous nous » régalerons, nous rirons, nous jouerons à des » jeux innocents et autres, et nous ne crain- » drons pas qu'on vienne nous déranger..... Eh » bien ! que dites-vous de mon projet ?

» — Approuvé ! » dit Joséphine ; « oh ! c'est » charmant !..... comme nous nous amuse- » rons !...

» — Fameuse, la proposition ! » s'écrie Fleur- » d'Amour ; nous l'adoptons à la majorité !..... » un repas... de jolies femelles... des liqueurs » et de l'amour !... me voilà dans mon *esphère!* » et toi, Pierre, ça te va-t-il ?

» — Moi... oh ! je jure à mademoiselle d'ê- » tre chez elle ce soir..... dussé-je y perdre la » vie !

» — Allons ! il a toujours l'air de jouer la tra- » gédie, lui !... mais c'est pas tout ça, une ré- » flexion à présent..... pour rester chez made- » selle passé la retraite, il nous faut une per- » mission...

» — Nous la demanderons, » dit Pierre ; « j'en » fais mon affaire, je te réponds de l'obte- » nir !...

» — Oh ! va-t-il à présent !... est-il chaud, » le camarade !... il paraît qu'il ne s'agit que de » le mettre en train.

» — Moi, » dit Joséphine, « je vais conter une » colle en rentrant à mes bourgeois ; je dirai » que ma tante est très-malade, qu'elle a avalé » de l'eau de javelle pour du vinaigre et qu'il » faut absolument que je passe la soirée près » d'elle.

» — C'est ça ! une tante avec des coliques... » oh ! les femmes, c'est des boutiques d'esprit ! » Mais nous deux, Pierre, nous allons rentrer » tout de suite au quartier afin de trouver le » lieutenant.

» — Allez, » dit Joséphine ; « moi je rentre » chez mes bourgeois... je vas me faire des yeux » rouges pour les attendrir.

» — Et moi, » dit Félicité, « je vais faire » toutes mes dispositions, afin que ce soir nous » ne manquions de rien... Au revoir... monsieur » Pierrre.

» — A ce soir, mademoiselle.

» — Ah ! minute ! » s'écrie Fleur-d'Amour, « nous nous en allons comme des serins ! et le » rendez-vous pour ce soir ?

» — Contre le Château-d'Eau, » dit Joséphine, « j'y serai et je vous conduirai chez Fé- » licité, qui demeure en face. — C'est dit : con- » tre le Château d'Eau, à sept heures moins le » quart.

» — D'ailleurs, » dit Félicité, « je me tiendrai » à la fenêtre qui donne sur le boulevard, et » dès qu'on sera parti, je vous ferai signe en » agitant mon mouchoir. — Ça y est..... ô » femme spiritueuse, va!.... Adieu!.... à ce » soir. »

Fleur-d'Amour et Pierre regagnent leur quartier. Tout le long du chemin le premier se réjouit d'avance du plaisir qu'il goûtera le soir; il ne cesse d'en parler à son camarade; mais Pierre ne répond que par des monosyllabes, car son cœur, son esprit sont trop pleins pour qu'il puisse entendre ce que lui dit Fleur-d'Amour. Pierre n'a plus qu'un espoir, qu'une pensée, c'est d'arracher Marie des mains de son ravisseur : il ne sait pas encore comment il y parviendra, mais il est décidé à tout entreprendre pour arriver à ce but.

La conduite régulière du jeune soldat lui avait valu l'estime et la confiance de ses chefs,

et on lui accorde la permission qu'il demande pour le soir ; cependant elle n'est que pour jusqu'à neuf heures.

« C'est tout le temps qu'il nous faut pour » avaler toute la collation et vider les bouteilles! » dit Fleur-d'Amour, « d'ailleurs je mange très-» vite, moi... ô quelle soirée bachique et vo-» luptueuse!... Dis donc, Pierre, tu n'es pas fâ-» ché maintenant que je t'aie fait faire la con-» naissance de mamselle Félicité? »

Pierre répond quelques mots d'une voix entrecoupée, et Fleur-d'Amour se dit : « C'est » drôle!... le camarade n'est pas plus gai quand » il est amoureux!... O être singulier!... Enfin » ce soir faut espérer qu'il se déridera devant » les carafons. »

La soirée est venue. Pierre presse Fleur-d'Amour pour partir; celui-ci ne finit pas de blanchir sa buffleterie et de brosser son habit.

« On nous attend, » dit Pierre. « — Oh! que » non!... il n'est que six heures... Moi d'abord » quand je vas avec du sexe, je tiens à être » éblouissant dans ma tenue... je ne veux pas » qu'un poil passe l'autre. — Mais tu es très-

» bien... — Non... voilà encore un grain de » poussière sur la guêtre...... Je m'étonne, » Pierre, que tu ne te donnes pas aussi une al- » lure plus séductrice... tu gardes trop de sévé- » rité dans ta tournure.... — Eh! il s'agit bien » de cela!... — Il me semble que ce n'est pas » pour parler politique que nous allons souper » avec les demoiselles... drôle de corps, va!.... » tu fais l'amour comme si tu mangeais de mau- » vais *z'haricots!...* »

Enfin Pierre a emmené son camarade : ils arrivent sur le boulevard du Château-d'Eau, et il n'est encore que six heures et demie.

« Nous avons une bonne petite faction à » faire, » dit Fleur-d'Amour, « et le vent n'est » pas du midi ; mais une chose à laquelle nous » n'avons pas pensé... — Quoi donc? — Il fait » nuit. — C'est vrai, mais cela ne nous empê- » chera pas de reconnaître ta Joséphine. — » Non, sans doute... et de son côté je suis ben » sûr qu'elle me reconnaîtrait rien qu'à l'odo- » rat. Mais l'autre qui doit nous faire des signes » par la fenêtre, quand elle sera seule.... avec » son mouchoir... ça ne sera pas commode à » distinguer ! — Sois tranquille ! j'ai de bons

» yeux... je les verrai, moi... mais ta maîtresse » ne vient pas... — Une minute donc !.. nous » ne faisons que d'arriver. D'ailleurs, vois-tu, » les bonnes ne sont pas maîtresses de leur » temps... je te dis ça pour ta connaissance fu» ture. Quand on a des relations avec une cui» sinière, il faut toujours lui accorder le quart» d'heure de *graisse* ; c'est l'usage. »

Sept heures viennent de sonner, lorsque mademoiselle Joséphine arrive sur le boulevard. Les deux soldats la reconnaissent et vont à elle.

« Je vous ai peut-être fait attendre, » dit la bonne ; « dame ! ce n'est pas ma faute... Conce» vez-vous des brutes comme mes bourgeois, » qui me refusent la permission d'aller chez ma » tante... sous prétexte qu'ils vont ce soir au » spectacle et qu'ils veulent que je garde les en» fants ; c'est-y ça de la tyrannie ! Oh ! la vi» laine race que les maîtres !.... quand donc » qu'il n'y en aura pus ! pour que je me fasse » servir à mon tour.

« — Eh bien, douce amie, comment donc » que vous avez fait pour lors ? » dit Fleur-d'Amour.

« — Pardi! j'ai rongé mon frein; je les ai » laissés partir, et puis ensuite j'ai couché les » enfants... au lit, et plus vite que ça! Les pe- » tites voulaient raisonner.. elles prétendaient » qu'il n'était pas l'heure de se coucher!.... je » leur ai appliqué une demi-douzaine de cla- » ques, elles ont fermé l'œil tout de suite.

» — Les claques, ça fait parfaitement dor- » mir, d'ailleurs! Enfin, vous voilà, nous voici.. » gnia plus d'affront...

» — Où sont les fenêtres de mademoiselle » Félicité? » demande Pierre avec impatience.

« — Là-bas... tenez... au troisième... mais » on n'y voit guère... ce sera si difficile d'aper- » cevoir les signaux. — Le camarade a des » yeux de chat, il y voit la nuit. Promenons- » nous un brin, tendre amie, pendant qu'il va » guetter la fenêtre. »

Fleur-d'Amour prend Joséphine sous le bras, et tous deux se promènent autour du Château-d'Eau, pendant que Pierre reste les yeux fixés sur les croisées qu'on lui a indiquées. Dix minutes s'écoulent. Pierre a peine à modérer son impatience; vingt fois il est sur le point de s'élancer dans la maison où de-

meure Marie, de monter, de réclamer la jeune fille; mais il sent que sa précipitation peut tout gâter; il n'a aucun titre pour se présenter ainsi. On pourrait nier, on pourrait le chasser ; et, en apprenant que ce n'est pas pour elle qu'il vient, mademoiselle Félicité ne serait plus disposée à le recevoir : il faut donc dissimuler et cacher ses tourments jusqu'à ce que le moment d'agir soit venu.

Une fenêtre du troisième est ouverte ; un mouchoir est agité en dehors de la croisée. Pierre court vers les amoureux qui se promènent, en leur criant :

« Venez ! venez ! on nous attend...

« — Alors, en avant! » dit Fleur-d'Amour.

Pierre arrive le premier ; son camarade lui crie en vain : « Pas si vite, donc! on ne monte » pas chez les demoiselles comme sur un rem» part !..... » Le jeune soldat est au troisième, lorsque mademoiselle Joséphine n'est encore que devant la portière, à laquelle elle dit : « Nous allons chez mon amie Félicité... en » soirée... — Très-bien ! montez, messieurs , » mesdames.

« — Belle maison ! » dit Fleur-d'Amour ;

« diable! les domestiques ont de l'ouvrage.....
» on frotte tout le long des escaliers !... »

Mademoiselle Félicité attendait sa société, et elle a tout disposé pour la recevoir. Le logement que Daulay avait loué pour Marie se composait d'une jolie salle à manger de laquelle on allait dans une espèce de petite cuisine, puis dans la chambre de la bonne. Une autre porte de la salle à manger donnait dans un petit salon qui conduisait à une chambre à coucher.

Mademoiselle Félicité a pensé que la salle à manger suffirait à sa compagnie ; elle a fait un grand feu dans le poêle et allumé plusieurs lampes. Sur un buffet, une partie de la collation est déjà en évidence. Enfin Félicité a soigné sa toilette, parce qu'elle veut achever de tourner la tête au beau soldat qui lui a serré les bras le matin.

« Nous voilà, » dit Joséphine, « j'espère que
» nous sommes exacts. — Oh ! vous êtes bien
» aimables... mon monde est sorti tard et cela
» me contrariait bien ; mais enfin les voilà
» partis, et nous sommes les maîtres ici...

« — Bon, bravo ! bravo ! fameux ! » dit

Fleur-d'Amour ; « tiens... mais c'est propre ici.
» — Bonsoir, monsieur Pierre, » dit Félicité ; « vous vous portez bien, ce soir?...

« — Oui, mademoiselle..... oui, » répond Pierre d'un air distrait et en regardant autour de lui avec curiosité. « C'est donc ici... que de- » meure... mademoiselle Marie... votre maî- » tresse...

« — Oui... Oh! le logement est bien gentil.. j'ai ma chambre de ce côté, après la cui- » sine.

« — Ah ! tu es sous la même clé, » dit Joséphine, « c'est incommode...—Oh! mon Dieu, » je t'assure... que si je voulais recevoir... des » visites..... ça ne me gênerait pas du tout. Ma- » demoiselle ma maîtresse a si peu l'habitude » du monde...

« — Et sa chambre, où donc est-elle ? » dit Pierre.

« — Là-bas... après le salon... Dites donc, » trouvez-vous qu'il fasse assez chaud, ici?... » faut pas ménager le bois d'abord. — Très- » bien, délicieuse chaleur, » dit Fleur-d'Amour; « avec la nôtre, c'est plus qu'au Canada. — » Voyons - nous assez clair ? J'ai allumé deux

» carcels..... mais je peux allumer encore des » bougies... c'est pas moi qui paye tout ça! — » Nous sommes suffisamment éclairés..... nous » pourrions lire dans le blanc de nos yeux. Mais » si nous *missions* tout de suite la table et le » couvert... il me semble que nous sommes ve- » nus ici pour jouer de la mâchoire. — Il a rai- » son, monsieur Fleur-d'Amour, mettons le » couvert !

Fleur-d'Amour place la table et les assiettes, Joséphine et Félicité vont chercher à la cuisine tout ce qu'il faut pour le souper. Pendant ce temps, Pierre s'est approché de la porte du salon ; il l'ouvre, prend une lumière, s'avance doucement dans cette pièce et de là entre dans la chambre de Marie.

« Diable ! » dit Fleur-d'Amour en examinant ce qu'on met sur la table, « mamselle Félicité » fait bien les choses... nous allons nous faire » des bosses... Joséphine, je veux absolument » que tu te trouves une condition équivalente » à celle-ci. — Sois tranquille... j'vas seulement » patienter jusqu'au jour de l'an pour avoir mes » étrennes ; mais ensuite comme je vous lâche- » rai mon ménage à deux liards!...

» — Monsieur Pierre ne nous aide pas trop, » dit Félicité, « où donc est-il allé ? — Il est entré » là-dedans, » dit Fleur-d'Amour : « pas gêné » le camarade, il veut voir les appartements.... » il a peut-être cru que c'était le chemin de » votre chambre, mamselle...»

Mademoiselle Félicité sourit, puis va à la recherche de Pierre, qu'elle trouve immobille et comme en contemplation devant le lit de Marie.

« Quest-ce que vous faites donc là, mon- » sieur Pierre ? dit Félicité en frappant sur l'é- » paule du jeune soldat.

» — Ah ! pardon, mademoiselle... j'étais en- » tré... je regardais... — Je vois bien que vous » regardez. Mais ce n'est pas ma chambre ici, » c'est celle de la demoiselle dont je vous ai » conté l'histoire.... ma chambre est bien gen- » tille aussi.... je vous la ferai voir si vous êtes » sage. »

Les yeux de mademoiselle Félicité s'étaient fixés avec malice sur Pierre. Celui-ci pousse un soupir que la jeune bonne interprète très-favorablement, et prenant Pierre par la main, elle l'entraîne en lui disant : « Allons... venez... et

» ne soupirez pas comme ça!... on tâchera d'a-
» doucir vos souffrances... »

En revenant dans le salon avec Pierre, Félicité y trouve Fleur-d'Amour qui s'était couché tout de son long sur un divan, et avait mis une chancelière sur sa tête en guise de bonnet de nuit.

« Fameux! le petit lit de camp... et le bon-
» net de coton fourré!.... » dit Fleur-d'Amour.
« Ce lieu me semble un séjour de bayadère!

» — Ce n'est pas un lit cela, c'est un divan;
» et ce que vous avez mis sur votre tête, c'est
» pour mettre les pieds. — Allons donc, pas
» possible!.... les pieds dans un joli portefeuille
» en maroquin!...

» — Eh bien, est-ce qu'on ne soupe pas? »
dit Joséphine, « si vous flânez ainsi, nous
» n'aurons pas le temps de manger.

» — Elle a raison. A table. — A table. »

Tout le monde revient à la salle à manger et l'on se met à table. Fleur-d'Amour près de sa Joséphine et Félicité à côté de Pietre. Celui-ci fait tous ses efforts pour paraître gai et prendre part à la conversation; mais sa préoccupation,

son air distrait, agité, n'échappent point aux autres convives.

Fleur-d'Amour, qui boit et mange comme quatre, dit à chaque instant :

« Tu ne manges pas, Pierre, tu ne bois » pas !... on voit ben que t'es amoureux !.... tu » te nourris de sentiment.

» — Il ne faut pas que l'amour empêche de » manger, » dit Joséphine ; « au contraire, il » faut nourrir sa passion. — Supérieurement » parlé ! » dit Fleur-d'Amour. « La mienne ne » mourra pas d'inanition !... Ce jambon réveil- » lerait un mort.

» — Si par hasard on sonnait pendant que » nous sommes à table ? » dit Joséphine.

» — Tant pis ! mais je n'ouvrirais pas !.... je » serais censée sortie aussi. Dame, faut ben que » chacun s'amuse. — C'est juste, » dit Fleur- » d'Amour, « vous avez d'excellents principes... » Je vas en prendre encore une tranche..

» — Mais d'ailleurs ils ne reviendront pas » avant la fin du spectacle !..... » reprend Félicité, » et puis ensuite ..

» — Ensuite ? » dit Pierre en la regardant avec anxiété.

» — Ah! dame... j'ai mon idée. — Quelle » idée ?... parlez donc!

» — Ah! oui, voyons l'idée... Je vas prendre » un peu de gras, moi.

» — Eh bien, je ne sais si je me trompe..... » mais je crois que M. Daulay veut en venir à » ses fins avec mamselle Marie... — Quoi !... » vous pensez.,.

» — Prends donc garde, Pierre ; tu verses » sur la table! » dit Fleur-d'Amour qui tendait » son verre à son camarade, dont l'agitation » venait d'augmenter.

» — Écoutez donc, » dit Félicité, « ce jeune » homme dépense beaucoup d'argent ici pour » mademoiselle, et je n'ai pas idée qu'il soit » bien riche; enfin, ce qui me fait supposer » que ce soir il a des intentions, c'est qu'il m'a » dit bas en sortant : « Quand nous serons ren- » trés du spectacle, au lieu de rester pour m'é- » clairer et fermer la porte, va te coucher tout » de suite et ne reparais plus... »

Pierre fait un mouvement convulsif.

« Allons ! voilà qu'il mange son couteau, à » présent, » dit Fleur-d'Amour. « Je crois, » comme vous, mamselle Félicité, que votre

» maîtresse.... ce soir.... Hum!... Je vas prendre un morceau de maigre.

» — Ce ne sont pas mes affaires, » dit Félicité. « Monsieur Pierre, prenez donc quelque » chose... tenez, buvez de ceci... c'est bien bon, » c'est du vin de Malaga. — Merci, mademoi» selle. — Ah ben! moi, je vas lui dire deux » mots à votre vin de tralala!... et puis, si vous » voulez, pour achever de nous égayer, je vas » vous chanter une petite chanson que je me » suis apprise *soi-même* pour la récréation du » dessert. — Vous serez bien aimable de nous » chanter quelque chose, monsieur Fleur-d'A» mour..... — Oh! mon objet est l'être le plus » gracieux que j'aie jamais connu, » dit Joséphine que le vin rend très-tendre. « Et, Dieu » merci, je puis dire que jai connu ben des mi» litaires, pourtant — Je n'en ai jamais douté, » belle amie. Je vas prendre de l'entrelardé, à » c't'heure.

» — Monsieur Pierre, chantez-vous? » demande Félicité à son voisin : celui-ci a les yeux baissés et ne répond pas.

« — Pierre, on te parle... on te demande si » tu chantes? » crie Fleur-d'Amour à son cama-

rade. « Eh ben!.... réponds donc... sois donc » aimable, franc et troubadour... t'as l'air d'un » canon encloué!... bois donc... A votre santé, » sexe aimable!... — Voyons, monsieur Fleur-» d'Amour, votre chanson? — M'y voilà... mais » je veux qu'on fasse chorus au refrain qui imite » le roulement du tambour. — C'est convenu. »

Fleur-d'Amour passe sa main sur ses lèvres et se met à chanter en criant comme un sourd :

Lison est une jeune fille... troutrou !...
Quand on la voit chacun grille... troutrou !...
D' lui dire : Vous êtes bien gentille... troutrou !
Vons faites un joli bijou,
Troutrou !... troutrou !...

Les deux bonnes font chorus; Pierre seul ne répète pas le refrain, et Fleur-d'Amour lui crie : « Allons, chante donc, tu ne va pas, toi... t'as » pas dit *troutrou !*

» — Monsieur Pierre, » dit Félicité, en posant sa main sur le bras de son voisin, « pour-» quoi ne faites-vous pas *troutrou* avec nous? » c'est bien gentil pourtant cette chanson-là!...

» — Pardon, mademoiselle..... mais je n'avais » pas entendu...

» — Je me flatte cependant d'avoir une voix » vibrante, » dit Fleur-d'Amour. « Voyons, je » vas vous dire le second couplet .. Encore un » verre de tralata, d'abord... Ah! au refrain du » second, on tape tous sur la table avec les » manches de couteau ; au troisième on casse » les assiettes, et au dernier on bat la mesure » sur ce que vous savez.

» — Oh! que ça doit être amusant! » dit Joséphine.

« — Oui! oui, nous allons avoir de l'agré» ment... Attention, je commence... »

Fleur-d'Amour va chanter, lorsqu'une pendule, placée dans le salon, sonne neuf heures.

« As-tu entendu? » dit Pierre à son camarade. « — Ma foi, non... de quoi que c'est? — » Neuf heures viennent de sonner. — Neuf heu» res!... Ah! mille citadelles! et notre permis» sion qui n'est que pour jusque-là... Allons, il » faut nous sauver comme des lapins ; heureu» sement la caserne n'est pas loin.

» — Comment! vous allez déjà partir? » dit Félicité. « — Il le faut, aimable fille ; le devoir » avant tout, n'est-ce pas, Joséphine?... — Ah!

» je ne serais pas bon soldat, moi. — Encore un
» verre de tralala... et en route!... — Je m'en
» vais avec vous, » dit mademoiselle Joséphine.
« — Volontiers, bonne amie, mais tu marcheras au pas redoublé. »

Fleur-d'Amour a bu, puis il s'est levé de table ; il reprend son sabre et s'apprête à partir ; mais Pierre n'a pas bougé, il est resté sur sa chaise. Son camarade va lui secouer le bras en lui disant :

« Eh ben ! Pierre... est-ce que tu dors ?... —
» Pourquoi ? — Tu vois bien qu'il faut partir... il
» il est l'heure... — Tu peux t'en aller... moi, je
» reste ici.

» — Ah ben !... en v'là une bonne ! » s'écrie Fleur-d'Amour, tout surpris du sang-froid avec lequel son camarade vient de lui faire cette réponse, tandis que mademoiselle Félicité baisse les yeux et que Joséphine dit : « Eh bien, après...
» est-ce que ça te regarde, toi, Fleur-d'Amour ?
» Si M. Pierre a queuque chose de secret à com-
» muniquer à Félicité, est-ce qu'ils ne sont pas
» leurs maîtres ?

» — O mon Dieu ! » dit Félicité en chiffonnant son tablier, « moi je n'ai pas de raison

» pour... Certainement je ne mets personne à » la porte... Il est possible que M. Pierre ait » quelque chose à me dire... mais il s'en ira » tout de même après... ce n'est pas là l'his- » toire.

» — Nous n'en sommes pas là-dessus, » dit Fleur-d'Amour; « je dis seulement à Pierre » que s'il ne rentre pas maintenant, il sera » puni.

» — Cela m'est égal... je reste. — Alors c'est » ton affaire! comme tu voudras!

» — Cet homme-là t'adore, ma chère! » dit à demi-voix Joséphine à son amie. « — Le fait est » que c'est héroïque ce qu'il fait là!... Mais je » peux bien te jurer qu'il n'en sera pas plus... » nous allons causer... voilà tout. — Ah! dis » donc, est-ce que tu me prends pour une pa- » nade!... — Allons, encore un petit verre de » liqueur, et en route! — C'est ça!.. trinquons, » c'est gentil de trinquer! »

Fleur-d'Amour se verse un petit verre, et trinque avec les deux bonnes en disant: « A la » santé des amours! et à un prochain souper » dans le même style!... Allons, Pierre... fais- » nous raison, corbleu! »

Pierre feint de boire pour satisfaire son camarade; celui-ci prend alors le bras de Joséphine, et l'emmène en disant :

« Bonsoir la compagnie... beaucoup de plai-
» sir!

» — Attendez donc que je vous éclaire, » dlt Félicité.

« — C'est inutile! il y a de la lune. »

Bientôt on entend la porte d'en bas qui se referme sur Fleur-d'Amour et sa maîtresse.

CHAPITRE XVII.

IL ÉTAIT LA.

—

Pierre est toujours sur sa chaise ; ses yeux sont fixés vers le parquet, il semble enseveli dans ses réflexions.

Félicité referme la porte du carré et revient s'asseoir près du jeune soldat, en se pinçant la bouche et tâchant d'avoir l'air ému et craintif. Mais, ne pouvant parvenir à se donner cette expression d'embarras et de pudeur qui ne va pas à sa physionomie, la jeune bonne ne tarde pas à reprendre ses manières habituelles.

« Ils sont partis! » dit enfin Félicité, qui s'étonne que son beau convive ne lui souffle pas mot.

Pierre pousse un profond soupir et ne répond pas.

« Mais il n'est guère que neuf heures et » quart... mon monde ne reviendra certaine- » ment pas avant onze heures... nous avons » encore bien le temps... de jaser... »

Pierre soupire de nouveau et ne répond rien.

« Ah çà! mais, ce n'était pas trop la peine » qu'il restât s'il ne veut pas m'en dire davan- » tage, » pense Félicité, qui est fort étonnée du silence que garde le jeune soldat depuis qu'ils sont en tête-à-tête.

La petite bonne attribue la conduite de Pierre à l'amour et à la timidité. Pour donner un peu d'assurance à celui qu'elle croit épris de ses charmes, Félicité propose à Pierre de prendre un petit verre de *doux*.

« Merci, mademoiselle, je ne prendrai plus » rien, » répond le jeune soldat d'un ton fort sérieux.

« — Mon Dieu, comme vous êtes sobre,

» monsieur Pierre ! vous ne buvez pas plus » qu'une demoiselle. —Ah !.. c'est que ce soir... » j'ai autre chose qui m'occupe... Vous verrez » bientôt, mademoiselle, que ce n'est pas pour » votre souper que je suis venu ici. — Ah ! vous » êtes bien honnête, monsieur Pierre ; certaine- » ment, on voit bien que ce n'est pas la gour- » mandise qui vous fait agir... et je suis bien » sensible... Moi non plus je ne suis pas grande » mangeuse..... Eh ben alors, je vas ôter le » couvert, ce sera autant de fait. »

Félicité se lève et commence à ranger ; Pierre est toujours à sa place, il ne semble pas s'occuper de ce que fait la petite bonne. Cependant, tout en allant et venant, celle-ci lui adresse souvent la parole.

« Moi, j'ai beaucoup d'ordre, d'abord, » dit Félicité. « Je ne laisse jamais rien traîner..... » comme Joséphine, par exemple ! Ah ! Dieu, » sa cuisine est un vrai chenil... Je ne sais pas » comment elle reste huit jours en condition, » celle-là... Dans cinq minutes il n'y paraîtra » plus, et on ne se doutera pas que nous avons » rien gobichonné..... Ah ! passez moi donc ce

» plat-là, s'il vous plaît... dites donc, ce plat
» qui est devant vous. »

Absorbé dans ses pensées, Pierre n'entend ni ne répond.

« Par exemple ! » se dit Félicité, « j'ai eu bien
» des bons amis, mais voilà le premier de ce
» genre-là... est-ce que l'amour le rendrait im-
» bécile?... ça commence à devenir très-ridi-
» cule.., avec tout ça l'heure se passe... Est-ce
» qu'il dort donc... mais non, il a les yeux bien
» ouverts... Tra, la, la... deri, dera... *Ah ! que*
» *l'amour est agréable*... tra, la, la, deri, dera...
» Connaissez-vous cette chanson-là, monsieur
» Pierre? »

Pierre ne répond rien. Félicité va lui secouer le bras en lui disant : « Est-ce que vous dor-
» mez, monsieur Pierre?

» — Non, mademoiselle... oh !... je n'en ai
» pas envie, je vous assure. — On le croirait
» pourtant ; vous ne dites rien..... vous ne me
» regardez même pas...., pourquoi donc?....
» pourquoi... alors... avez-vous voulu rester?...
» je pensais, moi, que c'est que vous aviez
» quelque chose d'intéressant.... à me faire....
» savoir... »

Pierre se lève et parcourt la salle à grands pas. Dix heures sonnent à la pendule.

« Dix heures ! » s'écrie le jeune soldat, « il » n'est encore que dix heures ! — Ah! vous en » êtes fâché..... vous êtes gentil ! — Comme le » temps va lentement !... — Le temps ! dame ! » pour la manière dont vous l'employez, je » conçois qu'il vous semble long..... Voyons, » tenez, venez voir ma chambre... ça vous dis» traira.

» — Votre chambre !..... ah ! oui , que je » voie où je pourrai me cacher , d'abord. » — Vous cacher !..... mais puisque..... je » vous ai dit qu'on n'y va jamais dans ma » chambre..... venez..... mais vous serez sage, » au moins ! »

Ces mots étaient dits d'un ton qui engageait à faire tout le contraire. Mais Pierre n'y a pas fait attention. Il suit Félicité, qui a pris une lumière et traverse une cuisine d'où l'on entre dans une petite chambre assez mal rangée, où est un lit qui n'est pas fait.

« Voilà ma chambre... monsieur Pierre, » dit Félicité, je n'ai qu'une chaise..... mais quand » je reçois du monde, je m'assieds sur mon lit...

» c'est très-commode... Tiens! j'ai oublié de le » faire, mon lit .. Ah ben! tant pis... il restera » comme ça... Je suis lasse... j'aime mieux me » reposer... »

En disant cela, Félicité se jette sur son lit en riant comme une folle, puis elle fourre sa tête sous son oreiller; et quand elle la relève, elle s'aperçoit que Pierre n'est plus là.

« Ah!... est-il malhonnête! » s'écrie la petite bonne en quittant son lit; « comment! ... » il me laisse là toute seule..... mais c'est donc » un jobard que ce jeune homme-là! ou bien si » c'est qu'il a voulu se moquer de moi..... Oh! » mais nous allons voir... je veux qu'il m'explique pourquoi il a voulu rester ici..... et puis » qu'il se moque de moi, je vais joliment le mettre à la porte. »

Félicité rarrange son bonnet qu'elle a mis un peu de travers en se jetant sur son lit, puis elle retourne dans la salle à manger. Pierre y était, il avait l'oreille collée contre la porte du carré pour entendre le moindre bruit qui se ferait dans l'escalier.

« Que faites-vous donc ainsi contre cette porte? » lui dit Félicité avec humeur. Pierre

ne répond rien, mais de la main il lui fait seulement signe de se taire.

« — Monsieur, » dit Félicité, » je ne com-
» prends rien à vos gestes, je ne sais pas si vous
» avez voulu rester seul avec moi pour jouer la
» pantomime, mais je vous préviens que ça ne
» m'amuse pas du tout. J'aime un amoureux
» qui parle, qui s'explique. Vous ne me dites
» rien, il vaut autant vous en aller. D'ailleurs,
» voici l'heure qui s'avance, ma jeune maîtresse
» va revenir, et...

» — Ah! je l'espère bien! » dit Pierre d'une voix altérée.

« — Comment! vous l'espérez bien?..... —
» Oui... car c'est elle que j'attends...— Elle!...
» mademoiselle Marie?..... — Oui, Marie......
» que j'adore..... Marie, pour qui je donnerais
» ma vie, et que je veux arracher à un infâme
» séducteur. — Ah! mon Dieu! qu'ai-je enten-
» du!... Comment! ce n'est pas pour moi que
» vous êtes venu ici? Comment, vous n'êtes pas
» amoureux de moi? Ah! monsieur Pierre, al-
» lez-vous-en, je vous prie. — Non, non..... je
» ne partirai qu'avec Marie. — Ah! j'ai fait là
» une belle chose, moi.... Songez que M. Dau-

» lay va revenir avec elle. — Tant mieux.....—
» Mais s'il vous voit... je suis perdue...... — Si-
» lence... on a frappé en bas. — O mon Dieu!
» que dois-je faire?... — Ne pas me trahir......
» sinon, tremblez! Pour sauver Marie, je suis
» capable de tout. »

Pierre a porté la main sur son sabre, et, en ce moment, son regard a une expression qui porte la terreur dans l'âme de Félicité. Elle devient pâle et tremblante. Elle joint les mains, en murmurant : « Ah! monsieur Pierre..... je
» ne dirai rien, mais je... — Taisez-vous... on
» monte l'escalier... on approche.... J'entends
» sa voix.... c'est elle.... c'est Marie! — Ah! je
» suis toute tremblante... — Je vais me cacher
» dans votre chambre pendant qu'ils entre-
» ront, mais pas un mot, un signe à cet homme
» qui est avec elle... sans quoi... vous le paye-
» riez cher. — Oh! je ne dirai rien. — Chut!
» les voici. »

On venait de sonner à la porte du carré. Pierre se cache dans la cuisine, dont il tire la porte tout contre. Alors Félicité va ouvrir.

C'est Daulay qui ramène Marie du spectacle. C'était la première fois que la jeune fille de

Vétheuil prenait ce plaisir, et elle en aurait eu beaucoup, si la conduite de celui qui était avec elle n'avait troublé sa joie, en lui inspirant de secrètes inquiétudes. Depuis quelques jours, Marie commençait à s'étonner de ce que madame de Stainville ne revenait point à Paris. En allant voir celle qu'il a enlevée, Daulay lui a fait une histoire pour motiver l'absence prolongée de madame de Stainville, et Marie a dû croire qu'on lui disait la vérité. Cependant les visites de Daulay sont devenues très-fréquentes, et ses assiduités ont pris un caractère qui inquiète, qui embarrasse celle qui en est l'objet.

De son côté, Daulay, qui a dépensé le peu qu'il possédait pour avoir Marie en sa puissance, n'entend pas que cette possession lui soit stérile. Il veut triompher de la vertu de la jeune fille, vertu qu'il ne croit pas bien rigide, parce qu'au retour de la duchesse de Valousky, en lui rendant sa fille, il veut pouvoir lui dire : « Ce que vous avez de mieux à faire mainte- » nant, c'est de nous marier. »

Ayant de telles intentions, on conçoit que Daulay soit très-galant, très-tendre près de

Marie. Il l'a conduite au spectacle, mais il a eu soin de la mener dans une loge grillée, car il ne faut pas qu'elle soit vue, et il veut pouvoir lui parler de son amour. Marie n'a pas eu l'air de l'entendre. Toute au spectacle, elle n'a pas répondu aux déclarations de Daulay, et celui-ci, en la ramenant chez elle, s'est promis d'y obtenirune victoire complète.

Félicité est allée porter une lampe dans le salon aussitôt après avoir ouvert. Sur un regard que lui a jeté Daulay, elle va s'éloigner, lorsque Marie lui dit :

« Félicité, vous allez éclairer monsieur, qui » a eu la bonté de me ramener jusqu'ici..... — » Je vous demanderai la permission de me re- » poser un moment avant de vous quitter, » dit Daulay.

Marie semble contrariée, cependant elle n'ose refuser; elle entre dans le salon, en disant à sa bonne : « Vous n'allez pas vous cou- » cher encore, n'est-ce pas? — Non, non, ma- » demoiselle.... — Qu'avez-vous donc ce soir, » Félicité?.... vous êtes bien pâle.... Êtes-vous » malade? — Moi..... mon Dieu, non, made-

» moiselle... — Le repos lui fera du bien, » dit Daulay.

Félicité quitte le salon, et Daulay va refermer la porte après. Marie, après avoir jeté de côté son chapeau, son voile et son châle, s'assied près de la fenêtre. Daulay s'approche d'elle, et lui prend la main :

« Eh bien, chère Marie, avez-vous eu du » plaisir ce soir? — Oui, monsieur... Oh! c'est » bien amusant le spectacle. — Je me ferai une » loi de ne suivre que vos goûts... Avec moi, » Marie, vous serez toujours la maîtresse... — » Avec vous?... vous êtes bien honnête, mon- » sieur ; mais quand madame de Stainville re- » viendra, je ne ferai plus que ses volontés..... » Comme elle est longtemps absente!... Est-ce » qu'elle ne va pas revenir bientôt?...

» — Ma chère Marie, vous n'avez pas du tout » répondu à ce que je vous ai dit au spectacle... » ce n'est pas bien... — Au spectacle? je n'ai » pas entendu... je n'ai pas fait attention..... » — Venez, Marie, venez donc causer près de » moi. »

Daulay tient la main de Marie, il l'attire du côté du divan, et s'y assied près d'elle. La jeune

fille cherche à maîtriser sa crainte, et s'efforce de paraître rassurée ; mais ses yeux regardent la porte du salon qui est fermée, et elle voudrait bien appeler Félicité.

« Marie, je ne veux plus vous cacher mes » sentiments, » dit Daulay ; « je vous aime... » oui, je vous aime passionnément... — Mon- » sieur, c'est pour plaisanter que vous me dites » cela ? — Je parle très-sérieusement ; et pourquoi » cet amour vous étonnerait-il ?... n'êtes-vous » pas assez jolie pour l'inspirer ?... Rassurez- » vous... Marie, mes vues sont honnêtes... je » veux être votre époux... c'est là mon plus cher » désir... — Mais, monsieur, ce n'est pas à moi » qu'il faut dire cela... c'est à madame de Stain- » ville ; nous verrons si elle trouvera bien que » vous m'aimiez. — Hum ! petite espiègle ; je » comprends votre malice ; non, non, ce n'est » pas à madame de Stainville que je m'adresse- » rai. Et d'ailleurs, quel pouvoir a-t-elle sur » vous ?... Elle vous a recueillie pour vous ren- » dre à votre mère... Eh bien, moi, j'en ai fait » autant, car il n'est plus temps de feindre, Ma- » rie, je vous ai enlevée à la tutelle de madame » de Stainville, tutelle qui ne pouvait servir mes

» projets, et maintenant vous êtes ici... chez
» moi. — Oh! mon Dieu! serait-il vrai!... »

Et Marie fait un mouvement pour se lever et s'éloigner de Daulay, mais celui-ci la retient près de lui, en passant un de ses bras autour de sa taille.

« Oui, chère Marie, oui, vous êtes en ma
» puissance... mais ne voyez en moi que l'a-
» mant le plus tendre, le plus sincère... Dites
» que vous agréez mon hommage, et je tombe
» à vos genoux.

» — Non, monsieur, non, » répond Marie,
« je ne veux pas de votre hommage... je ne
» veux pas de votre amour... car je ne vous
» aime pas, moi, et je ne vous aimerai ja-
» mais.

» — Ah! nous le prenons sur ce ton, ma
» belle; tant pis!... mais vous serez à moi. Si
» vous m'aviez dit: Votre amour me touche, je
» consens à être votre femme, peut-être me se-
» rais-je fié à votre promesse, et n'aurais-je
» point exigé davantage; mais mademoiselle re-
» jette bien loin mes vœux... alors je vais pren-
» dre des arrhes, et j'aurai de force ce que l'on
» ne veut pas me laisser espérer.

» — Monsieur Daulay... vous ne voudriez
» pas vous conduire ainsi... Félicité! Félicité!..
» — Vous l'appelez en vain... elle a reçu mes
» ordres, elle ne viendra pas. — Mon Dieu!
» suis-je donc perdue?... Laissez-moi, mon-
» sieur! »

Marie veut fuir Daulay; celui-ci la retient, l'enlace, il va l'emporter dans sa chambre, lorsque la porte du salon s'ouvre avec violence. Pierre paraît, et, aussi prompt que la foudre, arrache Marie aux mains de son séducteur, et repousse celui-ci à l'autre bout du salon.

« Un soldat!... » s'écrie Daulay d'une voix étouffée par l'étonnement et la fureur.

« — Pierre!... » s'écrie à son tour Marie, en s'attachant à son défenseur.

« Oh! oui... c'est lui... c'est Pierre!... qui » vient me sauver!

» — Oui, mademoiselle, » dit le jeune soldat, « c'est Pierre, votre ami en tout temps, en toute » circonstance, et qui sera toujours trop heu- » reux de donner sa vie pour vous.

» — Ah! monsieur est une connaissance de » mademoiselle! » dit Daulay en s'efforçant de sourire. « Je ne m'étonne plus s'il se charge si

» chaudement d'ètre son chevalier; mais ce que
» je veux savoir, c'est comment il est entré
» ici... de quel droit il y est venu... et par quel
» hasard un soldat est caché chez moi.

» — Oh! ce n'est pas par hasard que je suis
» ici! » dit Pierre; « dès que j'ai su que Marie y
» était, j'ai formé la résolution de la voir, de te
» l'arracher... car tu n'es qu'un misérable, toi!
» tu l'avais attirée ici dans un piége, dans l'es-
» poir de la déshonorer...

» — Je vous trouve bien hardi de... —Ah! tu
» me trouves hardi... parce que je défends une
» femme... une jeune fille que tu voulais per-
» dre. Tu crois donc qu'on ne peut avoir de la
» hardiesse que pour faire du mal?—Savez-vous
» que vous êtes ici chez moi?... — Oh! sois
» tranquille, nous n'y resterons pas long-
» temps. Venez, Marie, laissons ce monsieur
» chez lui... »

Pierre va emmener Marie; Daulay court se placer devant la porte en s'écriant:

« Emmener Marie!... et vous croyez que je
» le souffrirai!... — Je t'engage même à ne pas
» essayer de t'y opposer. — Et moi je vous or-

» donne de quitter ces lieux, ou je vous fais ar-
» rêter comme un malfaiteur. »

Pierre porte la main à son sabre, et le sort du fourreau, en s'écriant :

« Si tu as du cœur, si tu veux bravement me
» disputer Marie, prends une arme et défends-
» toi... Mais non... tu trembles déjà... ceux
» qui insultent les femmes sont toujours des
» lâches avec les hommes...... Venez, venez,
» Marie !

» — Félicité ! Félicité ! » crie Daulay en courant dans la salle à manger.

« — Oh ! tu l'applles en vain, » dit Pierre,
« elle ne viendra pas, je l'ai enfermée dans sa
» chambre. »

Daulay s'élance alors vers la porte du carré ; il l'ouvre et va sortir, lorsque Pierre, qui a deviné son dessein, court à lui, le rattrape, le saisit par le milieu du corps et le porte dans le salon. Là, à l'aide d'un mouchoir, il lui attache fortement les deux bras derrière le dos. Daulay est si tremblant, qu'il ne cherche plus à se défendre. Pierre le pousse au milieu du salon, et l'y enferme à double tour ; il en fait autant à la porte du carré, puis, prenant Marie

par la main, il lui fait descendre rapidement l'escalier. La portière tire le cordon sans difficulté, et ils sont sur le boulevard.

Marie a pris le bras de Pierre, car elle est toute tremblante et peut à peine avancer.

« Appuyez-vous sur moi, » lui dit le jeune soldat, « je vous soutiendrai... je vous porterai » même, s'il le faut. »

Ils n'ont pas fait vingt pas qu'ils entendent du bruit, des cris : c'est Daulay qui a cassé un carreau avec sa tête, et crie de toute sa force :

« — Arrêtez un soldat qui emmène une jeune » fille... arrêtez-le... c'est un ravisseur...

» — O mon Dieu! nous sommes perdus! » dit Marie. « — Ne craignez rien..... doublons » seulement le pas.... Il fait nuit, on ne prend » pas garde à nous. »

Les cris de Daulay n'avaient d'ailleurs produit aucun effet. Quelques passants s'étaient arrêtés, et avaient levé la tête en l'air. Les uns avaient dit : « A qui diable en a ce monsieur ? » — Est-ce qu'il est fou? — Un soldat qui em- » mène une jeune fille!... qu'est-ce qu'il y a de » surprenant... Si elle va avec lui, c'est qu'elle » le veut bien. »

Puis chacun avait suivi son chemin, ce qui ne serait pas arrivé si Daulay avait crié : Au feu! parce que la vue d'un incendie est un spectacle auquel on est toujours curieux d'assister.

Pierre et Marie ont gagné du terrain. Bientôt le jeune soldat dit à celle qui tient son bras :

« Nous pouvons ralentir le pas.... personne » ne nous suit!... personne ne pense à courir » après nous. — Ah! Pierre!... que je suis heu» reuse que vous vous soyez trouvé là!... » répond Marie ; « ce monsieur m'avait trompée ; » je croyais être à Paris chez madame de Stain» ville, ma protectrice... car il est arrivé bien » des changements dans ma position, Pierre!... » savez-vous que je suis la fille d'une duchesse? » que je serai bien riche un jour? — Oui, mam» selle Marie, oui... on m'a dit tout cela ; mais » je vous aurais également arrachée des mains » de cet homme quand même vous n'auriez été » encore que la fille adoptive de M. Gobinard. » — Oh! je le crois bien, Pierre!..... Ah! ce » M. Daulay... je ne me serais jamais attendu » à cela de sa part... — Dans le grand monde, » mamselle, je crois que vous serez plus exposée » à de semblables événements que si vous étiez

» restée simple fille d'auberge..... — Oh! c'est
» égal, j'aime mieux être une grande dame!...
» Ah! mon Dieu, que je suis fâchée... — De
» quoi donc, mademoiselle? — D'avoir oublié
» d'emporter mon châle et mon chapeau! —
» Ah! en effet... vous avez froid, sans doute?...
» — Non, ce n'est pas cela; mais mon chapeau
» était si joli, il m'allait si bien!... et mon châle
» était charmant!... — Maintenant, mademoi-
» selle, je crois que le plus essentiel est de pen-
» ser à ce que vous allez devenir. — Ah! oui, à
» propos, où me conduisez-vous, Pierre? — Nous
» voici tout près de ma caserne, mademoiselle...
» mais je réfléchis que je ne peux pas vous lo-
» ger là.... — Non, certainement!... dans une
» caserne! la fille d'une duchesse!.... ce serait
» joli! — Tenez, mademoiselle Marie, quoique
» je n'aie pas de permission pour m'absenter,
» moi, je m'exposerais à tout pour vous savoir
» en sûreté. Si vous voulez retourner au pays,
» nous allons sur-le-champ nous mettre en
» route; nous ne manquerons pas de rencontrer
» quelque charrette, quelque carriole dans la-
» quelle il y aura une place pour vous; vous y
» montrez, moi je suivrai à pied. et demain

» nous serons arrivés. — Oh! non, Pierre, non,
» je vous remercie, mais je ne veux pas retour-
» ner au village... Ah! si madame de Stainville
» était à Paris.... c'est chez elle que j'irais sur-
» le-champ. — Madame de Stainville, mais elle
» y est, mademoiselle, elle est à Paris.... Gas-
» pard me l'a dit... il l'y a été voir pour s'infor-
» mer de vous... — Ah! quel bonheur!... En ce
» cas, Pierre, menez-moi tout de suite chez ma-
» dame de Stainville. — Il y a encore un em-
» barras, mademoiselle..... c'est que je ne sais
» pas où elle demeure... Gaspard ne me l'a pas
» dit. — Quel contre-temps!..... et moi, je ne
» le sais pas non plus...... Et Paris...... c'est
» bien grand, n'est-ce pas, Pierre? on ne trouve
» pas facilement ceux qu'on cherche?... — Hé-
» las! non... et pourtant il faut que vous passiez
» la nuit quelque part... Ah! mademoiselle... je
» crois avoir trouvé le seul parti qui vous reste
» à prendre. — Voyons, Pierre. — Je vais vous
» vous conduire chez une bonne femme qui de-
» meure près d'ici. C'est une vieille dame bien
» honnête, qui travaille, qui ravaude chez elle
» pour le monde. J'ai fait sa connaissance en
» allant lui porter de l'ouvrage. Comme elle m'a

» vu souvent triste et toujours seul, elle m'a pris
» en amitié, elle m'a donné de bons avis, de
» bons conseils..... Oh! c'est une bien bonne
» femme que la mère Dumont!...—Mais qu'est-
» ce que cela me fait à moi, Pierre?... — C'est
» pour vous dire, mademoiselle, que je suis sûr
» qu'elle partagera volontiers son logement avec
» vous. Pendant que vous serez chez la mère
» Dumont, moi j'écrirai à Gaspard, je lui dirai
» que je vous ai retrouvée, et lui demanderai
» l'adresse de madame de Stainville; il me la
» fera savoir, et alors je vous conduirai chez
» cette dame. »

Marie ne paraît pas très-enchantée de la proposition de Pierre; cependant elle lui répond: « Allons, conduisez-moi chez votre vieille ra-
» vaudeuse.... Je vais bien m'ennuyer là.... —
» Oh! mademoiselle, c'est une très-brave femme!
» — C'est égal, je m'y ennuierai; mais puisque
» nous n'avons pas d'autre endroit... Encore, si
» j'avais emporté mon châle et mon joli cha-
» peau... Au moins, Pierre, vous me promettez
» d'écrire tout de suite à Gaspard, pour avoir
» l'adresse de madame de Stainville? — Je vous
» le promets, mademoiselle. — Et alors vous

» viendrez me chercher tout de suite pour me » conduire chez ma protectrice. — Pouvez-vous » en douter, mademoiselle ? — Eh bien, allons » chez la mère Dumont. »

Pierre fait rebrousser chemin à Marie. Il la conduit rue de Crussol. Ils arrivent devant une maison à allée, dont le jeune soldat connaît le secret; il monte devant, et Marie le suit tout en soupirant, et en disant : « Ça me paraît bien » vilain la maison de la ravaudeuse. »

Pierre a frappé, tout en criant : « C'est moi, » mère Dumont, moi, Pierre, lejeune troupier... » je vous amène une personne dont je vous ai » souvent parlé.... mamselle Marie... qui vient » vous demander à coucher.

» — Vous lui avez souvent parlé de moi ?... » dit Marie d'un air surpris. « — Oui, mademoi- » selle... cela vous étonne... mais songez donc » que, ne pouvant plus vous voir, parler de » vous était tout le bonheur qui me restait !.... » — Ah! Pierre... vous n'oubliez pas les gens, » vous !... — Vous oublier... vous... Marie... » mademoiselle !... — Ah! quel dommage que » j'aie oublié mon châle et mon chapeau...Mais

» frappez donc ; elle dort toujours cette bonne
» femme... »

Pierre refrappe; enfin on entend marcher, et une vieille femme, en bonnet rond, en camisole, en petit jupon, ouvre la porte aux deux jeunes gens : c'était la mère Dumont, femme de soixante et quelques années : sa figure respirait la bonté ; son langage et ses manières inspiraient la confiance. Dans l'humble position où l'avait placée le destin, elle n'avait jamais envié le sort des riches, et avait encore trouvé moyen d'obliger de plus pauvres qu'elle. La mère Dumont était l'homme que Diogène voulait trouver.

« Comment ! c'est mon ami Pierre... à une
» heure aussi avancée !.... et avec une demoi-
» selle ! » s'écrie la bonne femme en apercevant les jeunes gens. Pierre commence par faire entrer et asseoir Marie, puis il explique à la mère Dumont ce qui est arrivé à la jeune fille pour laquelle il vient lui demander l'hospitalité, jusqu'à ce qu'on ait su l'adresse de sa riche protectrice.

» — Vous avez bien fait de venir chez moi,
» mes enfants, » dit la bonne femme, « je suis

» toujours heureuse quand je puis rendre ser-
» vice !... D'ailleurs, j'aime bien notre brave
» Pierre, qui est un honnête garçon... qui fera
» son chemin... Par ainsi, ma belle demoiselle,
» vous resterez chez moi tant qu'il vous fera
» plaisir... J'ai justement le lit de sangle de ma
» nièce, qui est en Bretagne maintenant ; vous
» le prendrez... ou ben mon lit, comme vous
» voudrez... vous choisirez ; moi, je me trouve
» toujours bien.

» — Excellente femme ! » dit Pierre, « j'étais
» sûr que vous ne nous repousseriez pas !.....
» quoique nous avons troublé votre sommeil ! —
» Mes enfants, je suis toujours bien aise d'être
» réveillée quand c'est pour obliger quelqu'un ;
» mais cette belle demoiselle doit avoir besoin
» de se reposer. — Je vais vous laisser, » dit
Pierre ; « demain je reviendrai vous voir... je
» viendrai pendant tous les moments que mon
» service me laissera de libres... Vous le voulez
» bien, n'est-ce pas, mamselle Marie ? — Cer-
» tainement, monsieur Pierre... Mais, je vous
» en prie, écrivez vite à Gaspard... qu'il nous
» donne l'adresse de madame de Stainville. —
» Comptez sur moi... Adieu, Marie... Pardon,

»j'oublie toujours... adieu, mademoiselle, ou »plutôt, au revoir. — Au revoir, monsieur »Pierre, à demain. »

La mère Dumont éclaire le jeune soldat; quand ils sont sur l'escalier, Pierre dit à la bonne femme : « Madame Dumont, je vous en »prie, que Marie ne manque de rien chez vous; »je vous tiendrai compte de toutes les dépenses »qu'elle vous occasionnera... Vous savez que je »n'ai qu'une parole!...

» — Mon cher Pierre, » dit la vieille, « c'est »mal ce que vous me dites là!... croyez-vous »donc que j'aie besoin de faire payer mes ser»vices! .. Allons... allons... prenez du repos... »et à demain... Moi, j'aurai bien soin de votre »jolie Marie. »

Le soldat baise les mains de la vieille femme, et retourne, en courant, à sa caserne.

CHAPITRE XVIII.

UN AUTRE.

—

La mère Dumont n'avait que deux petites pièces; dans l'une elle fit un second lit, puis elle dit à Marie de choisir. Celle-ci répondit : « Oh! mon Dieu! cela m'est égal! » Cependant elle prit le meilleur.

Elle se coucha en se disant : « Ce n'est pas » beau ici! Quelle différence d'avec mon joli ap- » partement sur les boulevards... c'est-à-dire » l'appartement de M. Daulay, puisque tout cela » était à lui. Ah! le méchant!... Qui est-ce qui » se serait jamais douté de cela?..... m'enlever

» pour m'épouser!... Mais ce n'est pas lui que
» je veux épouser... je ne l'aime pas du tout...
» Ah! si le comte d'Aubigny m'avait enlevée!...
» quelle différence!... Il ne pense pas à moi,
» lui!... il ne songe qu'à madame d'Armen-
» tière. Oh! je la déteste, cette femme-là... Je
» suis sûre qu'elle est enchantée que je ne sois
» plus là... Mais patience! je retournerai chez
» madame de Stainville!... et puis la duchesse,
» ma mère, arrivera... et puis... nous verrons!
» Je serai bien riche... mais en attendant, je
» suis bien fâchée de ne plus avoir ce chapeau
» et ce châle qui me donnaient tout de suite l'air
» d'une grande dame. »

Marie s'endort en songeant à tout ce qui lui est arrivé, et à ce qu'elle voudrait qu'il lui arrivât. Elle dort très-bien, parce qu'elle n'a encore aucune raison de s'inquiéter de l'avenir, qui, au contraire, s'offrait à elle *sous les plus riantes couleurs*, ce qui signifie pour une jeune fille, avec l'amour de l'homme qu'elle préfère, de riches toilettes, des bals, des spectacles et des friandises.

Les plus riantes couleurs sont toujours les choses qui nous font le plus de plaisir.

Le lendemain, en s'éveillant, Marie aperçut la bonne femme qui lui avait donné l'hospitalité, préparant déjà, sur une table, le café pour son déjeuner.

« J'ai dormi tard! je suis bien paresseuse! » dit Marie. « Excusez-moi, madame...

« — Eh! mais, ma chère enfant, je suis en» chantée que vous ayez bien dormi! » dit la vieille mère. « D'ailleurs vous n'avez rien de » mieux à faire ici. Voici maintenant le déjeu» ner... il n'est pas bien brillant, mais...

» — Oh! je ne suis pas bien difficile, madame, » quoique, depuis quelque temps, je vive dans » le grand monde... mais il n'y a pas longtemps » que je suis duchesse. — Quoi! vous êtes du» chesse, mon enfant? — Oui, madame. Com» ment, Pierre ne vous l'a pas dit? — Non... il » me disait souvent : J'ai laissé au village une » jeune fille que j'aimais bien... que j'aimerai » toujours.... Elle s'appelle Marie, elle est plus » jolie que toutes les plus belles filles de Paris. » — Il vous disait cela?... Pauvre Pierre!... — » Oui ; mais il ne me disait jamais : Je pense à » une duchesse!... — Je vais vous conter mon » histoire en déjeunant. »

Marie se lève, déjeune, et raconte à la mère Dumont tout ce qui lui était arrivé. La jeune fille aimait beaucoup à parler de la manière singulière dont on avait découvert sa naissance, et du sort opulent qui lui était réservé lorsque la duchesse de Valouski serait de retour.

La bonne femme a écouté Marie sans l'interrompre. Quand celle-ci a cessé de parler, la mère Dumont secoue la tête en disant :

« Ma chère enfant, je désire que toutes » vos espérances se réalisent... Mais, tenez... je » ne suis qu'une pauvre vieille femme... je puis » me tromper... cependant... — Eh bien? — » Eh bien, il me semble qu'une mère qui aime » sa fille ne la laisse pas pendant dix-sept ans... » dix-huit ans?... sur les bras d'un étranger » qui pouvait n'avoir pas pour elle tous les soins » que M. Gobinard a eus pour vous. — Mais, » madame, vous ne comprenez donc pas que » c'est un mystère? — Le mystère n'empêche » pas d'aimer ses enfants. — Mais c'est que je » suis un enfant de l'amour... on m'a expliqué » ça, à moi. Madame de Stainville m'a même » montré en secret la lettre qu'elle a reçue de » ma mère, où celle-ci lui dit des choses qui

» prouvent..... que ce n'est pas exprès.....
» que c'est par prudence..... Enfin..... ma-
» dame de Stainville m'a dit que dans le
» grand monde ces choses-là arrivaient très-
» fréquemment!... — Dans le grand monde...
» c'est possible, mon enfant; on y a sans doute
» une manière d'aimer tout autre que dans le
» petit! Je ne suis qu'une pauvre ravaudeuse..
» je ne connais pas les grandes manières, moi.
» Enfin, devenez riche... devenez heureuse sur-
» tout... c'est ce que je vous souhaite du fond
» de mon cœur!... »

Puis la bonne femme ajouta tout bas: « Pour-
» tant, j'aurais bien voulu que ce bon Pierre le
» fût aussi! »

Après avoir déjeuné, Marie a bientôt fait le tour du logement de madame Dumont. Les deux pièces étaient meublées très-modestement en vieux meubles de noyer; mais tout était propre, tout annonçait l'ordre, la prévoyance et une sage économie. Quelques mois auparavant, Marie eût trouvé ce logement suffisant, mais depuis qu'elle a vécu au sein du grand monde et de l'opulence, ses goûts ont changé avec sa fortune. Elle trouve le local de sa

vieille hôtesse fort laid, fort triste, dépourvu de mille choses qu'elle juge maintenant indispensables, et son plus grand désir est de ne pas faire un long séjour chez madame Dumont.

Marie se met à la fenêtre, mais la rue de Crussol n'est point gaie, et il passe fort peu de monde. La jeune fille quitte bientôt la croisée en disant :

« Oh! quelle vilaine rue vous avez là, ma-
» dame! quelle différence avec les boulevards!...
» c'est si gai, si beau, les boulevards! Pourquoi
» donc n'y demeurez-vous pas? — Ma chère en-
» fant, c'est que les loyers y sont trop chers. —
» Ah! c'est cher sur les boulevards?..... Certai-
» nement, et puis cette rue vous semble triste,
» parce que vous n'y êtes pas habituée.... Moi,
» je l'aime beaucoup, car j'y habite depuis qua
» rante ans! — Quarante ans! oh! c'est bien
» long cela!... Enfin, Pierre va venir, car il me
» l'a promis. — Je suis bien sûre qu'il ne man-
» quera pas à sa promesse. »

Cependant la matinée s'écoule, puis la journée, et Pierre ne vient pas. Marie ne cesse d'aller de sa chaise à la fenêtre, tandis que la mère Dumont travaille à des bas. La jeune

» fille s'impatiente, elle s'écrie à chaque in-
» stant :

« Mais pourquoi donc Pierre ne vient-il
» pas?... qu'est-ce que cela veut dire?... il m'a
» donc oubliée?...

» — Non, mon enfant, » dit la bonne vieille,
« non, Pierre ne peut pas vous avoir oublié...
» Ce pauvre garçon qui me parlait toujours de
» vous!... vous ne devez pas croire cela.

» — Mais alors pourquoi ne vient-il pas me
» tenir compagnie, me dire s'il a écrit à Gas-
« pard?

» — Peut-être des obstacles imprévus... Un
» soldat n'est pas toujours son maître!.... Mais
» il viendra ; en attendant, nous dînerons, parce
» qu'il faut toujours dîner. »

Marie fait la moue : elle soupire, elle se met à table de mauvaise humeur, et le dîner frugal de son hôtesse ne lui rend pas sa gaîté ; car dèpuis quelque temps Marie avait une cuisine délicate. Chez madame de Stainville, la chère était constamment recherchée, et avec mademoiselle Félicité, qui prenait chez le traiteur, on avait aussi une table très-bien servie. On s'habitue vite aux douceurs de la vie, quoi

qu'en disent ces gens qui font de la philosophie à froid, et donnent des leçons de sobriété et de sagesse, qu'ils se garderaient bien de pratiquer Il est dans notre nature d'aimer ce qui est bon, comme ce qui est beau, et lorsqu'on en a goûté, on revient difficilement aux privations. C'est pourquoi Marie dîna peu, ne parla presque pas, et fut se remettre à la fenêtre jusqu'à la nuit ; mais Pierré ne vint pas.

» Consolez-vous, mon enfant, » dit la bonne vieille ; « Pierre viendra demain. En attendant... dame, je voudrais bien trouver le moyen de vous amuser... J'ai là trois ou quatre vieux livres.... ce sont des volumes de romans que m'a laissés ma nièce ; je crois qu'ils sont tous dépareillés, mais c'est égal, ça amuse toujours.

» — Je vous remercie, madame, » dit Marie, « je n'aime pas la lecture. — Ah! c'est dommage... Eh bien alors, ma belle amie, si vous vouliez jouer au domino..... j'en ai un là..... nous ferons une partie toutes les deux. — Non, madame, je ne sais pas le domino ; d'ailleurs, j'y ai vu jouer souvent quand j'étais une paysanne, et ce jeu-là ne me plaisait

» pas du tout. — N'en parlons plus, mon en-
» fant : j'aurais pourtant voulu vous amuser....
» Ah! si vous me chantiez quelques chansons...
» vous devez en savoir de jolies? — Non, ma-
» dame, et puis je n'ai pas envie de chanter. —
» Moi, je n'en sais que de bien anciennes; ce-
» pendant, ma belle, si cela pouvait vous dis-
» traire. — Oh! non, madame, je vous remer-
» cie, mais j'aime mieux me coucher. — Comme
» vous voudrez, mon enfant. »

La jeune fille se couche et s'endort. La vieille femme veille et travaille : dans le monde, il n'est pas rare que les personnes ne soient point à leur place.

Le lendemain, même attente, même impatience de Marie, et Pierre ne vient toujours pas.

« Il m'a oubliée, » dit la jeune fille ; sa vieille hôtesse lui répond : « Non, ne croyez pas cela...
» mais c'est bien extraordinaire qu'il ne vienne
» pas. »

Marie s'ennuie horriblement chez madame Dumont : la bonne femme, qui s'en aperçoit, lui dit le troisième jour : « Ma chère enfant,
» je n'ai rien ici qui puisse vous distraire.....

» mais si vous vouliez vous occuper un peu... il
» n'y a rien qui fasse passer si vite le temps
» comme de faire quelque chose..... J'ai là des
» bas à remonter... des fichus à repasser...
» mais vous ne savez ni ravauder, ni repasser,
» peut-être?...

» — Oh! pardonnez-moi, madame, dit Marie, « mais je ne veux plus rien faire de tout
» cela ; au contraire, je veux l'oublier, car ma
» protectrice m'a dit que dans ma nouvelle
» position il ne fallait jamais avoir l'air de savoir
» travailler comme le petit monde.

» — Ma chère enfant, dans telle position
» que l'on soit placé, je crois qu'il est toujours
» utile de savoir travailler... cela peut être une
» ressource dans l'adversité, et l'on se trouve
» bien heureux alors de n'avoir pas dédaigné de
» modestes travaux... Du reste, ce que j'en dis
» n'est pas pour vous faire prendre l'aiguille, ou
» le fer à repasser... je voudrais seulement que
» vous pussiez trouver les journées moins longues, moins ennuyeuses chez moi...

» — Si j'avais eu mon petit chapeau et mon
» châle, je serais sortie un peu.... j'aurais été
» me promener... cela m'aurait amusée...

» — Promener!.... seule!.... Hum!.... ma » chère, vous ne savez pas qu'à Paris, lors- » qu'une jeune fille est jolie comme vous, on la » remarque, on la suit... et souvent on lui » parle..... Dame! il y a fièrement de galants » dans Paris, et qui passent leur temps à guet- » ter les jolies minois!...

» — Eh bien, si l'on m'avait fait des compli- » ments, cela ne m'aurait pas fait de peine; si l'on » m'avait tenu des propos malhonnêtes, je ne » les aurais pas écoutés!... — Ah! mon enfant, » les jeunes gens sont bien dangereux, à Pa- » ris!... Ensuite ne pourriez-vous pas rencon- » trer ce M. Daulay que vous fuyez..... et qui » voudrait vous remmener chez lui?...

— Si je le voyais de loin, je me sauverais » bien vite!... — Et puis, que dirait Pierre, s'il » venait et ne vous trouvait pas? — Mais vous » voyez bien qu'il ne vient pas..... il me laisse » là... Oh! c'est bien vilain de sa part! — Mon » enfant, vous ferez ce que vous voudrez, car » je ne prétends pas vous tenir prisonnière ici; » mais, je vous le répète, vous êtes trop jolie » pour ne pas être remarquée. — Ah! je reste-

» rai. .. puisque je n'ai ni chapeau, ni bonnet » à mettre sur ma tête. »

Six jours se sont écoulés, et l'on n'a pas entendu parler de Pierre. La Mère Dumont, ne pouvant croire que le jeune soldat ait oublié Marie, pense que peut-être son régiment a subitement quitté Paris ; elle sort avec le dessein de s'en assurer ; elle va rôder aux environs de la caserne, et ne tarde pas à rencontrer des soldats; elle apprend d'eux qu'aucun changement n'a eu lieu, et que le régiment dans lequel sert Pierre est toujours dans le même quartier.

« Alors je n'y comprends plus rien, » se dit la bonne femme, en retournant chez elle ; et Marie, à qui elle fait part de ce qu'elle vient d'apprendre, s'écrie encore : « Vous voyez bien » que votre Pierre ne vaut pas mieux que les » autres !... »

Il y a quatorze jours que Marie habite chez la mère Dumont. Ces quatorze jours ont paru un siècle à la jeune fille. Au risque de tout ce qui peut en arriver, elle se décide à sortir, parce qu'elle veut absolument changer de position, et qu'à la rigueur elle aimerait encore mieux retourner au Tourne-Bride, que de res-

ter chez la vieille ravaudeuse. Cependant elle espère bien ne point être obligée d'en venir là.

Marie a emprunté à son hôtesse un petit fichu de couleur qu'elle met sur sa tête, et avec lequel elle est encore charmante, parce qu'une jolie femme embellit tout ce qu'elle porte, ou plutôt parce que rien ne saurait rendre laid un joli minois de dix-huit ans. Marie prend sous son bras un petit panier (la mère Dumont lui a dit que cela donnait un maintien plus convenable), et la voilà qui sort, se hasarde seule dans la rue, et se dirige du côté du canal qui est au bout de la rue de Crussol.

Marie respire avec joie en se retrouvant dehors : le grand air fait toujours du bien à l'esprit et au corps ; elle trouve les bords du canal infiniment plus gais que la rue de Crussol, elle se promène, en jetant un regard furtif sur chaque soldat qui passe et dans lequel elle voudrait retrouver Pierre. Quelques hommes sourient en la regardant, quelques-uns même lui font un compliment en passant ; mais cela ne va pas plus loin, et Marie pense que la mère Dumont lui a exagéré les dangers que courait une jeune fille en se promenant seule dans Paris : c'est

pourquoi, au lieu de se borner à parcourir les environs de la rue de Crussol, Marie va toujours en marchant tout droit devant elle, et arrive ainsi à la place Saint-Antoine, où elle retrouve les boulevards.

La vue de cette belle promenade fait battre le cœur de la jeune fille; elle se croit alors tout près de son ancienne demeure, et, se figurant déjà que Daulay va l'apercevoir et courir après elle, sans songer à retourner sur ses pas, ce qui eût été le plus sage, elle traverse la chaussée, entre dans la première rue qu'elle aperçoit, et marche très-vite pendant assez longtemps.

Marie éprouve le besoin de se reposer; elle est alors sur la place Royale. Elle s'assied sur un banc de pierre, et pour la première fois se demande comment elle retrouvera son chemin; puis elle soupire en pensant qu'il faudra retourner chez la mère Dumont, et, réfléchissant à tout ce qui lui est arrivé, se désole de ne point savoir la demeure de madame de Stainville, où elle ne doute pas qu'on ne désire aussi sa présence. Tout-à-coup, cédant à une pensée subite, elle court à la première personne qu'elle voit passer, et lui dit :

« Pourriez-vous m'indiquer la demeure de » madame de Stainville? — Qu'est-ce que c'est » que madame de Stainville? — C'est une dame » riche. — Que fait-elle? — Mais rien. — Et » dans quel quartier demeure-t-elle? — Je n'en » sais rien, puisque je vous le demande. — Et » pourquoi voulez-vous que je le sache, moi? »

On quitte Marie en lui riant au nez; plusieurs tentatives ne sont pas plus heureuses, et la jeune fille revient tristement en se disant : « C'est singulier! personne ne se connaît à Pa- » ris! »

La journée s'avançait et déjà le jour commençait à baisser; Marie se lève en se disant : « Retournons chez la ravaudeuse... je la trou- » verai, celle-là! je sais son adresse, et on saura » bien m'enseigner la rue de Crussol. »

La jeune fille se remet en marche, mais elle n'a pas fait quatre pas qu'un cri de joie lui échappe. « C'est lui! » dit-elle... « Oh! oui, » c'est bien lui... quel bonheur! »

Et, courant de toute sa force, elle a bientôt rejoint un monsieur qui traversait la place Royale; elle s'arrête devant lui, en s'écriant :

« Ah! monsieur Bellepêche! que je suis con-
» tente de vous rencontrer! »

C'était en effet le vieux beau célibataire que Marie venait d'apercevoir, et dont jamais, jusqu'alors, la présence ne lui avait fait autant de plaisir. Bellepêche est demeuré frappé d'étonnement en voyant une jeune fille se poser devant lui et lui barrer le chemin, car d'abord il n'a pas reconnu Marie; mais lorsque sous le modeste fichu de couleur il a retrouvé les traits de celle à laquelle il a fait une cour assidue, il pousse à son tour un cri de surprise.

« Ah! mon Dieu!..... dois-je en croire mes
» yeux!... mademoiselle Marie... — Oui, mon-
» sieur Bellepêche, c'est moi! — Mademoiselle
» Marie... la fille de la duchesse de Valousky,
» avec un fichu sur la tête! — Oui, et un fichu
» qu'on m'a prêté, encore!... car je n'avais plus
» rien!... — Et un panier sous le bras... pau-
» vre demoiselle!... vous me rappelez les peti-
» tes Suisesses qui font du fromage dans les
» châlets... au lieu d'un fichu elles ont un petit
» bonnet en velours... avec des nattes qui tom-
» bent par derrière... quelquefois jusqu'au mol-
» let .... Les Suissesses ont généralement la

» jambe bien fournie. — Ah! monsieur! il m'est
» arrivé bien des aventures depuis que je ne
» vous ai vu!... — Je le crois! vous avez disparu
» si subitement... Mais dites-moi donc pourquoi
» vous... qui devez avoir un jour une grande
» fortune, êtes dans Paris avec un fichu sur
» votre tête?.... c'est extrêmement inconve-
» nant! »

Marie se hâte de raconter tout ce qui lui est arrivé depuis qu'on lui a fait quitter la maison de campagne de madame de Stainville. Elle n'omet aucun détail, et Bellepêche, qui l'écoute avec la plus grande attention, s'écrie, lorsqu'elle a fini : « C'était Daulay qui vous avait enle-
» vée?.. qui diable aurait deviné cela!.. moi,
» j'aurais plutôt soupçonné le comte d'Aubi-
» gny... «

» — Oh! non! « dit Marie en réprimant un soupir, « il ne pense pas à m'enlever, lui!

» — Ma foi, ce Daulay est un garçon bien
» adroit!... il a joué parfaitement son rôle!...
» Figurez-vous qu'il est revenu nous trouver au
» château où nous étions tous ; il y est resté avec
» nous. Puis, en arrivant chez madame de
» Stainville, lorsqu'on découvrit votre fuite, il

» fut un des premiers à mettre tout le monde » en l'air pour vous retrouver... Madame de » Stainville n'eut pas le moindre soupçon de la » vérité... Ah! il voulait vous forcer à être..... » sa femme..... le plan était habilement con- » çu!... parce qu'une fois à lui... madame la » duchesse n'aurait pu vous marier à un autre... » c'est extrêmement adroit!... Mais Daulay ne » devait pas se flatter de vous plaire... ce n'est » pas un bel homme... il est trop petit... »

Tout en disant cela, Bellepêche considérait la jeune fille, puis se grattait l'oreille, et jetait de temps à autre un regard autour de lui ; mais la nuit était venue, et le peu de personnes qui passaient sur la place Royale ne faisaient aucune attention à ceux qui étaient arrêtés pour causer.

« Monsieur Bellepêche, » dit Marie, « je suis » bien heureuse de vous avoir rencontré, car » vous savez où demeure madame de Stain- » ville, et vous voudrez bien me conduire près » d'elle, et ça fait que je ne retournerai plus » chez cette vieille ravaudeuse, où je m'ennuie » à mourir.

« Mademoiselle, » dit Bellepêche en parlant

fort lentement, comme quelqu'un qui n'est pas bien sûr de ce qu'il va dire : « certainement.....
» je suis tout à vos ordres..... vous connaissez
» mon..... mon dévoûment à votre charmante
» personne... et je vous ai plus d'une fois laissé
» voir... que ce même dévoûment..... — Eh
» bien, monsieur Bellepêche, est-ce que vous
» ne savez pas non plus l'adresse de ma protec-
» trice ? — Si parbleu ! je la sais..... je la sais
» très-bien... je vais chez elle assez souvent...
» oh ! ce n'est pas là l'embarrassant... — En ce
» cas, si vous voulez, nous allons y aller tout
» de suite..... — Moi, je ne demanderais pas
» mieux... mais... je dois avant tout vous faire
» part d'une circonstance assez fâcheuse.... —
» Qu'est-ce donc encore ? — Madame de Stain-
» ville n'est pas à Paris en ce moment. — Elle
» n'est pas à Paris... — Non, elle est partie il y
» a huit jours... pour les eaux. — Qu'est - ce
» que cela, les eaux ?... — C'est un pays... une
» ville .... où il y a une source thermale, des
» eaux qui sont bonnes pour la santé et que
» l'on ordonne aux malades... En Suisse, il y
» a beaucoup de sources... je m'y suis plongé
» en simple caleçon et j'en ai éprouvé un ef-

» fet extraordinaire. — Est-ce que madame de
» Stainville est malade? — Elle se sentait des
» douleurs... dans les régions dorsales... son
» médecin lui a conseillé de prendre les eaux.
» — Ah! mon Dieu! quel contre-temps! Et sera-
» t-elle longtemps absente! — Je ne le pense
» pas... peut-être trois semaines... un mois...
» — C'est bien long encore! mais il me sem-
» ble que l'absence de ma protectrice ne doit
» pas m'empêcher d'aller m'établir chez elle :
» certainement elle ne le trouvera pas mau-
» vais, et j'y attendrais son retour bien plus
» agréablement que chez ma vieille ravau-
» deuse. »

Bellepèche se gratte encore l'oreille, et secoue la tête, en murmurant :

« Certainement... vous pourriez toujours
» aller chez elle... cela ne souffrirait aucune
» difficulté... mais... je dois encore vous faire
» part d'une circonstance..... fâcheuse pour
» vous... — Parlez... parlez donc, monsieur!
« — Madame de Stainville a laissé chez elle à
» Paris quelqu'un pour tenir sa maison et soi-
» gner ses affaires en son absence..... ce quel-
» qu'un, c'est M. Daulay..... — Monsieur Dau-

«lay! — Par conséquent, si vous allez mainte-
» nant chez madame de Stainville, vous y trou-
» verez M. Daulay, et vous retomberez en son
» pouvoir... puisqu'en l'absence de votre protec-
» trice il commande en maître chez elle. — Re-
» tourner avec M. Daulay.... après sa conduite
» infâme avec moi.... ah! jamais! jamais!.....
» D'ailleurs je le hais! je le déteste cet homme.
» Oh! non, non! je ne veux pas retomber en
» sa puissance!... Mon Dieu! que je suis mal-
» heureuse!..... Enfin, puisqu'il le faut, je
» retournerai chez la mère Dumont.... rue
» de Crussol, où je m'ennuie tant!..... Vous
» aurez la bonté de m'y reconduire, n'est-ce
» pas, monsieur? car je ne saurais plus trouver
» mon chemin.

« — Ma belle demoiselle, » dit Bellepêche en prenant un air tout gracieux, « si j'osais vous
» faire une proposition..... une offre..... Vous
» connaissez mon dévoûment à votre personne..
» c'est qu'en vérité il me peine de penser que
» la fille de la duchesse de Valousky loge chez
» une ravaudeuse, et sort avec un fichu sur la
» tête : cela n'est pas admissible! c'est même
» très-inconvenant! — Aussi, monsieur, c'est

» bien parce que j'y suis forcée !... — Eh bien, » mademoiselle Marie, veuillez accepter un lo- » gement chez moi..... j'ai un fort bel apparte- » ment composé de cinq pièces, dont une » chambre d'ami.... qui m'a toujours servi de » bibliothèque ; vous serez là aussi bien que » chez madame de Stainville, et j'ose me flat- » ter que rien ne vous y manquera.

« — Que j'aille loger chez vous ! monsieur » Bellepêche, » dit Marie en regardant le vieux garçon d'un air surpris, « mais est-ce que » cela ne serait pas mal ? — Mademoiselle j'ai » avec moi une gouvernante, une femme res- » pectable, qui possède toute ma confiance... » et fait parfaitement la cuisine ; sans cela, je » ne vous eusse point fait une telle proposi- » tion. — Ah ! vous avez une dame avec vous !.. » alors, c'est bien différent ! — Je loge sur le » quai des Lunettes, dans un des plus beaux » quartiers de Paris ; on voit couler l'eau toute » la journée. — On voit la rivière, ah ! c'est si » gentil ! — Enfin je n'ai pas besoin de vous » dire que vous trouverez chez moi tout ce qui » pourra vous être agréable, et que ma gou-

»vernante veillera à ce qu'il ne manque rien
»à votre toilette. — Oh ! bien, en ce cas,
»j'accepte, monsieur Bellepêche ; je logerai
»chez vous jusqu'à ce que madame de Stain-
»ville soit de retour à Paris. —Voilà qui est
»parler, mademoiselle ; veuillez venir avec
»moi... Je ne vous offre pas le bras, parce
»que vous avez un fichu... et que cela nous
»ferait remarquer ; mais à deux pas d'ici il y
»a une place de fiacres, et nous allons pren-
»dre une voiture qui nous conduira chez
»moi. Ah ! pardon, mademoiselle Marie.....
»pendant que j'y pense, si vous le voulez
»bien, chez moi, je vous appellerai ma nièce...
»et je me dirai votre oncle...—Pourquoi donc
»cela, monsieur ? — Parce qu'à Paris on est
»très-méchant, les mauvaises langues sont
»toujours disposées à médire... Nous ne pou-
»vons pas conter à tout le monde votre nais-
»sance mystérieuse et vos aventures. Mais un
»oncle et une nièce, cela va tout seul, et on
»trouve cela fort naturel. — Mon Dieu ! comme
»vous voudrez, monsieur ; d'ailleurs c'est pour
»si peu de temps !... — Voilà qui est convenu.
»Partons... Ah ! j'aperçois justement une voi-

» ture... Holà, cocher!... es-tu pris?... —
» Montez, not'bourgeois. »

Le cocher arrête sa voiture : Bellepêche y fait monter Marie et se place près d'elle en disant tout bas : « La petite duchesse est à moi? »

Laissons rouler la voiture vers le quai des Lunettes, et sachons pourquoi Pierre n'était pas revenu chez la mère Dumont après lui avoir confié Marie.

Une circonstance bien naturelle, et que tout autre que le jeune soldat aurait dû prévoir, avait mis obstacle à ses projets. En arrivant à sa caserne; Pierre avait reçu l'ordre de se rendre à la salle de police, à laquelle il avait été condamné à rester quinze jours, pour n'être rentré qu'après minuit lorsqu'il n'avait qu'une permission de neuf heures.

Il fallait obéir : toutes les réclamations eussent été inutiles. Pierre se rendit à la salle de police, en disant : « Pauvre Marie!... que va-t-
» elle penser de moi!... quinze jours sans la
» voir!... Heureusement que je suis certain que
» la bonne mère Dumont aura soin d'elle et ne
» la laissera manquer de rien. »

Le lendemain, Pierre n'en écrivit pas moins

à Gaspard pour lui demander l'adresse de madame de Stainville. Il le priait de la lui envoyer le plus vite possible, en chargeant M. Martineau de l'écrire pour lui. Pierre pensait que Gaspard s'empresserait de lui envoyer cette adresse ; alors il comptait prier son camarade Fleur-d'Amour de la porter chez la mère Dumont, et de s'offrir à Marie pour la conduire chez sa protectrice, si elle n'aimait pas mieux attendre que le pauvre Pierre fùt libre de l'y mener lui-même.

Mais Gaspard était absent du pays lorsque la lettre arriva, il était allé travailler à une ferme aux environs. Il fut huit jours sans revenir à Vétheuil, il y en avait déjà six qu'il était de retour, et venait, comme à son ordinaire, passer la soirée au Tourne-Bride, lorsqu'après avoir trinqué avec lui et le professeur Martineau, maître Gobinard s'écria :

« Ah ! parbleu ! Gaspard, pendant que j'y » pense ! il y a là une lettre arrivée de Paris » pour toi. Elle est adressée ici pour que je te la » remette... c'est franc de port, il y a au moins » une douzaine de jours qu'elle est là.

» — C'est ben heureux alors que ça te re

» vienne à la mémoire ! s'il y avait des choses
» pressées dans c'te lettre, tu serais cause du
» retard, toi. — Je ne pouvais pas te la donner
» quand elle est arrivée puisque tu étais absent.
» — Et depuis six jours que tu me vois tous les
» soirs, tu ne le pouvais pas non plus, hein?...
» Voyons, voyons vite ce papier qu'est-ce
» qui chante? j'ai dans l'idée que c'est de mon
» ami Pierre; car il n'y a guère que lui qui puisse
» m'écrire... il nous donne peut-être des nou-
» velles de Marie... Le père Martineau va nous
» traduire tout ça. »

On cherche la lettre, on la trouve avec peine dans le fond d'un égrugeoir, et Gaspard la donne au professeur, en lui disant :

« Dechiffrez-nous ce qu'il y a là-dedans, sa-
» vant !

» — Ah! Gaspard! » dit Martineau en prenant la lettre d'un air digne, « à votre âge, vous de-
» vez être honteux de ne pas savoir lire !

» — C'est justement à mon âge qu'on n'ap-
» prend pus rien... Pourquoi donc que je m'a-
» muserais à être honteux d'une chose qu'est la
» faute de mes parents?. . Du reste, je ne leur

» en veux pas pour ça... car si j'avais su lire...
» je ne saurais pas ce que je sais.

» — Vous ne sauriez pas ce que vous savez en
» sachant lire, je ne vous comprends pas, Gas-
» pard. — Eh ben, pourvu que je me comprenne,
» moi, ça suffit, voyons, lisez-nous donc ça. »

Le professeur décachette la lettre, regarde la signature et s'écrie : « En effet, c'est de mon
» élève Pierre.

» — C'est de Pierre, j'en étais sûr, » dit Gaspard. « Qu'est-ce qu'il me veut ce pauvre gar-
» çon, dites-nous vite ça. »

M. Martineau pose ses lunettes sur son nez, et se met en devoir de lire. Gaspard et Gobinard attendent avec impatience ce qu'il va leur faire savoir; au bout d'un instant, le professeur s'écrie :

« — C'est dommage! Ah! c'est bien dom-
» mage!

» — Quoi donc? » dit Gaspard, « il est arrivé
» un malheur à Pierre?

» — Je dis que c'est dommage, « reprend Martineau, parce que mon élève avait autre-
» fois une belle cursive, et que sa main a per-
» du depuis qu'il est soldat.

» — Que le diable vous patafiole avec vot' » belle poussive! J'ai cru que vous parliez de » ce qu'il m'écrit... Y arriverez-vous, enfin? — » M'y voici. — C'est heureux. »

Le professeur lit à haute voix :

« Mon cher Gaspard, je suis bien heureux, » car j'ai retrouvé Marie.

» — Il a retrouvé Marie!... » s'écrie Gaspard.

« — Cette pauvre petite Marie! » dit l'auber- » giste, « ah! je suis bien content qu'elle soit re- » trouvée, car je l'aime toujours comme mon » enfant.

» — J'en éprouve une vive satisfaction, » dit Martineau, « car Marie fut aussi mon élève, » *concilio manuque.*

» — Après, papa Martineau, voyons la suite » de la lettre. — Je poursuis : j'ai retrouvé Ma- » rie, je l'ai arrachée aux mains de son infâme » ravisseur..... » il paraît qu'il y a un ravisseur » alors.

» — Pardi!... c'te bêtise, elle ne s'est pas ra- » vie toute seule, c'te petite. Après?

» Infâme ravisseur... mais il me faut sur-le- » champ l'adresse de madame de Stainville, » pour que Marie puisse retourner près d'elle.

» Je ne pourrai l'y conduire moi-même, car je » suis pour quinze jours à la salle de police. » N'importe, envoie-moi vite cette adresse, mon » cher Gaspard ; il s'agit de servir Marie, et je » compte sur ton amitié.

» Ton dévoué,

» PIERRE. »

» — Oh! il a raison de compter sur mon ami- » tié, » dit Gaspard, « elle ne lui manquera ja- » mais..... mais pourquoi donc a-t-il quinze » jours de prison? — Ah! dame, quelque faute, » une bagatelle! » dit Gobinard ; « mais dans le « militaire on ne plaisante pas. — Et il ne nous » dit pas le nom du ravisseur de Marie? — La » lettre ne le nomme point. — C'est égal, il me » le dira à moi. — A toi, Gaspard, est-ce que » tu as le projet de retourner toi-même à Paris? » Tu pourrais envoyer à Pierre l'adresse qu'il te » demande M. Martineau aurait bien la com- » plaisance de lui écrire pour toi. — Très-vo- » lontiers, » dit le professeur, « en ronde ou en » bâtarde, ça m'est égal... — Non, non, merci, » j'aime mieux faire mes commissions moi- » même. D'ailleurs, je suis bien aise de voir » Pierre. S'il est en prison, ma présence le dis-

» traira, et puis je ne serai pas fâché non plus » de voir Marie, de savoir tout ce qui lui est ar- » rivé... enfin je vais partir. — Quand donc » cela? — Tiens, tout de suite, nous allons » boire encore un coup, et puis je me mets » en chemin, ah! je n'ai pas de cors aux » pieds, moi! — Comment tu vas partir ce soir, » et il est près de huit heures! — Eh ben, jus- » tement, je vas m'en aller tout doucement, à » la fraîche, et j'arriverai à Paris demain ma- » tin au jour... allons, un coup de picton et en » route! Quand il s'agit d'obliger un ami faut » pas être faignant. — Au moins as-tu de l'ar- » gent sur toi pour ton voyage? — J'crois ben, » j'ai trois francs quinze sous, j'espère ben que je » ne dépenserai pas tout.. Allons, à vot' santé! »

Gaspard trinque, boit, prend son chapeau, son bâton, et se met en route pour Paris, comme s'il allait faire une petite promenade dans les environs.

Le lendemain, à huit heures du matin, Pierre, qui avait fait ses quinze jours, venait d'être rendu à la liberté et se disposait à courir chez la mère Dumont, lorsqu'il voit Gaspard devant lui.

« Te voilà ! » dit le soldat, en sautant au cou du paysan.

« — Eh, sans doute, on ne m'a lu ta lettre
» qu'hier, parce qu'elle avait été oubliée dans
» un égrugeoir... j'ai dit : Pierre a besoin de
» moi, et je suis parti, et me v'là. — Ce bon Gas-
» pard ! — Je croyais que tu étais prisonnier,
» moi ? — J'ai fini mon temps ce matin. —
» Tant mieux, ça fait que nous pourrons aller
» rafraîchir ensemble. — Oh ! Gaspard, Marie
» d'abord, Marie avant tout ! Que doit-elle pen-
» ser de moi ! voilà quinze jours qu'elle ne m'a vu,
» qu'elle n'a eu de mes nouvelles, quinze jours !
» sens-tu combien cela est long ! — Pas plus pour
» elle que pour toi qui étais sous les verroux. —
» Mais elle ne savait pas le motif qui m'empê-
» chait d'aller près d'elle, elle a pu m'accuser,
» croire que je l'avais oubliée... elle a pleuré
» peut-être !... Moi, faire pleurer Marie, ah ! Gas-
» pard ! je ne m'en consolerais pas. — Elle t'a
» pourtant fait pleurer plus d'une fois, elle, et
» elle s'en est toujours consolée..... Tu l'aimes
» donc encore, toi ? — Si je l'aime !... ah ! si tu
» savais combien j'ai été heureux en la revoyant,
» elle est toujours si belle !... plus belle même

» qu'autrefois. — Et tout aussi coquette, sans » doute? mais enfin qu'en as-tu donc fait de » cette belle fille? — Je l'aï conduite chez une » brave et honnête femme qui veillera sur elle, » oh! la mère Dumont est si bonne.... Viens, » viens...... hâtons-nous de nous rendre chez » elle. »

Gaspard suit Pierre : chemin faisant, il lui raconte comment il a retrouvé Marie, et quel était son ravisseur.

« Ah! c'est le M. Daulay! » dit Gaspard, « ce » criquet qui faisait tant son faraud et donnait » toujours le bras à la vieille muscadine de Pa- » ris!... Pardi! jétais ben sûr que c'était un de » ces messieurs qui avait fait le coup. Il se sera » dit : C'est une petite duchesse! j'vas me l'ap- » proprier... elle m'enrichira, et ça me payera » mes dettes. Oh! j'avais deviné leurs malices, » moi. Et tu dis que Marie t'a suivi sans diffi- » cultés?... — Marie!... mais elle m'a cent fois » remercié de l'avoir sauvée... de l'avoir délivrée » de ce Daulay qu'elle déteste!... Pauvre pe- » tite, c'est le ciel qui m'avait envoyé là... Sans » moi, Marie était perdue!... Cet homme ne » rougissait point d'employer la violence pour

» triompher d'elle !... — Ah bah ! laisse donc...
» quand une femme ne veut pas, elle a bec et
» ongle ; et au Tourne-Bride, la petite servante
» savait ben donner une tape aux garçons qui
» voulaient l'embrasser... Le plus heureux dans
» tout ça, c'est que le M. Daulay n'était pas de
» son goût.

» — Nous voici arrivés, Gaspard : c'est ici
» que demeure la bonne mère Dumont.

» — Ici... Diable, ça n'a pas l'air ben huppé !
» c'est égal ! les honnêtes gens ne sont pas tou-
» jours les mieux logés. »

Pierre monte le premier. Il gravit l'escalier si lestement, que Gaspard est encore au premier étage lorsque le jeune soldat frappe à la porte de la ravaudeuse ; mais comme la vieille femme n'était pas leste à ouvrir, le paysan a le temps de rejoindre son ami, ce qu'il fait en criant : « Ah çà, est-ce que tu es devenu un oiseau,
» Pierre ? il faudrait des ailes pour te suivre, et
» j'ai des souliers ferrés, ce qui n'est pas la même
» chose. »

Pierre frappe de toutes ses forces ; enfin le pas lent de la vieille femme se fait entendre. On ouvre la porte. Le jeune soldat se donne à

peine le temps de dire bonjour à la mère Dumont ; il court dans la seconde chambre, en criant :

« Me voilà... Marie a dû bien s'impatienter, » mais ce n'est pas ma faute : j'étais à la salle » de police... Gaspard est avec moi... il arrive » aussi..... il..... Eh ben !.... où est donc Ma» rie ? »

Après avoir fait le tour de la chambre, et être revenu dans la première, Pierre s'est aperçu que celle pour la quelle il brûlait d'arriver n'est pas là, et ne l'entend pas. Il revient alors vers la bonne vieille, en lui disant encore :

« Où donc est Marie ? »

Mais la bonne femme baisse la tête sans répondre. Pour la première fois, Pierre remarque l'air profondément affligé de la mère Dumont, et s'écrie :

« Ah ! mon Dieu !... il est arrivé quelque » chose à Marie ! »

Gaspard, qui vient seulement d'entrer, regarde autour le lui, et se jette sur une chaise en murmurant : « Il paraît que les oiseaux sont » dénichés !

» — Marie !... Marie !... où est-elle ?... qu'en

» avez-vous fait, mère Dumont? » reprend Pierre d'une voix tremblante. « Je vous l'avais confiée, » vous deviez me la rendre...

» — Eh, mon Dieu! mon ami, » répond la bonne femme, « ce n'est pas ma faute!... Vous » m'aviez amené cette jeune fille..... c'est » vrai..... mais vous ne m'aviez pas dit de » la retenir de force, de la garder prisonnière » chez moi... ce qui d'ailleurs ne m'eût pas con- » venu. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour lui » rendre ma demeure agréable ; mais je ne pou- » vais y réussir. Mademoiselle Marie s'ennuyait » beaucoup chez moi. Elle soupirait... elle était » triste... et elle ne voulait rien faire pour se » distraire, parce qu'elle croit qu'une duchesse » ne doit point travailler...

» — Oh! que je la reconnais ben là ! » dit Gaspard.

« — Vous ne veniez pas... elle a pensé que » vous l'aviez oubliée...

» — Moi, l'oublier!... elle ne devait pas le » croire. — Je lui répétais en vain que vous re- » viendriez... Chaque jour elle semblait plus » ennuyée de rester ici... elle trouvait ma rue

» vilaine... elle voulait se promener. J'avais
» beau lui dire : A Paris, une jolie fille ne va
» pas se promener toute seule. Enfin, hier, sur
» les deux heures, elle a voulu sortir... — Hier?
» — Je lui ai prêté un joli fichu pour mettre sur
» sa tête, car je n'avais à lui offrir que mon cha-
» peau de paille, dont elle n'a pas voulu... vu
» qu'il a bientôt sept ans. Elle a pris un panier
» à son bras, puis elle est sortie, en me disant :
» Je ne serai pas longtemps... et je retrouverai
» bien mon chemin ; en tous cas, je saurais bien
» redemander la rue de Crussol. Enfin... elle
» est partie... et depuis ce temps .. elle n'est
» pas revenue...

» — Pas revenue depuis hier !... — Non, mon
» cher garçon. Ah ! j'en ai eu bien du chagrin...
» J'ai pleuré aussi, moi, depuis hier, car j'étais
» sûre que vous reviendriez, et je me disais : Il va
» bien m'en vouloir, en ne retrouvant plus celle
» qu'il aime tant... Et pourtant vous voyez qu'il
» n'y a pas de ma faute. »

Et la bonne vieille verse des larmes en disant ces mots ; Pierre ne la voit pas, car il semble accablé par ce nouvel événement. Mais Gas-

pard se lève, et va prendre les mains de la ravadeuse, en lui disant :

« Allons, sacrebleu, la mère, faut pas vous
» désoler!... Pardi! on voit ben que c'est pas
» vot'faute ! on retrouvera, c'te demoiselle!...
» elle a voulu se promener... elle se trouvait
» trop renfermée ici... Dame! depuis qu'on lui
» a dit qu'elle était duchesse, il lui faut beau-
» coup d'air!... Le malheur de tout ça, c'est ce
» pauvre Pierre, qui aime une fille qui ne pense
» pas à lui, et qui se flattait peut-être que cette
» fois elle allait lui rester!... Moi, je me doutais
» ben que la petite lui ferait encore queuque
» bricole! et c'est pour ça que je sommes venu
» nous-même à Paris, au lieu de lui envoyer l'a-
» dresse qu'il me demandait.

» — Partie depuis hier! » s'écrie de nouveau Pierre en marchant à grands pas dans la chambre. « Mais que lui est-il donc arrivé?.. serait-
» elle retombée au pouvoir de ce Daulay ?... Il
» faut la retrouver, Gaspard, il le faut.....
» Voyons, mère Dumont, quel côté a-t-elle
» pris ?...

» — Elle m'a dit, mon ami, qu'elle irait se
» promener tout le long du canal... qui est ici

» près. — Sur le bord du canal?... Mon Dieu ! » si quelque événement... Viens, Gaspard, viens, » il faut absolument retrouver Marie. »

En achevant ces mots, Pierre sort, sans écouter son ami qui lui crie de l'attendre.

« Allons, faut que je coure après lui, main- » tenant, » dit Gaspard en reprenant son bâton. « Ce pauvre Pierre... l'amour le rendra fou... » Je vais tâcher de le calmer... Adieu, mère Du- » mont, je reviendrai vous voir quand je passe- » rai à Paris, car vous êtes une bonne femme, » vous... Soyez tranquille... la jolie fille se re- » trouvera... Avec tout ça, vous en êtes toujours » pour vot' fichu et vot' panier!...

» — Ah! monsieur, ce sont des misères! et » pourvu qu'il ne soit arrivé aucun mal à cette » jeune fille..... — Oh! que non!..... Encore » queuque amoureux ! queuque séducteur. peut- » être!... mais les filles ne meurent pas de ça ! » et à Paris, on dit au contraire qu'il y en a qui » en vivent. Adieu, mère Dumont, je revien- » drai vous voir. »

Gaspard secoue la main de la bonne femme comme s'il disait adieu à un ancien ami, puis il descend aussi vite que lui permet sa chaus-

sure, et se met à courir dans la rue pour rattrapper Pierre. Il le retrouve sur les bords du canal, marchant avec agitation, regardant souvent autour de lui, s'arrêtant quelquefois pour questionner les marchands, les gens qui stationnent près de là, leur faisant le portrait de Marie, et leur demandant s'ils l'ont vue passer la veille.

Mais Pierre n'obtient aucun renseignement; car il ne faut pas demander aux habitants de Paris des souvenirs de la veille : c'est souvent avec peine qu'ils se rappellent ce qu'ils ont vu dans la journée. Au milieu de ce monde qui sans cesse va et vient, de ces passants qui se succèdent constamment, les yeux ont trop de distraction pour conserver des souvenirs. Ce n'est qu'en province qu'il est permis de demander si l'on a vu passer telle personne. Il y a des villes où une figure étrangère est remarquée, où une mode nouvelle fait accourir tous les habitants sur leur porte et à leurs fenêtres, où une voiture enfin fait événement.

Gaspard a longtemps marché à quelques pas de Pierre, laissant celui-ci regarder, s'arrêter, questionner à son aise. Lorsqu'il voit le jeune

soldat plus abattu et ne sachant de quel côté diriger ses pas, il se rapproche de lui et lui prend le bras, en lui disant :

« Et la caserne?... n'est-il pas bientôt l'heure » d'y retourner? »

Pierre laisse tomber sa tête sur sa poitrine, en murmurant : « Puis-je rentrer sans avoir re» trouvé Marie !

» — Oui, tu le dois, parce que tu es soldat » d'abord. Tu as déjà eu quinze jours de salle » de police à cause de cette jeune fille ; il ne » faut pas qu'elle te fasse encore mériter quel» que punition... Parce que mamselle Marie a » envie de courir, de se promener, ça ne doit » pas t'empêcher de faire ton devoir... d'être un » bon soldat... Allons, Pierre, du courage, Ma» rie se retrouvera ; d'ailleurs je la chercherai, » moi, et je te promets de t'en donner des nou» velles aussitôt que j'en aurai.

» — Oh! mon cher Gaspard, tu me le pro» mets... tu chercheras Marie... tu courras dans » tout Paris... tu t'informeras d'elle à tout le » monde... — Oui... oui, sois tranquille. — Moi, » de mon côté, j'emploierai à la chercher tous » les moments que j'aurai de libres. — Ça, je

» n'en doute pas ; mais je te le répette, ne man-
» que pas à tes devoirs ; faut jamais rien faire
» à demi... je ne connais que ça !... quand on
» commence une bouteille, faut la vider ; quand
» on se bat, faut s'éreinter ; quand on prend
» un état, faut l'exercer. Allons, viens à la ca-
» serne. »

Pierre se laisse conduire, et quoique ses yeux cherchent toujours Marie, il marche sans s'arrêter jusqu'au quartier. Là, avant de rentrer dans la caserne, il embrasse encore Gaspard, en lui disant :

« Tu la chercheras partout, n'est-ce pas ?...
» et, à la moindre nouvelle... sur le plus léger
» indice, tu viendras me prévenir... — Oui...
» c'est convenu ; mais toi, de ton côté, n'aban-
» donne pas le poste, sacrebleu !... — Non,
» Gaspard, je ferai mon devoir..... car je veux
» toujours être digne de Marie. — V'là qui est
» parlé... et ce que je souhaite, c'est qu'elle soit
» toujours digne de toi. »

Gaspard se sépare de nouveau de Pierre, et, lorsqu'il l'a vu rentrer dans la caserne, il se dit :

« Le plus souvent que je vas user mes sou-

» liers à chercher Marie !... Non , non ; d'ail-
» leurs les filles , c'est trop capricieux : pus
» qu'on coure après et moins qu'on les attrape.
» J'vas retourner cheux nous, et j'y attendrai
» des nouvelles de Paris. D'ailleurs , j'sommes
» ben tranquille, on ne fera pas Marie duchesse
» sans m'en avertir. »

Et Gaspard se remet en route pour son village.

CHAPITRE XIX.

L'INTÉRIEUR D'UN VIEUX GARÇON.

—

Le fiacre qui emmenait Marie et M. Bellepêche s'est arrêté sur le quai des Lunettes, devant une assez belle maison et la jeune fille se » dit : « C'est déjà bien mieux que chez la mère » Dumont! »

Durant tout le trajet que l'on a fait en voiture, Bellepêche a cherché comment il ferait entrer dans sa maison une jeune fille coiffée en fichu, sans éveiller l'attention de son portier. Le vieux garçon se gratte l'oreille, le front, et tout ce qu'il croit pouvoir lui donner

des idées; mais lorsque la voiture s'arrête, il n'a rien trouvé, et il se dit :

« Ma foi!..... les portiers penseront ce » qu'ils voudront! Pour épouser une riche » duchesse on doit se mettre au-dessus des » cancans. »

Il descend du fiacre, paie le cocher, donne la main à Marie, et frappe hardiment à la porte-cochère. On ouvre. Bellepêche entre avec la jeune fille, en ayant soin de crier bien haut :

« Venez, ma nièce... ne quittez pas mon » bras, ma nièce....... laissez votre oncle vous » conduire. »

Puis Bellepêche avance la tête contre la loge du portier en disant :

« C'est moi, monsieur Leveau.... moi, qui » ramène ma nièce... elle arrive de la campa- » gne...... et passera quelques jours chez » moi. Venez, ma nièce, montez chez votre » oncle. »

Marie monte l'escalier en s'efforçant de retenir l'envie de rire que lui donne sa nouvelle qualité, tandis que le portier la regarde passer en se disant : « Tiens! M. Bellepêche a une

» nièce !... c'est la première fois qu'il en parle...
» elle a une drôle de mise, sa nièce... je vou-
» drais ben savoir de quelle campagne elle ar-
» rive avec un panier sous le bras.... elle vient
» de vendange apparemment. »

On arrive au troisième étage. Là, Bellepêche sonne en disant : « Marie, laissez-moi parler, et
» surtout ne me démentez pas. »

On ouvre. C'est une grande femme, maigre, sèche, dont le cou ressemble beaucoup à celui d'une autruche, et les yeux à ceux d'une chouette ; elle tient un flambeau à la main, et manque de le laisser tomber en apercevant la jeune et jolie fille qui est avec son maître.

Bellepèche fait passer Marie devant lui, en criant de toute sa force :

« Madame Grosbec, voilà ma niece..... qui
» arrive de la campagne..... et passera quelque
» temps chez moi..... vous allez lui préparer la
» chambre d'ami... où je n'ai jamais personne.
» Ma nièce a été volée en route.... avec la dili-
» gence... c'est pourquoi elle n'a pu mettre sur
» sa tête qu'un fichu... mais demain matin
» nous ferons avertir une couturière et une
» marchande de modes.

» — Oh! oui, c'est le plus pressé,» dit Marie, « car je n'oserais pas me présenter comme cela » chez ma protectrice... »

Bellepèche fait un signe à Marie pour qu'elle n'en dise pas davantage, et il la conduit dans son salon, où la jeune fille s'assied sur un sofa, jetant les yeux autour d'elle, en se disant : « A » la bonne heure! ici... au moins cela ressem- » ble à mon joli logement du boulevard. »

Cependant madame Grosbec avait suivi son maître, tenant toujours sa lumière à la main, et jetant de temps à autre sur Marie des regards qui n'avaient rien de bienveillant.

« Allez donc préparer la chambre pour ma » nièce, » dit Bellepêche en approchant sa bouche à l'oreille de sa gouvernante : celle-ci ne bouge pas.

« Elle a le tympan un peu dur, » dit Bellepêche à Marie ; » mais, du reste, c'est une fem- » me qui a d'excellentes qualités... elle fait par- » faitement le café à la crème. »

Le vieux garçon, voyant que sa gouvernante ne s'empresse pas d'exécuter ses ordres, essaye de se faire comprendre par des signes : il fait aller ses mains, ses bras, ses doigts, et lors-

qu'il croit que madame Grosbec l'a parfaitement compris, celle-ci lui dit avec un grand sang-froid :

« Qu'est-ce que cette demoiselle vient donc » faire ici?

» — Cela devient impatientant! » s'écrie Bellepêche ; « il faut que ce soir ses oreilles » soient bouchées plus hermétiquement qu'à » l'ordinaire ; je n'ai plus qu'un moyen pour me » faire comprendre : c'est celui que j'emploie » toutes les fois que madame Grosbec ne m'en- » tend pas. »

Le moyen de M. Bellepêche consistait à prendre la gouvernante par le bras et à aller avec elle chercher ce qu'il désirait, ce qui obligeait le vieux garçon à se servir à peu près comme s'il n'avait pas eu de domestique. Cette fois encore il emmène madame Grosbec et sort du salon avec elle pour aller faire lui-même ce qu'il veut que fasse sa gouvernante.

Restée seule dans le salon, Marie s'occupe à examiner l'appartement ; ensuite elle ouvre la fenêtre pour connaître la rue. Quoiqu'il fît nuit, on pouvait encore distinguer la rivière et les quais.

« Voilà qui me plaît beaucoup plus que la » rue de Crussol ! » se dit Marie ; « ce doit être » fort gai ici… d'ailleurs je n'y resterai que jus- » qu'au retour de madame de Stainville… Quel » malheur qu'elle soit justement allée prendre » les eaux !.. ça ne m'amusera pas beaucoup de » demeurer avec M. Bellepèche et sa gouver- » nante… Ah ! si j'avais rencontré le comte Al- » fred d'Aubigny !…. mais je ne l'aperçois pas, » lui….. et sans doute il ne songe guère à » moi … et pourtant dans le jardin…. sous le » bosquet….. il me regardait encore bien ten- » drement !… »

La jeune fille est plongée dans ses réflexions, elle a tout-a-fait oublié le présent ; ses souvenirs remplissent son âme, elle s'y abandonne entièrement, et ne s'est point aperçue que Bellepêche est revenu ; il a été tout disposer lui-même pour que rien ne manque à Marie, et s'écrie en entrant dans le salon :

« Mes ordres sont exécutés !….. madame » Grosbec a préparé votre chambre… avec mes » conseils… et je me flatte, belle Marie, que » vous serez bien… voilà la porte de votre cham- » bre… là en face.

» — En vérité, monsieur, je suis honteuse de » tout l'embarras que je vous cause, » dit Marie en faisant à Bellepêche un gracieux sourire. Celui-ci, qui croit déjà avoir conquis le cœur de la jeune fille, va s'asseoir près d'elle, et lui baise la main d'un air respectueux, en murmurant :

« — Trop heureux... de prouver mon atta- » chement à l'aimable fille de la comtesse de » Valousky. . disposez entièrement de tout ce » qui m'appartient... agissez ici comme chez » vous... tout ce que j'ai est à vous... même » cette belle canne que vous voyez là-bas... elle » est en bois de cornouiller... c'est un bois ex- » cessivement dur; elle m'a été donnée par un » bon habitant de Berne, lors de mon voyage » en Suisse... voyage que je ne me repens pas » d'avoir fait, bien au contraire; je compte même » écrire tout ce que j'ai observé pendant mon » séjour dans les montagnes... où j'ai aussi » cueilli des simples, cela se prend comme du thé.

« — Pardon, monsieur, » dit Marie en interrompant Bellepêche; « mais puisque vous » me permettez d'agir ici sans façon... je vous » avouerai que je n'ai pas dîné aujourd'hui... » et je sens que j'ai faim...

» — Vous n'avez pas dîné!... Eh quoi! ma-
» demoiselle, vous n'avez pas dîné, et vous ne
» le disiez pas!... ah! que je suis donc fâché!
» mais nous allons tout réparer... Madame Gros-
» bec!... Holà! madame Grosbec!... »

La gouvernante n'arrive pas; le maître du logis va prendre sur la cheminée une sonnette qui ressemble à une cloche, et il la secoue à plusieurs reprises. A ce bruit, qui réveillerait toute une communauté, madame Grosbec arrive d'un air effaré et s'écrie :

« Qu'est-ce qu'il y a?... qu'est-ce que c'est
» donc?... est-ce qu'on fait du bruit comme
» cela?... c'est ridicule... ça fait peur.

» — Madame Grosbec, ma nièce n'a pas dîné,
» et elle désire prendre une réfection... voyons,
» procurez-lui quelque chose...

» — Hein?... mademoiselle veut s'en aller...
» elle en est bien la maîtresse... ce n'est pas
» moi qui la retiens!...

» — Ma nièce désire dîner ou souper... n'im-
» porte! » crie Bellepêche en se penchant à l'oreille de sa gouvernante... « Je crois qu'il ne
» reste rien du dîner, il faut aller chez le trai-
» teur. »

Madame Grosbec ne bouge pas; elle se contente de faire la grimace à Marie. Bellepêche emploie encore son grand moyen. Il prend son chapeau et entraîne sa gouvernante avec lui, en s'écriant : « Ah! corbleu, madame Grosbec, » je vous ferai bien aller chez le traiteur... j'en-» tends qu'on m'obéisse, et sur-le-champ. »

Le maître et la domestique sont sortis; Marie prend la lumière et va voir la chambre qu'on lui destine; c'est une bibliothèque dont on a fait une chambre à coucher, et dont auparavant on avait fait une pharmacie; car sur les rayons destinés à recevoir des livres, on voit des fioles, des petits pots, des boîtes, des flacons, plusieurs paquets de poudre et des savons destinés à la toilette. Les meubles ne sont pas à la mode, les housses qui recouvrent les fauteuils sont jaunies par le temps, et quelques vieux tableaux pendus à la muraille attestent du respect de Bellepêche pour les objets qui ont appartenu à ses aïeux; enfin, le dessus de la cheminée, paré d'une grotte en coquillages et de deux petits rochers en carton, achève de donner à cette pièce l'aspect de ces boutiques de vieilleries dont les propriétaires se nomment

orgueilleusement antiquaires, parce qu'ils possèdent quelques épées couvertes de rouille et une collection d'oiseaux empaillés.

Marie ne trouve pas cette chambre aussi agréable que celle qu'elle occupait sur le boulevard ; elle regrette aussi Félicité, dont le goût la guidait pour l'achat d'un chapeau, et dont le bavardage l'amusait, et qui l'habillait parfaitement ; mais elle espère ne pas faire un long séjour chez M. Bellepèche, et ne pense déjà plus à sa vieille hôtesse de la rue de Crussol.

Bellepêche revient avec sa gouvernante. Ils portent chacun quelque chose. Le vieux garçon fait mettre le couvert ; il en met lui-même une partie afin que les choses aillent plus vite. Enfin Marie se place à table et mange d'un très-bon appétit ce que lui offre son nouvel hôte, qui la sert avec beaucoup de courtoisie, tandis que madame Grosbec tourne et retourne dans la chambre, en parlant toute seule, mais assez bas pour qu'on ne puisse distinguer qu'un grognement continuel.

« Je boirais volontiers, » dit Marie en tendant son verre.

« — C'est juste! vous n'avez pas encore
» bu, » répond Bellepêche en jetant les yeux sur
la table; « et moi qui oubliais de vous offrir...
» Je suis devenu fort distrait depuis que j'ai
» voyagé... On a tant de souvenirs! tant de
» choses dans la tête!... surtout lorsqu'on est
» en observateur... J'ai rencontré une fois dans
» une vallée de la Suisse .. et quelle vallée!...
» superbe!... admirable, de l'herbe qui m'allait
» jusqu'au nez! .. j'ai rencontré...—Je vous de-
» mande pardon; mais vous ne m'avez pas
» donné à boire.—En vérité, je suis impardon-
» nable... mais aussi madame Grosbec oublie
» de mettte du vin sur la table!... A quoi pen-
» se-t-elle?... Madame Grosbec! donnez-nous
» du vin... ma nièce a soif. »

Quoique Bellepêche ait crié très-fort, la gouvernante ne fait pas mine d'obéir; il répète son ordre en l'accompagnant de gestes... Madame Grosbec le regarde, secoue la tête, et répond: « Il n'y a pas de dessert. »

» — Je vous dis que je veux du vin... Oh! je
» vous ferai entendre, moi. »

Bt Bellepêche, se levant, sort de la chambre en tirant après lui madame Grosbec; puis il

revient d'un air fier, suivi de sa gouvernante qui porte une bouteille de vin.

« Je savais bien qu'elle finirait par m'enten-
» dre, dit Bellepêche à Marie. « Elle a l'ouïe
» dure, mais elle sert parfaitement. »

Marie achève son repas, pendant lequel Bellepêche ne s'est levé que quatre fois pour aller avec sa gouvernante chercher ce qu'il lui a demandé. Ensuite la jeune fille prend une lumière et se retire dans sa chambre, où son hôte la laisse en criant d'une voix de stentor :

« Dormez bien ma nièce, je vous présente
» mes hommages. »

Le lendemain, une couturière et une marchande de modes sont mandées. Bellepêche soupire en songeant aux dépenses qu'il va être forcé de faire ; mais ces sacrifices sont indispensables s'il veut se faire bien venir d'une jeune fille qui est excessivement coquette ; et d'ailleurs, pour devenir l'époux d'une duchesse qui sera fort riche, on peut bien sacrifier quelques centaines de francs. Ce raisonnement apaise les soupirs du vieux garçon. Quant à Marie, elle accepte sans hésiter des robes et des chapeaux ; car elle pense que madame de Stain-

ville tiendra compte à Bellepèche des dépenses que celui-ci fait pour elle, et que la duchesse de Valousky se chargera ensuite de rembourser sa protectrice ; ou peut-être croit-elle qu'étant fille d'une grande dame, il est tout simple qu'on lui fasse des cadeaux. Il y a tant de gens dans le monde qui trouvent naturel qu'on leur donne, et à qui cela semblerait fort extraordinaire de rendre!

Marie, ayant de nouveau une jolie toilette, ne veut pas rester toute la journée renfermée chez M. Bellepèche. Quoique la vue des quais soit animée et qu'elle passe son temps à la fenètre, elle veut aussi apprendre à connaître Paris. Bellepêche se dit : « Je serai le conducteur de la jeune fille, je lui donnerai le bras, » et j'aurai soin de ne jamais la mener dans le » quartier habité par madame de Stainville, ni » dans les promenades où l'on pourrait la ren- » contrer. »

Et Bellepêche promène Marie par les rues les moins fréquentées, sur les boulevards neufs, dans le haut des faubourgs.

« Je croyais Paris plus gai que cela, » dit souvent la jeune fille.

« Paris est une ville de boue et de fumée ! » répond Bellepêche qui a lu Jean-Jacques Rousseau, et voudrait dégoûter la jolie petite duchesse de son goût pour la promenade.

Tout en donnant le bras à Marie, Bellepêche veut faire l'aimable et gagner le cœur de la jeune fille ; pour cela il commence de tendres discours, de jolis compliments ; mais cela se termine toujours par une description de la Suisse et une course sur le mont Righy, et alors Marie ne l'interrompt pas, car elle aime encore mieux entendre Bellepêche lui parler de ses voyages que d'écouter ses fades galanteries.

Plusieurs jours s'écoulent. Bellepêche devient à chaque instant plus tendre, et la gouvernante plus hargneuse. Madame Grosbec est constamment d'une humeur de dogue, elle fait entendre des murmures, des demi-mots, parmi lesquels on distingue toujours : « Sa nièce !... » sa nièce !... à la façon de Barbari, mon » ami !

Marie s'inquiète peu de l'humeur de madame Grosbec, mais elle demande souvent à M. Bellepêche si sa protectrice est de retour ; celui-ci répond qu'elle n'est pas encore revenue des

eaux, et la jeune fille soupire en disant : « Son » absence est bien longue. »

De son côté, Bellepêche voit avec peine que ses affaires n'avancent point : quand il veut parler d'amour à Marie, celle-ci le fait sur-le-champ retourner dans la Suisse, dont il ne peut plus se tirer, et pourtant il ne veut pas loger, nourrir, habiller et voiturer la jolie fille, pour qu'ensuite elle devienne la femme d'un autre. Il a déjà déboursé huit cents francs pour Marie ; cette somme semble considérable à un homme qui, de sa vie, n'avait dépensé, avec les femmes, que des bouquets de violettes de deux sous.

Comme il veut absolument que son argent lui rapporte, il se dit : « Il faut agir... il faut » me pousser ! il faut être plus téméraire... les » femmes aiment la témérité... Marie est fem- » me... cela doit aller tout seul, dès que » je le voudrai bien. Je vais le vouloir ce » soir. »

Bellepêche commande à sa gouvernante une jolie collation qu'il compte prendre avec Marie au retour du spectacle, car la jeune fille a témoigné à son hôte le désir de goûter encore

d'un plaisir qui est nouveau pour elle, et Bellepêche n'a eu garde de refuser; seulement il conduit Marie à un petit théâtre où il est bien certain de ne rencontrer personne de la société de madame de Stainville.

On revient du spectacle. Marie est plus gaie parce qu'elle s'est amusée ; Bellepêche plus aimable parce qu'il a son projet. La collation est prête, sauf deux plats qui manquent et le vin de liqueur qui n'est point sur la table; mais Bellepêche prend sa gouvernante par le bras et va avec elle exécuter ses ordres.

Marie mange de fort bon appétit, Bellepêche se verse souvent à boire; il compte sur le vin muscat pour se donner de la témérité, et en effet, après en avoir bu quelques verres, il souffle comme un bœuf et fait aller ses yeux comme des roulettes. De temps à autre il prend la main de Marie, la presse fortement, ce qui fait rire la jeune fille, et il pousserait plus loin ses entreprises si madame Grosbec n'était pas toujours là, le regardant fixement, et observant ses moindres actions; plus d'une fois il a voulu éloigner sa gouvernante, mais celle-ci n'a pas entendu, ou a fait comme si elle n'entendait

pas. Pour être quelques moments seul avec Marie, Bellepêche s'écrie : « Nous n'avons point » de quatre-mendiants.... je vous en avais de- » mandé, madame Grosbec ; j'adore les quatre- » mendiants ! je suis surtout fou des amandes!... » Oh! les amandes... En Suisse il y a... Non... » je ne veux pas penser à la Suisse. Madame » Grosbec, allez sur-le-champ nous chercher » des quatre-mendiants. »

La gouvernante regarde son maître, et se contente de faire jouer sa mâchoire comme les singes. Bellepêche se lève et va crier son ordre dans l'oreille de madame Grosbec, de façon à rendre sourd quelqu'un qui ne le serait pas.

« Je n'irai pas chercher de quatre-mendiants » à l'heure qu'il est, » répond la gouvernante... « les épiciers sont couchés.

» — Vous irez ! » crie Bellepèche. « Il y a » encore des épiciers ouverts. — Non... — Si... » — Non... — Ah ! corbleu!... je vous y ferai » bien aller, moi!... »

Bellepêche entraîne vivement madame Grosbec par le bras et descend avec elle chez un épicier chercher des mendiants, qu'il rapporte en s'écriant :

» Il faut savoir se faire obéir!..... je ne con-
» nais que ça ; on est maître, c'est pour se faire
» servir. »

Puis le vieux garçon se verse de nouveau du muscat et veut recommencer ses agaceries ; mais Marie prend sa lumière, lui souhaite le bonsoir, et le laisse avec madame Grosbec et les quatre-mendiants.

Marie s'était couchée, mais elle ne dormait pas; elle bâtissait des châteaux en Espagne : c'est un plaisir de tous les âges, mais qui doit être surtout celui des jeunes filles. Marie se voyait duchesse; elle avait un hôtel, une voiture, des laquais ; et un homme, dont le souvenir se mêlait toujours à ses rêveries, était auprès d'elle et partageait son bonheur : ce n'était pas ce pauvre Pierre auquel elle avait déjà tant d'obligations, c'était le brillant Alfred, le séduisant comte d'Aubigny, qui l'avait toujours traitée fort cavalièrement.

Tout-à-coup Marie croit entendre gratter à sa porte : elle prête l'oreille, le bruit continue ; bientôt on tourne doucement la clé et l'on ouvre la porte en tâchant de faire le moins de

bruit possible; mais déjà Marie s'est jetée en bas de son lit, et elle s'écrie avec terreur :

« Qui est là?... qui donc vient ici?... »

On est quelque temps sans répondre ; enfin une voix murmure ; « C'est moi... ma chère
» Marie.... c'est moi.... n'ayez aucune peur....
» — Comment! c'est vous, monsieur Belle-
» pêche... et que me voulez-vous donc si tard...
» et sans lumière?... »

Avant que le vieux garçon ait trouvé une réponse, madame Grosbec accourt avec une lumière et s'écrie : « Ah! je vous y prends... c'est
» gentil! vous allez trouver une nièce au milieu
» de la nuit, à ce qu'il paraît? »

Marie aperçoit alors M. Bellepêche, coiffé d'un beau foulard rouge, mis avec une certaine coquetterie, et le corps enveloppé dans une robe de chambre sous laquelle il semble très-libre de ses mouvements.

« Que me vouliez-vous donc, monsieur? » répète la jeune fille en se couvrant d'un châle, tandis que madame Grosbec met sa lumière presque sous le nez de son maître. Bellepêche est tout confus, il baisse les yeux et balbutie : « Je venais.... je voulais vous demander.... de

» la pommade de concombre..... qui est là sur
» une tablette... parce que j'ai des démangeai-
» sons... aux mollets.

» — Prenez, monsieur, prenez ce que vous
» désirez, » dit Marie ; « mais une autre fois, je
» vous prie, ne venez plus chercher cela au mi-
» lieu de la nuit, car cela me fait très-peur. »

Bellepêche va prendre sur une tablette le premier pot qui se présente, puis il retourne dans sa chambre sans souffler mot, et en ayant soin de bien s'entortiller dans sa robe chambre. Sa gouvernante le regarde aller et ne s'éloigne que quelques minutes après en murmurant : « Joli oncle!.... jolie nièce.... joli gàchis que » tout cela! »

Quant à Marie, cette visite nocturne lui donne des soupcons, et avant de se coucher, elle a soin de rentrer la clé de sa porte, de manière à ce qu'on ne puisse plus entrer dans sa chambre sans sa permission.

CHAPITRE XX.

UN TRAITEUR SUR LES BOULEVARDS NEUFS.

—

Depuis sa tentative nocturne. Bellepêche s'aperçoit que Marie n'est plus la même avec lui. La jeune fille semble craindre les tête-à-tête; elle retire sa main lorsqu'il veut la baiser; elle l'interrompt lorsqu'il va lui parler d'amour. Enfin elle se retire de bonne heure dans sa chambre, et le vieux garçon a aussi remarqué qu'elle ne laisse plus sa clé sur sa porte.

La gouvernante suit une autre marche, mais qui a évidemment le même but. Elle est sans cesse sur le dos de son maître; il ne peut faire un pas, aller dans une chambre sans que ma-

dame Grosbec le suive des yeux. S'il cause avec Marie, la gouvernante a mille prétextes pour entrer, sortir, et être sans cesse à ses côtés; la nuit elle ne ferme pas l'œil, afin de surveiller toujours les actions de son maître.

Placé entre la jeune fille qui l'évite, et la vieille qui l'espionne, Bellepêche voit bien qu'il atteindra difficilement le but qu'il s'est proposé. Cependant la collation et le vin muscat avaient produit de fort bons effets; le séducteur aurait été téméraire, il s'était senti capable de faire des prouesses; il était donc bien malheureux que l'occasion ne se présentât plus de renouveler le souper, et surtout le tête-à-tête.

Chaque jour Marie s'informait si madame de Stainville était revenue. Bellepêche lui répondait qu'elle était toujours absente. Mais il sentait bien que ses réponses finiraient par sembler suspectes à celle qui n'était venue chez lui que provisoirement. Alors Marie pouvait le quitter, le fuir comme elle avait fui Daulay, et il en aurait été pour ses dépenses, ses sacrifices, les propos de madame Grosbec, et les regards malins de son portier; le vieux garçon jure qu'il n'en sera pas ainsi.

« Je ne réussirai jamais chez moi, » se dit un moment Bellepêche en admirant dans une glace le beau nœud de sa cravate. « Mais qui » m'empêche d'être heureux ailleurs! oh! quelle » idée délicieuse.... comment ne l'ai-je pas eue » plutôt!... il est vrai que j'en ai eu tant d'au- » tres depuis mon voyage en Suisse, mais au- » jourd'hui même je la mets à exécution. »

En déjeunant, Bellepêche dit à Marie : « Ma » belle demoiselle, depuis que je vous promène » dans Paris, je n'ai pas encore songé à vous » mener au Jardin-des-Plantes, où il y a des » animaux; on y voit des ours, des biches, des » lions, des léopards, on leur donne à manger. » C'est très-gai, très-varié! c'est là que se réu- » nit la meilleure société de Paris. Si vous le » voulez, aujourd'hui nous réparerons cet oubli. »

Marie, qui ne cherchait que des occasions de plaisir et de distraction, accepte la proposition de son hôte. Elle s'occupe sur-le-champ de sa toilette, et bientôt elle se présente à Bellepêche, ravissante de fraîcheur, de charmes et de coquetterie. Ce n'était pas pour son conducteur que Marie se faisait si jolie ; mais elle était femme, et elle s'étudiait à plaire. En devenant duchesse,

elle pensait que ce serait sa seule occupation.

Bellepêche se sent plus enflammé à l'aspect de celle dont il se flatte d'être l'heureux vainqueur, mais il cache ses transports pour ne point éveiller les soupçons de Marie.

Madame Grosbec est dans un coin du salon, qui regarde d'un air de colère la jolie toilette de Marie.

« Allez nous chercher une voiture! » crie Bellepêche en se tournant vers la gouvernante. « Ma nièce ne peut sortir à pied.... le pavé est » gras. »

Au lieu de faire ce qu'on lui dit, madame » Grosbec va s'asseoir dans une bergère.

» Je vous demande une voiture, un fiacre, » madame Grosbec, » répète Bellepèche en faisant tourner ses deux poings pour imiter le roulement d'un carosse.

« — Oui, je vois bien que vous allez sortir, » dit la gouvernante d'un air railleur, « oh! vous » promenez votre nièce, Dieu merci, elle en a » de l'agrément!

» — Madame Grosbec; une voiture, et sur- » le-champ! » reprend Bellepêche en allant placer sa bouche sur l'oreille de la vieille fille.

Celle-ci fronce le sourcil en murmurant: « Une
» voiture... — Oui. — Pourquoi faire? — Pour
» ne point aller à pied, apparemment. — Je ne
» sais pas où il y en a. — Vous vous en infor-
» merez. — D'ailleurs il ne pleut pas. — Ah!
» je vous dis qu'il me faut une voiture... et que
» vous irez en chercher une... quand j'ai donné
» un ordre, vous savez bien qu'il faut qu'on
» l'exécute. »

Madame Grosbec regarde son maître, et prend une prise de tabac. Alors, celui-ci, exaspéré, saisit sa gouvernante par le bras, la fait sortir du salon et sort avec elle pour aller chercher une voiture.

Un fiacre vient, ramenant Bellepêche et madame Grosbec, qu'on a beaucoup de peine à décider à en descendre. Enfin le vieux garçon est allé chercher Marie; il la fait monter en voiture, et se fait conduire avec elle au Jardin-des-Plantes.

Là, le conducteur de Marie s'érige en véritable cicérone, il fait parcourir à la jeune fille toutes les parties du jardin, lui fait voir les animaux, les plantes et le cabinet d'histoire naturelle. Rien n'est oublié, tout est examiné avec

un soin minutieux, et Marie ne trouve pas le temps long, parce qu'elle voit pour la première fois à Paris quelque chose qui l'amuse et captive son attention.

Cependant nos promeneurs ont passé près de quatre heures au Jardin-des-Plantes ; ils songent à le quitter ; et Bellepêche dit :

« Cette promenade m'a donné un grand ap-
» pétit... c'est comme lorsque je faisais des ex-
» cursions dans les montagnes de la Suisse, j'a-
» vais une faim dévorante, j'aurais mangé un
» daim, on en mange beaucoup, en Suisse,
» c'est très-bon, avec un filet de citron.

» — J'ai très-faim aussi, » dit Marie. « — Ah!
» fort bien... c'est là que je voulais en venir ;
» parbleu! au lieu de retourner chez moi ... et
» il y a loin, qui nous empêche de dîner par
» ici? — Comment, est-ce qu'on peut dîner
» hors de chez soi? — Certainement, belle Ma-
» rie, à Paris, il y a des restaurateurs dans tous
» les quartiers, c'est même fort bon genre d'y
» mener des dames, et par ici, sur le boulevard
» neuf, il y a des restaurants où l'on est très-
» bien; où il y a surtout d'excellentes matelo-
» tes. Je crois que vous l'aimez? — Oui, mon-

» sieur. — Voulez-vous que nous dînions sur » le boulevard voisin? — Tout ce que vous vou- » drez, monsieur. — Allons-y, en ce cas. Je » vous réponds que nous y dînerons fort bien. » Oh! je connais les bons endroits. »

Bellepêche est rayonnant. Marie se laisse conduire sans aucune défiance, car elle croit que les traiteurs de Paris sont comme les auberges de village, et ne suppose pas à son compagnon d'autre intention que de faire un bon dîner.

On arrive chez un traiteur des boulevards neufs. La maison est sur le devant, et on aperçoit un jardin sur le derrière, une petite femme qui a l'air excessivement complaisante pour le public, vient au-devant du monde qu'elle aperçoit en faisant force révérences, et s'écriant comme les paillasses des petits spectacles: « En- » trez, monsieur et madame .. vous serez bien » servis, vous trouverez ce qui vous fera plaisir, » j'ose me flatter que vous ne serez pas mécon- » tents... la cuisine est très-bien fournie, don- » nez-vous donc la peine d'entrer. »

Marie ne peut s'empêcher de sourire, car elle se rappelle le Tourne-Bride, et se dit : « Mon-

» sieur Gobinard aimait bien quand il venait » du monde, mais il n'en a jamais tant dit que » cela aux passants. »

C'est Bellepêche qui porte la parole. Il entre sous un vestibule en tenant toujours Marie sous son bras ; et il regarde la dame du restaurant d'un air très-significatif tout en lui disant :

« — Madame, nous voudrions dîner, et fort » bien dîner... je ne regarderai pas au prix..... » surtout d'excellents vins ! nous prendrons du » champagne dès le second service.

» — Monsieur sera satisfait du nôtre, il part » et il mousse que c'est une bénédiction !..... il » nous a déjà taché trois plafonds et cassé trente » bouteilles... mon mari en est enchanté, où » désirez-vous dîner ? »

Bellepêche fait jouer son œil et ses sourcils, mais Marie répond : « Dans le jardin, il me » semble que c'est plus gai.

» — Oh ! madame, je ne vous y engage pas ! « s'écrie la petite femme qui a compris le clignement d'yeux du monsieur... « D'abord la saison » n'est pas propice, il fait froid, et puis, dans » le jardin, nous avons des soldats qui boivent.

» Je crois que leur société ne vous conviendrait
» pas.

» — Fi donc ! fi donc ! » s'écrie Bellepêche,
« ces gens-là disent tout ce qui leur passe par
» la tête... Mettez-nous...

» — Dans votre salon alors, » dit Marie.

Bellepêche cligne toujours des yeux. La petite femme reprend : « Ah ! mon Dieu, mais...
» j'y songe... je n'ai plus de place dans la salle,
» toutes les tables sont occupées... C'est éton-
» nant comme j'ai du monde aujourd'hui !...
» mes cabinets sont pris aussi... tout est pris !

» — Alors, madame, ce n'était pas beaucoup
» la peine de nous engager à entrer, » dit Marie en se disposant déjà à rebrousser chemin. Mais la femme l'arrête en s'écriant : « Permettez...
» permettez !... avec les gens comme il faut il y
» a toujours moyen de s'arranger ; savez-vous
» ce que je vais faire, je vais vous donner ma
» chambre ; elle a vue sur le jardin, vous y se-
» rez parfaitement... Vous pensez bien que je
» ne la donnerais pas à tout le monde... mais
» on voit bien à qui l'on a affaire. — Va pour
» votre chambre ! » dit Bellepêche en souriant.

» — O mon Dieu ! cela m'est bien égal, » dit Marie.

Et la petite femme fait monter son monde au premier, et leur ouvre une pièce dans laquelle il y a un lit, et Marie ne trouve pas cela extraordinaire, puisque la femme du traiteur a prévenu que c'était *sa chambre*, et Bellepêche se frotte les mains en disant : « Voilà un dîner » qui me coûtera cher !... mais cette fois je veux » que mon argent me rapporte. »

Bellepêche commande un dîner succulent. Il ne lésine sur rien ; il veut des truffes, des petits pieds, des vins fins. Il est lancé, il devient un sybarite. Les avares se montrent quelquefois prodigues ; d'ailleurs, le vieux garçon avait ses raisons pour en agir ainsi, et lorsque Marie lui disait : « Mais, monsieur, vous demandez » trop de choses !... » il lui baisait la main en répondant : « C'est la première fois que nous » dînons ensemble chez un traiteur... je veux » qu'elle fasse époque de ma vie. — Mais si » vous mangez trop, vous vous ferez du mal... » — Je veux me faire du mal !... c'est mon bon» heur à moi !... je veux me livrer à mille fo» lies... — Comment ! monsieur... — Surtout,

» je vous en prie, ne me parlez pas de la Suisse.
» Oh! je ne veux pas entendre parler de la
» Suisse en dînant... ça m'empêche de man-
» ger. »

Et Bellepêche se verse force rasades, et il fait son possible pour égayer, pour animer Marie; mais la jeune fille ne cède point aux sollicitations du célibataire, dont les instances commencent à lui paraître singulières, et qu'elle trouve plus ridicule qu'à l'ordinaire.

Pendant que dans la chambre du premier on demandait les mets les plus délicats et les vins les plus généreux, dans le jardin avait lieu un autre écot. Trois soldats assis contre une table, avaient devant eux une bouteille, un pain, des verres et une énorme omelette.

C'était Carabine qui avait reçu quelque argent de son pays et s'était promis de le manger avec ses camarades. Il ne lui avait pas été difficile d'entraîner Fleur-d'Amour avec lui; il avait eu plus de peine à décider Pierre à les accompagner; cependant il y était parvenu, et, après s'être promenés au Jardin-des-Plantes, endroit favori de Fleur-d'Amour, les trois soldats étaient entrés pour se rafraîchir dans le jar-

din d'un restaurateur, où Carabine avait voulu régaler ses deux camarades.

« L'omelette est bien faite, tout de même! » dit Carabine en se coupant un énorme morceau de pain, « on est trrrès-bien serrrvi *dans* ce rrrestaurrrateur.

» — Oh! à Paris, on perfectionne les omelet-» tes! » dit Fleur-d'Amour : « on m'a même as-» suré qu'on en faisait sans œufs quand ils sont » rares.

» — Ah! bath!... et alors comment donc » qu'on fait ces omelettes-là? — C'est tout sim-» ple, on ne les fait qu'au lard, probablement! » — Ah! parrrbleu; tu as deviné la chose, serrrs » donc, Fleur-d'Amour. »

Fleur-d'Amour donne une petite portion à Carabine, une bouchée à Pierre, et prend pour lui tout ce qui reste sur le plat en disant : « Il » est inutile d'en laisser au traiteur... ces gens-» là sont déjà trop nourris.

» — Mais tu en donnes bien peu à Pierre? — » Je lui en donne encore trop, puisqu'il ne man-» ge pas... tu vois bien qu'il est retombé dans » ses idées noires, dans sa *sombrerie*... Allons,

» Pierre, voyons... tiens-nous donc tête, sacre-
» bleu ! »

Pierre passe la main sur son front et s'efforce de sourire en répondant :

« A votre santé, camarades !

» — A la tienne!... Tiens, il n'y a plus de
» vin... Carabine, est-ce que tu aurais l'idée
» d'en demander une autre bouteille?

» — Je crrrois bien!... je suis en fonds... il
» est là le bourrrsicaut!... Holà! du vin! »

On apporte du vin aux trois soldats. C'est toujours Fleur-d'Amour qui verse, et il ne se ménage pas. L'omelette est mangée, il n'en reste plus vestige sur le plat. Fleur-d'Amour bat la retraite avec sa fourchette en disant :
« Elle était bonne, l'omelette... mais elle était
» bien petite.

» — En veux-tu une autrrre? » dit Carabine.
» — Je le veux bien parce que je vois que ça te
» fera plaisir. — Garrrçon! une seconde ome-
» lette... la même chose... mais meilleurrre.

» — Nous faisons un joli repas! » reprend Fleur-d'Amour. « mais ça ne vaut pas celui de
» mamselle Félicité... Ah! Dieu! c'est là que
» nous avons fait une bombance à cheval!.....

» des plats de toutes couleurs! des vins de toute » façon!... des liqueurs à boire ses moustaches. » t'en souviens-tu Pierre?

» — Oui... oh! oui, je m'en souviens! » répond le jeune soldat en poussant un profond soupir.

« — Pourrrquoi donc que vous ne m'avez » pas mené là? » dit Carabine; « j'aurais tenu » ma place avec agrrrément.

» — Ah! pourquoi!... demande à Pierre; et » les événements, donc!... il y en a eu de fa- » meux! Moi qui croyais que le camarade y al- » lait tout simplement dans l'intention d'en » conter à mamselle Félicité... j'étais dedans... » c'était pas ça. Pierre avait retrouvé là sa belle, » son objet, sa payse, quoi, qui se trouvait être » la maîtresse de sa domestique, qui l'avait en- » levée... et qu'il voulait la revoir... comprends- » tu, Carabine?

» — Oui, oui... Ah! pourrrtant non, je ne » comprends pas...

» — Eh bien, voilà ce qui fait que nous ne » sommes pas retournés chez mamselle Félicité. » A ta santé... Tiens, il n'y a plus de vin... au- » rais-tu fantaisie d'une autre bouteille?

» — Certainement ! puisque je dis que je suis
» en fonds !... Garrrçon du vin. »

On apporte du vin et une seconde omelette que Fleur-d'Amour fait disparaître en très-peu de temps, et dont il n'a point jugé nécessaire d'offrir à Pierre qui est retombé dans ses réflexions.

» Et sa bonne amie, larrra-t-il? » demande Carabine en se bourrant de pain, tandis que son camarade achève le plat.

« — De quoi? de qu'est-ce? quelle bonne
» amie que tu veux dire? — La celle de Pierre?
» — Eh non ! il l'avait retrouvée, mais je te dis
» qu'il l'a reperdue, et voilà le pourquoi de son
» air sauvage et pénible... A ta santé, Carabine.
» Tu ne veux plus rien demander? — Moi...
» si fait, toujours... si nous prrrissions encorrre
» une omelette? — J'y consens, parce que je
» m'aperçois que tu l'aimes. — Garrrçon ! une
» trrroisième omelette, et de plus en plus meil-
» leurrre. — Carabine, je t'estime parce que tu
» es un bon enfant. — C'est mon devoir. — Et
» que tu ne manges pas vilainement ton argent
» en égoïste, quand tu en as. — Les camarrra-
» des avant tout. — C'est bien, ça. Aussi quand

» je recevrai de l'argent de mes parents, je te ren-
» drai la pareille. — Mais il me semble que tu
» m'as dit que tu n'avais pas de parents. — C'est
» vrai ; mais ça ne fait rien, il peut m'en arriver ;
» le hasard. A ta santé. Voyons, Pierre, bois donc,
» que diable !... un soldat ne doit pas se dépérir
» pour une femme. Moi, je ne vois plus mam-
» selle Joséphine... Eh ben ! est-ce que ça
» m'empêche de manger !..... jamais... Ah !
» voilà l'omelette, elle sent encore plus bon que
» les autres.

» — Veux-tu que je serve ? » dit Carabine, en respirant avec satisfaction le fumet de l'omelette.

« — Non !... non... tu ne sais pas décou-
» per ! tu te brûlerais les doigts... avec moi,
» c'est fait en deux temps. »

Effectivement, Fleur-d'Amour qui a l'air de faire des tours de passe-passe avec les omelettes, fait encore disparaître celle-ci pendant que Carabine goûte un petit échantillon qu'il lui a servi.

« Oui, » reprend Fleur-d'Amour en se couchant à demi sur la table pour que son camarade ne voie plus le plat, « oui, j'ai lâché José-

» phine, et je n'en ai point de regrets : c'était
» une fille avaricieuse, qui ne m'engageait pres-
» que jamais à aller la voir dans sa cuisine, sous
» prétexte que ses bourgeois lui faisaient des
» scènes. Je ne tiens pas à un bouillon... mais
» je veux des procédés. A ta santé... Et toi, Ca-
» rabine, qu'as-tu fait de ta grosse?... — Qui
» ça!... Adélaïde?... — Oui, je crois que c'était
» son nom propre. — Ah! ben, nous sommes fâ-
» chés aussi, parrrce qu'un jour qu'elle avait
» affairrre chez un cousin, elle m'a donné son
» petit à garrrder. Tu sais, ce petit Auguste qui
» se perrrdait souvent. — Oui!... un gaillard qui
» buvait de l'eau-de-vie... qui voulait déjà fu-
» mer! Dieu! que cet enfant promettait pour
» l'esprit!... Eh ben! est-ce que tu l'as perdu
» tout-à-fait, toi? — Non, au contrairrre, je le
» garrrdais forrt bien ; l'enfant se plaisait même
» beaucoup avec moi; si bien que deux jours
» aprrrès, Adélaïde me prrria encorrre de le
» prromener pendant qu'elle irait chez une
» tante; puis encorrre le jour suivant pendant
» qu'elle allait chez un oncle. Finalement je me
» dis : Alorrrs je ne suis plus soldat, je suis
» bonne d'enfant. Mais je ne crois pas qu'on

» devienne coronel en promenant des moutards;
» c'est pourquoi je dis alors à Adélaïde : Cherrre
» amie, vous prrromènerez l'enfant vous-même,
» moi j'en ai assez ! Là-dessus elle se *fâchit* et
» je la *lâcha* !...

» — Tu as bien fait, Carabine, on doit des
» égards et des complaisances au beau sexe;
» mais cependant le défenseur de la patrie ne
» doit pas se changer en aiguille à tricoter... A
» ta santé !

» — Eh ben !... où qu'est donc l'omelette ?..
» — L'omelette !... finie... avalée ! tu l'as man-
» gée depuis longtemps ! — Je l'ai mangée !.. tu
» crrrois... c'est drôle, je ne m'en suis pas
» aperçu !... — Parce que tu parlais en man-
» geant... quand on cause en mangeant, vois-
» tu, on avalerait un bœuf sans s'en apercevoir.
» — Ah ! c'est donc cela... — Si elle ne t'a pas
» rassasié, pourtant, et que tu en désires une
» qaatrième... tu es toujours le maître, et nous
» sommes là pour t'obéir ! — Ah ! ma foi non...
» puisque je mange sans m'en apercevoir, c'est
» pus la peine. — Je pense que tu as raison, et
» que trop d'omelette te ferait du mal ; mais je
» t'engage à boire par-dessus... — Oh ! ça me

» va... Tiens, il n'y a plus de vin... — Si tes dé-
» sirs t'excitent à demander une autre bou-
» teille, je ne te contrarie point dans tes idées. —
» Oui, oui, je veux boirrre... comme tu dis, ça
» me fera couler l'omelette que j'ai mangée en
» causant... Holà!... garrrçon! du vin!...

» — Camarades!... écoutez donc, » dit Pierre en sortant tout-à-coup de sa rêverie, « il me
» semble que j'entends une voix de femme...
» tout près de nous...

» — Qu'est-ce qu'il y aurait d'étonnant qu'il
» y eût des femmes chez ce traiteur? » répond Fleur-d'Amour en se versant à boire; « on vient
» dîner ici avec son amoureux... Mais nous ne
» voyons plus clair... finissons vite cette bou-
» teille, puis en route, car nous sommes loin de
» la caserne... Bois donc, Pierre. »

Carabine trinque avec Fleur-d'Amour; mais Pierre ne boit pas, il écoute, car cette voix qu'il a cru entendre lui a causé une émotion dont il ne peut se rendre compte. Bientôt on ouvre une fenêtre au premier étage dans une pièce où il y a de la lumière; une femme paraît contre la croisée et prononce fort distinctement ces mots:

« Laissez-moi, monsieur! laissez-moi! ou » mes cris attireront bientôt du monde ici!..... » votre conduite est infâme! je veux m'en aller » sur-le-champ. »

Pierre n'a pas entendu la fin de ces derniers mots, et déjà il est sur le mur; il grimpe après un treillage, le bois casse sous ses pieds; mais il s'accroche à tout, il monte toujours, il atteindra la fenêtre, car il a reconnu la voix de Marie, de Marie qui est en danger. qui implore du secours et qu'il va sauver encore.

En effet, pendant que ses deux camarades ébahis le regardaient grimper au mur, Pierre est parvenu à la fenêtre du premier, et il saute dans la chambre au moment où M. Bellepêche, qui venait de ressaisir Marie, cherchait à se porter aux plus coupables excès, parce que le champagne, qu'il avait bu à triple dose, avait fait de lui un profond scélérat.

A l'aspect de ce soldat, qui semble tomber du ciel pour arriver par la fenêtre, Bellepêche reste pétrifié; la jeune fille profite de son étonnement pour échapper de ses bras et se réfugier dans ceux du soldat, qu'elle a sur-le-champ reconnu.

« Pierre!... Pierre!... » s'écrie Marie. « Ah!
» je ne crains plus rien à présent.

» — Oui, Marie, c'est moi!... c'est Pierre qui
» remercie le ciel de l'envoyer toujours près de
» vous quand il vous faut un défenseur.

» — Ah çà! que ce soit Pierre ou Paul.....»
balbutie Bellepêche en revenant de sa première
surprise, « je trouve très-singulier qu'on se
» permette d'entrer par la fenêtre... lorsque je
» dîne en tête-à-tête avec une jolie demoiselle.
» Dans ce cas-là, on ne doit pas même entrer
» par la porte!... c'est indiscret... Soldat, vous
» allez sortir par où vous êtes venu... sinon, je
» me porte à des extrémités... Prenez garde!..
» j'ai la tête montée!... je ferais reculer une ar-
» mée!... »

Bellepêche, qui était rouge comme un homard, et roulait des yeux animés par le vin, l'amour et la colère, s'avance vers Pierre, et fait un geste pour ramener Marie de son côté; mais, au même moment, le jeune soldat, d'un coup de poing qui sentait encors le laboureur, repousse Bellepêche et l'envoie tomber sur la table qui était au milieu de la chambre, et chargée des débris du dessert. Bellepêche était

colossal, et son état d'ivresse devait rendre sa chute encore plus lourde ; la table ne peut supporter un aussi rude choc, elle se renverse, le gros homme tombe dessus, et il écrase sous lui deux assiettes, un compotier, une bouteille, deux verres, trois poires, une pomme d'api et cinq biscuits de Reims

Les fruits et les biscuits s'écrasèrent sans faire beaucoup de mal à Bellepêche ; mais il n'en fut pas de même des assiettes et des verres, et lorsqu'il se sentit entrer en différents endroits de son corps des morceaux de porcelaine et des tessons de bouteilles, le gros monsieur ferma les yeux, en criant qu'il était mort.

« Ah! mon Dieu! » dit Marie, « si vous l'avez » tué... qu'allons-nous devenir?

» — Eh non!... il n'a que quelques contu» sions sans doute... mais n'importe, il ne faut » pas rester ici... il faut nous éloigner prompte» ment... — Oh! oui, sauvons-nous, sauvons» nous bien vite, car je tremble qu'il nous arrive » malheur. »

Pierre serait bien redescendu par la fenêtre ; mais il sent que Marie ne peut prendre ce chemin. La jeune fille a déjà ouvert la porte ; elle

regarde dans le couloir et ne voit personne.

» Venez vite, » dit-elle à Pierre, « dépêchons-
» nous... Mais que dira-t-on en bas en me
» voyant sortir avec vous ?... — Donnez-moi le
» bras, ne tremblez pas, Marie, et je vous ré-
» ponds qu'on ne se permettra pas de vous rien
» dire. »

La jeune fille suit le conseil de son défenseur. Elle prend le bras de Pierre et descend avec lui. Sous le vestibule ils rencontrent la dame obligeante qui a bien voulu prêter sa chambre.

« Ce monsieur dort, » lui dit Marie, « et,
» pendant son sommeil, je vais me promener
» un peu avec mon cousin.

» — Votre cousin ! » répond la petite femme en souriant ; « ah ! très-bien... très-bien... je
» comprends !..... allez, mais par prudence, ne
» soyez pas trop longtemps. »

Pierre et Marie ne lui répondent pas, ils sont déjà dehors. Ils marchent très-vite, n'échangeant encore que quelques paroles.

« Chère Marie !... que je suis heureux de
» vous avoir retrouvée !..... — Ah ! Pierre, quel
» bonheur pour moi que vous ayez été là ! —
» Mais pourquoi aviez-vous quitté cette bonne

» madame Dumont, chez laquelle je vous avais
» conduite! — Mon Dieu!..... j'étais sortie.....
» pour me promener... je m'ennuyais, vous ne
» veniez pas. — Ce n'était pas ma faute, j'étais
» à la salle de police. — J'ai rencontré M. Belle-
» pêche ; c'est un ami de madame de Stainville,
» il était avec moi à sa campagne. J'étais en-
» chantée de cette rencontre ; car je pensais
» qu'il allait me conduire chez ma protectrice ;
» mais il m'a dit qu'elle était aux eaux, puis
» que M. Daulay était chez elle... enfin il m'a
» proposé d'attendre chez lui que madame de
» Stainville fût revenue des eaux... et j'ai ac-
» cepté!..... — Ah! Marie, quelle imprudence!
» — Mais pouvais-je me douter, moi, que ce
» monsieur, qui serait mon père... qui a l'air
» respectable, se conduirait de même que mon-
» sieur Daulay!... Mais les hommes sont donc
» tous polissons à Paris? — Ah! mademoiselle
» Marie... vous êtes si jolie!... On dit que vous
» serez fort riche, voilà pourquoi tous les hom-
» mes vous font la cour. — Oh! désormais je
» prendrai bien garde!... je me méfierai de
» tout!... Mais je n'en puis plus... Ah! voilà
» qu'il pleut, à présent!... Quel dommage! j'ai

» un si joli chapeau !... il va être abîmé... — » Eh bien... tenez, mettons-nous à l'abri sous » cette porte cochère. — Ah ! oui, je le veux » bien... car ce serait dommage de gâter mon » chapeau. »

Le soldat et la jeune fille entrent sous la porte d'une belle maison, devant laquelle est arrêté un joli cabriolet dans lequel est étendu un petit jockei. Il faisait alors nuit, la pluie commençait à tomber avec force, et le vent qui soufflait était très-froid.

« Où allez-vous me mener? » demande Marie à son conducteur.

« — Mais..... chez la mère Dumont. — Ah ! » j'aimerais bien mieux aller chez madame de » Stainville ; car sans doute on m'a trompée, et » elle est à Paris. — Je veux bien vous conduire » chez elle..... savez-vous son adresse mainte- » nant? — Mon Dieu ! non. Ce vilain Belle- » pêche ne me l'a pas dite ! Toutes les fois que » je la lui demandais, il se contentait de me » répondre : « C'est fort loin, c'est une rue que » vous ne connaissez pas ; mais je vous y con- » duirai moi-même. — Alors, puisque vous ne » savez pas où c'est, vous voyez bien qu'il faut

» aller chez la mère Dumont. — Mais c'est que...
» moi..... je m'ennuie beaucoup chez votre ra-
» vaudeuse. — Rassurez-vous, Gaspard doit ve-
» nir demain à Paris, il me l'a fait dire. Il sait
» l'adresse de votre protectrice, et dès demain
» il vous conduira chez elle. — Oh ! tant mieux...
» en ce cas, allons chez la mère Dumont... Mais
» c'est encore bien loin d'ici !... et la pluie re-
» double... et mon pauvre chapeau serait gâté...
» et il est bien gentil. — Je ne veux pas que
» vous alliez à pied..... le temps est trop mau-
» vais... nous allons prendre une voiture. — Oh !
» je le veux bien ; d'ailleurs, j'aime beaucoup à
» aller en voiture. — Si ce cabriolet pouvait nous
» mener..... — Demandez au cocher il est de-
» dans. »

Pierre s'approche du cabriolet, et dit au petit jockei :

« Voulez-vous nous conduire?... nous avons
» une course à faire...

« — Pour qui donc me prenez-vous ? » répond le jockei avec insolence ; « est-ce que
» vous ne voyez pas à qui vous parlez?...

» — Ah ! pardon !... ne vous fâchez pas ! » dit Pierre, puis il retourne à Marie, qui lui dit :

« — Veut-il nous conduire? — Non, il paraît
» qu'il ne fait pas de courses, celui-là. Mais at-
» tendez un moment ici, Marie, je vais courir
» chercher une voiture... — Ne soyez pas long-
» temps... car il fait froid... et on n'est pas bien
» sous cette porte. — Soyez tranquille... je vais
» courir... il doit y avoir des fiacres par ici.....
» Oh! je vais être bientôt revenu. »

Pierre se met à courir en regardant toujours à droite et à gauche s'il verra des voitures arrêtées, mais il pleuvait avec violence, et l'on sait que, lorsqu'il fait de l'orage, il n'y a plus de fiacres sur les places. Le soldat criait à chaque voiture qu'il rencontrait :

« Êtes-vous libre?... voulez-vous me me-
» ner?... »

Les cochers faisaient un signe de tête négatif, et continuaient leur chemin. Le pauvre Pierre était désolé, car il sentait bien que, plus il courait, et plus il s'éloignait de Marie qui était seule sous une porte cochère. Cependant il ne voulait pas revenir sans voiture, et allait toujours, s'arrêtant pourtant quelquefois pour bien regarder le chemin qu'il prenait, la rue où il était, afin de retrouver sa route pour revenir;

car, connaissant fort peu Paris, il ne savait pas le nom de la rue dans laquelle il avait laissé Marie.

Enfin, au détour d'une rue, Pierre aperçoit un fiacre arrêté. Il court au cocher qui avait l'air de chercher du foin pour ses chevaux, et lui dit :

« En route, cocher, marchons, vite, vite, on » m'attend...

» — Oh! en route!.... vite, vite!.... et mes » chevaux qui n'ont pas mangé depuis ce ma- » tin... ils ont faim. — Mais je vous dis qu'elle » m'attend.... Partons, cocher.... partons tout » de suite. — Mon brave, vous ne savez pas » que, de ce temps-ci, nous autres, nous fai- » sons nos conventions. —Je vous payerai bien, » tout ce que vous voudrez...... Tenez, voulez- » vous cent sous tout de suite? les voici, mais, » par grâce, marchons! — Ah! c'est différent! » v'là un langage que je comprends.... Écoutez » donc, les orages, c'est notre récolte à nous... » Montez... nous allons filer... Où nous allons- » nous? — Nous allons.... nous allons, mon » Dieu! je ne sais pas le nom de la rue... mais » je sais bien où je l'ai laissée...— Où vous avez

» laissé, quoi ? — Une dame qui m'attend sous » une porte cochère... — Diable! elle sera un » peu humide de ce temps-ci... — Écoutez, je » vais monter sur le siége à côté de vous; et » comme cela je vous indiquerai le chemin qu'il » faudra prendre. — Je le veux bien, mais par » le temps qu'il fait, vous seriez mieux dans » l'intérieur que sur mon siége! avec ça que » vous êtes déjà trempé, et que vous n'avez pas » comme moi un carrick en toile cirée!.... » — Oh! qu'importe que je sois mouillé!.. . » c'est elle qui doit s'impatienter! Partons, par- » tons... — Montez, mon camarade. »

Pierre monte sur le siége, le cocher se place à côté de lui; il fouette ses chevaux, la voiture part. L'orage redoublait, la pluie tombait par torrents, mais Pierre semblait ne pas s'en apercevoir, il n'était inquiet que du chemin à prendre pour retrouver Marie; sa main guidait sans cesse le cocher; il lui disait : « Par là... par là, » à gauche... puis à droite. »

Et le cocher fouettait ses chevaux, tout en jurant après la pluie qui lui battait le visage.

On arrive dans la rue où Pierre a laissé Marie; le jeune soldat dit au cocher :

« Je reconnaîtrai bien la porte cochère, car » il y avait un cabriolet arrêté devant. — Ah » ben! si vous n'avez que c't'indication-là, nous » ne risquons rien!... Par le temps qu'il fait, le » cabriolet peut être parti. — C'est égal..... je » verrai bien Marie sur la porte...— La porte.., » et si on l'a fermée..... c'est même étonnant à » la nuit quand on en trouve encore d'ouvertes. » — Allez toujours... Mon Dieu !.... il me sem- » ble pourtant que c'était par ici... et je ne vois » pas ce cabriolet... point de porte ouverte..... » — Fallait prendre le numéro, c'était bien plus » simple. — Je n'y ai pas pensé... Attendez.... » il me semble que nous passons....... — Faut » donc retourner?... — Non..... — Faut donc » arrêter?.... — Non... si.... — Ah ben! déci- » dez-vous; les chevaux, c'est pas comme les » hommes, voyez-vous. — Mon Dieu !... ne la » retrouverai-je plus... Ah ! laissez-moi descen- » dre, je chercherai mieux à pied... — Au fait, » si vous vous arrêtez à toutes les portes cochè- » res.... descendez, mon camarade..... Faut-il » vous attendre là? »

Pierre ne répond pas au cocher. Une fois descendu, il se met à courir, regardant cha-

que porte cochère, s'arrêtant, revenant sur ses pas, et appelant Marie de toute sa force, mais personne ne lui répond.

Pierre est désespéré; il court comme un fou, puis il revient dans la rue qu'il a quittée. Il reconnaît parfaitement celle où il a laissé Marie, il se décide à frapper à plusieurs portes cochères. On lui dit : » Que demandez-» vous?

» — Une jeune dame que j'ai laissée ici tout-» à-l'heure pour aller lui chercher une voiture.
» — Laissez-nous donc tranquille!...... Est-ce » que nous avons ici des femmes qui attendent » des soldats?... »

Pierre n'obtient pas d'autres réponses. Il passe plus de trois heures à courir dans les rues, appelant toujours Marie, et frappant encore aux portes cochères, où il n'est pas mieux reçu. Le pauvre soldat est trempé par la pluie, et pourtant la sueur coule aussi de son visage. Il se sent frissonner, trembler, sa tête brûle, elle est en feu. Il ne peut se résoudre à retourner à la caserne, et pourtant il voit bien que c'est en vain qu'il appelle Marie.

« Perdue!... encore perdue! » se dit-il en se

frappant le front. Tout-à-coup une espérance le ranime : « Si Marie, ennuyée de l'atten- » dre, était allée seule chez la mère Dumont. »

Pierre se met à courir, sans s'arrêter, jusqu'à la rue de Crussol. Il arrive épuisé, en nage, ses habits trempés d'eau. La vieille femme s'écrie en le voyant :

« C'est vous, Pierre..... Ah! mon Dieu!.... » dans quel état! — Marie est-elle ici?..... est- » elle venue?... l'avez-vous vue?..... — Made- » moiselle Marie, mais vous savez bien, mon » ami, qu'elle m'a quittée un matin, et depuis » ce jour..... — C'en est donc fait! plus d'es- » poir!.... je l'ai encore perdue!.... Adieu!.... » adieu, mère Dumont... — Mais, mon ami, il » faut aller bien vite changer....... vous se- » rez malade, j'en suis sûre....... — Eh! » qu'importe, moi!.... c'est Marie qu'il fallait » retrouver... Adieu... demain... je la cherche- » rai encore. »

Pierre s'éloigne et retourne à sa caserne. On va l'envoyer à la salle de police, parce qu'il n'est pas rentré à la retraite; mais on s'aperçoit qu'il a la fièvre, qu'il peut à peine se soutenir, et c'est à l'hôpital qu'il est conduit.

Le jeune soldat est huit jours très-malade; il a une fièvre brûlante, et, dans son délire, appelle sans cesse Marie; enfin, au bout de ce temps, la nature l'emporte sur la maladie. Pierre est mieux, il recouvre sa connaissance, et la première personne qu'il aperçoit près de son lit est Gaspard qui a obtenu la permission de venir veiller son ami.

« T'as joliment battu la trémontane! » dit le paysan en serrant la main au soldat. « Mais » j'ons toujours dit : Il en reviendra! parce » qu'à vingt ans on ne dégringole pas sans se » retenir!

» — Y a-t-il longtemps que je suis ici, Gas- » pard? — Neuf jours, mon garçon. — Neuf » jours!... Ah! Gaspard, quel dommage... j'a- » vais retrouvé Marie et je l'ai de nouveau per- » due! — Eh ben! calme-toi, tu la retrouveras » encore, tu vois ben qu'elle fait la navette, c'te » petite fille. »

Pierre raconte à Gaspard toutes les circonstances de sa rencontre avec Marie et la manière dont il l'a perdue.

« Ah! c'est M. Grossepêche qui l'avait enle- » vée, c'te fois! » dit le paysan. « Oh! je me le

» rappelle ben aussi, celui-là... c'est un grand, » gros, vieux, qui a le dessous des yeux tout » soufflé!.... Quand je te disais!.... ils veulent » tous avoir la petite duchesse!..... Ah! ah! » ah!...

» — Tu ris, Gaspard, quand Marie est encore » perdue ! — Je te dis qu'on la retrouvera, c'te » fille, mais je ris parce que tu es sauvé et que » je suis content de voir que bentôt tu seras sur » tes jambes. Allons, Pierre, ne te laisse pas al- » ler au chagrin, ça ne mène à rien!..... et, » d'ailleurs, il faut se bien porter pour chercher » une femme qui court toujours!..... — Tu as » raison, Gaspard, je veux être homme enfin. » — Je vas retourner d'un pied léger jusqu'au » pays, parce que j'y ai affaire. Mais je revien- » drai bientôt te voir, et, pour célébrer ta con- » valescence, nous nous en repasserons queu- » ques coups par la cravate. »

Gaspard embrasse Pierre et s'éloigne. Quelques jours après, le jeune soldat était dans sa caserne. Mais dès qu'il était libre, il allait se promener dans la rue où il avait laissé Marie.

CHAPITRE XXI.

UN ROMAN A DEUX.

—

Pourquoi Pierre n'avait-il pas retrouvé Marie sous la porte cochère où elle devait l'attendre pendant qu'il courait chercher une voiture ? c'est ce qu'il faut aussi que nous sachions.

Marie grelottait, frisonnait, en regardant tomber la pluie, et elle trouvait déjà que Pierre tardait beaucoup à revenir, lorsque tout-à-coup quelqu'un descendit un escalier derrière elle : c'était un monsieur mis avec élégance. Il passe près de Marie sans la voir, car il faisait déjà nuit, puis il s'approche du cabriolet en criant : « Allons, Tony ! »

Le jockei baisse le tablier; ce monsieur va monter dans son cabriolet, lorsque Marie, qui a reconnu sa voix, s'écrie :

« Ah ! mon Dieu... monsieur le comte d'Au-
» bigny ! »

C'était en effet le brillant Alfred, qui venait de faire une visite dans la maison où s'était abritée Marie ; en s'entendant nommer, il s'arrête, tourne la tête, aperçoit une femme, et s'approche d'elle.

« Qui donc est-là, qui me connaît?..... —
» C'est moi, monsieur le comte !...— Vous... eh
» mais!... cette voix !... se pourrait-il !... c'est
» Marie... la charmante Marie... — Oui, mon-
» sieur, c'est bien moi. — Eh ! mon Dieu ! que
» faites-vous là.... seule.... sous cette porte?....
» — Monsieur, il pleut tant; j'attendais une
» voiture. — Mon cabriolet est tout à votre ser-
» vice. — Comment ! c'est votre cabriolet qui
» est là? — Sans doute... mais vous êtes mouil-
» lée... vous tremblez, je crois... — C'est que
» jai bien froid. — Vous ne pouvez pas rester
» là!... cela n'aurait pas le sens commun...
» Montez donc dans mon cabriolet... — Mais...
» c'est que.... j'attendais.... on devait revenir.

» — Encore une fois, vous ne pouvez pas attendre là... ce n'est pas convenable... vous vous exposez à être insultée.... d'ailleurs le portier va fermer sa porte ; vous voyez qu'il s'y dispose ; que ferez-vous dans la rue par le temps qu'il fait? — Oh! bien alors... je vais monter avec vous.... d'ailleurs il ne revient pas.... il est peut-être encore à la salle de police. »

Marie a dit ces derniers mots assez bas pour que le comte ne puisse les entendre. Celui-ci fait monter la jeune fille dans son cabriolet, et s'y place à côté d'elle ; le petit Tony monte derrière, et le cheval est lancé.

« En vérité, je ne reviens pas encore de ma surprise, « dit le comte tout en fouettant son » cheval. Comment, c'est vous, mademoiselle, » vous que l'on a cru perdue... enlevée!... qui » avez disparu si subitement de la maison de » campagne de madame de Stainville!... Savez-vous que, pendant quelques jours, on s'est » imaginé que c'était moi qui vous avais fait » disparaître!...

» — Vous! monsieur... ah! on se trompait » bien! — Certainement qu'on se trompait, » et personne ne le savait mieux que moi. Mais

» enfin il a dû vous arriver bien des avantures!
» — Oh! oui, monsieur, et je vous les raconterai, si vous le voulez..... — Vous me ferez grand plaisir... Mon Dieu, cette pluie nous va dans la figure... heureusement nous voici arrivés ... — Où cela, monsieur? — Mais chez moi.... Ah! mon Dieu!... vous m'y faites penser? Et moi qui ne pense pas à vous demander votre adresse, pour savoir où je dois vous conduire... — Mon adresse, mais je n'en ai pas... — Comment, vous ne demeurez pas quelque part. — Non, monsieur, — Ah! c'est fort drôle! Et où donc comptiez-vous aller ce soir?..... — Je vous dirai tout cela, monsieur... Si vous vouliez me mener... me conduire chez madame de Stainville? — Très-volontiers! mais c'est bien loin d'ici! rue Saint-Dominique, faubourg Saint-Germain. — Je ne sais pas où c'est, monsieur.... — Et vous êtes mouillée... ce cabriolet ne vous abrite pas... Tenez, voulez-vous vous reposer un instant chez moi?... nous allons trouver un bon feu... et deux de mes amis qui doivent m'attendre pour dîner..... je leur avais donné parole pour six heures; il en est plus de sept...

» Pendant que vous vous chaufferez, on ira
» chercher une voiture, puis je vous mènerai
» chez madame de Stainville... qui sera en-
» chantée de vous revoir! car elle vous croit
» perdue... morte même, et elle est désolée!...
» Eh bien, cela vous convient-il ainsi? — Oui,
» monsieur... je le veux bien. »

Le cabriolet s'arrête devant une belle maison de la rue d'Antin. La porte cochère s'ouvre, la voiture rentre dans la cour, d'Aubigny descend, donne la main à Marie, et la fait monter par un superbe escalier, jusqu'au second étage ; un valet attendait avec de la lumière. La jeune fille se laisse toujours conduire par son guide, qui lui fait traverser plusieurs pièces meublées avec luxe ; enfin il s'arrête dans une chambre plus petite, toute tapissée en cachemire. Là le feu pétille dans une jolie cheminée gothique ; là, les pieds ne se posent que sur des tapis épais et soyeux ; des globes artistement travaillés sont suspendus au plafond, et recèlent une lumière douce qui a quelque chose de mystérieux ; des coussins disposés tout autour de la chambre invitent au repos, tandis que des glaces fixées au-dessus répètent l'image des

personnes qui entrent dans ce délicieux séjour.

Marie s'assied près du feu, en jetant les yeux autour d'elle, et l'on voit dans ses regards l'admiration que lui fait éprouver l'aspect de cet élégant boudoir.

« Chauffez-vous... mettez-vous là tout con-
» tre le feu, « dit d'Aubigny en jetant de côté son surtout. « Mais vos pieds sont mouillés...
» — Oh! oui... mes jolis souliers sont perdus...
» j'en suis bien fâchée! —Qu'importent les sou-
» liers!.. . c'est de vous qu'il faut s'occuper....
» je n'ai pas ici de souliers de femme; mais
» j'ai de délicieuses pantoufles fourrées, dans
» lesquelles vos petits pieds se sècheront... Le-
» gris, apportez des pantoufles à madame. »

Le valet de chambre s'empresse d'exécuter les ordres de son maître; Marie se laisse faire : elle chausse les pantoufles pendant que le comte dit à son domestique :

« Eh bien, où sont ces messieurs ?..... au
» salon? »

« — Monsieur, ces messieurs se sont lassés
» d'attendre. Ils ont prétendu que vous les aviez
» invités pour six heures ; ils ont attendu jus-
» qu'à sept, et sont partis.

» — Quoi, vraiment? Dalville et Fombreuse?...
» — Ils sont partis il y a dix minutes, mon-
» sieur. — Ah! ah! c'est fort plaisant.... Com-
» ment me trouvez-vous, mademoiselle Marie,
» j'invite du monde à dîner chez moi, puis j'ou-
» blie mes convives, et je ne rentre pas!.... —
» Moi, monsieur, je vous aurais toujours at-
» tendu. — Oh! mais vous, c'est que vous êtes
» femme, et que vous êtes bonne... non que je
» veuille dire que vous êtes bonne parce que
» vous êtes femme!... A propos, avez-vous dîné?
» — Oui, monsieur. — Ah! c'est dommage,
» car je vous aurais priée d'accepter mon dîner...
» — Vous n'avez donc pas dîné, monsieur? —
» Non, j'ai oublié l'heure dans la maison où
» j'étais, et c'est bien pardonnable quand on
» est avec celle... »

Le comte s'arrête, comme s'il pensait qu'il n'est pas convenable de prendre Marie pour sa confidente; celle-ci le regardait, et semblait attendre la fin de sa phrase. D'Aubigny reprend : « Je vous avouerai que j'ai très-
» faim!

» — Mon Dieu, monsieur, dînez, ne vous
» gênez pas, je vous en prie; je puis très-bien

» attendre... Maintenant je ne suis plus sous » une porte cochère. — Oh! que vous êtes ai- » mable! eh bien, je vais profiter de votre per- » mission; mais afin de ne point vous quitter, » si vous le permettez, je dînerai ici, près de » vous. — N'êtes-vous pas le maître, monsieur? » — Je ne le suis jamais lorsqu'une dame est » avec moi. Legris!... servez-moi à dîner ici... » Un seul couvert, madame ne veut rien pren- » dre. »

Legris s'empresse d'exécuter les ordres de son maître. Bientôt une petite table élégamment servie est apportée dans le boudoir, et placée près du feu. Marie regardait de temps à autre autour d'elle, comme pour s'assurer qu'elle ne rêvait point. Il lui semblait si extraordinaire d'être maintenant chez le comte d'Aubigny, qu'elle était forcée de rassembler les circonstances qui l'avaient amenée là, pour se dire qu'elle n'était point le jouet d'un songe; cependant l'émotion qu'elle ressentait n'avait rien de pénible, et les battements précipités de son cœur n'étaient point causés pas l'effroi.

D'Aubigny se met à table, puis il dit à Marie :

« Je n'ai pas oublié que vous m'avez promis » le récit de vos aventures... et je suis bien cu- » rieux de l'entendre... Si vous étiez assez ai- » mable...—Oh!.. je ne demande pas mieux... » Je vais vous dire tout ce qui m'est arrivé de- » puis que vous ne m'avez vue. »

Marie commence son récit. D'Aubigny l'écoute avec attention ; mais il l'interrompt pour s'écrier :

« Daulay!... qui l'aurait cru!... c'est Dau- » lay qui vous avait enlevée!... Cet homme » dissimule comme un traître de mélodrame! » Pauvre madame de Stainville! si elle avait » su cela... elle se serait peut-être repentie de » vous avoir offert ses services. Mais continuez, » je vous en prie. »

Marie poursuit son récit, et le comte s'écrie bientôt « Ce Pierre est un brave garçon!... on » voit qu'il vous est tout dévoué! Si j'étais co- » lonel de son régiment, je l'avancerais, rien » que pour ce qu'il a fait pour vous. »

Marie continue de conter ; lorsqu'elle arrive à ses aventures avec Bellepêche, d'Aubigny ne peut modérer l'excès de sa gaîté, il rit à en pleurer, en s'écriant :

« Comment! Bellepêche aussi!... le vieux » garçon est devenu un *Don Juan*!.. un roué! » Oh! c'est pour en mourir... Pauvre Marie!. . » voilà les inconvénients de la grandeur : c'est » votre futur titre de duchesse qui vous a fait » faire ces deux conquêtes... car... permettez-» moi de vous le dire, malgré votre charmante » figure, je crois que ces messieurs n'auraient » point pensé à vous, si vous étiez restée... ce » que vous étiez autrefois.

» —C'est ce que Pierre me disait aussi, mon-» sieur.—Il vous aime bien ce jeune homme-là. » — Il me l'a dit, monsieur... — Il vous a con-» nue lorsque vous n'étiez qu'une paysanne?— » Oui... et même alors... il a voulu m'épou-» ser... mais je l'ai refusé... parce que... je n'é-» prouvais pas d'amour pour lui. »

Le comte réfléchit quelque temps, et dit ensuite à Marie:

« Si vous m'en croyez, mademoiselle, lors-» que vous serez chez madame de Stainville, » vous ne lui parlerez pas de vos aventures avec » MM. Daulay et Bellepêche.

» — Pourquoi donc cela, monsieur?—Parce » que, dans le monde, il y a beaucoup de cho-

» ses qu'il faut savoir pardonner. Madame de
» Stainville ne sera certes pas contente de savoir
» que M. Daulay vous avait enlevée... vous de-
» vez en comprendre le motif..... — Ah! vous
» avez raison, monsieur... je ne voudrais pas
» lui causer de peine... je ne parlerai point de
» M. Daulay. —Fort bien, mais si vous êtes gé-
» néreuse pour l'un, pourquoi ne le seriez-vous
» pas pour l'autre? et, entre nous, la fin de l'a-
» venture, la chute de Bellepêche au milieu des
» assiettes et des verres cassés l'aura, je crois,
» suffisamment guéri de son envie de faire le
» séducteur!... Le pauvre homme se souvien-
» dra de la leçon!...—Si vous me le conseillez,
» monsieur, je veux bien aussi ne pas parler de
» la conduite de M. Bellepêche avec moi...
» mais; mon Dieu!... que dirai-je lorsque ma
» protectrice me demandera ce qui m'est ar-
» rivé... ce que je suis devenue depuis que je
» suis partie de chez elle?... »

D'Aubigny sourit en disant : « En effet, nous
» n'avions pas pensé à cela... Il faudra bien que
» vous disiez quelque chose... car le premier
» soin de madame de Stainville sera de vous
» questionner. Ma foi, alors... il faudra inven-

» ter un roman... une histoire... n'importe
» quoi... vous pourrez dire tout ce que vous
» voudrez, je vous garantis que MM. Daulay et
» Bellepêche se garderont bien de vous démen-
» tir.

» — Mais, monsieur, c'est que je ne sais pas
» faire de romans, » dit Marie, en fixant ses
beaux yeux sur le comte.

» — Oh ! c'est singulier ! toutes les femmes
» savent en faire ! Eh bien, écoutez, je vous ai-
» derai... nous allons chercher tous deux ce que
» vous pourrez conter à madame de Stainville.
» Legris, ôtez-nous tout cela. »

Le valet de chambre s'empresse d'enlever le couvert, la table, de refermer la porte du boudoir. Alors le comte revient s'asseoir près du feu, tout à côté de Marie, qui depuis longtemps n'avait plus froid.

« Voyons, faisons un roman à nous deux, » dit d'Aubigny en regardant la jeune fille qui est près de lui, et qui baisse les yeux depuis qu'elle se voit seule avec le comte.

« — Ce doit être une chose fort agréable
» que de composer un roman en société avec

une jolie femme, » reprend le comte en souriant.

« — Je ne sais pas, » répond timidement Marie, « j'ignore ce que c'est qu'un roman. »

« — Je vais vous l'expliquer : On appelle ainsi » des aventures imaginaires que l'on compose, » et que l'on imprime pour récréer ce pauvre » monde, qui a tant besoin d'être amusé. Mais » quelquefois aussi, dans un roman, l'auteur ne » raconte que ce qu'il a vu, ce qu'il a observé ; » ses caractères sont pris dans le monde, dans la » société ; alors il les fait parler naturellement, et » comme parleraient les personnages eux-mê- » mes ; il ne donne point à un paysan le lan- » gage d'un marquis, à une grisette le bon ton » d'une dame ; il ne prête point à ses héros des » vertus que l'on ne rencontre jamais dans le » monde ; il n'entasse pas non plus crime sur » crime et forfaits sur forfaits, parce que, grâce » au ciel, les criminels sont aussi des excep- » tions, et qu'il prend ses tableaux dans la gé- » néralité ; enfin, il peint les mœurs de l'épo- » que avec le langage de l'époque, et ne juge pas » nécessaire de fouiller dans un dictionnaire de » vieux mots, et d'y prendre des expressions

» qu'on n'emploie plus, pour parler d'objets
» qu'on emploie encore. Celui-ci là ne s'adresse
» pas spécialement à une classe, en disant : J'é-
» cris pour vous qui savez me comprendre; il tâ-
» che d'être compris par tout le monde; et s'in-
» quiétant peu des critiques pédantes ou des
» injures grossières de ces aristarques qui mépri-
» sent le naturel, parce qu'ils ne peuvent y attein-
» dre, il poursuit sa carrière, persuadé que, dans
» tous les genres, il n'y a de vrais succès que
» pour le vrai mérite, rendant hommage au
» talent partout où il le trouve, et ne deman-
» dant pour lui que la justice qu'il rend aux autres.

» — Je ne comprends pas encore ce qui me
» regarde dans tout cela, » dit Marie en levant
un peu les yeux sur d'Aubigny.

» — Ah! pardon, pardon, mademoiselle !...
» je me laisse aller à une disgression qui n'a au-
» cun intérêt pour vous. Revenons à notre sujet,
» ou plutôt cherchons notre sujet, puisque c'est
» cela qui nous manque. Un roman est souvent
» un conte... Faisons donc un conte pour ma-
» dame de Stainville.

» — Un conte, je comprends cela beaucoup
» mieux.

» — Il est permis de mentir lorsque c'est
» pour éviter une peine à quelqu'un. Vous
» pourrez donc sans remords mentir à madame
» de Stainville.

» — Mon Dieu... je vous ai déjà dit... que je
» me conduirais comme vous me le conseillerez.
» — Vous êtes vraiment trop aimable... mais
» revenons à notre roman. Ordinairement, dans
» ces ouvrages-là, c'est l'amour qui forme le
» fond de l'intrigue.

» — L'amour ! » répond Marie en baissant
de nouveau les yeux.

» — Sans doute... quoi de plus naturel, de
» plus ordinaire que ce sentiment?... C'est lui
» qui bouleverse le monde... c'est lui qui le re-
» nouvelle sans cesse... partout où il y aura un
» jeune homme et une jeune femme, l'amour
» viendra se mettre en tiers... surtout lorsque
» la femme sera jolie comme vous... »

Marie rougit en répondant bien bas : « Vous
» croyez donc que l'on peut m'aimer?...

» — Devez-vous en douter!... ce qui vous est
» arrivé déjà ne vous le prouve-t-il pas aussi?
» — Vous m'avez dit qu'on ne m'avait enle-
» vée que parce que je serai duchesse.

» — Cela n'empêche pas que d'autres ne puis-
» sent aussi vous aimer pour vous-même... —
» Ah!... je l'ai cru... lorsque je n'étais qu'une
» pauvre fille d'auberge!... mais j'en doute à
» présent. — Cependant, ce jeune soldat, ce
» Pierre, vous a prouvé qu'il avait toujours pour
» vous le même attachement... — Pierre...
» oui... Pierre a de la mémoire, lui... mais il
» en est d'autres... qui m'ont dit des choses...
» qu'ils ont oubliées depuis. »

Marie se tait. D'aubigny en fait autant; mais il rapproche sa chaise du coussin sur lequel est la jeune fille, et, comme sans y penser, prend la main de Marie qu'il presse dans les siennes.

» Et ce roman? » dit Marie après quelques instants de silence.

« — Ah! oui, vous avez raison... ce roman...
» Nous disons d'abord : un jeune homme qui
» aime une jeune fille... c'est vous qui serez la
» jeune fille... puisque c'est vous qui devez être
» l'héroïne du roman que nous allons faire.

» — Et puis après, monsieur? — Un jeune
» homme est devenu éperdument amoureux de
» vous... il vous a vue... lorsque vous étiez en-
» core au Tourne-Bride...

» — C'était un jeune homme du grand » monde... et quoique je ne fusse alors qu'une » paysanne... il m'a dit qu'il m'adorait...

— Oh! non... non... pour notre roman, » j'aimerais mieux que ce ne fût qu'un villa» geois... quelque riche fermier...

» — Non... moi je veux que ce soit un hom» me du grand monde... »

» — Si vous y tenez absolument..... cepen» dant j'aurais préféré un villageois, parce que » notre roman allait tout seul... vous aimant » déjà, il vous aurait aperçue dans les jardins » de madame de Stainville, vous aurait épiée; » puis, profitant du départ de la société, vous » aurait enlevée... conduite dans une maison» nette éloignée, où il vous aurait tenue enfer» mée... vous auriez toujours résisté à son » amour, et enfin, un jour, vous seriez parve» nue à vous sauver. Vous voyez que le roman » va tout seul.

» — Comme vous voudrez, monsieur, » répond Marie, en retirant vivement sa main que d'Aubigny tenait toujours.

« — Est-ce que mon roman ne vous plaît pas? »

dit le comte surpris de la tristesse qu'expriment les traits de la jeune fille.

« — J'avoue que j'en avais fait un autre, » répond Marie en cherchant à retenir ses larmes prêtes à couler. « Oh! oui....... j'en avais fait » un..... car à présent je comprends très-bien » ce que c'est qu'un roman.

» — Voyons le vôtre, alors...— Ce n'est pas » la peine. D'ailleurs, vous ne voulez pas..... » vous ne concevez pas qu'un monsieur bien » élevé puisse m'aimer... Ah! vous avez raison... » et moi j'étais une sotte de le croire..... mais » c'est fini... Oh! c'est fini!... je ne le croirai » plus jamais!... »

Et Marie sanglote en achevant ces mots, car elle n'est pas maîtresse de cacher ce qu'elle éprouve. En voyant pleurer cette jeune fille si jolie et si naïve encore, le comte se sent vivement ému. Il se rapproche d'elle, l'entoure de ses bras, en lui disant :

« Marie... pourquoi donc pleurez-vous ain- » si... qu'avez-vous?

» — Ce que j'ai... vous me le demandez!... » — Serais-je assez malheureux pour vous cau- » ser du chagrin? — Vous... Oh! non, mon-

» sieur... c'est moi qui ai tort... qui ai cru...
» aussi pourquoi m'embrasser si tendrement
» quand j'étais à l'auberge... pourquoi me dire
» que vous m'adoriez... je me suis toujours rap-
» pelé vos paroles... — Quoi! Marie... c'est
» pour cela... — Oh! non... c'est mon roman
» que je vous conte... c'est une histoire que je
» fais... Tout cela ne peut pas être, je le sais
» bien... c'est comme ce jour..... où, dans un
» bosquet... dans le jardin de madame de Stain-
» ville, vous m'avez rencontrée... alors vous êtes
» encore venu près de moi... vous m'avez tenue
» dans vos bras longtemps...— Vous vous rap-
» pelez tout, Marie!... — Mais c'est encore le
» roman que je vous raconte... je me suis ima-
» giné tout cela... car cela n'est jamais arrivé...
» Est-ce que vous pouvez m'aimer, moi... non,
» non, c'est un rêve... je ne sais pas pourquoi
» je pleure... Ah! tenez, je ne sais plus ce que
» je dis. »

La jeune fille pleurait toujours. D'Aubigny la presse dans ses bras en s'écriant : « Non, ce
» n'est point un rêve, Marie... je vous ai dit que
» je vous aimais... Ah! je vous le dis encore...
» qui pourrait voir tant de charmes sans en être

» épris... Chère Marie, ne pleurez donc plus...

» — Non..... non, vous ne pouvez pas m'ai-» mer! » répond la jeune fille en repoussant doucement le comte.

« — Marie! vous ne pensez pas cela... chère » Marie... c'est peut-être parce que je redoutais » le pouvoir de vos yeux, que je fuyais les oc-» casions de me trouver seul avec vous.

» — Ah! ne me dites pas cela, je vous croi-» rais encore, et après je serais plus malheu-» reuse.

» — Ah! Marie, que vous êtes jolie! ah! ne » me repoussez pas, vous m'avez avoué que » vous m'aimiez.

» — Mais ce n'est pas une raison... et ce ro-» man... Oh! laissez-moi, je vous en prie.

» — Marie, ne me permettez-vous pas de » vous embrasser comme autrefois, Vous me » laissiez faire quand vous étiez paysanne, la » petite duchesse ne sera-t-elle plus la même » pour moi?

» — Oh! si... toujours la même... mais vous » ne m'embrassiez pas ainsi... O mon Dieu! et » ce roman...... Ah!.... si vous m'aimiez tou-» jours. »

D'Aubigny avait perdu la raison en embrassant Marie; bientôt le roman fut entièrement fini, et cette fois Pierre ne se trouva pas là pour mettre obstacle au dénoûment.

CHAPITRE XXII.

RETOUR CHEZ MADAME DE STAINVILLE.

—

Il se trouva que le lendemain matin Marie était encore chez le comte d'Aubigny. Où avait-elle passé la nuit, je vous le laisse à deviner.

Marie n'était plus la même : ses yeux, pleins d'une douce langueur, brillaient d'amour et de bonheur lorsqu'ils se portaient sur d'Aubigny, et il ne s'écoulait pas une minute sans qu'elle le regardât.

Le comte semblait touché de l'amour que lui témoignait cette jeune fille; souvent il la regardait avec tendresse, il s'arrêtait devant elle,

et déposait un baiser sur ses lèvres; mais bientôt après on voyait son front se rembrunir, ses yeux se baisser comme pour éviter les regards de Marie, et alors un sentiment d'inquiétude, de tristesse, se peignait sur tous ses traits.

D'Aubigny a fait apporter à déjeuner dans sa chambre, qui est devenue depuis la veille celle de Marie ; mais Legris est un valet discret, éprouvé; il voit tout et ne voit rien. Jamais ses yeux ne se portent sur les dames qui viennent chez son maitre : c'est un domestique qui sait son monde et auquel on peut se fier.

Tout en déjeunant Marie ne parle à Daubigny que de son amour, elle ne semble plus penser à madame de Stainville; le nouveau sentiment qui remplit son âme lui fait tout oublier; pour elle, dans l'univers, il n'y a plus que l'homme auquel elle s'est donnée.

Mais le comte, habitué aux conquêtes, aux triomphes, ne se laisse déjà plus aller à ces douces illusions : le bonheur présent n'est pas tout pour lui. il pense à ce qui peut arriver ensuite. D'Aubigny réfléchit et il soupire, et il se reproche un moment d'égarement, de séduc-

tion qui n'a pas été calculée, mais qui peut également avoir des suites graves. Quand on réfléchit, quand on raisonne, il est rare que l'on soit bien amoureux; en effet, d'Aubigny n'était pas épris de Marie ; mais il la trouvait charmante ; et, en voyant couler ses larmes, en entendant cette jeune fille lui dire qu'elle l'aimait, il s'était senti vivement ému , et il avait cédé à cet amour qui s'offrait si naïvement à lui. Quel est l'homme qui eût été plus sage?... Rappelez-vous la position d'Alfred et de Marie, ce tête-à-tête que rien ne pouvait troubler ; cette jolie fille qui versait des pleurs en rappelant au comte ses paroles d'amour, et dites si, à sa place vous n'auriez pas succombé! Tous les hommes ne sont pas des saint Antoine! et je crois que les dames ne nous sauraient pas gré de lui ressembler.

Mais ordinairement les réflexions ne suivent pas si vite une nuit de bonheur. Dans plusieurs circonstances semblables , d'Aubigny s'était abandonné aux plaisirs sans s'inquiéter de l'avenir. Si cette fois il n'est plus le même, s'il est troublé, rêveur près de celle qui lui a donné tant de preuves de tendresse, c'est qu'il a deux

motifs pour se repentir de sa faute : d'abord il n'a point d'amour pour Marie, ensuite il est passionnément amoureux d'une autre femme. Madame d'Armentière est toujours son idole ; sa passion pour elle s'accroît chaque jour ; c'est que tout en lui laissant voir qu'elle l'aime, la belle veuve ne lui a rien accordé ; c'est qu'elle lui a bien fait positivement entendre qu'elle ne serait jamais sa maîtresse, et que le comte serait encore trop heureux qu'elle voulût bien l'accepter pour époux. Mais madame d'Armentière hésite, balance, avant de former de nouveaux nœuds, elle veut être bien certaine de l'amour de D'Aubigny ; elle veut aussi qu'il ait renoncé à toutes ses folies, à toutes ses intrigues galantes qui l'avaient rendu si redoutable près des dames, et le comte lui jurait tous les jours qu'il était entièrement corrigé.

Voilà où en étaient les choses lorsque d'Aubigny avait trouvé Marie, abritée sous la porte cochère de la maison dans laquelle demeurait madame d'Armentière, et voilà pourquoi le comte était inquiet, soucieux lorsqu'il n'aurait dû songer qu'à parler d'amour à cette pauvre jeune fille qui venait se donner à lui.

« Mon ami... qu'avez-vous donc?... vous » ne me regardez plus? » dit Marie en mettant sa main dans celle du comte.

« — Ah! pardon, Marie..... je pensais.... je » réfléchissais... — Ah! moi je ne pense plus » qu'au bonheur d'être avec vous, de vous ai- » mer, de vous entendre m'en dire autant, car » vous m'aimerez toujours, n'est-ce pas?... oh! » vous me l'avez juré, et je vous crois. — Oui, » sans doute, je vous aime... mais cela n'empê- » che pas de songer à ce qui me reste à faire, à » ce que vous direz en entrant chez madame de » Stainville. — Chez madame de Stainville..... » ah! mon Dieu! je n'y pensais plus... il faut » donc que je retourne chez elle, mon ami, je » croyais que je resterais avec vous, je dois de- » venir votre femme, puisque vous m'aimez » toujours, et que je serai duchesse, eh bien! » alors à quoi bon nous quitter? — Marie, vous » ne connaissez ni le monde, ni les devoirs » qu'il impose, il faut au contraire cacher avec » soin ce qui s'est passé entre nous, votre sé- » jour ici doit être un mystère; songez donc que » vous devez retrouver votre mère. — Et si elle » apprenait... — Ah! vous avez raison... Mon

» Dieu ! je la ferais rougir !... Ah ! mon ami....
» l'amour me faisait tout oublier ! Excusez-moi !
» et soyez mon guide ; dites-moi ce que je dois
» faire ; je ne me conduirai que d'après vos con-
» seils.

» — Pauvre petite !.... que je voudrais vous
» voir heureuse. » dit le comte en soupirant.

« — Mais je le serai... et d'ailleurs ne le suis-
» je pas déjà, puisque vous m'aimez... Voyons,
» que dirai-je à madame de Stainville, un ro-
» man, n'est-ce pas ? est-ce celui que nous avons
» fait hier ensemble ? »

Marie baisse les yeux et rougit en disant ces derniers mots : en ce moment elle était si jolie, qu'il eût fallu être de marbre pour ne point voler dans ses bras. Je n'ai jamais connu d'hommes de marbre, et le comte, qui était un faible mortel, tomba aux genoux de Marie. Pendant assez longtemps leur conversation fut interrompue.

« — Eh bien, mon ami, que conterai-je à
» madame de Stainville ? » dit Marie lorsqu'on revint à la conversation.

» — Ce que vous lui direz.... ah ! c'est juste...
» nous l'oublions toujours... Près de vous, Ma-

» rie, il est difficile de n'écouter que sa raison !
» — J'aime bien mieux que vous écoutiez votre
» cœur — Il faut pourtant nous arrêter à quel-
» que chose... D'abord il est bien convenu que
» vous ne parlerez ni de Daulay, ni de Bellépê-
» che, ni de moi. — Oui, c'est bien entendu...
» Mais enfin que dirai-je !... car depuis près de
» quatre mois que j'ai quitté la maison de cam-
» pagne de madame de Stainville, il faut bien
» que j'aie été quelque part. — Oh ! sans doute.
» — Il faut refaire un roman à nous deux, mon
» ami. »

Le comte sourit ; mais comme on ne peut pas toujours faire des romans, même avec une jolie femme, il s'écrie : « Après tout !... dites
» la première chose venue ! Madame de Stain-
» ville sera trop contente de vous revoir pour
» vous chicaner sur votre récit.... Cette pauvre
» dame est d'autant plus désolée de votre
» disparition, qu'elle a pris sur elle de vous
» retirer de chez maître Gobinard, et que c'est
» à elle maintenant que l'on vous réclamera. —
» Il est bien certain que sans madame de Stain-
» ville je serais encore au Tourne-Bride... — En
» arrivant chez elle, vous vous jetterez dans ses

» bras... elle vous embrassera, et vous lui con-
» terez d'une voix émue que des hommes... in-
» connus, vous ont enlevée de chez elle, qu'on
» vous a placée dans une voiture, que l'on vous a
» conduite dans un château où un monsieur...
» que vous n'avez jamais vu, est venu vous décla-
» rer son amour. Vous ne l'avez pas écouté, mais
» il vous a gardée prisonnière, et tous les jours
» il revenait vous parler de sa flamme sans plus
» de succès. Enfin, un matin, on a oublié de vous
» enfermer, vous êtes descendue dans un jardin,
» vous y avez trouvé une petite porte... il y en a
» dans tous les jardins... vous l'avez ouverte et
» vous vous êtes trouvée dans la campagne. Ne
» sachant où vous étiez, vous avez marché
» longtemps... bien longtemps..... enfin un
» paysan vous a dit que vous n'étiez plus loin de
» Paris ; vous avez rassemblé vos forces pour y
» arriver et vous jeter dans les bras de votre
» protectrice. Voilà votre roman ; comment le
» trouvez-vous? — Oh ! très-bien... — Retien-
» drez-vous tout ce que je vous ai dit? — Je
» n'oublierai pas un mot!...... Il n'y a qu'une
» chose que je ne m'explique pas.... puisque je
» ne savais pas l'adresse de madame de Stain-

» ville, comment aurai-je pu y aller seule ?.....
» — Mais il sera sensé que vous la saviez.......
» que vous l'aviez entendu dire... Eh! mon
» Dieu! quand on fait une intrigue, il ne faut
» pas s'effrayer des invraisemblances... ce n'est
» pas un roman de mœurs que vous faites, c'est
» du romanesque, du dramatique. Je vous le
» répète, contez tout cela avec assurance, et
» personne ne se permettra de mettre en doute
» cette singulière aventure. — Je vous ai promis
» de suivre vos conseils ; je vous jure que je
» n'ajouterai, que je ne changerai pas un mot à
» votre roman. — Ainsi.... maintenant.... rien
» ne vous empêche de retourner chez madame de
» Stainville. »

Marie baisse les yeux et soupire en disant à demi-voix :

« — Oui... j'y retournerai..... mais aujour-
» d'hui..... il est bien tard..... je suis bien fati-
» guée..... et... . quand je resterais un jour de
» plus avec vous..... on ne le saura pas davan-
» tage! »

D'Aubigny ne se sent pas le courage de résister à ces douces paroles...... Marie le regardait si tendrement...... et il y avait tant d'a-

mour dans ses beaux yeux! Il fut convenu qu'elle ne retournerait chez madame de Stainville que le lendemain.

Le lendemain arriva; Marie se sentit encore plus fatiguée ; elle ne pouvait à peine tenir sur ses jambes; il y aurait eu conscience de la renvoyer dans cet état de faiblesse. Le comte ne la renvoya point.

Le jour suivant elle se fit une écorchure au pied qui la faisait boiter ; on ne laisse pas sortir une femme qui boite, et Marie ne sortit pas de sa retraite. Bref, elle passa six jours chez d'Aubigny , trouvant sans cesse quelque prétexte pour ne point le quitter. Mais la position du comte devenait embarrassante , il sortait à peine, et n'osait plus recevoir personne chez lui. A tous ceux qui se présentaient on répondait qu'il était absent. Cet état de choses ne pouvait durer; et le septième jour d'Aubigny se rappela qu'il était permis de se reposer. Il fit venir une voiture, y fit monter Marie qui pleurait, parce qu'elle aurait voulu rester encore; il l'embrassa tendrement, lui recommanda de nouveau la plus grande discrétion , et , après avoir bien donné l'adresse au cocher, il ren-

voya la jeune fille chez celle qui avait voulu être sa protectrice, mais dont la protection avait attiré à Marie de bien singulières aventures.

La voiture s'arrête rue Saint-Dominique, devant la demeure de madame de Stainville. Marie est donc enfin dans cette maison où elle brûlait d'arriver...... mais non... .. depuis qu'il ne tenait qu'à elle de s'y rendre, vous savez qu'elle en reculait sans cesse le moment.

Elle monte l'escalier..... elle entre chez madame de Stainville ; on était alors au milieu de la journée, et le concierge lui a dit : « Madame » est chez elle. »

Marie pénètre dans le salon presque aussi vite que la domestique, qui l'a reconnue et a couru l'annoncer.

« Marie !.... ce serait ma chère Marie !... se » pourrait-il ! » s'écrie madame de Stainville en quittant son fauteuil pour aller au-devant de la jeune fille, et presqu'au même moment Marie se précipite dans ses bras.

« Oui, c'est elle !... c'est bien cette chère en» fant que je croyais à jamais perdue ! reprend

madame de Stainville en embrassant Marie; « ah! que je suis contente!... quel bonheur!.. » Ah! messieurs! partagez ma joie!...... Marie » nous est enfin rendue! »

Les deux messieurs auxquels ces mots s'adressaient étaient Daulay et Bellepêche, que le hasard avait justement réunis ce jour-là chez madame de Stainville. Mais, bien loin de partager la joie de cette dame, en entendant nommer Marie, en voyant entrer la jeune fille, ces deux messieurs ont fait une singulière mine; leur embarras, leur confusion les eût certainement trahis si, en ce moment, on les eût observés; mais madame de Stainville n'était occupée que de Marie. Quant à celle-ci, en apercevant dans le salon Daulay et Bellepêche, elle n'est pas maîtresse d'un mouvement d'effroi; mais bientôt, se rappelant qu'elle a promis au comte la plus entière discrétion, elle cache ce qu'elle éprouve et ne semble émue que par le plaisir qu'elle ressent en se retrouvant avec sa bienfaitrice.

« Chère amie! » dit madame de Stainville en faisant asseoir la jeune fille près d'elle, « mets- » toi là... et dis-nous bien vite ce qui t'est arri-

» vé !... Tu dois penser combien il me tarde de » savoir quels événements t'ont retenue si long- » temps loin de moi. — Je vais vous en faire le » récit, madame. »

En ce moment Daulay se lève, et Bellepêche en fait autant.

« Je me rappelle que j'ai affaire chez moi ! » dit le jeune homme en cherchant son chapeau.

« — Je crois que j'ai un rendez-vous pour » cette heure-ci ! » dit Bellepèche en cherchant sa canne.

» — Comment! messieurs, vous voudriez » vous éloigner lorsque ma petite Marie va nous » faire le récit de ses aventures ! » s'écrie madame de Stainville d'un air piqué, « ah!....... » voilà qui marquerait bien peu d'intérêt pour » notre jeune duchesse... et je ne puis croire » que telle soit votre intention ! »

La ton de madame de Stainville annonçait qu'elle pourrait se fâcher. Ces messieurs ne savent quel parti prendre! mais dans leur indécision, ils se laissent retomber sur leur siége, et Marie commence aussitôt son récit.

A mesure que la jeune fille parle, ces mes-

sieurs changent de visage, leur physionomie s'éclaircit, leur bouche sourit, leur embarras se dissipe; ils semblent porter le plus vif intérêt à un récit que d'abord ils n'écoutaient qu'à contre-cœur ; de temps à autre ils témoignent même de leur émotion par les exclamations qui leur échappent.

« Pauvre demoiselle !..... » s'écrie Daulay, » quelle aventure !...

» — C'est plein d'intérêt ! » dit Bellepêche en se mouchant ; « cela me rappelle une histoire » que l'on m'a contée en Suisse.

» — Mais taisez-vous donc, messieurs, » s'écrie madame de Stainville ; « laissez parler notre » chère Marie. »

La jeune fille achève son récit, qu'elle a fait tel que d'Aubigny le lui a dicté. Lorsqu'elle a fini, sa protectrice l'embrasse encore en lui disant :

« Ah ! ma chère Marie ! quel bonheur que » vous avez pu échapper à cet homme.... Votre » innocence a couru de grands périls; mais, grâce » au ciel, vous voilà toujours digne de la ten- » dresse de votre illustre mère !..... Et vous ne

» vous rappelez pas avoir vu quelque part cet » homme qui vous a fait enlever?

» — Non, madame..... — C'est bien singu- » lier!

» — Mais je ne vois là rien d'extraordinaire, » dit Daulay; « c'est quelqu'un qui aura remar- » qué en secret mademoiselle..... Frappé de sa » beauté, et connaissant peut-être le secret de » sa naissance, il aura employé ce moyen pour » tâcher de la séduire. Ce sont de ces aventures » qui arrivent fréquemment.

» — Cela arrive tous les jours! » ajoute aussitôt Bellepêche.

« — Oui, » dit madame de Stainville, « je » crois que Daulay a deviné juste, cet homme » savait probablement de quel sang vous êtes » née, peut-être même est-ce un ennemi secret » de madame Valouski... Qui sait si cet homme » ne fut point cause que jadis elle fut obligée » de cacher votre naissance, et de vous faire » élever secrètement dans une auberge?

» — Tout doit nous le faire suposer, » dit Daulay.

» — Moi, j'en mettrais ma main au feu! » reprend Bellepêche.

Marie ne dit rien ; car elle est très-étonnée du succès que vient d'obtenir son roman auprès de sa protectrice ; elle ne sait pas encore que, dans le monde, on accueille toujours avec empressement ce qui est fabuleux, tandis qu'on reste froid pour la vérité.

« Et vous n'avez pu savoir le nom de cet » homme ? » reprend bientôt madame de Stainville en s'adressant à Marie.

Non, madame. — Ni le non du séjour où » l'on vous a menée ? — Non, madame. — C'é» tait un chateau sans doute ? — Je crois que » oui, madame. — Oh! point de doutes ! c'est » quelque personnage puissant ! Mais votre il» lustre mère doit le connaître, elle percera ce » mystère.

» — Il n'y a point de doute qu'elle pourra le » percer, » dit Bellepèche en se rengorgeant dans sa cravate, afin de cacher une assez grande estafilade qu'il avait au-dessous de l'oreille gauche, blessure qu'il s'était faite un certain jour en tombant sur des verres et des bouteilles, vous savez à quelle occasion.

« Enfin, ma chère Marie, vous voilà près de » moi, » dit madame de Stainville en entourant

la jeune fille de ses bras, « et désormais je ré-
» ponds bien qu'on ne vous en arrachera plus!...
» Oh! je ne vous quitterai pas d'une minute,
» jusqu'au moment où je vous remettrai dans
» des mains bien chères. Mais, jugez, mon en-
» fant, si je devais être désolée de votre dispa-
» rition : J'ai reçu des nouvelles de la duchesse
» de Valousky..... dans trois semaines elle doit
» être ici...

» — Dans trois semaines! » s'écrie Marie...
« Oh! quel bonheur!

» — J'aurais été si malheureuse de ne plus
» pouvoir lui présenter sa fille! Marie, grâce au
» ciel, il n'en sera pas ainsi, et je lui rendrai
» sa charmante Marie toujours aussi pure, aussi
» digne de son amour! »

Bellepêche fait un léger hochement de tête, en se disant à lui-même :

» Toujours aussi pure... hum!... hum! que
» diable a-t-elle fait depuis huit jours qu'elle
» m'a quitté.... Si elle a été à la caserne avec
» son protecteur.... cela devient terriblement
» scabreux, Au reste, ce ne sont plus mes affai-
» res. Cette jeune fille s'est montrée généreuse

» envers moi et M. Daulay, et désormais je » croirai tout ce qu'elle voudra. »

Daulay en pensait autant que Bellepêche, et se disait : « Depuis deux mois que Marie s'est » échappée d'avec moi, elle aurait fort bien pu » revenir chez sa protectrice... Elle aura donné » ce temps à sa reconnaissance pour ce jeune » soldat!.... Cette jeune fille est beaucoup plus » rusée que je ne le pensais ; mais son roman » est très-bien trouvé, et ce n'est pas moi qui le » démentirai. »

Madame de Stainville s'empresse de réinstaller Marie chez elle, de la combler de présents, de bijoux, de lui acheter tout ce qui est à la mode. Son amitié , sa générosité pour la jeune fille semblent avoir augmenté encore depuis qu'elle a été séparée d'elle , Marie se laisse faire, elle met de belles robes, et pare ses cheveux de fleurs ou de rubans; car elle se sent un nouveau désir de plaire, de paraître belle aux yeux de celui dont elle espère devenir la femme.

Madame de Stainville présente Marie dans le monde, comme une jeune personne de haute naissance que ses parents lui ont confiée. Le monde n'en demande pas davantage, et fait

très-bon acceuil à Marie, parce qu'elle est jolie, que sa toilette est élégante, et qu'elle commence à savoir assez bien la porter.

Le troisième jour de sa installation chez sa protectrice, Marie y voit venir madame d'Armentière ; son cœur se serre à l'aspect de cette dame, car elle sait bien que le comte d'Aubigny en était épris ; mais la jeune fille se flatte d'avoir chassé sa rivale du cœur de celui qu'elle aime... Elle croit aux serments que d'Aubigny lui a faits, dans un de ces moments où il est d'usage de se jurer quelque chose.

De son côté, madame d'Armentière laisse éclater une grande surprise en revoyant Marie.

« Eh quoi! mademoiselle est donc retrou- » vée? dit la belle veuve d'un ton qui n'annon- » çait pas une joie bien vive.

« — Oui, madame, oui, elle nous est enfin » rendue, cette chère enfant ! » répond madame » de Stainville. « Ah! si vous saviez de quelle » intrigue extraordinaire elle a failli être vic- » time.

» — Je ne doute pas qu'il ne soit arrivé à » mademoiselle beaucoup d'aventures, » répond madame d'Armentière en souriant à demi;

« mais ce serait peut-être indiscret de demander à les connaître.

» — Ah! par exemple, vous, notre amie, » vous qui connaissez le secret de la naissance » de Marie... oh! vous allez tout savoir. »

Et madame de Stainville s'empresse de répéter à madame d'Armentière ce que Marie lui a conté. La belle veuve écoute d'un air fort incrédule, parfois même un sourire moqueur parait sur ses lèvres, et lorsque le récit est terminé, elle s'écrie: « En vérité, voilà qui pour» rait ajouter un chapitre de plus aux *Mille et* » *une Nuits* ou aux *Magasin des Enfants;* ma» demoiselle est une véritable héroïne de ro» man; et ce qu'il y a de plus merveilleux, » dans tout cela, c'est que dans ces aventures » extraordinaires, où une femme qui connaît le » monde succomberait souvent, les jeunes per» sonnes... comme mademoiselle, en sortent » toujours sans y perdre un seul cheveu. »

Marie baisse les yeux, rougit, et ne sait quelle contenance tenir; madame d'Armentière s'aperçoit de l'embarras de la jeune fille, et, fâchée peut-être d'avoir été trop loin, elle s'empresse d'ajouter:

« Enfin, mademoiselle vous est rendue, » c'est le point principal, et je désire beaucoup » que vous soyez bientôt à même d'assurer son » bonheur.

» — Cela ne saurait tarder, » dit madame de Stainville, qui n'a pas paru remarquer les observations malignes de la jeune veuve, « oui, » bientôt le sort de ma chère Marie sera digne » d'envie, puisque incessamment la duchesse » de Valousky revient à Paris. Mais alors même » que les espérances que j'ai conçues pour Ma» rie ne se réaliseraient pas, alors qu'on ne lui » donnerait pas un nom et un titre, certes, elle » ne m'en serait pas moins chère ; je l'aime » trop pour cesser d'être son amie... cette » chère enfant, si aimable, si jolie, si inté» ressante... Oh! mon amitié ne lui manquera » jamais.

» — Mademoiselle doit être persuadée que » c'est pour elle seule qu'on l'aime, » dit Daulay, « et fût-elle née sous le chaume, on rendrait » également justice à ses attraits et à ses aima» bles qualités.

» — Oui, assurément, » dit à son tour Bellepêche ; « moi, d'ailleurs, j'estime les personnes

» pour leur mérite personnel, et nullement
» pour leur fortune... Fi donc la fortune!.....
» En Suisse, on ne fait aucun cas de la fortu-
» ne. . surtout sur le haut des glaciers. »

Marie fait une révérence à tous ces compliments, et madame d'Armentière se dit : « Voilà
» de bien belles protestations, mais je plains
» cette jeune fille si elle est un jour obligée de
» mettre ces amitiés-là à l'épreuve ! »

En quittant d'Aubigny, Marie lui avait fait promettre de venir souvent la voir chez madame de Stainville; cependant elle est depuis plusieurs jours chez sa protectrice, et le comte ne s'y est pas encore présenté. Marie soupire en secret, elle brûle de revoir celui qu'elle aime, et elle est forcée de cacher ses ennuis, de dissimuler même son émotion lorsque devant elle on parle du comte.

Enfin d'Aubigny vient faire une visite à madame de Stainville, et il salue respectueusement Marie, en disant : « J'ai appris par ma-
» dame d'Armentière que mademoiselle était
» enfin retrouvée..... et j'espère qu'elle ne
» doute pas du plaisir que cette nouvelle m'a
» causé. »

Marie balbutie quelques mots, la vue de d'Aubigny lui cause une si vive émotion, qu'elle peut à peine s'exprimer. Le comte sait adroitement occuper madame de Stainville, de manière à ce qu'elle ne remarque pas le trouble de Marie. Mais pendant tout le temps que d'Aubigny est près d'elle la jeune fille sent son cœur serré par la contrainte qu'il faut s'imposer. Peu habituée encore aux coutumes du monde, il lui semble cruel d'affecter de l'indifférence pour celui qu'elle voudrait pouvoir presser contre son cœur.

Un seul instant Marie se trouve seul avec le comte. Elle en profite pour presser tendrement sa main, en lui disant :

« Vous m'aimez toujours, n'est-ce pas? —
» Oui, Marie, oui... je vous aime... — C'est que
» vous me regardez à peine... — Vous savez bien
» qu'il faut cacher à tous les yeux notre inti-
» mité ! — Ah ! que cette contrainte est pénible !
» Mais vous m'épouserez, n'est-ce pas?..... —
» Chut !... silence, Marie !... on revient. »

En effet, madame de Stainville revenait, et d'Aubigny ne tarde pas à prendre congé. Quelques jours après, il vient de nouveau voir Ma-

rie. Mais madame d'Armentière était alors chez madame de Stainville. A l'aspect de la belle veuve, le comte se sent embarrassé, et pendant tout le temps que dure sa visite, il ne jette pas un tendre regard sur Marie ; au contraire il affecte de lui parler avec plus de froideur.

La jeune fille est désolée, et lorsque le comte est parti, elle maudit encore plus ce monde qui oblige à une contrainte continuelle, en se disant : « Pourtant je suis duchesse, et c'est bien » singulier que l'on ne puisse pas avouer que » l'on est amoureux de moi. »

CHAPITRE XXIII.

LA DUCHESSE DE VALOUSKY.

—

Un mois s'était écoulé depuis que Marie habitait de nouveau chez madame de Stainville, lorsqu'un matin celle-ci reçut une lettre qui lui causa de grands transports de joie, et elle courut aussitôt à l'appartement de sa protégée, en lui criant de loin :

« Ma chère enfant... la duchesse arrive.....
» elle sera ici demain... Cette lettre me l'an-
» nonce, en me disant que sa première visite
» sera pour moi!..... Ah! quel bonheur!
» tu vas retrouver une mère... elle va te pres-

» ser sur son cœur, et je serai témoin de ce ta-
» bleau !

» — Oh ! oui, madame, c'est un grand bon-
» heur !... je suis bien contente !... Au moins
» quand ma mère m'aura reconnue... nom-
» mée sa fille... on ne craindra plus... Si... en-
» fin, si quelqu'un voulait m'épouser... il pour-
» rait le dire.

» — Quelqu'un !..... Oh ! sois tranquille,
» ma belle Marie, tu ne manqueras pas de
» soupirants, tu n'auras que l'embarras du
» choix. »

« Le mien sera bientôt fait ! » se dit la jeune fille en étouffant encore un soupir, qu'elle espère être le dernier ; car une fois reconnue par sa mère, elle ne doute pas que le comte ne s'empresse de demander sa main, et ce n'est pas là un des moindres motifs de sa joie.

« Je veux que tous nos amis, tous ceux qui
» connaissent le mystère de ta naissance, soient
» témoins de ton bonheur, » dit madame de Stainville. « Daulay va venir, je le prierai de
» prévenir d'Aubigny, Bellepêche, madame
» d'Armentière, afin qu'ils viennent ici demain,
» et ils viendront. Oh ! je suis certaine qu'ils

» voudront jouir de l'ivresse que je vais causer à
» madame de Valousky. »

Madame de Stainville est comme une folle ; elle va, vient, donne des ordres, écrit des lettres; elle a envie de donner une fète, puis elle pense qu'il vaut peut-être mieux laisser goûter à la duchesse un bonheur intime que trop de monde troublerait ; mais ce qu'elle veut surtout pour le lendemain, c'est que la toilette de Marie soit charmante, qu'il ne lui manque rien, qu'elle ajoute encore à sa beauté. D'ailleurs, depuis quelques jours le teint de Marie a perdu de sa fraîcheur, ses yeux sont battus, ses jolis traits semblent altérés : il faut donc que l'art lui rende cet éclat que la nature capricieuse semble vouloir lui retirer.

Daulay arrive ; on lui apprend la grande nouvelle, on le charge de la répandre ; puis, à chaque instant de la journée, madame de Stainville va regarder Marie, elle refait une boucle de ses cheveux, retouche quelque chose à sa coiffure, et s'écrie : « Oh! tu seras charmante...
» Demain mon coiffeur sera ici à neuf heures
» du matin... c'est fâcheux que tu aies les yeux
» battus... l'air fatigué depuis quelques jours...

» Est-ce que tu te sens malade, ma chère amie ?
» — Non, madame, je n'ai rien. — Santé de
» jolie femme... . on est journalière ; mais de-
» main tu seras ravissante ! je veux que la du-
» chesse soit folle de toi. »

Il est enfin arrivé ce jour si impatiemment attendu, et qui doit faire époque dans la vie de Marie. La jeune fille n'a point dormi, tant elle est émue d'avance à l'idée qu'elle va voir sa mère. Madame de Stainville n'a guère reposé non plus ; car elle croit déjà entendre les remercîments dont son amie, la duchesse, va l'accabler. Tout est en l'air dans la maison. De bonne heure ces dames s'occupent de leur toilette ; comme elles ne savent pas précisément à quelle heure madame de Valousky doit arriver, elles ne veulent pas être en retard.

Sur les onze heures arrive Bellepêche en grande tenue, costume noir des pieds à la tête ; on croirait qu'il va assister à une grande cérémonie ; mais le vieux garçon veut toujours être beau ; d'ailleurs il n'a pas renoncé à tout espoir, et s'il ne plaît pas à la petite duchesse, il veut essayer d'être plus heureux avec sa mère.

Il salue Marie encore plus humblement que de coutume.

« Nous vous savons gré de votre empresse-
» ment, » lui dit madame de Stainville, « il
» prouve l'intérêt que vous portez à notre chère
» enfant..... mais je ne doute pas que nos bons
» amis ne vous suivent de près.

» — Je suis toujours exact, » dit Bellepêche;
» quand je voyageais en Suisse, mes guides l'é-
» taient toujours moins que moi. »

Daulay ne tarde pas à arriver, et quelques instants après on annonce madame d'Armentière. Le comte seul ne vient pas; il a pensé qu'il faudrait encore se trouver entre Marie et sa belle veuve, et pour lui cette position est trop embarrassante. D'ailleurs, que lui importe à lui que Marie soit reconnue duchesse, cela ne changera rien à ses projets. Il souhaite tout le bonheur possible à la jeune fille qui s'est donnée à lui; mais ce bonheur il ne veut pas se charger de le lui faire goûter. C'est presque toujours ainsi que dans le monde on est utile à ses amis.

Midi sonne, et la duchesse de Valousky n'est point encore arrivée. Une heure, deux heures

s'écoulent encore, et personne ne vient. Chacun grille d'impatience ; on se regarde, on va aux fenêtres, on écoute, et, au moindre bruit, Marie devient tremblante ; enfin un bel équipage s'arrête devant la maison : une dame très-parée en descend.

« La voilà ! c'est elle ! » s'écrie madame de Stainville, « je la reconnais... quoique nous ne » nous soyons pas vues depuis longtemps..... » C'est toujours sa belle, son élégante tournure. » Allons, ma chère Marie, ne tremble pas, ne » dis rien, contente-toi d'abord de la saluer » comme tout le monde, et laisse-moi préparer » la reconnaissance. »

Un domestique annonce : « Madame la du- » chesse de Valousky. »

Tout le monde se lève dans le salon, où l'attente d'un grand événement se peint sur toutes les physionomies.

La duchesse de Valousky est une femme de cinquante ans, qui a été fort belle, qui a encore de beaux traits et une tournure noble, mais dont les yeux ont presque toujours une expression de hauteur et de dédain, tandis que

sur ses lèvres erre un sourire moqueur et prétentieux.

Madame de Stainville court au-devant de la duchesse ; les deux amies s'embrassent, mais madame de Valousky fait en sorte que cela n'efface pas son rouge et ne dérange pas ses plumes ; cependant elle daigne faire une révérence gracieuse à toute la compagnie.

« Enfin, vous nous êtes donc rendue ! » dit madame de Stainville. « Ah ! vous ne pouvez » pas deviner avec quelle impatience vous êtes » attendue ici...

» — Je vous remercie, ma chère amie, de » la joie que vous cause mon retour, » répond la duchesse en se jetant sur un sofa. « Je vous » certifie que j'en éprouve aussi beaucoup à re- » voir mes anciennes connaissances et à me re- » trouver à Paris.

» — Oh ! mais... vous avez encore un motif » bien puissant de vous réjouir... d'après ce que » vous m'avez écrit..... et, tenez, ma chère du- » chesse, excusez-moi, j'ai peut-être été indis- » crète....... mais j'ai lu votre lettre devant les » personnes que vous voyez ici...

» — Comment? quelle lettre? » répond la duchesse.

» — Celle où vous me dites que vous avez » laissé en France, au village de Vétheuil, à » l'auberge du Tourne Bride, l'objet de vos plus » chères affections...

» — Ah! oui... je me rappelle... Eh bien! il » n'y a aucun mal à cela, ma chère amie; car » ce dont je faisais mystère alors n'en sera plus » un aujourd'hui; grâce au ciel, je ne cacherai » plus rien.

» — Vraiment! oh! que vous me faites plai- » sir en me disant cela... car j'ai agi un peu » sans votre permission dans tout cela... — Vous » avez agi..... je ne vous comprends pas. — Je » vais m'expliquer. Et d'abord je dois vous dire » que j'ai deviné quel est cet objet chéri que » vous brûliez de revoir... que vous aviez con- » fié à la digne femme qui tenait l'auberge où » vous avez passé quelques jours.

» — Vous avez deviné... j'avoue que cela me » surprend. — Ah! je le crois... mais j'ai deviné » pourtant....... ces messieurs peuvent vous le » dire...

» — Oui..... madame de Stainville a sur-le-

» champ trouvé le nœud de tout ce mystère, » dit Daulay.

« — Nous avons trouvé le nœud, » dit Bellepêche ; tandis que Marie, inquiète, tremblante, regarde la duchesse et cherche à lire dans ses yeux.

« — Eh bien, vous me surprenez beaucoup, » reprend la duchesse ; « car je pensais que c'é-
» tait un secret pour tout le monde.

» — Ce pouvait être un secret fort difficile à
» trouver pour ceux qui n'auraient pas su les
» autres circonstances qui étaient à ma connais-
» sance. Enfin, ma chère duchesse, voulant
» vous procurer le bonheur de revoir plus tôt
» l'objet de vos plus tendres affections... vou-
» lant vous montrer tout l'intérêt que je lui
» porte... j'ai osé... lui faire quitter le modeste
» asile où vous l'aviez laissé....... et c'est chez
» moi... c'est ici que vous allez goûter l'ivresse
» la plus pure.

» — Comment! c'est ici?..... chez vous?.....
» voilà une surprise charmante!... et moi qui
» ai fait partir hier au soir mon domestique
» pour Vétheuil, en lui ordonnant de se rendre
» au Tourne-Bride, et d'y réclamer mon tré-

» sor... car c'est un véritable trésor pour moi...
» c'est mon enfant, enfin....

» — Votre enfant !... Ah! j'attendais ce doux
» mot! Eh bien, il est ici, ma chère..... il est
» devant vous; viens, ma belle Marie, viens te
» jeter dans les bras de ta mère! »

Et madame de Stainville, prenant Marie par la main, la pousse presque sur la duchesse; mais celle-ci faisant deux pas en arrière, tandis que de sa main droite elle semble vouloir repousser la jeune fille, s'écrie d'un ton presque courroucé :

« Sa mère!..... J'ai une fille, moi?..... Ah!
» par exemple, cela est un peu fort!... Madame
» de Stainville, voilà une plaisanterie que je
» trouve très-déplacée. »

Il faut voir alors le changement qui s'opère sur tous les visages : Daulay et Bellepêche restent la bouche béante; madame de Stainville semble foudroyée; Marie devient pâle et confuse; madame d'Armentière est la seule dont la physionomie ait peu varié; on aurait dit qu'elle avait à son tour deviné cet événement.

« Comment!... comment! vous n'avez pas
» une fille! » s'écrie madame de Stainville lors-

» qu'elle peut retrouver la parole. « Comment ! » cet objet chéri... qui fait battre votre cœur... » ce n'est pas un enfant... que vous avez laissé » mystérieusement à Vétheuil ?

» — Non, madame... non... En vérité, vous » donnez bien légèrement des enfants à vos » amies !... Vous avez de singulières idées sur » leur vertu !...

» — Mais, madame... votre lettre... ces mots : » J'ai logé dans une auberge, j'y ai laissé l'objet » de mes plus chères affections....... — Eh ! » oui, madame, oui, j'y ai laissé le premier » volume de mes mémoires !... que j'avais com- » mencés sous l'empire et que je n'osais pas » mettre au jour sous la restauration, parce que » j'y parlais souvent de Napoléon ; et, ne vou- » lant pas voyager avec ce manuscrit, je le re- » mis à la maîtresse de l'auberge, en lui faisant » jurer de n'y point jeter un œil indiscret !..... » Voilà, madame, voilà quel est l'enfant que je » brûle de revoir... c'est celui de mon esprit, de » mon imagination, et je n'en ai jamais eu » d'autres, je vous prie de le croire.

» — Un volume de mémoires !... » murmura madame de Stainville en se laissant aller sur un

fauteuil. « Ah! je ne me le pardonnerai ja-
» mais.

» — Un manuscrit! » dit Daulay en riant aux éclats; « ma foi, le quiproquo est précieux!...

» — Ce n'était pas une petite duchesse!... » se dit Bellepêche en rongeant ses oncles. « Ah! » mon Dieu! et j'ai dépensé neuf cents francs » pour elle!... »

Marie baisse la tête et ne prononce pas un mot.

« Allons, allons, ma chère amie, » reprend la duchesse d'un ton railleur, « avouez que vous » n'avez pas été heureuse dans vos conjectures... » Je crois que le parti le plus sage est de rire » de tout ceci. Quant à mademoiselle, j'en suis » bien fâchée, mais il faudra qu'elle ait la bonté » de chercher une autre mère, et pour moi, je » ne suis plus inquiète que d'une chose, c'est » de savoir si mon domestique va me rapporter » mon véritable enfant... J'ai dit chez moi qu'on » me l'envoie ici dès qu'il sera de retour... Ah! » si mes mémoires étaient perdus, je ne m'en » consolerais pas.

» — Un domestique et un paysan demandent

» madame de Valousky, » dit un valet en pa-
» raissant à l'entrée du salon.

« — Ah! c'est ce que j'attends! » s'écrie la duchesse. « Laissez entrer... vous permettez,
» n'est-ce pas, madame de Stainville? »

Madame de Stainville est tellement abasourdie du quiproquo qu'elle a commis, qu'elle ne trouve plus la force de répondre. Mais déjà le domestique de la duchesse entre dans le salon, suivi d'un paysan que la compagnie connaît fort bien, c'est Gaspard.

« Excusez, mesdames et la société, » dit le paysan sans ôter son chapeau, « j'ai pas eu le
» temps de mettre mon habit des dimanches,
» mais ce grand galonné m'a dit que c'était
» pressé, et je suis venu en petite tenue. »

La petite tenue de Gaspard consistait en une blouse fort sale, un pantalon tout crotté et un chapeau défoncé; mais en ce moment on s'occupe moins de sa toilette que de sa personne.

Le valet de la duchesse dit à sa maîtresse : « Madame, je me suis présenté à l'auberge du
» Tourne-Bride, j'y ai réclamé ce que vous y
» aviez laissé il y a dix-huit ans. Le maître de

» la maison m'a dit que c'était une jeune fille et
» qu'on devait vous la remettre ici.

« — Fort bien! » s'écrie madame de Valousky; « la plaisanterie se répand..... je vous
» en remercie, madame de Stainville. »

Madame de Stainville baisse le nez et reste anéantie.

Le valet reprend :

« J'ai dit à l'aubergiste qu'il faisait erreur ;
» qu'il ne s'agissait pas d'une jeune fille, mais
» d'un manuscrit que madame avait confié à sa
» femme. L'aubergiste avait l'air de croire que
» je me trompais, lorsque ce paysan qui se
» trouvait là s'est écrié : « Je sais ce que c'est...
» un paquet de papiers!... » Madame Gobinard
» ne l'a pas voulu confier à son mari, qu'elle
» savait trop curieux, mais elle me l'a remis à
» moi, parce que je ne sais pas lire, et qu'elle
» était bien sûre que je ne regarderais pas ce
» qu'il contient...

» — Eh! pardié, oui.. v'là la chose! et feue
» madame Gobinard n'était pas une femme
» bête... et la preuve qu'elle m'a confié ce ma-
» nuscrit, c'est que le v'là....... tel qu'on
» me l'a donné...... et que madame peut être

» ben sûre que je n'ai jamais mis le nez de-
» dans!. . »

En disant ces mots, Gaspard tire de dessous sa blouse un manuscrit assez volumineux, dont madame Valousky s'empare aussitôt, en s'écriant :

« C'est lui.... c'est mon volume..... ce sont
» mes Mémoires!.... Ah! cher enfant de mes
» loisirs..... que je suis heureuse de te retrou-
» ver!... Tenez, mon ami, prenez cette bourse,
» je ne saurais trop récompenser votre fidé-
» lité.

» — C'est pas de refus! » dit Gaspard en prenant la bourse; « c'est pour boire à vot' santé,
» et à celle de toute la compagnie.

» — Comment! méchant rustre, vous saviez
» que c'était un manuscrit que madame la du-
» chesse avait laissé au Tourne-Bride, » dit madame de Stainville en colère..... et vous
» nous avez laissé croire qu'il s'agissait d'un en-
» fant!

» — Ah! ma fine! écoutez donc!... vous di-
» siez tous : « C'est un enfant!... c'est Marie!..
» c'est sa fille qu'elle a laissée à Vétheuil...... »
» moi, j'ai pas voulu vous démentir. Et puis,

» après tout, madame pouvait aussi ben avoir » laissé deux paquets qu'un!... c'était pas mon » affaire!...

» — Il est vraiment original! » dit la duchesse en souriant.

« — Monsieur le marchand de prunes, » dit Daulay, « votre conduite, dans cette circonstance, est aussi rusée que perfide!

» — Oui, » dit Bellepêche, « ce grossier » paysan s'est permis de se jouer de nous!...... » il mériterait une sévère punition.

» — Ah! oui-dà... vous trouvez ça, vous au» tres! » répond Gaspard en toisant les deux messieurs d'un air goguenard; « ah! on devrait » me punir.... parce que j'ai laissé croire à une » petite fille coquette, vaniteuse, et fière de ses » grands yeux, qu'elle était la fille d'une du» chesse...... Et quoi qu'on vous fera donc, à » vous deux? à vous d'abord, monsieur Daulay, » qui avez enlevé Marie de chez madame, qui » l'avez envoyée à Paris dans une chambre, en » lui faisant croire qu'elle était chez sa protec» trice, et puis qui vouliez la traiter en Cosa» que, si un brave soldat de mes amis ne s'était » pas trouvé là pour la défendre? »

Daulay devient blême. Madame de Stainville s'écrie :

« Serait-il possible!..... Monsieur Daulay » avait enlevé cette petite fille!... il était amou- » reux d'elle!... Ah! quelle horreur!.... quelle » indignité!

» — Ce paysan ne sait ce qu'il dit! » balbutie Daulay.

« — Je ne sais ce que je dis! » s'écrie Gaspard, « ah! n'ayez pas le malheur de me dé- » mentir, ou je vous aplatis les épaules comme » des côtelettes!... D'ailleurs, si on avait besoin » de preuves, je n'en manquerais pas..... et de- » mandez à Marie si je mens. Quant à vous, » monsieur Grossepêche, qui faites votre fanfa- » ron, vous avez voulu aussi faire le séducteur. » Vous avez recueilli Marie chez vous, en lui » faisant accroire que madame de Stainville » était absente ; puis vous avez voulu lui faire la » cour, et vous l'avez menée dîner du côté du » Jardin-des-Plantes..... et là, vous aviez sans » doute un *coup de soleil*..... car vous vouliez » faire le jeune homme, et sans ce même soldat » de mes amis, qui vous a fait asseoir dans des

» assiettes, je ne sais pas trop ce qui serait ár-
» rivé. »

Bellepêche a l'air de chercher sa tabatière en murmurant :

« Monsieur... monsieur!.... cela n'a pas été
» jusque-là... D'ailleurs, c'était pour le bon mo-
» tif!...

» — Oui, parce que vous croyiez Marie grande
» dame et riche ; eh ben ! épousez-la donc à
» présent qu'elle n'a plus rien, v'là le cas de lui
» prouver votre amour.

» — J'en serais bien fâché! » s'écrie Bellepê-che, « et je regrette assez tout ce que j'ai dé-
» pensé pour elle...

» — Marie... tu l'entends, » dit Gaspard, « tu
» vois le cas qu'il faut faire des conquêtes qui te
» reluquaient quand on te croyait duchesse. Et
» maintenant que j'ai tout dit, je m'en vas; et si
» tu veux t'en revenir avec moi au pays, et c'est
» ce que tu as de mieux à faire, je vais t'atten-
» dre jusqu'à quatre heures sur le boulevard,
» devant le Château-d'Eau..... en face d'où ce
» que monsieur t'avait logée. Je vous salue ben,
» messieurs, mesdames, la compagnie, ne vous
» dérangez pas. »

Gaspard s'est éloigné, et Marie, attérée, confondue, cache sa tête dans ses mains. Cependant madame de Stainville, qui est bien aise d'exhaler sa colère et sa jalousie, s'approche d'elle en s'écriant :

« Ah! mademoiselle!.... vous avez été enle-»vée par deux hommes... et vous ne m'en avez »rien dit, et vous me faites une histoire... un »récit.... qui n'avait pas le sens commun! car »je ne sais vraiment pas comment j'ai pu un »moment y ajouter foi Voyons, mademoiselle, »pourquoi ne m'avez-vous pas dit que mon-»sieur Daulay vous avait... mise dans une »chambre?...

» — Je craignais... de vous faire de la peine, »madame, » répond Marie sans lever les yeux.

« — De me faire de la peine!... qu'est-ce à »dire?...... Vous êtes une petite impertinente, »mademoiselle, et pas autre chose. Mais, com-»me je rougirais de garder plus longtemps »dans ma maison une petite fille que tous les »hommes enlèvent, vous allez partir, made-»moiselle, et quitter sur-le-champ une de-»meure dans laquelle vous n'auriez jamais dû »entrer.

» — Eh quoi! madame... vous me chassez » de chez vous! » dit Marie en levant sur madame de Stainville des yeux baignés de pleurs.

« —Avez-vous cru par hasard que je vous gar» derais!... Ah! ce serait joli!... Une fille d'au» berge... une servante resterait avec moi!..... » dans ma demeure!... Ah!... vous ne m'a» vez déjà que trop compromise!..... Que ces » messieurs vous reprennent, ils en sont les » maîtres!...

» — Moi! » dit Daulay, « oh! vous ne le pen» sez pas!... J'ai pu commettre une étourderie » pour une jeune duchesse, mais aimer une » paysanne!... oh! vous me rendez plus de jus» tice, j'espère.

» — Quant à moi! » dit Bellepêche, « je re» gretterai toute ma vie les folies que j'ai faites » pour une petite fille de village! »

La duchesse de Valousky ne dit rien; elle est toute à son cher manuscrit qu'elle vient de se mettre à feuilleter. Madame d'Armentière ne souffle pas mot. Depuis l'arrivée de la duchesse, elle s'était contentée d'observer ce qui se passait autour d'elle.

Madame de Stainville, après avoir jeté sur Daulay un regard où il lit son pardon, s'avance vers Marie en lui disant d'un ton hautain :

« Allons, mademoiselle, partez... ne me » faites pas répéter cet ordre... votre présence » ici me fait mal... »

Marie porte son mouchoir sur ses yeux, et, baissant tristement la tête, elle va sortir du salon, lorsque madame d'Armentière court à elle, lui prend la main et lui dit :

« Tout le monde vous chasse, maintenant, » que vous n'êtes qu'une pauvre fille... mais » moi, je vous offre un asile... Venez, Marie, ne » me refusez pas... Je n'ai point encensé votre » fortune : c'est une raison pour que vous puis» siez aujourd'hui compter sur mon amitié.

» — Ah ! madame... il se pourrait... quoi... » vous!... » murmure Marie en cachant sa tête sur le sein de madame d'Armentière... « vous, » que jadis j'offensais par mes ridicules préten» tions!...

» — Je ne m'en souviens plus, mademoi» selle; puisque maintenant vous êtes malheu» reuse.

» —Madame est bien la maîtresse de faire du » bien à qui bon lui semble! » s'écrie madame de Stainville d'un air piqué, « et je ne pense pas » qu'à présent personne soit tenté de lui enle- » ver mademoiselle.

» — Tant mieux, madame, je puis alors » espérer que Marie restera longtemps avec » moi. »

En disant ces mots, madame d'Armentière passe son bras sous celui de Marie, et sort avec elle de chez madame de Stainville.

CHAPITRE XXIV.

DÉCOUVERTE. DÉSESPOIR. CONSOLATION.

—

Madame d'Armentière a conduit Marie chez elle ; celle-ci a reconnu la maison dans laquelle Pierre l'a laissée pour aller chercher une voiture après l'avoir délivrée des mains de M. Bellepêche ; Marie soupire en se rappelant le jeune soldat, qui lui a tant donné de preuves d'amour auxquelles elle n'a répondu que par l'oubli le plus complet. Mais bientôt le souvenir de Pierre s'efface encore, car elle est chez madame d'Armentière, et chez cette dame elle espère revoir le comte d'Aubigny.

Madame d'Armentière n'est plus la même

avec Marie, depuis que celle-ci est dans la peine. A la froideur qu'elle lui témoignait autrefois ont succédé les soins les plus aimables, les paroles les plus douces. Elle installe Marie dans une jolie petite pièce qui communique avec la sienne.

« Calmez-vous, reposez-vous, » dit madame d'Armentière à Marie, « vous devez avoir besoin » de vous remettre, après les événements de » cette journée! Dans quelques jours nous causerons de votre position, nous aviserons aux » moyens de vous assurer un avenir, songez que » vous avez en moi une amie qui ne vous laissera jamais sans appui. »

Marie remercie sa nouvelle protectrice ; et, restée seule, elle peut tout à son aise réfléchir à ce qui vient de lui arriver. Elle pleure d'abord, car elle vient de voir s'évanouir toutes les illusions de grandeur, de fortune, dont elle se berçait depuis quelque temps ; il est bien permis à une jeune fille de regretter les biens après lesquels tant de gens courent toute leur vie ; cependant le souvenir de d'Aubigny ramène l'espérance dans le cœur de Marie.

« Le comte m'aime, » se dit-elle, « il m'aime

» véritablement !.. ce n'est pas ma fortune qu'il
» désirait, ainsi cela doit lui être égal que je
» sois ou non duchesse, puisque je serai tou-
» jours sa petite Marie. Pourtant, si lui aussi
» allait me repousser... ne plus vouloir m'é-
» pouser... parce que je ne suis plus qu'une pay-
» sanne... qu'une orpheline... car je ne sais
» pas même ce que je suis... oh ! alors ce se-
» rait affreux !... mais non... il tiendra ses pro-
» messes... il faut bien qu'il les tienne .. car il
» me semble... ô mon Dieu ! je n'ose pas encore
» m'avouer cela ! »

Et Marie pleure de nouveau en cachant son visage dans ses mains ; on dirait qu'elle craint que ses traits ne laissent lire la faute qu'elle a commise, et les suites que cette faute doit avoir.

Quelquefois Marie se rappelle les dernières paroles que Gaspard a prononcées en la quittant : « Si tu veux t'en revenir au pays, et c'est
» ce que tu as de mieux à faire, je vais t'atten-
» dre jusqu'à quatre heures. »

La jeune fille regarde une pendule ; le temps que Gaspard lui a donné pour venir à son rendez-vous n'est pas encore écoulé ; elle réflé-

chit... elle hésite... mais bientôt son amour pour d'Aubigny et le souvenir de sa position la décident à rester à Paris.

« Je ne puis plus retourner à Vétheuil, » se dit Marie, car si je deviens mère... tout le » monde y connaîtra ma honte!... et peut-être » qu'alors on me chassera aussi du village!... » oh! non!... je ne puis plus y retourner à pré- » sent. Mais le comte m'aime, il ne m'abandon- » nera pas... il tiendra ses promesses... je » serai sa femme... oh! oui, dès qu'il me verra, » je suis sûre qu'il s'empressera de me conso- » ler. »

C'est ainsi que Marie se berçait encore d'espérances. Mais plusieurs jours s'écoulèrent, et d'Aubigny, qui devait avoir appris les événements arrivés chez madame de Stainville, ne s'empressait pas de venir consoler la jeune fille. Il ne venait point chez madame d'Armentière, ou du moins il ne se présentait jamais au salon lorsque Marie y était. Celle-ci ne sortait plus, elle ne voulait plus quitter la demeure où elle avait trouvé un asile, elle se refusait à tous plaisirs, à toutes distractions; en vain pour lui faire oublier ses chagrins, madame d'Armen-

tière voulait lui procurer quelques amusements : spectacles, promenades. Marie refusait tout; et chaque jour sa tristesse semblait augmenter.

« Ma chère enfant, » disait la belle veuve à celle qu'elle avait recueillie, « pourquoi vous » abandonner ainsi à la douleur?.... Vous per- » dez l'espoir d'un nom..... d'un rang dans le » monde... mais à votre âge, est-ce donc là ce » qui fait le bonheur?.... D'ailleurs, je vous le » répète, j'assurerai votre sort..... après avoir » connu l'opulence, je ne veux pas que vous » puissiez jamais craindre la misère. Vous êtes » si jolie... vous trouverez facilement un mari... » et nous tâcherons de vous en choisir un qui » puisse vous rendre bien heureuse. »

Marie se contentait de baiser la main de madame d'Armentière, mais elle n'osait pas lui dire : Il n'y a qu'un homme maintenant que je veuille épouser... c'est celui qui m'a rendue mère.

Un jour pourtant, tandis que madame d'Armentière essayait encore de ramener un sourire sur les lèvres de Marie, celle-ci lui dit d'une voix tremblante :

« M. le comte d'Aubigny ne vient donc ja-
» mais chez vous, madame ?

» — Pardonnez-moi, » répond madame d'Armentière en fixant un regard inquiet sur la jeune fille. « Pourquoi me faites-vous cette
» question ?

» — C'est que... depuis près de quinze jours
» que vous avez bien voulu me donner un asile. .
» je ne l'ai pas vu une seule fois.

» — M. d'Aubigny a fait un voyage..... il a été
» dans son pays..... il avait affaire dans sa fa-
» mille.... mais il est revenu, et je l'ai vu hier.

» — Sait-il ce qui m'est arrivé ? » reprend Marie en hésitant.

« — Oui... je lui ai appris... — Et... qu'a-t-il
» dit ? — Il vous a plaint autant que je l'ai fait...
» Mais cet événement l'a peu étonné ; car,
» ainsi que moi, il avait toujours douté que
» vous fussiez vraiment fille de la duchesse de
» Valousky. »

Marie laisse retomber sa tête sur sa poitrine ; elle semble accablée ; madame d'Armentière va s'asseoir près d'elle, lui prend la main et lui dit du ton le plus doux :

« Marie... vous ne m'ouvrez pas entièrement

» votre cœur, mais j'ai lu au fond de votre âme,
» vous aimez le comte ?... — Moi... madame...
» — Oui, vous l'aimez... Peut-être, jadis, vous
» a-t-il tenu quelques propos galants auxquels
» vous aurez cru... Pauvre Marie !... auriez-vous
» encore la faiblesse de penser à lui!..... Alors
» même que vous auriez été fille de la duchesse
» d'Aubigny n'eût point songé à vous épouser...
» je puis vous l'affirmer..... il me serait même
» facile de vous prouver ce que je vous dis ....
» Maintenant quel pourrait donc être votre es-
» poir ?... Allons, Marie, rappelez votre raison...
» chassez de votre cœur un sentiment qui ne
» peut être que passager... et je vous le répète,
» vous pouvez encore être heureuse. »

Madame d'Armentière a quitté Marie ; celle-ci rentre dans sa chambre en se disant : « Que
» j'oublie celui que j'aime... oh ! non, jamais!...
» Il ne tenait qu'à moi aussi de lui apprendre
» quels liens m'unissent au comte... Elle dit qu'il
» n'a jamais songé à la pauvre Marie !..... mais
» je sais bien le contraire... et maintenant qu'il
» est revenu de son voyage, qu'il connaît ma
» nouvelle situation, je suis sûre qu'avant peu
» j'aurai de ses nouvelles. Pourtant, madame

» d'Armentière l'a revu.... Il vient donc lorsque » je suis retirée dans cette chambre... craint-il » de me parler devant elle !.... l'aimerait-il en» core?..... Oh ! il faudra que je sache enfin la » vérité !..... S'il aimait encore madame d'Ar» mentière... alors je ne resterais pas davantage » dans cette maison. »

Marie tâche de cacher son trouble ; mais, inquiète, agitée, le soir elle se retire de bonne heure dans sa chambre. Un domestique vient bientôt lui remettre un paquet cacheté, en lui disant :

« Voici ce qu'on a apporté pour vous, ma» demoisolle, et j'ai attendu que vous fussiez » seule pour vous remettre cela. »

Marie remercie le domestique, et, restée seule, elle se hâte de briser l'enveloppe du paquet; car elle ne doute pas qu'il ne contienne des nouvelles du comte. Elle trouve un grand papier plié en quatre, puis un petit billet ; le billet est signé : d'Aubigny. Marie le porte aussitôt à ses lèvres, et s'empresse de lire ce qui suit :

« Ma chère Marie, je viens d'apprendre que

» vos espérances de fortune sont détruites, et » le triste résultat de votre entrevue avec la du- » chesse de Valousky; ne croyez pas que ce soit » votre nouvelle situation qui change mes sen- » timents pour vous; non, Marie, il n'est plus » temps de vous abuser; notre liaison fut l'effet » du hasard, elle ne pouvait être durable... » d'autres serments m'engageaient ailleurs, et » jamais vous ne deviez être pour moi plus » qu'une amie. C'est à ce titre, Marie, que je » vous supplie d'accepter tout ce que vous trou- » verez joint à cette lettre; et, si vous m'aimez » encore, vous ne me refuserez point ; songez » que les dons de l'amitié n'offensent jamais.

« Alfred D'AUBIGNY. »

A cette lettre était joint un contrat qui assurait à Marie une rente de deux mille francs. La jeune fille y porte machinalement les yeux, puis elle laisse tomber à terre et le contrat et la lettre, elle reste immobile et presque inanimée, n'ayant plus qu'une seule pensée à l'esprit et au cœur, c'est que d'Aubigny ne l'aimait pas, et ne l'a jamais aimée.

Marie reste longtemps dans cet état, où l'excès de la douleur amène presque l'insensibilité, où l'on sent à peine si l'on existe, où l'on ne trouve point de larmes qui soulagent, point de sanglots qui déchirent. Enfin ses esprits se raniment, ses idées reviennent, et elle s'écrie :

« Mais il ne peut pas me repousser, car je » suis mère... Oh ! s'il l'avait su, il ne m'aurait » pas écrit cette horrible lettre... mais il le » saura..... Ce ne sont pas ses bienfaits que je » veux... c'est son amour... Madame d'Armen- » tière m'approuvera.... Oui... je vais tout lui » dire... tout lui avouer... »

Et Marie sort de sa chambre pour se rendre dans celle de madame d'Armentière. Il était tard, et elle pensait que tout le monde devait être retiré ; cependant, en traversant une bibliothèque, elle aperçoit encore de la lumière à travers une porte qui donne dans le salon. Marie s'en approche ; une voix qui lui est bien chère arrive jusqu'à son oreille. D'Aubigny est là avec madame d'Armentière ; tous deux causent avec chaleur ; en se collant contre la porte, Marie peut tout entendre. Sans réfléchir

si son action est blâmable, la jeune fille reste immobile, le cou tendu, et retenant sa respiration, de crainte de perdre un seul mot de ce qui se dit dans le salon.

« Je veux que vous me parliez avec fran-
» chise, » dit madame d'Armentière, « je veux
» que vous me disiez si Marie a le droit de vous
» adresser des reproches... Alfred, je vous en
» supplie, ne me trompez prs... Si vous en
» aimez une autre, je suis prête à vous rendre
» vos serments... Cette jeune fille vous aime...
» je ne voudrais pas être cause de son malheur.

» — En vérité, madame, je ne vous conçois
» pas, » répond le comte avec chaleur. « Quoi!
» c'est lorsque vous avez enfin consenti à me
» nommer votre époux, lorsque je reviens avec
» tous les actes qui me sont nécessaires pour
» que notre mariage n'éprouve aucun retard,
» c'est alors que vous sembler doutez de mon
» amour!. . Mais qu'ai-je donc fait pour cela?
» Est-ce ma faute si Marie n'est point duchesse?
» si madame de Stainville a rendu cette jeune
» fille victime du plus sot quiproquo? — Non, sans
» doute....... mais pourquoi Marie vous aime-
» t-elle?.... cet amour ne lui est pas venu sans

» qu'il y ait un peu de votre faute. — Eh ! mon » Dieu ! le sais-je ?... Mais lors même que je lui » aurais dit qu'elle était jolie, adorable !......, » quand elle était fille d'auberge, serait-ce une » raison pour me forcer maintenant à lui adres- » ser mes hommages ?... Allons, madame, soyez » juste, j'ai pu rire avec une paysanne !.... tout » autre en aurait fait autant que moi ; mais si » cette jeune fille va ensuite s'imaginer que je » l'adore véritablement.... elle a grand tort. Je » plains aujourd'hui son sort ! je ferai tout pour » adoucir sa peine ; mais que, pour elle , je re- » nonce à vous..... à vous, que j'aime plus que » je n'ai jamais aimé, et à qui je suis fier de » consacrer ma vie !..... ah ! vous ne sauriez le » vouloir... car, vous aussi, vous m'aimez, vous » me l'avez avoué, vous m'aimez, puisque vous » m'avez accordé cette main chérie, et que, dans » trois jours , je serai votre époux. »

Marie n'en veut pas entendre davantage ; déjà sa résolution est prise : elle ne veut pas faire le malheur du comte ; en apprenant à madame d'Armentière qu'elle porte dans son sein le fruit de son égarement, elle sait qu'elle mettrait obstacle au mariage de d'Aubigny ; mais celui-ci

en aimerait-il plus Marie?...... Non, il la haïrait, au contraire, et la pauvre fille aime mieux mourir que de lui inspirer un tel sentiment.

Marie est sortie de l'appartement, elle gagne doucement la porte du carré, puis elle descend l'escalier ; il est plus de minuit, les lampes qui l'éclairent, le soir, sont éteintes. Arrivée près du portier, qui est à moitié endormi, Marie frappe au carreau, on tire le cordon et elle sort de la maison sans avoir rencontré personne.

Une fois dans la rue, Marie marche très-vite, non qu'elle éprouve aucune frayeur, mais parce qu'elle a hâte d'accomplir le funeste dessein auquel elle vient de s'arrêter. Elle ne sait pas quel chemin il faut suivre pour arriver au but qu'elle se propose, mais en marchant toujours, elle espère trouver bientôt le terme de sa course.

La nuit est sombre, de temps à autre quelques personnes attardées passent près de la jeune fille ; mais sa démarche est si pressée, si déterminée, que nul ne songe à la suivre ou à lui parler. Après avoir marché assez longtemps,

Marie sent un air plus vif frapper son visage, et au détour d'une rue, elle aperçoit les bords du canal.

« Ah!...... me voici arrivée! » se dit la jeune fille. « C'est là... là, où tout doit finir » pour moi... »

Et la pauvre Marie presse encore le pas pour être plus vite au terme de sa course; parvenue tout au bord du canal, elle se jette à genoux et regarde le ciel, en s'écriant :

« Ce que je fais est bien mal sans doute! » Pardonnez-moi, ô mon Dieu!... mais je ne » vois plus pour moi sur la terre que honte et » désespoir... et je n'ai pas la force de suppor- » ter ma peine. »

Après avoir achevé cette courte prière, Marie se précipite..... Un grand bruit se fait entendre dans l'eau..... c'est le fleuve qui vient de recevoir le corps de la jeune fille.

A peu de distance de là, passait une patrouille de la ligne. Un des soldats s'est écrié : « Entendez-vous... quelqu'un est tombé dans » le canal! »

Le caporal fait faire halte et s'approche du

bord de l'eau. On aperçoit quelque chose qui flotte et parfois disparaît.

« On crrroirait que c'est comme une fem-
» me, » dit un soldat à son camarade.

« — Oui..... oui..... oh! mais je la sau-
» verai!... Tiens mon fusil... mon sabre, Ca-
» rabine..... tiens mon schako aussi, et à moi
» maintenant!... — Comment! tu veux te ris-
» quer pour quelqu'un que tu ne connais
» pas..... — Eh! qu'importe! il y a quel-
» qu'un qui se noie, je sais nager....... en
» avant! »

C'était Pierre qui était de patrouille, et qui passait là, au moment où la pauvre Marie venait de se précipiter dans les flots; sans savoir quelle est la personne qu'il va secourir, et mû seulement par ce sentiment d'humanité qui porte à sauver son semblable, Pierre se précipite dans le canal; il nage avec vigueur; il atteint la personne qu'il veut sauver, la ramène près du bord. Un fusil qu'on lui tend l'aide à se tenir sur l'eau, tandis qu'il soutient la jeune fille de manière à ce que ses camarades parviennent à la saisir; bientôt tous deux sont à terre, et Pierre, oubliant l'eau qui imbibe ses

vêtements, ne songe qu'à ranimer celle qui est sans connaissance devant lui.

Le caporal se dispose déjà à faire porter la jeune fille au poste le plus voisin, lorsque Pierre poussse un cri de surprise et d'effroi; dans cette femme qu'il a sauvée, il vient de reconnaître Marie.

« Marie!... ma pauvre Marie! » s'écrie Pierre en se précipitant sur le corps de la jeune fille. « Oh! mon Dieu!..... est-il possible!.... c'est » elle qui allait périr!....... mais elle est morte, » peut-être... Elle ne m'entend pas... elle ne me » voit plus!...

» — Non.... elle n'est pas morte.... le cœur » bat encore, » dit le caporal.

« — Faudrrrait peut-être lui fairrre avaler » un petit verrrre, » dit Carabine.

« — Oh! bonheur... elle respire.... elle ne » mourra pas! » s'écrie Pierre, en cherchant à réchauffer les mains de Marie dans les siennes. « Ah! caporal!... par pitié... par grâce... per» mettez-moi de porter cette jeune fille ici » près... chez une bonne femme de sa connais» sance..... qui lui prodiguera tous les secours » que son état réclame...

» — Tu connais donc cette jeune fille, Pierre?
» — Si je la connais!... Mais c'est Marie... mon
» amie... ma compagne d'enfance!... celle que
» j'ai toujours aimée... Ah! caporal, ne me re-
» fusez pas cette grâce... je vous jure que Marie
» mérite bien que l'on s'intéresse à elle!..... —
» Allons..... eh bien! va porter ta Marie..... tu
» nous rejoindras au quartier. »

Pierre a déjà enlevé Marie dans ses bras, et, chargé de ce précieux fardeau, il ne court pas, il vole jusqu'à la rue de Crussol, dont la patrouille était fort éloignée lorsque Pierre avait dit qu'il allait porter la jeune fille à deux pas. Enfin il arrive à la demeure de la mère Dumont; Marie respire, il sent battre son cœur; mais elle n'a pas encore ouvert les yeux, ni prononcé une parole. Pierre pousse la porte de l'allée, il monte l'escalier avec précaution. Enfin il est devant le logement de la vieille ravaudeuse; il frappe à plusieurs reprises; il était une heure du matin, et la bonne femme dormait profondément; mais elle se réveille, et reconnaissant la voix de Pierre qui l'appelle, se hâte de se procurer de la lumière pour aller ouvrir.

« Que vous est-il donc encore arrivé? » dit la

bonne vieille en ouvrant sa porte au jeune soldat ; puis s'apercevant qu'il porte une femme dans ses bras, elle s'écrie : « Ah! mon Dieu! » qu'est-ce que cela?...

» — C'est elle, mère Dumont... c'est Marie. » — Marie dans cet état!..... — Oui, Marie... » que je viens de retirer de l'eau... Marie qui » s'était précipitée dans le canal... qui avait » voulu se donner la mort, je n'en saurais dou- » ter... mais le ciel a encore permis qu'en ce » moment je vinsse à passer par là!... Ah! c'est » que nos deux existences sont liées ensemble!.. » c'est que je serais mort aussi si je n'avais pas » sauvé Marie!... — Pauvre fille... Mais secou- » rons-la, d'abord. »

On dépose la jeune fille sur un lit; puis la bonne vieille se hâte de faire chauffer des serviettes, et frotte d'eau de mélisse le front, les tempes, le nez de Marie : ce remède des pauvres gens a plus de vertu que beaucoup d'ordonnances de la Faculté. Au bout de quelques instants Marie respire plus librement ; enfin elle rouvre les yeux et les porte autour d'elle avec surprise, en balbutiant :

« Où suis-je donc? mon Dieu, ai-je fait

» un rêve?.,. il me semblait que j'avais dû
» mourir.

» — Oh! mais j'étais là, moi? » s'écrie Pierre,
« j'étais là pour vous retirer de l'eau ou y trou-
» ver la mort avec vous.

» — Pierre... c'est vous... c'est encore vous
» qui m'avez sauvée! » dit Marie en tendant sa
main au jeune soldat, « ah!... je me reconnais
» à présent... j'ai déjà habité cette chambre...
» je suis...

» — Chez quelqu'un qui vous aime bien, »
dit la bonne vieille, « et qui vous supplie de ne
» plus vous abandonner au désespoir!

» — Ah! madame... ah! Pierre... vous ne
» savez pas... combien je suis malheureuse!...
» combien je suis coupable!...

» — Coupable!... je ne puis le croire! » dit
Pierre; « malheureuse!... mais ne suis-je pas
» là pour vous consoler... pour vous dévouer
» ma vie... Ah! Marie, je ne connais pas vos
» peines... mais si vous avez pour moi quelque
» reconnaissance, promettez-moi, jurez-moi de
» renoncer à votre affreux projet! vivez, Marie...
» oh! vivez pour moi... qui vous aime tant!...
» pour moi, qui ai pu supporter votre oubli, vo-

»tre indifférence... parce que, malgré cela, je
»pouvais vous aimer, vous servir... vous dé-
»fendre!... Ah! Marie... pour tout cela... un
»seul mot... une seule promesse de votre bou-
»che... dites-moi que vous ne chercherez plus
»à vous donner la mort.

»— Pierre... venez demain... je vous conte-
»rai mes peines... je vous dirai tout! oh! tout...
»car vous êtes mon véritable ami, vous, et je
»veux aussi que vous soyez mon guide et mon
»juge. Venez demain m'entendre... puis après,
»ce que vous me direz de faire, je vous jure
»que je le ferai.

»— Il suffit... je compte sur cette promesse.
»A demain, Marie, à demain. »

Pierre presse tendrement la main de la jeune fille et s'éloigne en disant à la mère Dumont :

« Je ne vous recommande pas d'avoir soin de
»Marie! je connais votre cœur, et vous savez
»combien je l'aime.

» — Pauvre petite! » dit la bonne vieille en contemplant la jeune fille dont les yeux viennent de se fermer et qui semble céder à la fatigue, « quel changement dans toute sa per-

» sonne... et en si peu de temps!... Que sont
» devenues ses belles couleurs!.. cette fraîcheur
» qui ajoutait à ses attraits; comme elle a l'air
» souffrant, abattu!... et ces beaux rêves de
» grandeur!... de fortune!... voilà donc ce
» qu'ils ont amené!... vouloir se tuer... à dix-
» huit ans!... Mon Dieu!... on est las de vivre
» à présent à l'âge où nous autres nous n'avions
» pas encore goûté de l'existence! »

La bonne femme ne se couche pas, elle passe le reste de la nuit à veiller près de Marie, et celle-ci goûte enfin quelques heures de repos.

Le lendemain à dix heures, Pierre est chez la mère Dumont. A l'aspect du jeune soldat, Marie baisse les yeux et se sent rougir. La bonne vieille se retire dans son autre chambre et laisse les deux jeunes gens ensemble, présumant que sa présence pouvait gêner Marie pour les confidences qu'elle voulait faire à son ami.

Lorsqu'elle se voit seule avec Pierre, Marie cache sa figure dans ses mains et verse des larmes en abondance; le jeune soldat s'approche d'elle et lui dit:

« Chère Marie... si vous ne voulez plus me » conter vos peines... si vous éprouvez trop de » chagrin à m'en faire le récit... eh bien, ne me » dites rien, je n'en serai pas moins votre meil- » leur ami.

» — Non... non, Pierre, je veux que vous sa- » chiez tout, » répond la jeune fille en cherchant à retenir ses sanglots, « je veux tenir ma pro- » messe. Pierre... vous m'aimiez au village... » votre amour était sincère.... je le vois bien! » j'aurais dû être fière de votre recherche, car » vous étiez le garçon le plus estimé du pays. » Mais j'étais coquette .. je désirais voir Paris... » je ne sais quelles idées me tourmentaient!... » Bientôt ce fut bien pis, on vint me dire que » j'étais fille d'une duchesse... que je serais » très-riche un jour!... Oh! c'est alors que dans » mes rêveries je me vis une grande dame!..... » Eh bien, Pierre... tout cela était faux... ma- » dame de Stainville s'était trompée... la du- » chesse de Valousky n'a jamais eu d'enfant... » c'est un manuscrit qu'elle avait laissé au » Tourne-Bride... Ce manuscrit, c'est Gaspard » qui en était dépositaire.. Ainsi il savait bien, » lui, que je n'étais pas duchesse... et il m'a

» laissé croire tout cela pour me punir d'avoir
» dédaigné votre amour.

» — Il se pourrait ! » s'écrie Pierre, « quoi !
» vous n'êtes pas une grande dame ! vous n'au-
» rez pas une grande fortune !... Ah ! quel bon-
» heur !... mais pardon... pardon, Marie... je
» me réjouis d'une chose qui vous afflige .. ah !
» c'est bien mal à moi... c'est que je n'ai pas
» été maître... mais mon Dieu !... serait-ce de
» chagrin de n'être plus duchesse que vous
» aviez voulu mourir ?... Oh ! non non... ce
» n'est possible !... à votre âge on ne meurt pas
» de chagrin pour la perte de sa fortune !

» — Non, Pierre... vous avez raison, ce
» n'est pas cela qui m'avait réduite au déses-
» poir. Quoique j'aie été humiliée... chassée
» par cette dame qui m'avait fait quitter la mai-
» son où l'on m'a élevée... j'aurais pu sup-
» porter tout cela..... mais un autre motif.....
» ah ! c'est maintenant que vous allez me mé-
» priser !...

» — Moi, vous mépriser !.. jamais ! jamais !..
» Mais parlez donc, Marie... achevez...

» — Pierre... deux fois vous m'avez sauvée...
» lorsque, tombée dans un piége... j'allais être

» victime de ma confiance... mais, hélas!.....
» vous n'avez pas toujours été là... et puis...
» cette fois... ce n'était point un piége que l'on
» m'avait tendu... ce fut... le hasard... ma fai-
» blesse... Pierre!... je ne puis plus retourner
» au village... car je porte dans mon sein un
» gage de ma faute, et celui qui m'a rendu mère
» ne sera jamais mon époux!...

» — Mère!... » murmure Pierre en pâlissant; et le front du soldat se courbe vers la terre, et pendant quelques instants il semble atterré par l'aveu que Marie vient de lui faire, tandis que la jeune fille pleure en cachant encore sa figure dans ses mains. Mais bientôt les traits de Pierre se raniment, ses yeux lancent des flammes, et il s'écrie:

« Quel est-il, le lâche qui vous a ravi l'hon-
» neur, son nom! parlez! parlez! Marie! il vous
» épousera ou j'aurai sa vie.

» — Je ne vous dirai pas son nom, Pierre,
» car je ne puis pas être sa femme, et je ne
» veux pas que vous répandiez son sang... Non
» je ne dois pas être vengé... car cette fois il n'y
» eut ni piéges, ni séductions; je crus être ai-
» mée... parce que j'aimais, je volai au-devant

» de celui qui ne me cherchait pas, qui ne pen-
» sait pas à moi.... ne me demandez pas son
» nom, Pierre, car je vous le répète, je ne le di-
» rai jamais.

» — Vous l'aimiez, » dit Pierre en poussant un profond soupir, « vous l'aimiez, et il ne vous
» aimait pas, tandis que moi.... »

Et deux grosses larmes tombent des yeux du soldat.

« — Vous voyez bien, Pierre, que j'avais
» raison de vouloir mourir, et que je ne puis
» plus retourner au village. »

Le soldat est quelque temps sans répondre; sa tête est retombée sur sa poitrine, il semble réfléchir profondément. Tout-à-coup il relève la tête; son front s'est éclairci, et il tend la main à Marie en lui disant :

« Chère Marie, vous m'avez dit que désor-
» mais je disposerais de votre sort, le voulez-
» vous toujours?

» — Oui, Pierre, car si je n'avais jamais suivi
» que vos conseils, aujourd'hui je n'aurais rien
» à me reprocher.

» — Eh bien, Marie, tous vos malheurs peu-
» vent encore se réparer, devenez ma femme,

» je serai le père de votre enfant, et jamais, je » vous le jure, je ne vous reparlerai de la faute » que vous avez commise.

» — Pierre!... que dites-vous, moi, votre » femme! vous voudriez encore de la pauvre » Marie?

» — Écoutez-moi, » répond Pierre, si j'ai » supporté la vie, n'est-ce pas pour vous la con- » sacrer toute entière? il m'a fallu du courage, » aussi, à moi, pour ne pas céder à mon déses- » poir, lorsque vous avez repoussé mon amour, » vous voulez donc, aujourd'hui que ce courage » ait été inutile?... et me refuserez-vous encore » lorsque je puis vous rendre l'honneur, le re- » pos....... lorsque je puis vous épargner un » crime. »

Pierre s'était jeté aux genoux de Marie, et il pressait contre son cœur et sur ses lèvres les mains de la jeune fille, celle-ci attendrie par un si noble dévoûment, par un amour si vrai, sent qu'elle peut encore éprouver un sentiment de bonheur, et elle tend sa main à Pierre en lui disant disposez de moi, mon existence vous appartient.

Pierre couvre de baisers les mains de Marie;

son amour pour la jeune fille a toujours été si respectueux qu'en ce moment même il n'ose point céder au désir qu'il éprouve de la presser dans ses bras. Après lui avoir encore renouvelé le serment de l'aimer toujours, et reçu d'elle la promesse que désormais elle ne lui parlerait plus du passé, le jeune soldat prend congé de Marie pour retourner à sa caserne, où il veut demander une permission de quelques jours, afin de pouvoir ramener Marie à Vétheuil: cette permission, il espère l'obtenir, parce qu'il est aimé de ses chefs, et que la belle action qu'il a faite en arrachant une jeune fille à la mort a encore augmenté l'estime que l'on a pour lui.

Pourtant, au moment de laisser encore Marie chez la mère Dumont, Pierre éprouve comme un mouvement d'inquiétude. Mais la jeune fille, qui lit dans ses yeux ce qui se passe dans son âme, lui sourit tendrement en lui disant :

« Ne craignez plus rien, Pierre, désormais
» vous me retrouverez toujours, je n'ai plus en-
» vie de m'éloigner. »

Pierre est parti. Pendant son absence, la

bonne vieille voit avec plaisir que Marie est plus calme, qu'elle ne songe plus à sortir, qu'elle ne veut pas même se mettre à la fenêtre, et enfin qu'elle lui demande de l'ouvrage, parce qu'elle ne veut plus passer sa journée à rien faire.

« Mais, mon enfant, vous n'êtes plus la même » demoiselle qu'autrefois, » dit la mère Dumont en regardant coudre Marie.

« — Ah! madame, c'est que je ne suis plus » une duchesse! — Eh! mon Dieu!.... vous ne » vous en trouverez que plus heureuse! Je sais » beaucoup de gens qui, du haut de leur gran» deur, envient le sort de ceux qui vivent igno» rés! »

Quelques jours se sont écoulés, lorsqu'un matin Pierre arrive une canne à la main, un petit paquet sur le dos,

« J'ai ma permission! » s'écrie-t-il dès qu'il aperçoit Marie, « il m'a fallu attendre le retour » du colonel pour l'obtenir, mais je suis libre » pour vingt jours! ah! Marie, nous allons par» tir, retourner au village nous marier.

» — Vous marier! » s'écrie la mère Dumont.

» — Oui, oui, nous marier, Marie a consenti,

» elle sera ma femme... j'ai obtenu aussi cette
» permission de mon colonel... parce que je lui
» ai dit que c'était pour épouser celle que j'ai eu
» le bonheur de sauver! Mais déjà j'ai retenu
» deux places dans la voiture qui va jusqu'à une
» lieue de Vétheuil. Venez, Marie ne perdons
» pas de temps. Adieu, adieu, bonne mère
» Dumont, je vais épouser marie, vous n'avez
» plus besoin de faire des vœux pour mon bon-
» heur!

» — Adieu, mes enfants! » dit la bonne vieille;
« pensez quelquefois à celle qui fera toujours
» des prières pour vous. »

Pierre et Marie embrassent la bonne femme, car il lui tarde de la ramener à son village, et surtout de lui faire quitter ce Paris, dont le séjour lui a été si funeste.

CHAPITRE XXV.

CE QU'ELLE ÉTAIT.

—

Gaspard était revenu seul à Vétheuil, puisque Marie ne s'était pas trouvée au rendez-vous qu'il lui avait indiqué. A son retour au village, suivant son habitude, il était entré au Tourne-Bride où le professeur Martineau se rafraîchissait avec l'aubergiste.

« Eh bien! quelles nouvelles? » lui crie Gobinard dès qu'il l'aperçoit.

« — *Quid novi*, » dit M. Martineau en posant son verre sur la table, « vous venez de Pa-
» ris, vous avez vu la duchesse de Valousky?

» — Oui, j'ai vu tout le monde! tout le tra, »la, la, » dit Gaspard en se versant à boire, « et »je croyais ben ramener quelqu'un avec moi, »mais il parait que la petite ne veut pas quit- »ter Paris, elle y tient!

» — De qui veux-tu nous parler, Gaspard?

» — Eh pardi! de Marie, que je pensais rame- »ner au village avec moi, car à c't'heure qu'all' »sait qu'elle n'est point duchesse tous ses »beaux amis, toutes ses connaissances vont »ben vite lui tourner le dos!

» — Elle n'est pas duchesse! » s'écrie l'auber- giste; « c'est donc bien certain... et c'est seule- »ment un méchant manuscrit que cette dame »avait laissé à ma défunte?...

» — Eh oui! oui, combien faut-il te répéter »de fois que Marie n'a jamais été fille d'une »grande dame... que tous ces gens-là se trom- »paient... et que moi, enfin, je leur ai laissé »croire qu'ils avaient deviné juste, parce que »j'étais bien aise de me gausser d'eux un brin, »et puis donner une leçon à c'te coquette de »Marie, qui avait refusé d'épouser Pierre... Là, »y êtes-vous à présent!

» — e n'en reviens pas! » dit Gobinard.

» — Monsieur Gaspard, vous êtes un madré ! » dit le professeur, « je ne vous aurais jamais cru » capable de jouer un tour semblable !

» — C'est que vous pensiez que je n'étais pas » de vot' force, apparemment. Pourtant j'avoue » je ne voudrais pas avoir fait trop de chagrin à » c'te petite... Je croyais la ramener au village, » puis j'aurais été dire à Pierre : Marie est chez » nous... elle y attend que tu reviennes de l'ar- » mée. Mais comme je suis revenu seul, je n'ai » pas osé aller dire à Pierre tout ce qui s'est » passé.

» — Marie n'est plus duchesse, » reprend Gobinard, c'est fort bien ; mais avec tout cela de » qui est-elle fille !... c'est encore un mystère... » Toi qui sais tout, Gaspard, ne saurais-tu pas » aussi celui-là ?

» — Peut-être... c'est possible!..... mais » comme la petite n'est plus ici... je le garde » pour moi... au reste, je retournerai bientôt à » Paris pour y chercher Marie... et il faudra » bien que je la retrouve, sans quoi je n'oserais » plus me présenter devant ce pauvre Pierre. »

Gaspard boit et ne souffle plus mot ; car, » contre son ordinare, il est triste et soucieux.

Gobinard fait de nouveau mille conjectures sur l'origine de Marie, et le professeur Martineau retourne chez lui enchanté de ne point avoir épousé la petite.

Quelque temps s'était écoulé ; Gaspard, qui se flattait encore de revenir voir Marie, commence à perdre cet espoir, et il se décide à retourner à Paris pour savoir se qu'elle y fait·

C'est toujours à la fin de la journée que Gaspard a l'habitude de se mettre en route. Il est entré au Tourne-Bride, il a trinqué avec maître Gobinard et le profeseeur, et, après leur avoir serré la main, il ouvre la porte qui donne sur la route et va se mettre en marche... lorsque ses yeux aperçoivent au loin deux personnes qui viennent par le chemin de Paris.

Gaspard s'arrête... ses traits expriment l'étonnement, la joie la plus vive ; il se frotte les yeux, craignant de ne pas y bien voir, mais il ne s'est pas trompé : c'est bien Pierre et Marie qui reviennent ensemble au village, Pierre et Marie qui se donnent le bras, qui causent en se regardant tendrement. Gaspard pousse un cri, jette de côté son bâton, rentre dans la salle de l'auberge en criant : « Les v'là ! les v'là ! tous

» les deux et bras dessus bras dessous !... Ah !
» c'est-i ça un bonheur ! »

Et le paysan retourne sur la route, et court au-devant des deux voyageurs, laissant Gobinard et le professeur se regarder et se dire :

« Il est fou !..... — Il a un coup de mar-
» teau ? »

Gaspard a rejoint le jeune soldat et sa compagne de voyage, et, avant que ceux ci aient eu le temps de lui parler, il leur prend la tête avec ses mains et les embrasse à plusieurs reprises, en s'écriant :

« C'est vous ! c'est vous ! Ah ! jarni ! je sa-
» vais ben que vous finiriez par vous rapprocher,
» par vous réunir. Ohé ! ohé ! les v'là !... C'est
» Pierre et Marie !... Ah ! morgué, allons-nous
» nous en donner ! »

Et Gaspard prend le bras des jeunes gens et les ramène au Tourne-Bride en poussant des cris de joie tous le long de la route.

« Marie !... ma pauvre petite Marie ! » dit l'aubergiste en courant embrasser la jeune fille. « Chère enfant ! on t'a fait croire des choses
» qui n'étaient pas !...

» — Il n'est pus question de ça ! » dit Gas-

pard. « Marie revient avec nous... c'est qu'elle
» sait ben qu'elle y sera plus à sa place qu'à Pa-
» ris. Mais toi, Pierre, comment as-tu fait pour
» quitter la caserne ?

» — Voici ma permission, pour vingt jours,»
dit le jeune soldat, « et de plus celle de me marier,
» et c'est Marie que j'épouse... Marie qui a bien
» voulu consentir à devenir ma femme!... Ah!
» monsieur Gobinard, vous qui l'avez élevée,
» qui lui avez servi de père... vous ne me refu-
» serez pas sa main ?...

» — Moi, te refuser, mon garçon!... non
» sans doute... mais... c'est que nous ne con-
» naissons pas les parents de Marie...

» — Je les connais, moi, » dit Gaspard, « et
» puisque Marie va se marier, je pense que c'est
» le moment de faire savoir ce qui en est.....
» Papa Gobinard, ça va un brin vous chiffon-
» ner, mais vous êtes un brave homme, et je
» suis sûr que vous n'en aimerez pas moins cette
» jeune fille.

» — Eh! mon Dieu! qu'est-ce donc?... il me
» fait trembler, ce Gaspard... Voyons, expli-
» que-toi.... — Voulez-vous que M. Martineau
» entende ce que je vas vous dire! — Oui.....

» c'est mon ami, je n'ai point de secret pour » lui... »

Le professeur s'incline en disant : « Je saurai » justifier votre confiance. »

Gaspard est allé fermer la porte de l'auberge, il s'assure qu'aucun étranger ne peut les entendre, puis, revenant vers l'aubergiste, lui dit :

« Vous rappelez-vous Guillaume, le vétéri» naire... un mauvais sujet, un libertin, un » ivrogne, qui était amoureux de votre femme, » et furieux de ce qu'elle vous avait préféré à » lui ?

» — Oui... oui, je me le rappelle fort bien, » répond Gobinard.

« — Vous fûtes forcé de quitter votre au» berge... de faire un long voyage, d'aller à la » Guadeloupe, pour recueillir un héritage ?

» — Sans doute. Il y a dix-huit ans et demi » de cela.

» — Justement : votre femme resta à l'au» berge... et vous étiez parti ben tranquille !... » parce que c'était une femme sage et ver» tueuse...

» — Oui, certes !... et quiconque me dirait » le contraire...

» — Chut!... c'est pas ça!... votre femme » resta toujours sage! et pourtant, une nuit, » ce vaurien de Guillaume qui s'était caché » dans l'auberge, parvint à s'introduire près » d'elle... et malgré sa résistance... dame... elle » ne fut pas la plus forte...

» — Gaspard!... tu mens!... cela n'est pas » possible!... » s'écrie l'aubergiste, que cette confidence vient de bouleverser. « Et d'ailleurs » ma femme ne t'aurait jamais confié cela!.....

» — Aussi, ce n'est pas elle qui me l'a dit... » c'est Guillame, quelques années plus tard... » un soir qu'il était gris et qu'il disait tout!.....

» — Guillaume t'a fait des mensonges!...

» — Ça aurait encore été possible!..... mais » maintenant lisez cette lettre que vot' femme » me confia pour vous la remettre, si quelque » jour on voulait marier Marie..... Vous saurez » au juste ce qui en est..,.. Eh ben, père Marti» neau, vous voyez que j'avais raison l'autre fois, » en vous disant que, si j'avais su lire, je n'au» rais pas su tant de choses!... »

L'aubergiste prend la lettre, l'ouvre, reconnaît l'écriture de sa femme et lit :

» Marie est ma fille; pardonne-moi, mon

» ami, car je ne fus pas coupable, et, pour l'a-
» mour de moi, aime toujours cette enfant. »

Le pauvre Gobinard ne peut plus douter de la vérité; il est quelques moments consterné; mais bientôt, ouvrant ses bras à Marie, il s'écrie :

« Viens, mon enfant, viens, je serai ton
» père, moi !... et dès cet instant je t'adopte et
» te laisserai tout ce que je possède !...

» — A la bonne heure!... v'là qui est parlé! » s'écrie Gaspard; « papa Gobinard ; vous êtes un
» brave homme... je vous aime de plus fort en
» plus fort... touchez là... je crois que je pleure
» comme un veau!... mais c'est égal, cette his-
» toire-là c'est entre nous, faut pas que ça sorte
» de la maison.... Vous entendez, monsieur
» Martineau!.... pas de cancans! où je me
» fâche.

» — Gaspard! cette recommandation est inu-
» tile..... j'aime trop mon ami Gobinard pour
» vouloir jamais me brouiller avec lui!

» — Et surtout avec sa cuisine! » ajoute Gaspard à demi-voix.

Peu importait à Pierre quelle était la naissance de Marie : ce qu'il désirait seulement,

c'est qu'elle ne redevînt pas une grande dame qu'on aurait encore pu lui enlever. Mais elle est adoptée par l'aubergiste, et rien ne s'oppose plus à ce que le jeune soldat devienne l'époux de celle qu'il aime depuis si longtemps.

Quant à Marie, revenue de ces illusions qui n'avaient pas fait son bonheur, elle ne demandait plus qu'à vivre tranquille dans son village, bornant tous ses désirs à rendre heureux l'homme assez généreux pour lui sauver l'honneur.

Pierre fit presser son mariage, car son congé n'avait que vingt jours ; mais le huitième qui suivit son retour à Vétheuil, il devint enfin l'époux de Marie.

La noce se fit sans bruit, sans apprêts. Gaspard et le professeur Martineau y furent seuls ; conviés ; mais les plaisirs les plus purs ne sont pas ceux qui font le plus de bruit.

Ensuite il fallut que Pierre se séparât de sa femme pour retourner à son régiment ; mais , quelques mois après son mariage, son oncle le meunier mourut en lui laissant toute sa fortune. Alors Pierre put s'acheter un homme et retourner vivre près de sa femme ; car pour lui

la gloire avait peu de charmes, et il borna sa carrière militaire au grade de tourlourou.

Marie était enceinte et elle rougissait lorsque tout le monde lui faisait compliment sur son état. Mais après cinq mois de mariage, elle mit au monde un enfant qui n'existait déjà plus. Quelques personnes jasèrent un peu sur cet accouchement précoce; mais tout l'honneur en fut attribué à Pierre, et nul ne soupçonna la vérité.

Madame de Stainville vendit sa maison de campagne, et finit par épouser Daulay.

D'Aubigny épousa madame d'Armentière. Il apprit aussi que Marie était revenue à Vétheuil, où elle était mariée , et il se fit un devoir de ne jamais retourner dans ce village, ou sa présence aurait pu faire rougir quelqu'un.

M. Bellepêche eut beau soigner sa toilette et serrer la boucle de son pantalon, il ne fit plus de conquêtes et se décida à mourir garçon, et à garder avec lui madame Grosbec, avec laquelle il finit par aller au marché.

Le professeur Martineau termina sa carrière au hameau où il s'était retiré. Mais il se consola de l'indifférence de ses contemporains, en

pensant qu'il habitait le séjour illustré par *Boileau*.

Et Gaspard continua de boire, de jurer et d'être dévoué à Pierre, dont le ménage devint un des plus heureux du pays ; car Marie eut plusieurs enfants qu'elle put sans rougir présenter à son époux, qu'elle finit par aimer tendrement ; et, quelquefois, lorsque sa mémoire lui rappelait le passé, elle était toute étonnée d'avoir pu en aimer un autre que lui.

C'est bien souvent ainsi en amour ; le passé a toujours tort, le présent seul a raison.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE DE A. MOUSSIN.

